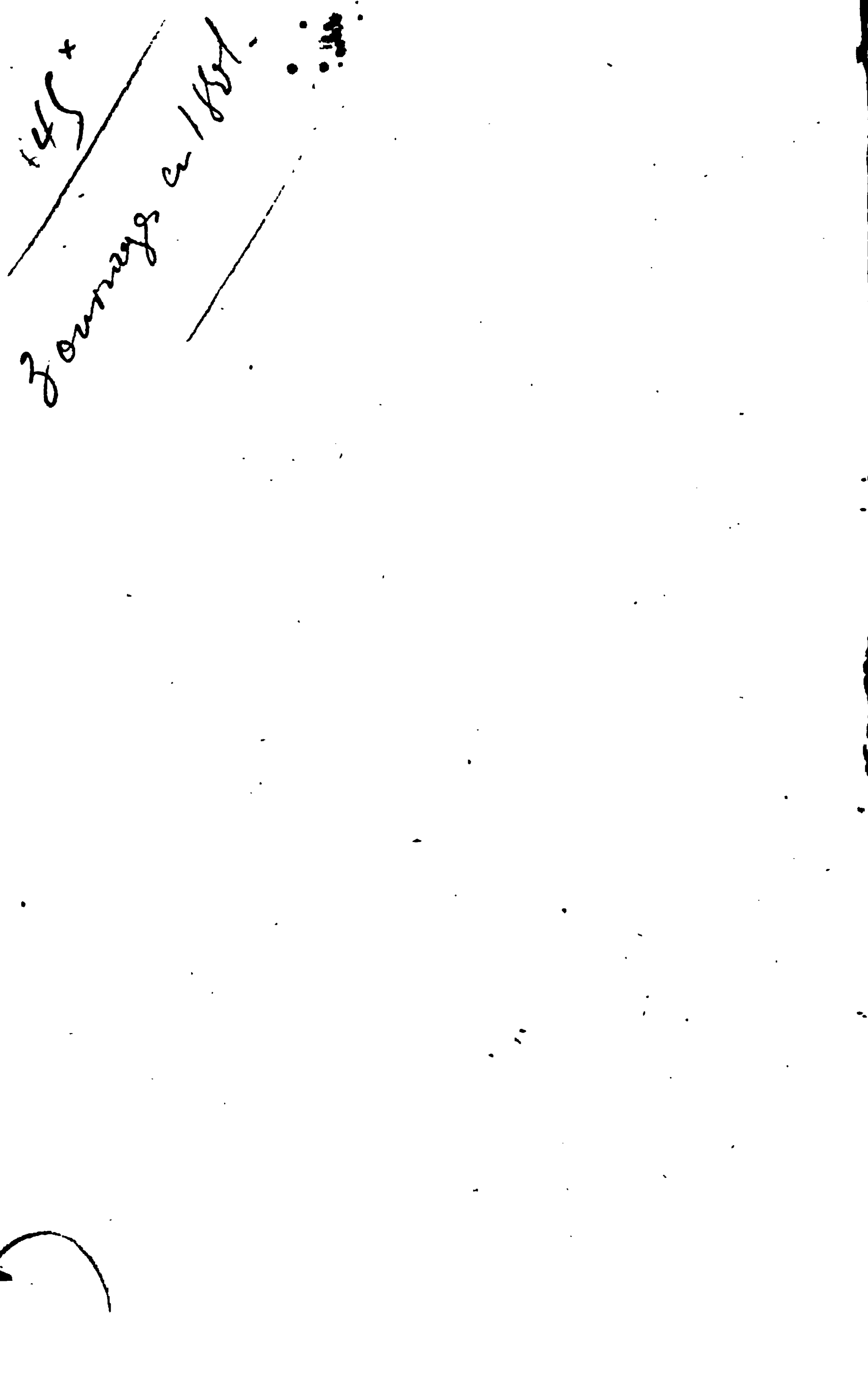


Librairie Ancienne et Moderne
H. DAUTHON
8, Rue des Beaux-Arts
PARIS (6e)
hat & Vente de Livres
1925
oi du catalogue sur demande
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





ELOGE

DE MAXIMILIEN

DE BETHUNE,

DUC DE SULLY,

Surintendant des Finances, &c. principal Miniſtre ſous Henri IV.

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX de l'Académie Françoiſe en 1763.

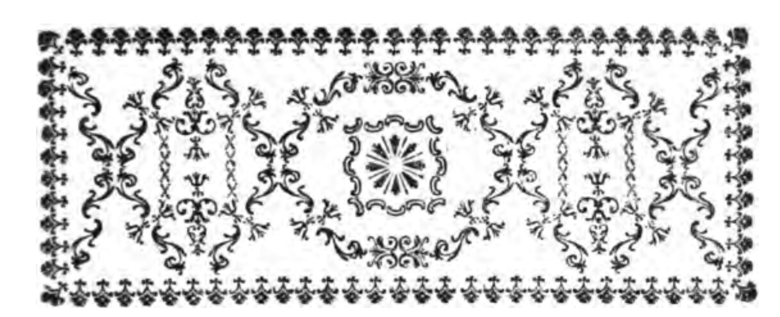
Par M. THOMAS.



A PARIS,

Chez REGNARD, Imprimeur de l'Académie Françoiſe, Grand'Salle du Palais, & rue baſſe des Urſins.

M. DCC. LXIII.



ELOGE

DE MAXIMILIEN

DE BETHUNE,

DUC DE SULLY.

UNE triste & honteuse expérience atteste à tous les siécles & à tous les pays, que le genre humain est injuste envers les grands Hommes qu'il a sous ses yeux. Nous ne pardonnons pas à ceux qui nous humilient. Tout ce qui est grand, accable notre foiblesse. La postérité plus juste dépouille ce caractere. Un tombeau met un intervalle immense entre l'homme qui juge, & celui qui est jugé. C'est-là que l'envie se taît, que les persécutions cessent, que les petits intérêts s'évanouissent. Les passions, comme un limon grossier, se déposent insensiblement en roulant à travers les

ſiècles ; & la vérité ſurnage. A meſure que la poſtérité a imprimé ſes pas ſur les cendres de SULLY, la gloire de ce grand Homme a été plus reconnue. On a mieux vu le bien qu'il a fait, lorſqu'on a ceſſé d'en jouir : on a plus admiré ſes reſſources, lorſqu'on a eu les mêmes beſoins. Sa réputation foible d'abord & incertaine eſt devenue ce qu'elle devoit être, ſemblable à ces arbres vigoureux qui naiſſent au milieu des orages, s'élevent avec lenteur, ſe fortifient par les ſecouſſes, & s'affermiſſent par le temps. Ainſi, pour louer ce grand Homme, je n'aurai beſoin que d'écouter la Renommée. La voix des ſiécles & des nations me dictera ce que je dois écrire.

Malheur à l'Ecrivain qui fait de l'art de penſer un trafic infame de flatterie ! Ce n'eſt point ici l'éloge d'un homme ; c'eſt une leçon pour les Etats & pour l'humanité entiere. Mais ſur-tout, s'il y avoit un pays ſur la terre où les déſordres & les malheurs fuſſent les mêmes, où les abus fuſſent changés en Loix, les mœurs corrompues par l'aviliſſement des ames, les reſſorts de l'Etat relâchés par la molleſſe, ce ſeroit pour ce pays que j'écrirois. En développant les talens de SULLY, je montrerois de grandes reſſources ; en peignant ſes vertus, j'offrirois un grand exemple.

Je n'ignore point qu'il y a des temps malheureux où la ſainte image de la vertu ne paroît plus

qu'un fantôme menaçant, & où celui qui ose la louer, est regardé comme l'ennemi de son siécle: mais je serois indigne de parler de SULLY, si cette basse crainte pouvoit m'arrêter. Ayons du moins le courage de bien dire, dans un siécle où si peu d'hommes ont le courage de bien faire. Les hommes vertueux m'en sauront gré; & l'indignation du vice sera encore un nouvel éloge pour moi.

Vous ne serez point séparé de cet éloge, ô vous tendre ami de SULLY; vous le plus grand des Rois & le meilleur des maîtres, vous dont un citoyen ne peut prononcer le nom sans attendrissement. Ah! si vos cendres pouvoient se ranimer, vous peindriez vous-même SULLY avec cette éloquence simple & guerrière qui vous étoit propre; & SULLY seroit mieux loué sans doute qu'il ne pourra l'être par les plus grands Orateurs.

PREMIERE PARTIE.

LE moindre des mérites de SULLY, fut d'être d'une naissance illustre (1). Il tenoit d'un côté à la Maison d'Autriche, de l'autre à l'auguste Maison de France. C'en étoit assez pour corrompre une ame foible. La sienne ne trouva dans cet heureux hasard que des motifs de grandeur. Il y puisa cet orgueil généreux qui s'indigne des bassesses, & qui s'élance à la gloire par la vertu. La fortune lui accorda un

nouvel avantage pour devenir grand; car il étoit pauvre. Tandis qu'il étoit élevé à Rosni dans toute l'austérité des mœurs antiques, déja croissoit dans les montagnes & parmi les rochers du Béarn, cet autre enfant destiné à conquérir & à gouverner la France (2). Le Ciel devoit les unir un jour pour le bonheur de l'Etat : cependant ils étoient encore foibles; & le sang couloit autour d'eux. Quatre Batailles où les François s'égorgerent, servirent d'époque à l'enfance de SULLY (3). De plus grands maux se préparoient encore. Oh! quelle main pourra effacer du souvenir de la postérité ce jour qui fut suivi de vingt-six ans de carnage & d'horreur, ce jour où la férocité du fanatisme changea un peuple doux en un peuple de meurtriers, & où d'un bout de la France à l'autre les Autels furent inondés du sang des hommes! Je te rends graces, ô Ciel, de ce que HENRI IV & SULLY ne périrent pas dans cette journée. La mort de ces deux hommes seuls eût été plus funeste à l'État que celle des soixante-dix mille citoyens qui furent égorgés.

L'éducation de SULLY fut interrompue par ces affreux revers. Il se vit obligé de renoncer à l'étude des Langues : mais l'histoire, en lui mettant sous les yeux la vie des grands Hommes, lui fit sentir qu'il étoit né pour les imiter. Les Mathématiques accoutumerent son esprit à ces combinaisons justes & rapides qui forment le guerrier & l'homme d'État.

Son siécle même l'instruisit. Les fureurs religieuses dont il fut le témoin, & presque la victime, lui inspirerent l'horreur du fanatisme. Le saccagement des villes & des campagnes réveilla dans son cœur l'humanité. La faim, la soif, les périls & les travaux belliqueux formerent son courage. Quoi! l'Orateur, en voyant les mœurs foibles & corrompues de son siécle, seroit-il réduit à envier ces temps malheureux des discordes civiles, où les États éprouvent des secousses, mais où les ames se fortifient par les épreuves? SULLY n'est encore âgé que de seize ans, & déja il commence à se signaler. Les premiers talens qu'il montra, furent ceux de la guerre.

Charles IX étoit mort, Prince féroce & foible, esclave de sa mere, teint du sang de ses sujets. Henri III accouroit du fond de la Pologne. Catherine voluptueuse & cruelle, Reine barbare & femme superstitieuse, agitoit les rênes sanglantes de l'État. Les Protestans plus terribles par leurs pertes, couroient venger les meurtres de la S. Barthelemi. Henri avoit brisé ses fers: ce jeune Prince ardent & impétueux voloit de sa prison aux combats. Rosni le suit (4). Impatient de vaincre, il sert sans autre titre que celui de volontaire. Les plaines de Tours furent le premier théâtre de sa valeur. Déja il allarme le cœur sensible du Roi de Navarre: ce Prince loue son courage en blâmant sa témérité. Un drapeau lui est confié; ce devoit être en ses mains l'étendard de la victoi-

re. Il consacre à son maître le fruit de ses économies & l'or qui étoit le prix de son sang. Plusieurs Gentils-hommes à sa solde font serment de combattre & de mourir avec lui (5). Dès ce moment il ne fut attaché qu'à la seule personne du Roi. C'étoit se dévouer aux périls & s'enchaîner à l'honneur. Henri seul avec quelques guerriers est enfermé dans une ville ennemie, & séparé de son armée. SULLY combat à ses côtés contre tout un peuple (6); & le nouveau Parménion goûta la gloire de sauver aussi son Alexandre. Les périls renaissent avec les combats. Ici il est enveloppé, & ne voit plus que l'honneur de la mort; ailleurs l'épée à la main il brave une armée (7). Henri blâme en vain ces excès de valeur. Ce qu'il défendoit par ses discours, il l'autorisoit par ses exemples : & SULLY dans les combats étoit encore plus porté à imiter son Maître qu'à lui obéir.

La France déchirée & sanglante parut enfin se reposer. On vit les deux Cours passer en un instant de la guerre aux plaisirs. Etrange contraste de fureurs & de voluptés ! Ces guerriers encore teints de carnage s'occupoient de galanterie, de festins & de danses. L'intérêt eut bientôt rompu une paix mal observée. Le Roi de Navarre, à la tête de quinze cens hommes, attaque une place importante & bien défendue. La hache enfonce les portes; mais dans l'intérieur de la ville, cent barrières qui s'élèvent, arrêtent les vainqueurs (8). C'est à l'histoire

à peindre SULLY, combattant ici à côté de ſon Roi; à chaque pas livrant de nouvelles batailles, montant à de nouveaux aſſauts, expoſé au feu des batteries, à la grêle des mouſquets, aux pierres qui rouloient du haut des maiſons, reſtant ainſi pendant cinq jours & cinq nuits entieres ſans quitter ſes armes, dérobant à la hâte & ſur le champ de bataille une nourriture enſanglantée, ne prenant de repos que debout & adoſſé contre les maiſons même dont les débris s'écrouloient ſur leurs têtes, en cet état bleſſé & tout dégouttant de ſang, mais combattant toujours, & d'une main attaquant les ennemis, tandis que de l'autre il défendoit ſon Roi!

La guerre de ces temps-là n'étoit pas ſemblable à celle qui ſe fait aujourd'hui, où cent mille hommes oppoſés à cent mille hommes forment des maſſes redoutables qui s'étudient, s'obſervent, combinent avec une ſage lenteur tous leurs mouvemens, & balançent avec un art terrible & profond la deſtinée des États. Les armées beaucoup moins nombreuſes ſe portoient par-tout avec plus de rapidité. L'enthouſiaſme des guerres civiles ſe communiquant aux eſprits, y répandoit une chaleur qui oſoit tout & bravoit tout. On voyoit plus de coups de main que d'actions combinées, plus de chocs que de batailles. Les combats plus fréquens avoient auſſi moins d'influence. L'audace ſuppléoit à la foibleſſe des moyens. Les villes étoient priſes & repriſes

tour-à-tour. On négocioit, on combattoit en même temps; & par-tout l'intrigue ſe mêloit à la guerre.

Je ne ſuivrai point SULLY dans toutes les expéditions où il accompagna & ſervit Henri IV. On verroit par-tout les mêmes tableaux, des ſiéges, des combats, des périls, des bleſſures (9). Je paſſe rapidement ſur ces objets, & je me hâte d'arriver à des époques plus importantes. Henri III n'étoit plus. Ce Prince malheureux étoit mort percé du poignard qu'avoit aiguiſé ſa foibleſſe. Le Trône de la France vacant par un aſſaſſinat, étoit diſputé par la révolte & par l'intrigue. Mayenne avoit pour lui le Sang de Lorraine, ſes talens & le fanatiſme des peuples: le Cardinal de Bourbon, un titre & le fantôme du pouvoir: Philippe II l'or du Mexique, les foudres de Rome, & le génie du Duc de Parme: Henri IV ſes droits, ſes vertus, ſon épée & SULLY.

Déja SULLY l'a rendu maître de Meulan, place importante. Mayenne s'avance à la tête de 30000 hommes. Henri n'en a que 3000, & il oſe combattre (10). Il confie à SULLY un de ces poſtes qui multiplient les forces d'une armée, & décident les victoires. SULLY combat & diſpoſe. Il donne à la fois l'ordre & l'exemple. Ses troupes ſont enfoncées; il les rallie. De nouveaux ennemis ſuccedent à ceux qu'il a terraſſés; & ſes ſoldats s'épuiſent. Il vole à Henri IV, & demande un renfort. *Mon ami*, lui dit le Roi, *je n'en ai pas à vous donner, mais il ne faut pas perdre courage.*

SULLY revole à ses troupes ; il leur annonce un prompt secours. Il ne les trompoit pas : sa valeur, son intrépidité, son zèle pour l'État, son mépris pour la mort, son enthousiasme pour son Roi, toutes ses vertus enflammées & agrandies par le danger de Henri IV, voilà le secours qu'il leur apporte. Ces sentimens passent de son ame dans tous les cœurs ; les blessés ne voient plus leur sang qui coule ; les mourans se raniment ; les bras se multiplient ; la nature a doublé ses forces ; & SULLY vainqueur assure la victoire de Henri IV.

Paris est assiégé. SULLY emporte un des Fauxbourgs & va semer la terreur jusque dans l'enceinte de la ville. Il fait lever le siége de Meulan. Il défend contre une armée, une place sans murailles. Cependant les Espagnols se sont joints aux Ligueurs. Mayenne avec d'Egmont marche contre Henri. Une bataille va décider du sort de la France (11). Plaines d'Ivri, théâtre de gloire & de carnage, vous vîtes SULLY combattre avec intrépidité, jusqu'au moment où renversé, foulé aux pieds des chevaux, & percé de sept blessures, il demeura sans casque & sans armes, évanoui & abandonné sur le champ de bataille. Ce fut au sortir de ce combat, que Henri, penché sur ses blessures, lui donna devant toute son armée, le titre de brave & de franc Chevalier. Ce titre n'étoit pas de ceux qui décorent la vanité : c'étoit le titre des Héros. Nobles François, ce titre étoit celui de

vos ancêtres : l'auriez-vous oublié ? On l'achetoit par le ſang, on le ſoutenoit par les vertus ; il annonçoit l'honneur, & ne le ſuppléoit jamais. SULLY le méritoit ſans doute. Il apprend que ſon Roi forme un ſecond ſiége de Paris ; il s'y fait traîner. Ses pas chancelans ne peuvent encore le ſoutenir dans les combats ; ſon bras en écharpe ne peut manier l'épée ; mais ſa tête peut ſervir ſon Prince : ſa voix peut enflammer les troupes. La vue même de ſes bleſſures ſera le ſignal du combat & l'exemple du courage. Bientôt ſon bras ſeconde ſa valeur (12). Il prend Giſors ; il vole au ſiége de Chartres, & peu s'en faut qu'il n'y périſſe. Il concerte un projet pour faire tomber Mayenne entre ſes mains ; mais l'ardeur indomptable de Henri ſauve le Chef de la Ligue. Au ſiége de Rouen (13), il brigue l'honneur de diriger une batterie : mais déja l'envie lui diſpute la gloire de ſervir l'État. On ne lui enlèvera pas du moins celle de verſer ſon ſang à côté de ſon Maître. Le Duc de Parme étoit rentré pour la ſeconde fois en France (14). Le Roi, qui ne comptoit jamais les troupes, marche vers lui. A la tête de cent hommes, il oſe en affronter trente mille ; action étonnante, & qui, pour être crue, a beſoin du nom de Henri IV. SULLY combat comme les Spartiates aux Thermopiles. Soixante de ſes compagnons périſſent à ſes côtés ; & ſon bras avec quarante hommes ſoutient le deſtin de la France contre une armée.

La nature qui varie par des combinaisons infinies les facultés intellectuelles de l'homme, comme les propriétés des êtres physiques, avoit donné à SULLY le goût des siéges, & les talens pour l'attaque & la défense des Places. Entraîné par cette impulsion de la nature, il avoit approfondi l'art du Génie; art utile & terrible, qui conserve & qui détruit, qu'on admire & qu'on redoute. Cet art étoit encore loin d'être perfectionné; & l'Europe attendoit Vauban (15); mais SULLY dans cette partie même eut la gloire qui caractérise le plus un grand Homme, celle de devancer son siècle. Au siége de Dreux ses ennemis osent insulter à ses mesures: son succès le venge (16). Il contribue à la prise de Laon. Ce fut là qu'il combattit pour la dernière fois contre les François. En entrant dans cette Place, il eût volontiers brisé son épée, instrument fatal des guerres civiles: mais il espéroit la laver dans un sang ennemi, & qui lui coutât moins de larmes. Henri a déclaré la guerre aux Espagnols. SULLY est appellé au siége de la Fère. Il le dirige par ses conseils; il y pourvoit à la subsistance des troupes. Devant Amiens, il n'est pas moins utile à son Roi, Amiens dont la perte avoit presque ébranlé le Trône de Henri IV. La paix de Vervins termine enfin tant de secousses: mais bientôt la guerre se rallume aux pieds des Alpes. Le Duc de Savoie, qui avoit tout l'artifice d'une Puissance foible, attire sur lui les armes du vain-

queur de la Ligue (17). Tout est prêt ; Henri s'avance ; & SULLY par ses succès va terrasser à la fois les ennemis de la France & les siens. Il ose attaquer deux Places situées sur un roc escarpé en précipices, & inaccessible de toute part. Un sentier étroit, bordé d'abîmes, étoit le seul chemin par où l'on pût y conduire du canon. Il falloit ensuite le porter à force de bras sur la cime hérissée d'une montagne ; il falloit, pour établir les batteries, applanir & tailler les pointes des rochers ; il falloit découvrir dans la Citadelle quelque endroit moins solide où le canon pût s'ouvrir un passage. Après tant d'obstacles, il en restoit encore un plus difficile à vaincre ; c'étoit la jalousie des Courtisans. SULLY triompha de tout. Les ennemis de la France apprirent à le craindre, Henri IV à l'estimer encore plus, & les Courtisans acquirent un nouveau droit de le haïr.

Je m'arrête peu sur les actions militaires de SULLY. Ce qui suffiroit pour l'éloge d'un autre, est à peine le commencement du sien ; & je traite ce grand Homme, comme a fait la postérité, qui a presque oublié le guerrier pour ne se souvenir que de l'homme d'État. Jettons un coup d'œil rapide sur ses Négociations comme sur ses Combats ; & nous contemplerons ensuite le grand spectacle que nous présente son ministere.

SECONDE PARTIE.

LORSQUE la mort du dernier Valois eut ouvert à Henri IV les barrieres du Trône, ce Prince jetta ses regards au dedans & au dehors de la France, pour voir ce qu'il avoit à craindre ou à espérer. L'Angleterre ébranlée par les caprices tyranniques de Henri VIII, foible sous Edouard VI, inondée de sang sous Marie, florissante & tranquille sous Elizabeth, jettoit alors les fondemens de sa grandeur, & paroissoit disposée à soutenir en France un Roi protestant. La Hollande, avec les débris de ses chaînes, combattoit contre ses tyrans, & voyoit dans leur ennemi un allié nécessaire. L'Allemagne avilie sous Rodolphe redoutoit tout des Ottomans, & n'avoit que peu d'influence sur ses voisins. La Suisse libre & guerriere avoit besoin par sa pauvreté de vendre ses citoyens & son sang. L'Espagne agrandie d'un nouveau monde avoit englouti le Portugal, menaçoit l'Angleterre, & désoloit la France. La Savoie observoit la France embrasée, & se tenoit au bord de l'incendie, pour épier l'occasion d'enlever quelques débris. Rome avoit lancé ses foudres. La Suède & le Dannemark n'étoient pas encore liés aux affaires du Midi. La Pologne n'étoit qu'un séjour de barbares. La Russie n'existoit pas. Au dedans du Royaume étoit cette ligue pro-

tions, où tous les intérêts particuliers pesent sur l'Etat, où les petits cessent d'être étonnés du poids de la grandeur souveraine, & où les grands commencent à trafiquer de leur foi, & à mettre un prix à leur probité. Il avoit suivi toutes les révolutions de la Cour, & les progrès de ses différens systêmes. Il avoit négocié, au péril de sa vie, le traité qui unit ensemble les deux Rois; semblable à ces canaux qui, à travers les précipices & les montagnes, vont réunir deux fleuves ou deux mers (19). La mort de Valois lui ouvre une carriere plus vaste. Je le vois négocier avec tous les Ligueurs, qui par leur puissance disposoient des forces de l'Etat, ou qui par leur nom influoient sur la fidélité des peuples. Villars, maître d'une place importante, lui oppose un courage fier, & une colère aveugle (20); SULLY par le sang froid, par la modération, par la franchise, triomphe de cette ame altière, & rend un citoyen à l'Etat. Ombre des Guises, l'héritier de votre nom vient combattre pour soutenir ce même Trône ébranlé par vos mains, & teint de votre sang (21). La voix de ce sang qui arma tant de Ligueurs pour sa vengeance, n'est plus entendue. Celle de SULLY, plus impérieuse & plus forte, les ramene aux pieds de leur Maître. Profiter de leur jalousie pour les diviser, de leur haine mutuelle pour leur inspirer l'amour du devoir; flatter l'ambition par des dignités, l'intérêt par des richesses, la vanité par des

éloges; estimer par le caractère & par l'impétuosité des passions, le prix que chacun met à sa haine ou à sa vengeance; calculer ce que chacun peut valoir à son nouveau Maître, & quelle portion il entraînera avec lui, en se détachant de l'édifice; flatter les puissans, par la gloire de décider du destin de l'Etat, les petits, par l'honneur de prévenir les grands; persuader à chacun que c'est dans lui qu'on a le plus de confiance; les engager tous à se hâter, pour ne pas se voir enlever la gloire de ce qu'ils auroient pu faire eux-mêmes; tel étoit l'art que SULLY employoit avec ces factieux obscurs qui forment la populace des partis, & n'ont d'autre politique que celle des passions: mais avec les hommes d'un ordre supérieur, son art de négocier n'étoit que celui de présenter la raison armée de toute sa force. Il pesoit les intérêts de la France, balançoit les droits, détailloit les forces, jugeoit l'avenir, peignoit les maux présens, retraçoit l'horreur des guerres, la nécessité d'un Chef, les vertus du Roi; il faisoit retentir au fond des cœurs la voix de la Patrie gémissante qui redemandoit ses citoyens, & déployoit avec toute la hauteur de la vertu, cette éloquence mâle, qui naît moins des lumières de l'esprit, que de la vigueur des sentimens.

Dans ces temps déplorables la fidélité même étoit factieuse. En travaillant à ramener les Ligueurs, il falloit affermir dans le devoir le Parti

de Henri IV. L'obéiſſance ſembloit être un bienfait, & non pas un devoir. Les Catholiques jaloux des Proteſtans, & corrompus par l'Eſpagne, formoient des complots qu'ils croyoient ſacrés, parce qu'ils y mêloient le nom de la Religion. Les Grands, accoutumés à l'indépendance, craignoient de faire un Roi ſous lequel ils ceſſeroient d'être tyrans. Les Proteſtans animés de cet eſprit républicain, que les guerres civiles, l'exemple de la Hollande, & la perſécution même fomentoit; d'abord appuis de Henri IV, mais le ſervant plutôt en conſpirateurs qu'en ſujets; indignés enſuite de partager avec des Catholiques l'honneur de combattre pour lui; frémiſſans bientôt de le voir prêt à leur échapper; cherchans par tout des barrières contre l'autorité royale qui approchoit pour les écraſer; dans l'Edit de Nantes, regardans tous les priviléges comme droit, tous les refus comme injuſtice; devenus plus irréconciliables contre une Religion qui avoit triomphé d'eux, formoient au ſein de l'Etat un Peuple redoutable, indépendant par habitude & factieux par caractère, toujours réprimé par l'autorité, & toujours luttant contre elle. C'étoit le génie de SULLY que Henri IV oppoſoit à tant de factions (22). Ce grand homme veilloit ſans ceſſe autour de ces volcans réunis ou diſperſés, qui tantôt avoient une fermentation ſourde, tantôt éclatoient au-dehors par des tremblemens violens. Souvent il annonçoit de loin l'embraſe-

ment toujours moins terrible lorſqu'il eſt prévu ; ſouvent il le détournoit, ſoit en étouffant ſes flammes, ſoit en leur offrant une matière étrangère qui abſorboit leur activité, & les empêchoit de conſumer le Trône.

Quelles ſont ces aſſemblées où des ſujets paroiſſent avoir des intérêts différens de ceux de l'État ? Je reconnois le corps des Proteſtans ; aſſemblées redoutables, parce que réunis ils voient mieux leurs forces, parce que toutes les haines, toutes les jalouſies, toutes les fureurs mêlées enſemble, y forment une maſſe terrible, parce que toutes ces paſſions concentrées dans un eſpace étroit, deviennent plus actives, & fermentent en s'uniſſant. Il eût été plus utile ſans doute de proſcrire ces aſſemblées; mais il ne reſtoit à l'autorité encore chancelante que la reſſource de les permettre, pour laiſſer croire qu'elle auroit pu les défendre (23). Pour en prévenir les funeſtes effets, il falloit un homme qui y préſidât au nom du Roi, & qui dirigeât tous les mouvemens en ne paroiſſant que les ſuivre, un homme qui fût aſſez ferme pour y ſoutenir l'honneur du Trône, aſſez ſage pour ne pas pouſſer trop loin des eſprits emportés & extrêmes, qui eût de la ſoupleſſe pour manier les caractères, de la dignité pour en impoſer, du ſang froid dans le tumulte des querelles, de l'activité dans la pourſuite des complots, de l'adreſſe pour diviſer, de l'éloquence pour réunir, l'art de

tout pénétrer; beaucoup plus encore que celui d'être impénétrable. Cet homme étoit SULLY. Il ſut calmer les défiances, diſſiper les bruits que répandoit l'animoſité, arrêter avec éclat les démarches les moins dangereuſes, prévenir les autres ſourdement & en ſilence, retenir les uns par la crainte, les autres par l'intérêt, quelques-uns par la honte, d'autres par l'honneur. Il n'y avoit pas une paſſion, pas un vice, pas une vertu dont il ne tirât quelque avantage pour aſſurer la tranquillité publique. Ainſi, peut-être dans l'aſſemblage immenſe des êtres qui compoſent l'univers, il n'y a pas un grain de pouſſière que l'Eternel ne faſſe ſervir à l'équilibre du monde.

Cet art de commander aux eſprits n'étoit pas renfermé dans les bornes de la France. Par-tout où Henri IV avoit des intérêts à diſcuter, SULLY portoit le même empire. Je laiſſe à d'autres le ſoin de peindre ce grand Homme, négociant avec la Suiſſe, la Savoie, Rome & Florence. Mon ſujet m'entraîne, & je m'arrête à la fameuſe Ambaſſade en Angleterre. (24) Elizabeth n'étoit plus; & le fils de Marie Stuard occupoit ſon Trône. Henri IV avoit formé le projet d'abaiſſer la Maiſon d'Autriche. Son génie fier & ardent, irrité de l'orgueil de Charles-Quint, des complots ambitieux de Philippe II, portant tout le poids des malheurs de François I, & celui de ſes propres injures, s'élançoit pour venger la France, l'Europe

& lui-même, & terminer enfin cette grande querelle. Il falloit enchaîner l'Angleterre à un projet qui devoit armer la moitié du monde contre l'autre. Ce grand intérêt est remis à SULLY. Il part, instruit par son Roi. En arrivant à Londres, il ne voit que des obstacles; une nation fière, magnanime, capable des plus vastes desseins, mais ennemie d'un peuple rival, concentrant ses projets & ses forces dans sa propre grandeur; une Cour orageuse & divisée en factions; les partisans de la France se choquant contre ceux de l'Espagne, d'autres également jaloux de ces deux Puissances, quelques-uns séditieux, avides de nouveautés, n'étant attachés à aucun parti, mais s'agitant dans tous les sens pour voir s'ils ne pourroient rien ébranler; des Ministres ardens pour leur fortune, peu occupés de celle de l'État, se refusant à un projet dont ils n'étoient point les auteurs; une Reine hardie, entreprenante, passionnée pour le parti catholique, bravant par fanatisme & par orgueil l'autorité d'un époux & d'un maître; un Prince juste, mais foible & irrésolu, plus Théologien que Roi, faisant des livres au lieu de combattre, sans fermeté au dedans, sans politique au dehors. Le génie de SULLY s'élève au milieu de ces difficultés. Tel qu'un Général d'armée qui doit livrer une grande bataille d'où dépend la destinée de plusieurs États, & qui n'a, pour combattre, qu'un terrain inégal & désavantageux, promenè par-tout ses regards, &

observe autour de lui quels sont les postes qui peuvent l'appuyer, les bois qui peuvent le couvrir, les hauteurs d'où il peut foudroyer ses ennemis; tel SULLY arrivé à la Cour de Londres, observe tout ce qui peut traverser ou seconder sa négociation. Il juge la foiblesse du Roi; il apprend à se défier des Ministres; il combat les intrigues des Espagnols; il réveille dans les Députés de la Hollande leur haine contre leurs tyrans; il excite la Suède & le Dannemarck à déployer leur politique sur le Midi; il enflamme Venise par l'espoir de recouvrer son ancienne grandeur. Armé de toutes ces forces réunies, il revient ensuite sur le Roi, il l'attaque, il le presse; il lui présente les vastes desseins de Henri IV approuvés par Elizabeth; il lui fait voir l'Europe partagée en deux grandes factions; d'un côté, l'Empereur qui n'a que des titres & de la foiblesse, le Pape esclave honorable de l'Autriche, l'Espagne dévorée par l'Amérique, la Flandre Espagnole ébranlée des secousses qu'elle éprouva sous Philippe II, la Savoie resserrée entre les grandes Puissances qui l'écrasent, les petits États d'Italie faits pour dépendre de quiconque veut les conquérir ou daigne les acheter; de l'autre, la France pleine de ressources, & renaissant plus terrible du milieu de ses cendres, l'Angleterre puissante par ses flottes & plus encore par son génie, la Suède féconde en fer & en Héros, le Dannemarck fier d'avoir autrefois

ravagé l'Europe, Venise commerçante comme Tyr, & conquérante comme Carthage, la Hollande déja célèbre par quarante ans de victoire, enfin les États protestans de l'Allemagne & de la Suisse, enthousiastes de leur liberté comme de leur religion. Il passe au détail des projets; il expose les moyens; enfin il intéresse la vanité de Jacques, en lui peignant les Rois d'Angleterre & de France à la tête de cette vaste entreprise, remuant le monde, faisant le destin des Rois, & disposant du sort des Empires. Tel le père des fictions sublimes peint l'Etre qui gouverne tout, tenant à la main une chaîne d'or à laquelle sont suspendus tous les Dieux, & attirant à lui l'univers. Mais ô foiblesse des grands Hommes! Torrent inévitable de la fatalité qui entraîne tout! Que sert à SULLY de triompher de tant d'obstacles, & d'unir par des nœuds solemnels l'Angleterre avec la France contre l'Autriche? La mort de Henri IV devoit rendre inutiles tant de soins. Une partie de ce vaste plan étoit reservée à Richelieu; l'autre ne devoit jamais être exécutée; & presque tout ce qui a été fait, devoit encore être détruit par de nouveaux événemens. Ainsi dans la suite immense des siècles, le monde politique a éprouvé encore plus de révolutions qu'il n'est arrivé de bouleversemens sur la surface du globe.

Quelque talent qu'eût SULLY pour négocier, le Président Jeannin & le Cardinal d'Ossat pouvoient

peut-être lui disputer cette gloire : mais il en est une où il n'eut point de rivaux ; c'est celle du ministère ; il y éclipsa tout ce qui avoit paru jusqu'alors ; il mérita de servir de modèle à la postérité.

TROISIÈME PARTIE.

Foibles Orateurs relégués par nos constitutions modernes dans l'ombre des cabinets, est-ce à nous à traiter ces sujets sublimes qui embrassent tout le systême politique des États ? Ce seroit aux Orateurs des anciennes Républiques, ou plutôt s'il y avoit un homme qui pût s'élever au dessus de la terre, planer sur les Empires, voir de la hauteur de l'aigle tous les lieux & tous les temps, suivre l'origine, l'agrandissement, la décadence & la chute de tous les Royaumes, connoître enfin toutes les causes & tous les effets, ce seroit à lui à parler d'un Ministre, & d'un homme d'État. Qui entreprendra de le peindre ? Toutes les qualités qui sont nécessaires pour le former, viennent se présenter en foule, & se pressent sous mes pinceaux. Si je lui donne la sagesse & l'activité, l'étendue & la profondeur, l'esprit de détail & le génie du grand ; si je dis qu'il doit régir les États, comme Dieu régit le monde, par des principes invariables & simples ; bien organiser l'ensemble, pour que les détails roulent d'eux-mêmes ; pour bien juger d'un seul ressort, regarder

la machine entière; calculer l'influence de toutes les parties les unes ſur les autres, & de chacune ſur le tout; ſaiſir la multitude des rapports entre des intérêts qui paroiſſent éloignés; voir d'où tout vient, & où tout va; lier les intérêts particuliers à l'intérêt général, les réunir en les contenant l'un par l'autre, & comprimant chacun d'eux par les poids environnans; faire concourir les diviſions même à l'harmonie du tout; diriger au meilleur but les biens phyſiques par la puiſſance, & les biens moraux par l'opinion; multiplier les forces par les vertus; tirer le plus grand parti du caractère national; connoître dans la révolution marquée pour les Empires, à quel point du cercle eſt parvenu l'État qu'on gouverne, le fixer, s'il eſt heureux, le faire remonter en arrière, s'il eſt déchu: ſi je dis qu'un Miniſtre doit employer le moins de force poſſible pour chaque opération; éviter, preſqu'autant que le mal, les demi-remèdes dans les grands maux; marcher au but ſans trop voir les obſtacles; conſidérer les choſes & dans leur principe & dans leur effet; diſtinguer celles qui ont beſoin de tout le poids de l'autorité, & celles qui ne ſont jamais mieux adminiſtrées, que lorſqu'elles ne le ſont point du tout; ne pas prendre l'état forcé d'un pays pour ſon état naturel; ne pas s'écarter des principes généraux pour quelques inconvéniens de détail; ne pas croire qu'on peut déraciner tous les abus, ce qui

seroit le pire de tous; ne pas causer le malheur d'un État pour le bien d'une ville, ni les maux d'un siècle pour l'intérêt d'un instant : si j'ajoute qu'un Ministre doit reculer, le plus qu'il est possible, les limites du bien, & retrancher sans cesse de la somme inévitable des maux qu'entraînent dans l'administration, l'embarras de chaque jour, le tourment des affaires, l'empire des usages, les nécessités de moment, la mollesse ou la corruption des sous-ordres, le choc & le contraste éternel du possible physique & de l'impossible moral; je n'aurai encore tracé qu'une image imparfaite des qualités & des devoirs d'un homme d'État. Les opérations de SULLY le peindront mieux que tous les discours. C'est en le voyant agir que nous mesurerons l'étendue de son ame.

Il n'étoit pas encore Surintendant, & déja son maître le destine à réparer les maux de la France. Son premier mérite fut de les connoître. Il porte ses regards sur toute l'étendue du Royaume, & il voit un État ébranlé par quarante ans de guerres civiles, en proie à tous les malheurs qu'une autorité foible & avilie avoit pu introduire. Il commence par calculer les dettes de l'État. Il le trouve engagé avec l'Angleterre, la Suisse & la Hollande, qui avoient fourni à Henri IV des troupes, des vaisseaux, du fer & de l'or, pour triompher de la Ligue; avec les gens de guerre, dont le service &

le sang n'avoient pas encore été payés ; avec les Traitans qui forçoient l'État à payer sa ruine ; avec tous les Officiers des différens Ordres du Royaume, qui réclamoient leurs gages & leurs pensions de plus de vingt années ; avec les anciens esclaves des favoris à qui les libéralités de Henri III avoient prodigué le sang du peuple ; avec les créanciers des rentes, qui, en chargeant l'État de capitaux immenses, dévoroient dans l'oisiveté le fruit des travaux & des sueurs de la nation ; enfin avec les chefs de la Ligue, qui tous avoient vendu leur fidélité à leur nouveau maître. O honte ! O infamie ! Il avoit fallu acheter chaque place, payer chaque traité, estimer à prix d'or l'intérêt que chacun trouvoit dans la révolte, comme si l'inestimable honneur de redevenir vertueux n'eût pas été la première des récompenses. Toutes ces dettes réunies formoient une somme de trois cens trente millions*. SULLY passe à l'examen des revenus ; il y porte toute la lumière du talent, & toute l'activité du travail. Je souhaiterois que mon siècle pût être étonné en apprenant que le Roi ne recevoit que trente millions, tandis que le peuple en payoit cent cinquante. Quelles étoient les sources de cet incroyable désordre ? La foiblesse des Rois, la rapacité des sujets. Outre les subsides imposés pour les besoins de l'État, chaque Officier

* L'argent étoit alors à 22 liv. le marc. Ainsi la dette de l'État répondoit à 810 millions de notre monnoie actuelle.

ou de guerre ou de juſtice ou de finance, levoit des droits ſur le peuple qui étoit forcé de nourrir tant de tyrans. Tous les créanciers de l'État, ſoit étrangers, ſoit ſujets, ſe payant par leurs propres mains, avoient juſque parmi les fermes du Roi, des fermes à leur profit, & leurs brigands, ſous le nom de commis, qui diſputoient à ceux du Prince le droit de dévorer le Royaume. Les Fermiers généraux établiſſant des ſous-fermes, & celles-ci étant ſubdiviſées en d'autres qui ſe partageoient encore en d'autres branches, les revenus de l'État s'épuiſoient en paſſant par tant de mains, ſemblables à ces maſſes d'eaux, qui précipitées d'une grande hauteur, & roulant de caſcade en caſcade, de rochers en rochers, ſe diſſipent en pouſſière, ſont emportées par les vents ſur des plaines éloignées, & trompent le baſſin qui les attendoit dans le fond du vallon. Cent millions de domaines avoient été aliénés preſque ſans titre. Une grande partie des revenus royaux avoit été ou uſurpée par les grands, ou vendue au plus vil prix par ceux mêmes qui furent employés à en conſtater l'état. Mais la plus grande ſource du déſordre étoit les brigandages des Officiers de finance. Qui pourroit retracer tous ces affreux myſtères? Qui pourroit détailler toutes les ruſes qu'avoit inventées l'avarice pour s'approprier les revenus de l'État? On diminuoit les recettes; on augmentoit les dépenſes; on multiplioit les frais;

on enfloit les émolumens des charges ; on faisoit de doubles & de triples emplois ; on falsifioit des articles ; on en supprimoit d'autres. SULLY porte le flambeau dans toutes ces mines sourdes & profondes, où les receveurs puisoient l'or de la France. Il parcourt tous les registres, compare tous les états, vérifie tous les comptes ; il les rapproche ; il les combine. Je ne craindrai pas de le dire, ce travail obscur est peut-être ce qui fait le plus d'honneur à SULLY. L'ame d'un grand Homme conçoit un plaisir secret, lorsqu'il s'agit dans un Conseil de braver, pour l'honneur de la vertu & le bien de la patrie, un peuple d'ennemis : son génie s'élève avec transport, lorsque dans le cabinet il forme ces combinaisons puissantes qui doivent influer sur le systême du monde : mais s'ensevelir dans des détails qui rabaissent continuellement l'essor du génie, & exigent toutes les petites attentions d'un instinct laborieux ; consacrer dans de longues nuits à de pénibles & arides calculs, cette même main accoutumée à conduire des bataillons & à lancer la foudre ; tout ce travail, dont les difficultés sont immenses, le fruit incertain, & où l'imagination n'est point soutenue par l'idée de la gloire, demande une ame plus forte & plus vigoureuse que les opérations les plus éclatantes du ministère.

SULLY poursuit l'examen de la France. Il observe dans tout le Royaume les effets de ces abus. Il voit l'industrie étouffée, la circulation interrompue, les

fonds de terre négligés ou ſans valeur, le peuple plongé dans la misère, le crédit anéanti, nulle reſſource pour le préſent, une ruine preſqu'inévitable pour l'avenir. Cependant la France, comme un malheureux qui expire en ſe débattant ſous le glaive qui l'égorge, inquiète & tourmentée, s'agitoit dans ſes convulſions, pour trouver un remède à ſes maux. On avoit créé un Conſeil de finances, eſpèce d'hydre encore plus funeſte à l'État que le Surintendant qu'elle remplaçoit (25). Les membres qui compoſoient ce Conſeil, livrés à la corruption univerſelle, augmentoient encore les maux qu'ils devoient réformer. On les vit ſous des noms empruntés, gouverner toutes les fermes du Royaume, ſe faire adjuger au plus vil prix tous les baux des grandes entrepriſes, forcer par d'indignes délais les créanciers de l'État à réduire eux-mêmes leurs ſommes, & les porter enſuite toutes entières ſur les comptes. On les vit refuſer pour les beſoins de la guerre, ces mêmes tréſors qu'ils prodiguoient pour leur luxe, & jouir à la fois de l'indigence du Roi, de la misère du peuple, & du déſordre de l'État. Tels notre ſiècle a vu dans une ville embraſée par les flammes, & renverſée par les ſecouſſes d'un tremblement de terre, des brigands chercher de l'or au milieu des cadavres & des ruines, & remercier le Ciel du renverſement de la patrie. C'en étoit fait de la France ſans le génie de Sully. Tandis que toutes les mains ſe réuniſſoient pour la pouſſer dans

le précipice, c'eſt lui qui l'arrêta & ſuſpendit ſa chûte. Pour achever de s'inſtruire, il parcourt lui-même une grande partie des Provinces du Royaume. O vous, qui voulez connoître & guérir les maux d'un État, ſortez de vos Palais. Aſſis à vos tables voluptueuſes, vous ignorez qu'il y a des milliers d'hommes qui meurent de faim. Dans les Cours & autour du Trône, le peuple eſt toujours heureux, un Royaume eſt toujours floriſſant : c'eſt lorſqu'on voit les ſillons de la campagne abandonnés, les charrues briſées, les chaumières déſertes ou qui tombent en ruine ; c'eſt lorſqu'on foule l'herbe qui couvre les rues ſolitaires des villes ; c'eſt lorſqu'on rencontre ſur les grands chemins des pères, des mères, de jeunes enfans qui fuient tous enſemble le doux ſol de leur patrie, pour aller chercher des alimens ſous un ciel plus heureux ; c'eſt alors que l'humanité s'éveille, que le cœur ſe ſerre, que les larmes coulent ; c'eſt alors que l'on commence à concevoir que la Cour n'eſt point l'État, & que le luxe de quelques hommes ne fait pas le bonheur de vingt millions de citoyens.

Tel fut le ſpectacle qui frappa les regards de SULLY. Mais avec l'ame du citoyen, il portoit l'œil du philoſophe (26). En obſervant les maux, il étudioit les reſſources. Il ne faut point que la poſtérité ignore que SULLY dans ſes recherches éprouva de la part des Financiers preſqu'autant de difficultés & d'obſta-

cles; que son maître en avoit éprouvés de la part des Ligueurs, lorsqu'il avoit fallu conquérir chaque ville (27). L'homme de bien triompha; il parcourut avec des vues également éclairées & bienfaisantes tout ce Royaume désolé; semblable à l'esprit de fécondité qui à travers la confusion & la nuit se promenoit sur l'abîme du chaos & couvoit les germes du monde.

L'instant de la création est arrivé. Tous les élémens sont prêts, & la lumière va naître sur la France. SULLY est armé de l'autorité de son Roi, & de toute l'énergie d'une ame qui veut faire le bien; il commence par réformer les abus. Les Officiers & les Grands n'ont plus le droit de lever des contributions sur les Provinces; & le peuple affranchi de ses tyrans, se félicite de n'avoir plus à payer que les subsides ordonnés par son Roi. Fier & impétueux d'Epernon (28), en vain dans le Conseil tu oses soutenir la cause de ces redoutables concussionnaires; ce n'est point à SULLY à trembler. Comme Ministre, il écrase l'injustice; comme Guerrier, il brave les menaces. Il poursuit sa carrière au milieu des orages. Il défend aux créanciers de l'Etat de lever par eux-mêmes aucuns droits sur les fermes. Par cette Ordonnance les revenus de l'Etat furent arrachés des mains de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Suisse, de Florence, de Venise, & de tous les hommes

les plus puiſſans du Royaume. Henri IV eſt épouvanté lui-même de la nouvelle tempête qui s'élève contre SULLY. Mais ce grand Homme eſt inébranlable. Il caſſe dans les fermes la multitude des ſous-baux, qui, multipliant les frais à l'infini, engraiſſoient de la ſubſtance de l'État une foule d'hommes inutiles. Il dreſſe un état général de finance qui prévient déſormais tous les moyens honteux de s'enrichir. Il preſcrit aux Receveurs de nouvelles formules de comptes. Les ſouterrains profonds qu'avoit creuſés l'avarice, ſont découverts au grand jour, & les tigres qui s'y retiroient, pour y dévorer ſourdement les entrailles du peuple, ceſſent enfin d'avoir des repaires. Les fortunes injuſtes ſont citées à des tribunaux. L'avarice eſt forcée à venir rendre compte de ſes pillages (29). L'or qui s'eſt égaré hors des canaux publics, revient fertiliſer la patrie. Si l'État ne retira point de ces établiſſemens ſévères tout le fruit qu'il en pouvoit eſpérer, ſi pluſieurs des grands criminels échappèrent à la pourſuite des Loix, n'accuſons point SULLY : accuſons & les intrigues de la Cour, & la vénalité des ames, & la foibleſſe de la nature pour le bien, & l'excès du mal même ; car il arrive un point où l'or qui eſt la ſource des crimes, ſert lui-même à les couvrir, & où à force d'être coupable on devient innocent.

Tout prend une face nouvelle. Les fermes ſont

doublées; les étrangers en sont exclus; les Courtisans n'ont plus d'influence, & cessent de vendre leur protection. Dès-lors les choix furent meilleurs: car, j'oserai le dire, ce qui est protégé, n'est presque jamais ce qui doit l'être: d'ailleurs celui qui corrompt, est déja corrompu; & celui qui achete les autres, quel prix peut-il être estimé lui-même? Le temps de la tyrannie & des usurpations n'est plus. Quatre-vingt millions de domaines rentrent dans les mains du Souverain. SULLY passe à une opération plus compliquée. On vérifie les rentes constituées sur l'Etat. Leur source, leur hypothèque, leur capital, l'époque de leurs différentes créations, tout est connu. Chaque engagement est discuté; chaque dégré d'injustice ou de fraude est calculé. On éteint les unes, on rembourse les autres, on réduit celles qui devoient être réduites. L'équité sévère présida à tous ces jugemens; & une opération, qui ébranloit les fortunes de tant de particuliers, servit encore à établir le crédit public. On fait des loix pour arrêter les sommes immenses qui passoient chez les Nations voisines: mais les loix ne suffisent pas; il faut ôter aux hommes l'intérêt de les violer. SULLY eut recours à différens moyens, mais tous insuffisans (30). Louons ce grand Homme du bien qu'il voulut faire, & rejettons sur son siècle celui qu'il ne fit pas. L'ordre rétabli dans les payemens les facilite. A chaque partie de la dépense est ap-

pliquée une partie des revenus. Les deniers ne sont plus engagés d'avance, d'une année à l'autre, parce que les assignations n'excèdent plus la portée de la recette. Un Edit sévère défend de reculer les payemens, & prévient ces traités infames, où le créancier étoit obligé de trafiquer d'une partie de sa dette, pour acheter l'autre. Si quelqu'un étoit fatigué de ces détails, qu'il sache que les choses les plus petites en apparence, influent sur le gouvernement œconomique, & que ce sont les fibres obscures, cachées dans les entrailles de la terre, qui portent & qui nourrissent ces forêts majestueuses, qui sont un des principaux ornemens du monde. Tout, dans les réformes de SULLY, tendoit au soulagement du peuple. Les Villes & les Provinces sont déchargées du fardeau des dettes qui les accablent. Les vexations sourdes, les formalités odieuses, les remèdes devenus plus cruels que les maux, sont supprimés. Les privilèges souvent injustes & toujours dangereux, sont réduits à leur juste nombre; & la répartition plus égale rend les recouvremens plus faciles.

C'est ici le moment de développer les principes œconomiques de SULLY, principes où il fut si bien secondé par l'humanité & par le génie de Henri IV. Comment ces deux hommes, qui avoient passé une grande partie de leur vie sur les champs de bataille, se trouvèrent-ils tout-à-coup formés dans l'art de gou-

verner? Eſt-ce que l'habitude des grands dangers accoutume à imaginer les grandes reſſources? Ou bien, eſt-ce que les motifs brillans, la gloire, les fatigues, les grands ſpectacles, la deſtinée des nations que l'on a entre ſes mains, élèvent l'humanité, & agrandiſſent l'ame par l'exercice vigoureux de tous ſes reſſorts?

N'allons pas confondre la ſcience du gouvernement œconomique avec la ſimple adminiſtration des finances. Celle-ci n'eſt qu'un méchaniſme d'ordre & d'inſpection : l'autre eſt la ſcience de l'Etat. Elle pénètre à la ſource des richeſſes; elle les augmente; elle les dirige; elle les diſtribue. Les liſtes de la vanité ſont ſurchargées de noms de Surintendans des Finances : les faſtes de la patrie ne comptent que SULLY.

Par quel art funeſte le ſyſtême des impôts eſt-il devenu plus ruineux pour les Etats que la guerre, la famine & la peſte? Si les campagnes ſont dépeuplées; ſi une partie des terres ſont en friche; ſi le cultivateur eſt découragé; ſi la France a perdu la moitié de ſes revenus; ſi tous les reſſorts ſont affoiblis & languiſſans, quelle en eſt la cauſe? C'eſt qu'on arrache des mains du laboureur les richeſſes deſtinées à reproduire les richeſſes, & que les revenus épuiſés dans leur ſource, ne peuvent plus rentrer dans le ſein de la terre pour en faire germer d'autres. Auſſi une des premières opérations de

Sully fut de remettre aux Provinces vingt millions d'arrérages de taille; & depuis il diminua d'année en année cet impôt de deux millions. Ce grand Miniſtre regardoit la taille comme un impôt vicieux de ſa nature, ſur-tout cette taille arbitraire qui rend les poſſeſſions incertaines, & abandonne la propriété aux caprices des tyrans (31). Ce n'eſt point à l'Orateur à entrer dans des diſcuſſions œconomiques, qui ſont étrangères à ſon ſujet : mais jettez les yeux ſur les campagnes, vous y verrez le laboureur forcé lui-même à étouffer ſon induſtrie, tremblant d'améliorer ſa terre, faiſant au Ciel des vœux meurtriers pour que ſa moiſſon ne devienne pas plus fertile, n'oſant augmenter ſa dépenſe de peur que ſa richeſſe ne ſoit un crime; vous verrez le pauvre écraſé ſous le poids de ſon travail, obligé de porter encore le fardeau du riche; les exemptions vendues aux uns, devenir une ſource de terreur pour les autres; la fécondité d'une terre, punie de la ſtérilité des champs voiſins; vous verrez des oppreſſeurs barbares enlever d'une chaumière déſolée, les vils meubles que l'indigence laiſſoit à la néceſſité, le lit ſur lequel une femme vient de donner un citoyen à l'Etat, dépouillé par des mains avides, les langes arrachés de deſſus l'enfant qui vient de naître, des malheureux traînés ſur la pouſſière en ſe débattant, pouſſant des hurlemens ſous leur cabane, & diſputant, avec la force du déſeſpoir, la dernière gerbe

qu'ils avoient cachée pour les befoins de leurs enfans. Quoi donc, les habitans de la campagne font-ils des ennemis de l'Etat, dévoués à l'oppreffion & à la tyrannie? Malheur à vous, ames étroites & cruelles, qui ofez foutenir qu'il eft de la politique que le payfan foit miférable; comme fi des payfans n'étoient pas des citoyens; comme s'ils n'étoient pas les bienfaiteurs de l'humanité; comme s'ils n'avoient pas droit comme vous à toute la protection de la patrie; comme fi le découragement & le défefpoir excitoient plus au travail que l'aifance & la liberté! Telles étoient cependant les maximes que SULLY avoit tous les jours à combattre dans le Confeil. On le vit s'élever de même contre une autre efpèce d'impôt établi fur toutes les denrées, parce que cet impôt n'étoit qu'une nouvelle furcharge fur les terres. On le vit déployer toute fon indignation contre la Gabelle (32), efpèce de monftre qui a droit de ravager certaines Provinces, qui force des hommes pauvres à acheter du fel quand ils manquent de pain, ne marche comme les fpectres menaçans qu'au bruit des chaînes, empoifonne l'air qu'il refpire, & flétrit l'agriculture par-tout où il imprime fes pas. « SIRE, difoit SULLY à Henri » IV, vous avez extirpé du fein de vos Etats » la guerre civile, mais vos fujets ne font point » encore en paix; des armées de pirates affiègent » leurs maifons, & y font couler le fang avec les

» larmes ; délivrez-les enfin de leurs véritables en-
» nemis, & faites cesser des fléaux plus meurtriers
» à la France que les batailles de Saint-Denis, de
» Jarnac, de Moncontour & de Coutras «. Je ne m'arrêterai pas sur les corvées qui ravissent au laboureur, non plus son argent, mais ses bras, & qui pour épargner à l'Etat le salaire de quelques ouvriers, lui coûtent par le dépérissement de l'agriculture une partie de ses revenus. Je ne m'arrêterai point sur la manière de lever l'impôt, plus onéreuse au peuple que l'impôt même (33). Par-tout le mal s'est glissé avec le bien. Par-tout l'abus est né de la Loi.

Rois, Princes, Ministres, écoutez tous le grand principe de SULLY. L'agriculture est la base de la puissance. C'est l'agriculture qui crée & qui entretient les flottes; ce sont les champs ensemencés, qui semblables à ceux de Cadmus, enfantent les armées ; c'est dans les champs couverts d'épis que germe la victoire. Athènes & Rome désiroient des guerriers & des savans. SULLY, pour faire fleurir la France, ne vouloit que des laboureurs & des pâtres (34). Il encourage tous ces hommes utiles ; il propose des récompenses à ceux qui remettront en valeur des terrains incultes ; il va par-tout chercher des bras pour fertiliser les terres. Sa voix appelloit dans la France les huit cent mille Maures que la superstition chassoit alors de l'Espagne. Par un Ré-

glement sage, il garantit les gens de la campagne de l'oppression des gens de guerre. » Soldats » & Laboureurs, leur dit-il, d'où naissent ces » divisions ? Ceux qui défendent la patrie, doivent- » ils s'armer contre ceux qui la nourrissent? Le fer » qui est entre vos mains, soit qu'il renverse les ba- » taillons ennemis, soit qu'il sillonne & fertilise la » terre, mérite également l'hommage du citoyen. Il défend les cultivateurs contre une espèce d'ennemis encore plus redoutable, contre ceux qui venoient, au nom de la Loi, leur enlever au milieu d'un sillon les bœufs, compagnons de leur travail, & jusqu'aux instrumens du labourage. Tout change; l'agriculture renaît; les campagnes deviennent fécondes; la douce joie & la sérénité reparoissent sous les toits du laboureur. O jours de notre prospérité ! Alors la France, avec un tiers de plus d'habitans, nourrissoit encore une partie de l'Europe; alors nos bleds inondoient l'Angleterre, qui se voyoit forcée de payer un tribut à nos campagnes. On ne sauroit trop répéter, sur-tout aujourd'hui, que cette abondance fut l'heureux effet de la liberté des grains (35). Ce n'est pas que dès ce temps-là même, il n'y eût de ces hommes, qui, chargés d'une petite partie de l'administration, mais incapables de voir & d'embrasser le tableau général, tournent sans cesse dans le cercle étroit de leurs préjugés, saisissent avidement l'occasion de décider d'une matière

d'Etat, & pour l'intérêt de quelques bourgades font le malheur d'un Royaume entier. Ces hommes osèrent défendre la sortie des bleds de leurs Provinces; SULLY déploya sur eux cette autorité qui est toujours bienfaisante, quand elle n'est sévère que pour être utile. » *Si chaque Officier*, écrivoit-» il au Roi, *en faisoit autant, votre peuple seroit bien-» tôt sans argent, & par conséquent Votre Majesté.* » Paroles mémorables, & qui mériteroient d'être écrites sur les Trônes des Rois !

La liberté est l'ame du Commerce; il parcourt l'univers, fuyant les lieux de l'oppression. SULLY l'appelle & tâche de le fixer en France. Le Commerce intérieur étoit chargé d'une foule de droits, que les Grands avoient arrachés à une autorité foible ou peu éclairée. Les monopoles qui se présentent toujours sous une fausse idée de police, aux abus d'une liberté mal réglée, avoient substitué ceux de l'oppression. SULLY combat tous ces tyrans avares (36). Il établit un Conseil de Commerce, institution nécessaire, mais qui ne deviendra utile, que lorsque le négociant y sera réuni avec l'homme d'Etat. Le premier y portera les lumières de l'expérience; le second fera surnager les grands principes sur les petits intérêts. Il entreprend de réunir la Seine avec la Loire. Il rend d'autres rivières navigables. Il fait percer & construire des grands chemins, non plus, comme chez les anciens Ro-

mains, pour que l'esclavage pût se communiquer rapidement d'un bout du monde à l'autre; mais pour épancher l'abondance & porter les richesses. Il anime & protège l'industrie, mais il la tient au second rang, où elle doit être (37). En observant les nations, il avoit vu l'or prendre sa source dans le Pérou, de-là se répandre dans l'ancien monde, une partie aller s'engloutir dans les Indes, la plus grande portion rester en Europe; là ce fleuve immense emporté d'un mouvement rapide, circuler sans cesse, mais dans son cours se détourner des climats stériles, & couler par une pente naturelle, sur les pays que l'agriculture rend féconds. Il jugea dès-lors que le produit des terres est la véritable richesse, que le trafic peut enrichir de petits Etats, mais que le Commerce de propriété convient seul à une grande Monarchie; il n'encouragea donc que les Manufactures de laine, soit parce qu'étant liées à la nourriture des troupeaux, elles deviennent encore pour les terres une nouvelle source de fécondité, soit parce que le principal avantage de l'industrie étant de donner une valeur aux denrées en facilitant la consommation, les Manufactures les plus grossières sont aussi les plus utiles.

Tel qu'un Navigateur, qui, poussé par les vents à une distance prodigieuse des terres, s'avance dans l'Océan, & à mesure qu'il en a parcouru une partie, voit un autre horison aussi vaste que le premier

s'étendre & se développer devant lui; tel l'Orateur dans ce grand sujet, découvre sans cesse de nouvelles matières qui se présentent. Pour les parcourir toutes, il me faudroit la rapidité de ces coursiers immortels, qui en trois pas avoient atteint le bout de l'univers. Le peuple à qui tout ce qui est grand en impose, admire les grandes villes & les capitales immenses; le sage n'y voit que des colosses fastueux, qui paroissent servir à la décoration des Etats, & qui les écrasent sous leur poids. SULLY regardoit comme un des principes du gouvernement œconomique, de veiller à la diminution de ces grandes masses (38). Il vouloit faire aimer à chacun l'héritage de ses pères; il vouloit sur-tout que le laboureur conçût un noble orgueil de sa profession, & préférât l'honneur de régner sur les campagnes, à la honte de vendre sa misère dans les villes. Le grand nombre des offices a toujours été mis par les hommes d'Etat au nombre des fléaux publics (39): SULLY voit le point où finit la nécessité, & où commence l'abus; & il réduit les offices à cette proportion. Le haut prix de l'intérêt de l'argent écrasoit les Nobles sous le poids des dettes, & nourrissoit la paresse du peuple: cet intérêt fut réduit; (40) les terres reprirent leur valeur; la classe active des citoyens trouva des ressources. C'est par le même principe qu'il remboursa pour cent millions de rentes: son œil étoit blessé de voir tant d'hommes payés par l'Etat pour être oisifs. Ce grand Mi-

niſtre voyoit tout le Corps politique entraîné par l'enchaînement invincible du phyſique avec le moral (41) ; il travailloit donc à réprimer les vices, & ſur-tout le luxe ; ce luxe plus fatal que les ſéditions & les guerres civiles, parce que celles-ci ne donnent que des convulſions paſſagères à l'Etat, au lieu que l'autre le mine ſourdement, en détruiſant les vertus.

C'eſt par une adminiſtration fondée ſur ces principes, que SULLY en moins de quinze ans vint à bout de changer la face de la France. Mais il n'eût point amorti ſi promptement trois cent cinquante millions de dettes ; il n'eût point laiſſé quarante millions dans les coffres de ſon Roi, ſi à tous ces moyens il n'en eût joint un autre encore plus puiſſant ; c'eſt l'œconomie. L'œconomie ! A ce nom ſacré, tout Etat appauvri & accablé ſous le poids de ſes dettes, doit treſſaillir, comme un malheureux treſſaille au nom d'une Divinité bienfaiſante. Mais prenez garde ; je n'entends pas ſeulement cette œconomie frivole qui conſiſte à retrancher quelques dépenſes néceſſaires peut-être à la Majeſté du Trône, & qui ne portant que ſur de petits objets, ne procureroit à l'Etat que de petites reſſources ; j'entends cette œconomie réelle & toute-puiſſante, qui gouverne les tréſors d'un Empire comme les biens d'une famille, qui établit l'ordre, qui prévient les diſſipations, & qui applique tout entier aux beſoins de l'Etat, ce qui eſt la ſubſtance & le ſang de l'Etat

même. Rendons graces à SULLY, au nom de tous les peuples de l'univers, de ce qu'il a donné aux Ministres cet exemple d'une œconomie courageuse (42) ; & si cela nous est permis, faisons des vœux pour qu'un si grand exemple ne demeure pas inutile à la terre.

Tant de vues, de soins & de travaux dans la partie œconomique, n'occupoient pas SULLY tout entier. Son puissant génie parcourt également toutes les parties du Ministère. L'artillerie, la guerre, la marine, les arts, la religion, la politique, tout est l'objet de ses travaux & de ses succès (43). Que dis-je ? ce grand Homme servit la France même lorsqu'il n'étoit plus. Il prépara le siècle de Louis XIV, & forma Colbert. Colbert & SULLY ! Quels noms ! C'est un spectacle intéressant de rapprocher ces deux Hommes célèbres, qui font époque dans notre histoire, & peut-être dans le gouvernement des nations.

Destinés tous deux à de grandes choses, ils furent élevés au Ministère à peu près dans les mêmes circonstances. SULLY parut après les horribles déprédations des favoris & les désordres de la Ligue. Colbert eut à réparer les maux qu'avoit causés le règne orageux & foible de Louis XIII, les opérations brillantes mais forcées de Richelieu, les querelles de la Fronde, l'anarchie des finances sous Mazarin. Tous deux trouvèrent le peuple accablé d'impôts, & le Roi privé de la plus grande partie de ses revenus ;

tous deux eurent le bonheur de rencontrer deux Princes qui avoient le génie du gouvernement, capables de vouloir le bien, aſſez courageux pour l'entreprendre, aſſez fermes pour le ſoutenir, déſirans de faire de grandes choſes, l'un pour la France, & l'autre pour lui-même. Tous deux commencèrent par liquider les dettes de l'Etat; & les mêmes beſoins firent naître les mêmes opérations. Tous deux travaillèrent enſuite à accroître la fortune publique. Ils ſurent également combiner la nature des divers impôts: mais SULLY ne ſut pas en tirer tout le parti poſſible; Colbert perfectionna l'art d'établir entr'eux de juſtes proportions. Tous deux diminuèrent les frais énormes de la perception, bannirent le trafic honteux des emplois qui enrichiſſoit & aviliſſoit la Cour, ôtèrent aux courtiſans tout intérêt dans les fermes. Tous deux firent ceſſer l'horrible confuſion qui régnoit dans les recettes, & les gains immenſes que faiſoient les Receveurs: mais dans toutes ces parties Colbert n'eut que la gloire d'imiter SULLY, & de faire revivre les anciennes Ordonnances de ce grand Homme. Le Miniſtre de Louis XIV, à l'exemple de celui de Henri IV, aſſura des fonds pour chaque dépenſe; à ſon exemple il réduiſit l'intérêt de l'argent. Tous deux travaillèrent à faciliter les communications: mais Colbert fit exécuter le canal de Languedoc, dont SULLY n'avoit eu que le projet. Ils connurent éga-

lement l'art de faire tomber sur les riches & sur les habitans des villes, les remises accordées aux campagnes; mais on leur reproche à tous deux d'avoir gêné l'industrie par des taxes. Le crédit, cette partie importante des richesses publiques, qui fait circuler celles qu'on a, & qui supplée à celles qu'on n'a pas, paroît n'avoir pas été assez connu par SULLY, & assez ménagé par Colbert. Les gains excessifs des Traitans furent réprimés par tous les deux; mais SULLY connut mieux de quelle importance il est pour un Etat de rapprocher les gains des finances, de ceux qu'on peut faire dans les entreprises de commerce ou d'agriculture. Les monnoies attirèrent leur attention: mais SULLY n'apperçut que les maux, ou ne trouva que des remèdes dangereux; Colbert porta dans cette partie une supériorité de lumières qu'il dut à son siècle autant qu'à lui-même. On leur doit à tous deux l'éloge d'avoir vu que la réforme du Barreau pouvoit influer sur l'aisance nationale; mais l'avantage des temps fit que Colbert exécuta ce que SULLY ne put que désirer. L'un dans un temps d'orages, & sous un Roi soldat, annonça seulement à une nation guerrière qu'elle devoit estimer les sciences; l'autre, Ministre d'un Roi qui portoit la grandeur jusques dans les plaisirs de l'esprit, donna au monde l'exemple, trop oublié peut-être, d'honorer, d'enrichir & de développer tous les talens. SULLY entrevit

le premier l'utilité d'une marine; c'étoit beaucoup en ſortant de la barbarie : nous nous ſouvenons que Colbert eut la gloire d'en créer une. Le Commerce fut protégé par les deux Miniſtres ; mais l'un vouloit le tirer preſque tout entier du produit des terres; l'autre des manufactures. SULLY préféroit, avec raiſon, celui qui étant attaché au ſol, ne peut être partagé ni envahi, & qui met les étrangers dans une dépendance néceſſaire : Colbert ne s'apperçut pas que l'autre n'eſt fondé que ſur des beſoins de caprice ou de goût, & qu'il peut paſſer, avec les Artiſtes, dans tous les pays du monde. SULLY fut donc ſupérieur à Colbert dans la connoiſſance des véritables ſources du Commerce : mais Colbert l'emporta ſur lui du côté des ſoins, de l'activité & des calculs politiques dans cette partie ; il l'emporta par ſon attention à diminuer les droits intérieurs du Royaume, que SULLY augmenta quelquefois, par ſon habileté à combiner les droits d'entrée & de ſortie ; opération qui eſt peut-être un des plus ſavans ouvrages d'un Légiſlateur, & où la plus petite erreur de combinaiſon peut coûter des millions à l'Etat. Il ſera difficile d'égaler Colbert dans les détails & les grandes vues du Commerce. Il ſera difficile de ſurpaſſer SULLY dans les encouragemens qu'il donna à l'agriculture. Ce n'eſt pas que Colbert ait négligé entièrement cette partie importante. N'exagérons pas les fautes des grands
Hommes

Hommes; & n'ayons pas la ridicule manie d'être toujours extrêmes dans nos censures comme dans nos éloges. Colbert, à l'exemple de SULLY, voulut faire naître l'aisance dans les campagnes; il diminua les tailles; il prévint, autant qu'il put, les maux attachés à une imposition arbitraire; il protégea par des réglemens utiles, la nourriture des troupeaux; il encouragea la population par des récompenses; mais faute d'avoir permis le commerce des grains, tant d'opérations admirables furent presque inutiles; il n'y avoit point de richesse réelle; l'Etat parut brillant, & le peuple fut malheureux; l'or que le trafic faisoit circuler, ne parvenoit point jusqu'à la classe des cultivateurs; le prix des grains baissa sans cesse, & l'on finit enfin par la disette. Tels furent & les principes & les succès différens de ces deux grands Hommes. Si maintenant nous comparons leur caractère & leur talent, nous trouverons que tous deux eurent de la justesse & de l'étendue dans l'esprit, de la grandeur dans les projets, de l'ordre & de l'activité dans l'exécution: mais SULLY peut-être saisit mieux la masse entière du gouvernement; Colbert en développa mieux les détails. L'un avoit plus de cette politique moderne qui calcule; l'autre de cette politique des anciens Législateurs, qui voyoient tout dans un grand principe. Le plan de Colbert étoit une machine vaste & compliquée, où il falloit sans cesse remonter de nouvelles roues;

le plan de SULLY étoit ſimple & uniforme comme celui de la nature. Colbert attendoit plus des hommes ; SULLY attendoit plus des choſes. L'un créa des reſſources inconnues à la France ; l'autre employa le mieux les reſſources qu'elle avoit. La réputation de Colbert dût avoir d'abord plus d'éclat ; celle de SULLY dût acquérir plus de ſolidité. A l'égard du caractère, tous deux eurent le courage & la vigueur d'ame, ſans laquelle on ne fit jamais ni beaucoup de bien, ni beaucoup de mal dans un Etat : mais la politique de l'un ſe ſentoit de l'auſtérité de ſes mœurs ; celle de l'autre, du luxe de ſon ſiècle. Ils eurent la triſte conformité d'être haïs ; mais l'un des Grands, l'autre du Peuple. On reprocha de la dureté à Colbert, de la hauteur à SULLY : mais ſi tous deux choquèrent des particuliers, tous deux aimèrent la Nation. Enfin ſi on examine leurs rapports avec les Rois qu'ils ſervoient, on trouvera que SULLY faiſoit la loi à ſon maître, & que Colbert recevoit la loi du ſien ; que le premier fut plus le Miniſtre du Peuple, & le ſecond plus le Miniſtre du Roi : enfin, d'après les talens des deux Princes, on jugera que SULLY dût quelque choſe de ſa gloire à Henri IV, & que Louis XIV dût une grande partie de la ſienne à Colbert (44).

On ne connoîtroit point SULLY tout entier, ſi l'on ignoroit que ſes vertus égalèrent ſes talens. Que ne puis-je mettre ſous vos yeux cette partie de

ses Mémoires, où, en traçant les qualités morales que doit avoir l'homme d'Etat, il trace lui-même son portrait sans s'en appercevoir! Vous y verriez la sainteté des mœurs, l'éloignement du luxe, ce courage stoïque qui dompte la nature, qui résiste à la volupté, & se refuse à tout ce qui peut énerver l'ame. SULLY avoit adopté ces vertus autant par principe que par caractère (45). A la Cour il conserva l'antique frugalité des camps. Les riches voluptueux eussent peut-être dédaigné sa table; mais les Guesclins & les Bayards seroient venus s'y asseoir à côté de lui. Le travail austère remplissoit ses journées. Chaque portion de temps étoit marquée pour chaque besoin de l'Etat. Chaque heure, en fuyant, portoit son tribut à la patrie. Ses délassemens même avoient je ne sai quoi de mâle & de sévère; c'étoit du repos sans indolence, & du plaisir sans mollesse. L'œconomie domestique l'avoit formé à cette œconomie publique, qui devint le salut de l'Etat. Ses ennemis louèrent sa probité. Sa justice eût étonné un siècle de vertu. Sa fidélité brilla parmi des rébelles. Après la mort de son maître, on put le persécuter, mais on ne put réussir à en faire un mauvais citoyen. Il resta sujet malgré la Cour. Il servit la Reine qui l'opprimoit. En entrant dans les finances (46), il ne craignit point de donner à la nation la liste de ses biens. En sortant de place, il osa défier son siècle & la postérité. Les présens qu'on

lui offrit pour le corrompre, n'avilirent que ceux qui les offroient. Comme Ministre, il ne reçut rien des sujets : comme sujet, il ne reçut de son maître que ce qui étoit empreint du sceau sacré des Loix (47). On a déja vu son indomptable fermeté dans ses devoirs. La France se ligua contre lui, pour l'empêcher de sauver la France : il résista à tout; il eut le courage d'être haï. La Noblesse, qui n'inspire que de la vanité aux petites ames, lui inspira l'orgueil des grandes choses. Jamais on ne porta si loin ce vieil honneur, dont l'enthousiasme fit nos antiques Chevaliers. Il dût avoir des calomniateurs & des jaloux (48) : il terrassa la calomnie par ses vertus; il humilia l'envie par ses succès. Il se vengea de ses ennemis, car il ne perdit aucune occasion de leur faire du bien. Les méchans trouvoient en lui une ame inflexible & rigide; les malheureux y trouvèrent une ame sensible & compatissante. Dans la Religion, zélé sans fanatisme, & tolérant sans indifférence, il étoit l'organe du Roi auprès des Protestans, il étoit le protecteur des Catholiques auprès du Roi : il fut adoré à Genève; il fut estimé dans Rome. Bon époux, bon maître, bon père de famille; (49) il donna un plus grand spectacle au monde, il fut l'ami d'un Roi (50). O Henri IV! O SULLY! O doux épanchemens des cœurs! Soins consolans de l'amitié! C'étoit auprès de SULLY que Henri IV alloit oublier ses peines; c'étoit à lui qu'il confioit

toutes ses douleurs. Les larmes d'un grand Homme couloient dans le sein d'un ami. La franchise guerrière & la douce familiarité assaisonnoient leurs entretiens. Il n'y avoit plus de sujet; il n'y avoit plus de Roi ; l'amitié avoit fait disparoître les rangs. Mais cette amitié si tendre étoit en même temps courageuse & sévère de la part de SULLY. A travers les murmures flatteurs des courtisans, SULLY faisoit entendre la voix fière & libre de la vérité. Il estimoit trop Henri IV, il s'estimoit trop lui-même, pour parler un autre langage. Tout ce qui eût avili l'un & corrompu l'autre, étoit indigne de tous deux. Aussi osa-t-il souvent déplaire à son maître. Je n'entrerai point dans le détail & de ses actions & de ses paroles. Il en est qui ne sont pas faites pour être senties dans des siècles corrompus. Les ames foibles les appelleroient téméraires ; les ames basses les jugeroient criminelles ; mais l'homme vertueux les honorera toujours, comme il le doit. Je n'ajouterai plus qu'un mot, c'est que l'idée seule de SULLY étoit pour Henri IV, ce que la pensée de l'Etre suprême est pour l'homme juste ; un frein pour le mal, un encouragement pour le bien.

Faut-il qu'un commerce si sublime ait été si-tôt interrompu ? Faut-il qu'un tel Roi & un tel Ministre ayent si peu gouverné la France ! O jour ! O moment horrible où SULLY entendit tout-à-coup retentir autour de lui : le Roi est assassiné ; le Roi

n'eſt plus ; où un ſerviteur fidèle, témoin du parricide, lui remit l'affreux couteau encore dégouttant de ſang ; où SULLY à travers les cris, les ſanglots, les gémiſſemens & les larmes d'un peuple immenſe, ſe précipita vers le Louvre, pour y voir, pour y embraſſer encore une fois le corps de ſon ami & de ſon maître ; où il ſerra dans ſes bras, où il inonda de ſes pleurs, où il preſſa mille fois contre ſa poitrine palpitante, le jeune enfant, foible héritier de ce malheureux Prince ! Mais quels furent ſes ſentimens, lorſque dans le Palais dont toutes les murailles étoient couvertes par le deuil & la mort, dans ce même Palais où étoient encore dépoſés les déplorables reſtes du Roi, preſqu'aux pieds de ſa tombe, & à la lueur des torches funèbres, il apperçut la joie de la nouvelle Cour ; joie plus cruelle pour lui, que s'il avoit vu enfoncer le couteau, & le ſang de Henri IV couler ſous ſes propres yeux ! Dès ce moment il prévit tout ; il vit que la France étoit aſſaſſinée avec ſon maître. Cependant il aimoit trop l'Etat pour l'abandonner à ſes nouveaux tyrans. Il lutte ; il combat encore ; il oſe prononcer les noms de devoir & de juſtice : mais tout étoit changé ; les choſes en étoient venues à ce point, où les vertus d'un grand Homme ne font que rendre ſon ſiècle plus coupable. Ne pouvant plus empêcher le mal, il ne lui reſte que la gloire de n'en pas devenir complice (51). Il ſe dépouille de ſes charges ; il

quitte la Cour ; & emporte avec lui ſes vertus, ſes ſervices & l'ingratitude des hommes.

L'hiſtoire a peint des Sages dans la retraite, des Héros dans l'oppreſſion ; mais elle n'offre rien de plus grand que la dignité de SULLY dans le malheur. C'étoit la dignité de la vertu même, ſur laquelle & les hommes, & les Cours, & les Rois ne peuvent rien. La grandeur, qui étoit dans ſon ame, ſe répandoit ſur toute ſa maiſon. Un nombre prodigieux de Domeſtiques, une foule de Gardes, d'Ecuyers, de Gentilshommes, un luxe non de frivolité mais de magnificence, un appareil impoſant & majeſtueux, le reſpect de mille vaſſaux, la ſubordination d'une famille illuſtre, des appartemens immenſes, & où les belles actions de Henri IV étoient repréſentées avec celles de ſon Miniſtre, des parcs où régnoit la ſimplicité & la grandeur, au milieu de tous ces objets, SULLY en cheveux blancs, conſervant les modes antiques, portant ſur ſa poitrine l'image ſacrée de Henri IV, la ſainte gravité de ſes diſcours, la majeſté de ſes regards, le ſiége plus élevé qui le diſtinguoit au milieu de ſes enfans, l'accueil honorable que recevoient dans ſa maiſon tous les vieillards, le ſilence mêlé de crainte, & le reſpect religieux des jeunes gens que leurs pères conduiſoient par la main pour voir ce grand Homme ; tout cela réuni, ſembloit offrir quelque choſe de plus qu'humain, & portoit dans les

D iv

NOTES

SUR L'ÉLOGE DU DUC DE SULLY.

PAge 3. (1) MAXIMILIEN DE BETHUNE, Baron de Rosni, Duc de Sully, Maréchal de France, & principal Ministre sous Henri IV, naquit à Rosni le 13 Décembre 1560, de François de BETHUNE, Baron de Rosni, & de Charlotte DAUVET, fille d'un Président de la Chambre des Comptes de Paris. La Maison de BETHUNE étoit illustrée & connue dès le dixième siècle. L'histoire en fait une mention honorable dans les guerres des Croisades. Elle s'allia dans la suite avec différens Princes de la Maison de France, avec les Empereurs de Constantinople, les Comtes de Flandre, les Ducs de Lorraine, les Rois de Jérusalem, les Rois de Castille, les Rois d'Ecosse, les Rois d'Angleterre, avec la Maison d'Autriche, avec les Maisons de Courtenay, de Châtillon, de Montmorency, de Melun, de Horn, &c. On peut dire du Duc de Sully qu'il soutint un si grand nom, ce qui est sans doute la première gloire après celle de le créer.

Pag. 4. (2) Hénri Roi de Navarre, qui, avec le secours de Sully, devoit faire tant de bien à la France, étoit plus âgé que lui de sept ans. Né le 13 Décembre 1553 à Pau en Bearn, il fut élevé dans un château parmi les rochers & dans les montagnes. Là, il étoit habillé & nourri comme les autres enfans du pays. On l'accoutumoit à courir & à monter sur les rochers. Sa nourriture ordinaire étoit du pain bis, du fromage & du bœuf. Souvent même on le faisoit marcher nuds pieds & nue tête. Cette éducation mâle contribua sans doute à lui donner cette trempe d'ame vigoureuse & forte, qui en fit dans la suite un si grand Homme. Il seroit à souhaiter que nos mœurs nous permissent d'imiter de pareils exemples. La mollesse, vice ordinaire de notre éducation moderne, en affoiblissant les organes, détruit le principe des grandes choses, & fait, pour ainsi dire, mourir l'ame avant qu'elle soit née.

Ibid. (3) Pendant l'enfance de Sully, il y eut quatre batailles livrées entre les Protestans & les Catholiques, celle de Dreux en 1562 celle de Saint-Denis en 1567, celles de Jarnac & de Montcontour en 1569, enfin la Saint Barthelemi, plus meurtrière que dix batailles, en 1572. Sully étoit alors âgé de 12 ans, & avoit été élevé dans la Religion protestante. Il faisoit ses études au Collège de Bourgogne, mais il n'y demeuroit pas. Sur les trois heures après minuit, le son de toutes les cloches & les cris confus de la populace le réveillèrent. Il ne tarda point à être instruit de la cause du tumulte. Aussi-tôt il

résolut d'aller gagner le Collége de Bourgogne. Il prend sa robe d'écolier, & met sous son bras un gros livre d'Église à l'usage des Catholiques. En cet état il sort. En entrant dans sa rue, il la voit inondée de sang, il voit des troupes de furieux qui couroient de toute part, enfonçoient les maisons, & crioient à haute voix : *tue, tue ; aux Huguenots, aux Huguenots*. Ce spectacle, ces cris, tout augmente sa frayeur ; & précipite ses pas. Trois corps-de-garde l'arrêtèrent successivement ; chaque fois le livre d'heures, qu'il portoit, le sauva. Arrivé enfin au Collège de Bourgogne, il y trouva de nouveaux périls. Le portier lui refusa deux fois l'entrée, & le laissa dans la rue à la merci des assassins. Heureusement le Principal du Collége sut son danger. C'étoit un homme de bien, & qui ne croyoit point qu'un assassinat fût un acte de Religion. Il mena le jeune Sully dans son appartement : mais en y entrant, Sully trouva encore deux Prêtres inhumains, qui voulurent se jetter sur lui pour le mettre en pièces, citant les Vêpres Siciliennes, & disant que l'ordre étoit de tuer jusqu'aux enfans à la mamelle. Le Principal l'arracha avec peine de leurs mains, & le fit conduire secrétement dans un cabinet écarté, où il l'enferma sous clef. A quoi tient le sort des États ! Peu s'en fallut que Henri ne fût tué le même jour. Le Prêtre charitable qui conserva la vie à Sully, en sauvant un jeune enfant de douze ans, ne pensoit point alors qu'il étoit le bienfaiteur de la France.

Pag. 5. (4) La guerre civile qu'on avoit cru éteinte par les massacres de la Saint Barthelemi, recommença en 1574. Mais le Roi de Navarre ne recouvra sa liberté qu'en 1576. Rosni l'accompagna dans sa fuite. Il entra d'abord dans l'Infanterie comme simple volontaire, & fit ses premières armes aux environs de Tours. Il se signala dans plusieurs détachemens. Le Roi de Navarre ayant appris qu'il se comportoit avec plus de témérité que de prudence, le fit appeller, & lui dit : » Rosni, ce n'est pas là où je veux que vous hasardiez votre vie. » Je loue votre courage, mais je désire vous le faire employer en une » meilleure occasion ». La même année M. de Lavardin son parent lui fit prendre l'enseigne de sa Compagnie Colonelle. Il est nommé pour défendre Périgueux, & ensuite Villeneuve en Agenois. A la prise de Réole il commande cinquante hommes. Au siége de Villefranche en Périgord, montant à l'assaut avec son drapeau, il est renversé par le choc des piques & des hallebardes, dans un fossé profond où il pensa périr. Au siége de Marmande, commandant un corps d'Arquebusiers, il est sur le point d'être accablé par un nombre trois fois supérieur. Le Roi de Navarre couvert d'une simple cuirasse, vole à son secours, & lui donne le temps de s'emparer du poste qu'il attaquoit.

Pag. 6. (5) Les œconomies du jeune Rosni, jointes aux profits militaires qu'il avoit faits dans cette campagne, le mirent en état d'entretenir à sa solde plusieurs Gentilshommes, avec lesquels il ne s'attacha plus qu'à la seule personne du Roi. Quoiqu'il n'eût encore que

ſeize ans, il mit un ordre ſi réglé dans ſon domeſtique, qu'il vint à bout de ſoutenir un état qui paroiſſoit au-deſſus de ſa fortune. Le Roi de Navarre le remarqua, & conçut dès ce moment pour lui une très-grande eſtime. Il n'appartient pas à tout le monde de deviner les grands caractères par les petites choſes. C'eſt ce que fit alors le Roi de Navarre. Peut-être dans ce jeune Officier il vit déja le Miniſtre & le Surintendant des Finances.

Ibid. (6) Le Roi ayant ſurpris Eauſe, ville d'Armagnac, y entra à la tête de quinze ou ſeize hommes qui le ſuivoient de plus près. Comme on abattit ſur le champ la herſe du pont, le reſte de ſon armée ne put le ſuivre, & demeura hors de la ville. Auſſi-tôt les habitans ſonnèrent le tocſin, & vinrent attaquer cette petite troupe. On entendit pluſieurs voix qui crioient : » tirez à cette jupe écarlate & à ce panache blanc, » car c'eſt le Roi de Navarre ». Ce Prince fondit, le piſtolet à la main, ſur pluſieurs pelotons, & les diſſipa : mais le nombre des ennemis augmenta, & le danger devint extrême. Le Roi adoſſé contre le portail d'une Egliſe, combattit aſſez long-temps, pour que ſon armée eût le temps d'enfoncer les portes, & de venir à ſon ſecours. Roſni dans ce grand péril partagea l'honneur de défendre ſon maître, & de le conſerver à la France.

Ibid. (7) Devant Mirande, Roſni & le jeune Bethune ſon couſin ſe virent enveloppés d'ennemis. Ils combattirent long-temps ſans autre eſpérance que celle de venger leur mort : déja ils ne pouvoient plus ſoutenir leurs armes, lorſque le Roi de Navarre envoya à leur ſecours. Devant Nérac, ce Prince repouſſa preſque ſeul un gros de cavalerie, qui s'étoit avancé pour le ſurprendre. Roſni, à ſon exemple, alla le même jour avec douze ou quinze hommes, faire le coup de piſtolet juſqu'à la portée de l'armée Catholique. Le Roi, qui le remarqua, dit à Bethune : » allez à vôtre couſin le Baron de Roſni, il eſt étourdi » comme un hanneton ; retirez-le de-là & les autres auſſi, car » ils ſeront tous pris ou tués. » Roſni obéit, & le Roi qui vit ſon cheval bleſſé à l'épaule, lui reprocha ſa témérité avec la colère de l'amitié.

Ibid. (8) Siége de Cahors en 1580. Il fut tel qu'on le peint ici ; & l'on n'a rien exagéré. Roſni y fut renverſé d'une groſſe pierre qui avoit été lancée d'une fenêtre. Peu de temps après, il fut bleſſé à la cuiſſe gauche. Le combat dans l'intérieur de la ville dura cinq jours & cinq nuits entières, pendant leſquelles perſonne n'oſa quitter ſes armes pour un ſeul inſtant. Les ſoldats de Henri IV tout couverts de ſang, pouvoient à peine ſe ſoutenir. A la fatigue, à l'épuiſement, au poids des armes, à l'exceſſive chaleur, ſe joignoient encore les bleſſures, qui achevoient de leur ôter ce qu'il leur reſtoit de forces. Sur ces entrefaites le bruit ſe répandit que les habitans, qui étoient infiniment ſupérieurs en nombre, venoient de recevoir de nouveaux ſecours. Les principaux Officiers s'aſſemblent autour du Roi, & le

conjurent de se retirer. Ce Prince, quoique blessé en plusieurs endroits, se tourne vers eux avec un visage riant, & leur dit d'un ton d'assurance : » Il est écrit là-haut ce qui doit être fait de moi en » cette occasion. Souvenez-vous que ma retraite hors cette ville, sans » l'avoir assurée au parti, sera la retraite de ma vie hors de ce corps ; » il y va trop de mon honneur : ainsi, qu'on ne me parle plus que de » combattre, de vaincre ou de mourir.

Pag. 8. (9) En 1580, Rosni devant Marmande eut un cheval tué sous lui. Enfermé dans Nérac avec le Roi, il y fit plusieurs excès de valeur. Un jour on vint dire au Roi que Rosni étoit pris & blessé. Aussi-tôt, malgré sa colère, il envoie des troupes pour le dégager, & il lui défend de sortir de la ville sans son ordre. Peu de temps après, s'étant rendu maître de Montségur, il charge Rosni de mettre cette place en état de défense. En 1586, Rosni est employé avec honneur dans différens siéges. A celui de Fontenai-le-Comte en Poitou, il conduisoit l'artillerie. En 1587, avec six chevaux seulement, il défait & emmène prisonniers quarante hommes. A la bataille de Coutras, il contribue à la victoire, en faisant servir à propos l'artillerie, qui ne consistoit qu'en trois canons ; car en ce temps-là avec très-peu de forces on faisoit de grandes choses. En 1589, il met la ville de Tours en état de défense contre le Duc de Mayenne, qui vint y assiéger Henri III. Au combat de Fosseuse, journée très-sanglante & très-meurtrière, il marcha lui-même cinq fois à la charge, eut son cheval renversé sous lui d'un coup de lance, & deux épées cassées entre ses mains. Enfin au premier siége de Paris, il se vit plusieurs fois environné de la mort. Mais le Roi de Navarre veilloit toujours à le retirer des dangers où le précipitoit son courage. Il me semble qu'on remarque dans la plupart des actions de ce temps-là un caractère extraordinaire, soit que ce fût l'ame de Henri IV qui répandît cet esprit dans son armée, soit que ce fût un reste de l'antique Chevalerie, qui conservé encore dans ces temps de fanatisme & de trouble, mêloit je ne sai quoi de fier & de grand à l'atrocité naturelle des guerres de Religion.

Ibid. (10) Bataille d'Arques le 20 Septembre 1589. Le Duc de Mayenne avoit trente mille hommes, & le Roi n'en avoit que trois mille : mais il crut qu'il falloit faire quelque coup d'éclat pour relever la foiblesse de son parti. Jamais il ne parut si serein, ni si tranquille. Quelques momens avant le combat, on lui amena un prisonnier de distinction. Le Roi alla à sa rencontre, & l'embrassa en souriant. Celui-ci qui cherchoit par-tout des yeux une armée, témoignoit au Roi sa surprise de voir si peu de soldats autour de lui. » Vous ne les voyez » pas tous, lui dit Henri IV avec la même gaieté ; car vous n'y comptez » pas Dieu & le bon droit qui m'assistent ». Le poste de Rosni étoit au bas d'une chaussée, dont il falloit empêcher le passage. Mayenne y porta ses plus grands efforts. Rosni à la tête de 200 chevaux en at-

taqua d'abord 900 des ennemis, & les fit reculer. Il fut ensuite repoussé par quatre nouveaux escadrons qui vinrent se joindre aux premiers. Soutenu par quelques secours, il les fait reculer une seconde fois. Enfin il eut à soutenir avec sa petite troupe jusqu'à trois mille chevaux. C'est au sortir de cette bataille que Henri IV écrivit à Crillon cette fameuse lettre : » Pends-toi, brave Crillon, nous avons com- » battu à Arques, & tu n'y étois pas ». Il disoit aussi avant cette journée qu'il étoit Roi sans Royaume, mari sans femme, & guerrier sans argent.

Page 9. (11) Bataille d'Ivri le 14 Mars 1590. Henri IV, sur le point de la livrer, écrit à Rosni de le venir joindre promptement. Celui-ci, malgré toute sa diligence, ne put arriver qu'une heure & demie avant le combat. Le Roi voulut lui montrer la disposition des deux armées. » Suivez-moi, lui dit-il, afin que vous puissiez appren- » dre votre métier ». Pendant la bataille, Rosni, qui combattoit à côté du Roi, eut deux chevaux tués sous lui, & reçut lui-même sept blessures. Il tomba dans son sang, & demeura évanoui. Revenu à lui long-temps après, il se trouva seul sur le champ de bataille, environné de morts, désarmé & sans domestiques. Il croyoit la bataille perdue, lorsque quatre des ennemis venans à lui, le prièrent de les recevoir pour ses prisonniers, & de leur sauver la vie. Ce fut ainsi qu'il apprit la victoire de Henri IV. Il se fit aussi-tôt transporter à Rosni, pour s'y faire guérir de ses blessures. Le Roi y étoit alors. Ce fut un spectacle assez singulier de voir Sulli couché sur un brancard fait à la hâte de branches d'arbres, environné de ses domestiques qui portoient en triomphe les débris de ses pistolets, les tronçons de ses épées, & les lambeaux de ses panaches, accompagné de prisonniers, de drapeaux ennemis & de trophées d'armes, suivi de ses braves soldats, qui tous étoient décorés des marques honorables de leurs blessures, arriver à Rosni dans cette pompe militaire. Du plus loin que Henri IV le reconnut, il alla au-devant de lui, & lui parlant plus en ami qu'en Roi, lui témoigna les inquiétudes les plus obligeantes sur sa santé. Rosni le remercia, & lui dit *qu'il s'estimoit d'avoir souffert pour un si bon maître.* Alors Henri lui répondit : *brave Soldat & vaillant Chevalier, j'avois toujours eu très-bonne opinion de votre courage, & conçu de bonnes espérances de votre vertu : mais vos actions signalées, & votre réponse modeste, ont surpassé mon attente... & partant, en présence de ces Princes, Capitaines & grands Chevaliers qui sont ici près de moi, vous veux-je embrasser des deux bras.* Alors il se jetta à son cou, & le serra tendrement. Il lui dit encore beaucoup de choses pleines d'une sensibilité touchante ; & en se séparant de lui, *adieu mon ami,* lui dit-il, *portez-vous bien, & soyez sûr que vous avez un bon maître.*

Page 10. (12) En 1591, Rosni prend Gisors par le moyen d'une intelligence. Pendant le siége de Chartres, il fut presqu'assassiné au for-

nir d'un bois, par une troupe de Cavaliers qui tirèrent sur lui à bout portant. N'étant pas encore remis de ses blessures, il forme un projet pour attirer Mayenne dans la Ville de Mante. Le Chef des Ligueurs s'avançoit déja, croyant avoir des intelligences sûres dans la place. Rosni qui avoit tout préparé pour le bien recevoir, voulut en informer le Roi. Ce Prince, impatient de se trouver par-tout où il y avoit des périls & des combats, accourt aussi-tôt dans la Ville, suivi de 40 hommes. Rosni l'apprend, court au-devant de lui, & d'un air fort ému : » pardieu, Sire, lui dit-il, vous avez fait là une belle » levée de bouclier, qui infailliblement empêchera le service que nous » voulions vous rendre. Hé quoi ! n'avez-vous pas acquis assez de gloire » & d'honneur en tant de combats & de batailles, où vous vous êtes » trouvé plus que mille autres de ce Royaume, sans vouloir faire ainsi » le Carabin » ? La colère de Rosni étoit assez bien fondée. En effet, on sut l'arrivée du Roi, & les ennemis se retirèrent.

Ibid. (13) Siége de Rouen en 1591 & 1592. Rosni & le Maréchal de Biron y furent d'un avis opposé sur le lieu par où il falloit commencer l'attaque. Biron vouloit qu'on attaquât d'abord le Château; Rosni qu'on s'attachât au corps de la place, selon cette maxime qu'il citoit souvent, *Ville prise, Château rendu.* Cependant l'avis du Maréchal l'emporta. Rosni ne réussit pas mieux à obtenir un poste dans l'Artillerie. Il le brigua avec toute la chaleur d'un homme qui veut être utile. Mais apparemment on craignoit déja ses talens, & l'on eut l'adresse de lui donner l'exclusion. Il accompagnoit du moins Henri IV dans tous les périls. A l'attaque d'une tranchée, pendant une nuit très-froide du mois de Décembre, il fut renversé deux fois, & eut ses armes détachées & mises en pièces. Henri toujours impétueux s'étoit exposé dans cette action, jusqu'à faire désespérer de sa vie. Le lendemain Rosni lui porta la plainte commune de toute l'armée. Le Roi l'interrompit par ces paroles : » mon ami, je ne puis faire autrement ; » car puisque c'est pour ma gloire & pour ma Couronne que je com» bats, ma vie & toutes choses ne me doivent rien sembler au prix.

Ibid. (14) Alexandre Farnèse, Duc de Parme, un des plus grands hommes de guerre que l'Europe ait produits, servoit par son génie la politique ambitieuse de Philippe II. Il combattoit dans les Pays-Bas des Peuples qu'il regardoit comme rébelles ; & il venoit soutenir des révoltés en France. Ces sortes de contradictions sont assez ordinaires dans la conduite des hommes. Henri IV, qui assiégeoit alors la Ville de Rouen, laissa la conduite du siége au Maréchal de Biron, & avec un très-petit nombre de troupes alla chercher le Duc de Parme. Il prit seulement la précaution d'ordonner à 30 hommes qu'il désigna de ne point abandonner ses côtés en quelque occasion que ce pû tetre. On se doute bien que Rosni partagea la faveur de cet emploi honorable & dangereux. Henri IV ayant joint l'armée ennemie proche le côteau d'Aumale, osa marcher au-devant d'elle avec cent chevaux seu-

lement,

lement. Tous les Chefs furent consternés du péril où il alloit s'exposer. Mais personne n'osoit parler. Rosni, plus hardi que les autres, porta la parole. *Voilà un discours de gens qui ont peur*, lui dit Henri IV. *Je n'eusse jamais attendu cela de vous autres.* Rosni, piqué de ce reproche lui répliqua : *Il est vrai, Sire, nous avons peur, mais seulement pour votre personne. Que s'il vous plaît vous retirer, & nous commander d'aller pour votre service mourir dans cette forêt de picques, vous reconnoîtrez que nous n'avons point peur pour notre vie, mais pour la vôtre.* Ce discours toucha le Roi, mais sans l'ébranler. On sait qu'après avoir perdu soixante hommes des cent qui l'accompagnoient, il fit une fort belle retraite, & sut avec 40 chevaux en imposer à un ennemi habile, & qui étoit à la tête d'une armée de 30 mille hommes. Cette action fit beaucoup de bruit. Le Duc de Parme l'admira. La Reine Elisabeth écrivit à Henri IV, pour le prier de ménager davantage une vie si précieuse ; & Mornay lui écrivit cette Lettre si connue. *Sire, vous avez assez fait l'Alexandre ; il est temps que vous soyez Auguste. C'est à nous à mourir pour vous, & c'est là notre gloire ; à vous, Sire, de vivre pour la France, & j'ose vous dire, que ce vous est devoir, &c.*

Page 11. (15) On n'exagère rien, en disant que Sully étoit l'homme le plus habile de son temps pour l'attaque & la défense des places. Dans l'attaque, bien disposer ses lignes, savoir à propos les resserrer ou les étendre, ne leur donner que l'espace nécessaire, appuyer leurs différentes parties par des postes, établir entre elles une communication sûre & rapide ; reconnoître les avantages ou les obstacles que présente un terrain plus bas ou plus élevé, dur ou facile à s'ouvrir, sec ou marécageux ; choisir le lieu & l'instant le plus favorable pour ouvrir la tranchée ; marquer la distance la plus convenable pour les batteries, perfectionner la manière de les construire ; donner au canon l'inclinaison la plus avantageuse pour que ses coups ayent le plus grand degré possible de force, de justesse & de rapidité ; calculer pour la charge des mines, la somme des résistances & la qualité des poudres ; trouver toujours les proportions convenables à l'effet qu'on veut produire ; se servir des ouvrages déja emportés pour battre les autres avec plus de succès ; enfin varier ses attaques selon les différentes constructions des places, & apprendre des règles même à s'en écarter, lorsque les règles sont forcées par des loix supérieures de lieux, de temps & de saisons : dans la défense, renverser les batteries de son ennemi par des batteries opposées ; détruire ses travaux, ou les tourner contre lui-même ; juger par la vue de ses premiers ouvrages, de tous ceux qu'il médite ; connoître par leur progrès quel sera le moment de l'attaque ; distinguer les attaques feintes, des véritables ; mettre dans les sorties une prudence active & une sage vigueur ; défendre chaque pouce de terrain, comme la place entière ; multiplier le siége en créant des obstacles ; être par-tout sur les pas des assiégeans, à la tranchée, à la brèche, & jusque dans les entrailles de la terre ; opposer par tout la mort à la mort,

& s'armer des ruines même ; enfin épier les hasards plus forts quelquefois que les canons, les mines & les bombes : voilà quels étoient les principes & l'art de Sully. Il n'est pas inutile de remarquer que dans le siècle où il vécut, l'art lui offroit beaucoup moins de ressources pour la défense des places que pour l'attaque. Celle-ci, par l'invention de la poudre, acquit presque tout-à-coup une force supérieure, au lieu que l'autre ne se perfectionna que lentement & par dégrés. Le canon foudroyoit les remparts avec une activité terrible, & l'on ne savoit pas encore que la résistance la plus forte consiste dans l'exacte combinaison des lignes parallèles, perpendiculaires & obliques, qui, foibles quand elles sont séparées, perdent leurs défauts en se réunissant, & se fortifient par leurs rapports mutuels. L'on ignoroit encore l'art de se mettre à couvert de la bombe, à laquelle même aujourd'hui les batteries restent toujours exposées. La mine enfin qui des trois attaques est la plus terrible, la mine qui ébranle, renverse & déracine tout, faisoit déja de grands ravages, & l'on ignoroit encore l'art de la combattre par des contremines ; art qui même aujourd'hui est, dit-on, assez imparfait, & qui, plus perfectionné peut-être, pourroit rendre les places imprenables. Sulli suppléoit, par l'intelligence & l'activité, à tout ce qui manquoit alors du côté de l'art & des connoissances.

Ibid. (16) Siége de Dreux en 1593. Il falloit se rendre maitre d'une tour qui étoit à l'épreuve du canon. Rosni promit au Roi de l'emporter. Ses ennemis osèrent trouver cette promesse ridicule. Le Roi lui-même doutoit un peu du succès. Cependant Rosni en vint à bout en six jours par la mine & la sappe. Siége de Laon en 1594. Rosni avoit la direction d'une batterie de six pièces de canon. Siége de la Fère en 1596. Il dura six mois. Par la vigilance & les soins de Rosni, rien ne manqua dans l'armée. Siége d'Amiens en 1597. Tout le monde sait comment cette Ville fut surprise par les Espagnols. Tandis que toute la Cour étoit consternée, Rosni s'occupoit des moyens d'avoir des troupes & de l'argent. Bientôt le Roi fut en état d'aller mettre le siége devant cette place. Rosni étoit partagé entre le soin de lever les deniers de l'Etat, & celui de les employer aux besoins de l'armée. L'abondance y étoit si grande, qu'on disoit alors que *Henri IV avoit mené Paris devant Amiens*. Ce fut la première armée qui eût un Hôpital réglé, dans lequel les blessés & les malades eurent des secours qu'on ne connoissoit point encore. Rosni faisoit tous les mois un voyage au camp. Son ancienne ardeur pour la guerre se rallumoit alors plus que jamais. Un jour le Roi lui fit une réprimande sévère de ce qu'il s'étoit exposé, & lui défendit de se trouver à aucun poste où il y auroit du danger. Ces sortes de défenses honorent également le Roi qui les fait, & le Sujet qui les reçoit.

Page 12. (17) Guerre contre le Duc de Savoie en 1600, au sujet du Marquisat de Saluces. Ce Prince étoit venu à Paris en 1599 pour négocier lui-même son affaire. Ayant été l'Arsenal où il devoit souper

avec le Roi, il fut curieux de voir les magasins. Rosni le mena dans les ateliers où l'on faisoit des préparatifs immenses d'artillerie. Le Duc étonné lui demanda ce qu'il vouloit faire de tant de canons. *C'est pour prendre Montmélian*, lui répondit Sully en riant. Le Duc un peu déconcerté prit le parti de tourner la chose en plaisanterie. Montmélian passoit pour la plus forte place de l'Europe. Dès que la guerre fut déclarée, Sully conseilla au Roi de l'assiéger. Mais il se trouva le seul de son avis, & tous les Officiers s'y opposèrent. Pour déterminer Henri IV sur Montmélian, Sully alla mettre le siège devant Charbonnières, place presque aussi forte, & située sur un roc inaccessible. Il y essuya des fatigues incroyables. Enfin après quelques jours de travail, il promit au Roi de le rendre maître de la place pour le lendemain. Il ne tint pas à ses ennemis que tout n'échouât. Tandis qu'il exposoit sa vie, les Courtisans étoient occupés à censurer ses opérations. L'un d'eux dit hautement que, s'il étoit dans la place, il sauroit bien empêcher qu'elle ne fut prise d'un mois. *Allez donc*, leur dit-il à tous, excédé enfin de leurs discours, *& si je ne vous fais pas tous pendre aujourd'hui, je veux passer pour un fat.* En effet la place se rendit le même jour. Même après ce succès, Sully eut beaucoup de peine à obtenir la permission de prendre Montmélian. Il y avoit des hommes, dans le Conseil, qui redoutoient les succès de Sully, autant que le Duc de Savoie lui-même. A la fin le zèle l'emporta sur l'envie. Montmélian fut assiégé, & Sully commença à prouver qu'avec une artillerie bien servie, il n'y a plus de place imprenable.

Pag. 15. (18). Sully fut aussi habile Négociateur qu'excellent guerrier. Dès l'âge de vingt-trois ans, il avoit étudié l'art de manier les esprits, & de connoître les hommes. En 1583, temps où la ligue commençoit à se former, le Roi de Navarre l'avoit envoyé à la Cour pour en suivre tous les mouvemens. Il y avoit vu Catherine de Médicis ne paroissant occupée que de plaisirs, & creusant des souterrains sous le trône; les Guises populaires, comme le sont d'abord tous les tyrans, flattant le peuple pour écraser le Roi; les Favoris impérieux & avides poussans d'une main imprudente l'ame altière des Guises vers des situations extrêmes; le Roi souffrant d'abord la ligue par indolence, l'autorisant ensuite par foiblesse, & bientôt se débattant contre elle, après s'être enveloppé dans ses pieges. Sully attentif à tout ce qui se passoit autour de lui, en donnoit des avis exacts au Roi de Navarre. En 1585, il fit un second voyage à Paris, qui avoit encore le même but. Henri III. venoit de se déclarer chef de cette ligue armée pour le détrôner. Sully s'adressa dans cette occasion à tous les François qui aimoient encore l'Etat. Enfin en 1588, après les barricades, monument singulier d'audace de la part d'un sujet, & de foiblesse de la part d'un Roi, il suivit par ordre de son maître le Comte de Soissons, pour étudier ses démarches, & observer le nouveau systême qu'on alloit suivre à la Cour. C'est sans doute dans ces différentes circonstances que Sully ac-

quit cette connoiſſance ſupérieure des hommes, qu'il a montrée toujours depuis. En effet pour apprendre à les connoître, il ne faut pas les étudier dans des temps de calme, & lorſque toutes les paſſions ſont endormies. Un maſque uniforme & trompeur couvre alors tous les viſages. C'eſt dans les temps orageux; c'eſt dans le flux & reflux des grands intérêts, dans le choc des partis, dans la fermentation des crimes, qu'il faut les voir. C'eſt alors que les ames ſe développent; que toutes les paſſions ont leur activité; que tous les hommes ſont eux-mêmes. Dans ces momens d'agitation, la nature hardie, irrégulière & forte a un grand caractère : & tous ſes traits ſont mieux marqués. Telle avoit été l'école de Sully. Ceux qui ont lu ſes Mémoires ſavent d'ailleurs qu'il avoit toute la pénétration & tout le ſang froid dont on a beſoin pour bien obſerver & juger les hommes.

Pag. 16. (19). En 1586, Sully avoit déja négocié un traité entre les deux Rois; mais l'indéciſion, vice de toutes les ames foibles, entraîna bientôt Henri III. d'un côté oppoſé : & le traité devint inutile. Enfin en 1589, après l'aſſaſſinat des Guiſes, Henri III ayant tâché vainement d'appaiſer le Duc de Mayenne qui ne daigna point pardonner à ſon Roi, il fut moins éloigné de s'unir avec le Roi de Navarre. Sully négocia encore ce traité, non point avec la grave lenteur de la plupart des Plénipotentiaires, mais avec l'activité d'un homme qui vouloit ſauver la France. Un grand nombre de voyages qu'il fit avec précipitation, & ſans prendre aucun repos, le firent tomber dangereuſement malade. Le Philoſophe Mornay eut l'adreſſe de profiter de l'état de Sully, pour obtenir la gloire & la récompenſe du traité.

Ibid. (20). Brancas-Villars, Amiral de France, Gouverneur de Rouen pour la ligue, fut un des hommes les plus eſtimables de ſon temps. Il étoit brave, déſintéreſſé, plein d'audace, incapable de diſſimulation, indigné contre tout artifice, mais emporté, ayant d'ailleurs pluſieurs traits de reſſemblance avec Henri IV. Il eſtimoit beaucoup le Roi, & n'en étoit pas moins eſtimé. Sully en 1594 négocia avec lui pour le détacher de la ligue. Cette négociation fut d'abord ſecrette; enſuite elle fut traverſée par des intrigues. Enfin, comme tout étoit ſur le point d'être conclu, on perſuada à Villars que Sully avoit formé le projet de s'emparer de ſa perſonne, pour le faire aſſaſſiner. Villars, à cette nouvelle, ſentit toute la fureur qu'une trahiſon doit inſpirer à une ame haute & d'une droiture auſtère. Il arracha le traité des mains de Sully; le déchira en mille pieces, & le jetta au feu. La modération de l'un calma enfin les emportemens de l'autre. Tout fut éclairci. Villars fit pendre l'auteur de l'impoſture, & ſigna ſon traité. Sully eut la gloire de donner en même temps à ſon Roi une place importante, un brave guerrier, & un fidèle ſujet.

Ibid. (21). La même année Sully conclut un traité au nom du Roi avec le Duc de Guiſe. C'étoit le fils de celui qui avoit été aſſaſſiné à Blois. Il n'eut ni les talens, ni les vices, ni la malheureuſe célébrité de ſon

pere. On pourroit peut-être le comparer à Richard fils de Cromwel, tous deux nés d'un père qui avoit ébranlé & gouverné un puissant Etat, moururent Sujets obscurs, dans un pays dont il avoient pensé être les souverains.

Pag. 18. (22). On ne sauroit croire combien Henri IV. avoit de cabales à étouffer même dans son parti. Le fanatisme & l'ambition tournoient toutes les têtes. Quand Sully ne combattoit pas, il négocioit. En 1594 il quitte le siége de Laon, pour aller dans Paris appaiser la fermentation des esprits agités par l'affaire des Jésuites. Peu de temps après Henri IV l'envoie auprès du Duc de Bouillon pour le raffermir dans le devoir, & observer les complots qui se formoient à Sedan. En 1595 il va à Rouen dissiper les brigues du Duc de Montpensier. En 1597 il est chargé d'écrire aux Chefs des Protestans, qui pendant le siege d'Amiens cherchoient à inquiéter le Roi, pour en atracher de nouveaux privileges. En 1598 il va dans la Bretagne qui n'étoit pas encore bien remise des secousses de la guerre civile; & tient les Etats à Rennes, pour hâter la levée des sommes qu'on avoit promises. En 1603. il fait un voyage en Poitou, y dissipe les factions, & ramène au Roi le cœur des Protestans. En 1606 il fait échouer les desseins des Calvinistes qui demandoient un Synode national: il concilie à la Rochelle le Clergé & les Protestans divisés. Enfin en 1614 il travaille par ordre de la Régente à prévenir ou appaiser les troubles excités par les Princes & les Grands du Royaume. On lui doit cette justice, que ses talens ne servirent jamais qu'au bien de l'Etat. Sa politique n'eut rien d'artificieux; elle fut adroite sans être fausse, & vertueuse sans être rigide: c'étoit la politique d'un honnête homme qui dit toujours la vérité, & qui est assez estimé pour la faire croire.

Pag. 19. (23). La principale de ces assemblées du Corps Protestant fut celle de Chatellerant en 1605. Sully fut nommé par le Roi pour y présider. Jamais son Maître ne lui donna une plus grande marque de confiance; & si l'on fait attention qu'il étoit Protestant, on verra que jamais il ne se trouva dans une circonstance plus délicate. Le plan de conduite qu'il se traça à lui-même, fut de ne trahir ni sa religion, ni son Prince, & de remplir en même temps les devoirs de Protestant zélé & de Sujet fidèle. Il marcha toujours entre ces deux lignes, sans s'en écarter. Aussi dans toute cette assemblée il joua le rôle d'un sage; au lieu que Mornay, avec son zèle aveugle & impétueux, ne parut qu'un enthousiaste qui veut armer des fanatiques. Sully présida encore deux fois à de pareilles assemblées; l'une à la Rochelle en 1607; & l'autre à Gergeau en 1608: & dans toutes les deux il ne fut pas moins utile à l'Etat & au Roi.

Pag. 20 (24). Sully en 1586 traite avec les Suisses, & en obtient une promesse de vingt mille hommes pour son Maître. En 1599 il négocie le mariage du Roi avec Marie de Médicis. En 1600 il conclut un traité avec le Cardinal Aldobrandin, Légat du Pape & Médiateur

pour le Duc de Savoye. En 1604 il termine en faveur du Roi une contestation avec le Pape sur la propriété du pont d'Avignon. Mais c'est sur-tout dans son ambassade en Angleterre qu'il développa des talens supérieurs. Dès l'an 1601, Henri IV. l'avoit envoyé à Douvres, où il avoit eu un secret entretien avec Elizabeth sur les moyens d'abaisser la Maison d'Autriche. Cette Reine Protestante, ennemie implacable d'une puissance qui avoit voulu la détrôner, occupée déja des grandes idées de l'équilibre de l'Europe, étoit par estime, par admiration & par intérêt l'alliée & l'amie de Henri IV; & tous deux n'attendoient que le moment d'exécuter leurs vastes desseins : mais elle mourut en 1603. Henri IV sentit combien la mort d'une telle femme pouvoit influer sur les affaires de l'Europe. Il craignit avec raison que le nouveau Roi d'Angleterre ne fût pas aussi disposé qu'elle à entrer dans ses vues. Il lui envoya donc Sully avec la qualité d'Ambassadeur extraordinaire, pour le fixer dans son parti, & armer l'Angleterre contre l'Autriche. Il faut lire dans les Mémoires mêmes tous les détails de cette négociation. On y trouvera la profondeur d'un politique, l'éloquence d'un homme d'état, cette activité d'esprit qui donne presque toujours les succès, ce coup d'œil qui démêle les objets même au milieu du trouble, & qui fait le grand Négociateur, comme le grand Général. On y remarquera sur-tout cet ascendant qu'un homme de génie sçait prendre sur les caractères foibles, & sur les ames à petites passions.

Pag. 30. (25). François d'O, Surintendant des Finances sous Henri III & au commencement du regne de Henri IV, avoit tout ce qui auroit dû lui donner l'exclusion de cette charge. Il étoit dissipateur, indolent, passionné pour le jeu, tout occupé de ses plaisirs, mettant une vaine grandeur dans des prodigalités insensées, ne se refusant rien, tandis que le Roi manquoit de tout. Voilà l'homme qui gouvernoit les Finances. Il mourut en 1594 avec plus de quatre millions de biens, laissant l'Etat endetté de huit cents dix millions de notre monnoye actuelle. A sa mort, la charge de Surintendant fut supprimée; & le Roi créa un Conseil de Finances composé de huit personnes. Sully n'approuva point cette forme d'administration, parce qu'il est bien plus difficile de trouver huit hommes vertueux, que d'en trouver un seul. Sa façon de penser ne fut que trop justifiée. Les huit Conseillers ne furent que huit concussionnaires à brevet. Les dissipations & les vols continuèrent avec plus de fureur qu'auparavant. Le Roi, dans la guerre contre l'Espagne, ayant besoin de huit cents mille écus pour faire le siege d'Arras, les leur demanda, comme l'homme qui a besoin de pain en demande à un citoyen riche; il ne put jamais les obtenir. *Je suis*, écrivoit ce bon Prince à Sully, *fort proche des ennemis, & n'ai quasi pas un cheval sur lequel je puisse combattre; mes chemises sont toutes déchirées, mes pourpoints troués au coude; & depuis deux jours je dîne chez les uns & les autres, parce que mes*

Pourvoyeurs n'ont plus moyen de rien fournir pour ma table. Cependant les huit Conseillers des Finances tenoient à Paris des tables voluptueuses, & leur luxe insultoit à la misère publique. Il n'est pas inutile de répéter de pareils faits, pour qu'on sache jusqu'où peut aller l'audace de la déprédation dans un Etat mal gouverné depuis long-temps.

Pag. 31. (26). La première opération de Sully fut de se transporter en 1596 dans les principales Généralités du Royaume, & d'envoyer dans les autres des hommes de confiance, pour en connoître les forces & les revenus. En 1598 il fit un second voyage pour vérifier ses recherches ébauchées seulement dans le premier. Son attention s'étendoit à tout : il examinoit le climat de chaque Province, les différentes espèces de terre, de culture, de production, les non-valeurs réelles ou supposées, leurs causes ou passagères ou constantes, la proportion entre les frais & le revenu, la qualité & le prix commun des denrées, la facilité des consommations, le nombre des habitans, leur caractère, la valeur de chaque homme dans les différens pays, les ressources des villes, le produit des manufactures, l'étendue & la qualité du commerce. Il observoit sur les lieux mêmes ce que payoit chaque Province, la nature des impositions; celles dont la ressource est en même temps la plus étendue & la plus prompte; celles dont la perception coûte le moins, & rapporte le plus; celles qui se combinent le mieux avec le climat, le sol, l'industrie des habitans; & celles qui sont plus à charge au peuple, qu'elles ne sont utiles à l'Etat. Il calculoit par-tout la somme des richesses : il étudioit tout ce qu'une Province reçoit, & tout ce qu'elle donne, comment y vient & par où s'écoule l'argent, quels sont les canaux ouverts, & ceux qui sont engorgés, enfin quelles sont les Provinces où la Capitale ne renvoye point les sucs qu'elle en reçoit, & où se trouve interrompue cette heureuse circulation entre la tête & les membres, qui fait la vie du Corps politique. Sully, sur tous ces objets, ne s'en rapportoit qu'à lui-même ; car il faut des yeux pour voir. On sçait que le Duc de Bourgogne, dans un temps plus éclairé, ne pût se procurer une connoissance exacte des Provinces par les Intendans mêmes.

Pag. 32. (27). Dès que les membres du Conseil apprirent que Sully devoit faire des visites dans les Provinces, ils n'épargnerènt rien pour le traverser. L'opération étoit trop utile pour qu'ils n'en fussent pas épouvantés. Ils eurent recours à tout. Les Receveurs généraux, Trésoriers, Contrôleurs, Greffiers & jusqu'aux moindres Commis furent prévenus. Les uns s'absentèrent, & laissèrent leurs Bureaux fermés ; d'autres firent voir des ordres qui leur défendoient de communiquer leurs registres & leurs états. En même temps on semoit dans les Provinces les bruits les plus odieux contre Sully : on profitoit de son absence pour le noircir auprès du Roi : on l'accusoit d'ignorance,

de dureté, d'étourderie : on le peignoit comme un tyran qui alloit sucer le sang du peuple, & qui abusoit de l'autorité du Prince, pour le rendre odieux à ses Sujets. Enfin le cri général fit impression sur le Roi lui-même ; & Sully reçut ordre de revenir. Henri IV qui, après la plus courte absence, l'embrassoit toujours avec transport, le reçut très-froidement. Sully reconnut alors le danger qu'il y a de servir les Rois loin d'eux. Il eut à se justifier des plus cruelles calomnies ; & il en vint aisément à bout : mais il falloit encore éviter les soupçons pour l'avenir. Cinq cents mille écus qu'il avoit ramassés dans ses voyages, & qui sans lui eussent été perdus pour le Roi, furent déposés dans le Trésor Royal. En même temps il prit des précautions pour qu'aucune partie de cette somme ne fût dissipée. On ne tarda point à sentir combien ces précautions étoient nécessaires.

Sanci, un des membres du Conseil, & le plus absolu de hommes, envoya demander à Sully, avec toute la fierté d'un despote, quatre-vingt dix mille écus pour payer les Suisses. Sully sçavoit qu'il n'étoit dû que le tiers de cette somme. Il refusa. Son refus excita entre lui & Sanci une vive querelle qui éclata en présence du Roi. Peu de temps après, Sully surprit encore les membres du Conseil à vouloir détourner deux cents mille écus du Trésor Royal. Heureusement il avoit gardé entre ses mains de quoi les confondre ; & dans le moment qu'ils croyoient triompher, en rejettant sur lui la dissipation de cette somme, il les convainquit lui-même, en présence du Roi, de cet odieux brigandage. Ce fut là l'essai des contradictions & des noirceurs que Sully eut à essuyer au commencement de son ministère. Ces détails de la méchanceté humaine ne sont indifférens pour aucun siecle. On s'étonne quelquefois quil se fasse si peu de bien dans les Etats : le Philosophe qui pèse les obstacles, doit peut-être s'étonner davantage de ce qu'il y a encore des homuues qui ont le courage d'en faire.

Ibid (28) Ce fut en 1598 que parurent toutes ces déclarations, qui rendirent le Roi propriétaire de ses revenus, & mirent le peuple à l'abri des concussions des Sujets puissans. Ce quil y a de singulier, c'est que tous les tirans qui voloient le peuple, se plaignirent avec audace, comme si on les eût dépouillés d'un bien légitime ; tant certains hommes s'accoutument à regarder l'injustice comme un de leurs droits. Le Duc d'Epernon, par ces sortes de violences, se faisoit tous les ans un revenu de près de quatre cents mille francs de notre monnoie. Il fut averti du jour où devoit passer la Déclaration qui lui ordonnoit de n'être plus brigand ni concussionnaire ; & il se rendit au Conseil, bien résolu de l'empêcher. Là, au défaut de raisons, il eut recours aux insultes ; & son insolence naturelle, aigrie encore par les réponses fières de Sully, osa s'emporter jusqu'aux menaces. Sully répondit à l'outrage avec le ton d'un homme qui est accoutumé à ne rien craindre ; & tous deux en même temps portèrent la main sur la garde de leurs épées.

La salle du Conseil eût peut-être été ensanglantée, si on ne se fût jetté en foule au devant d'eux. Le Roi instruit de cette querelle, loua beaucoup le zèle intrépide de Sully, & lui écrivit à l'heure même de sa main, *lui offrant*, disoit-il, *de lui servir de second contre d'Epernon.*

Pag. 33 (29) Il y eut sous le ministère de Sully trois Chambres de Justice établies pour faire des recherches contre les Financiers qui avoient malversé dans leurs emplois, l'une en 1601, l'autre en 1604, & la troisième en 1607. Cette dernière fut établie contre l'avis de Sully. Il avoit réconnu par l'expérience des deux premières, que les principaux coupables échappent toujours. On retira cependant quelqu'avantage de ces poursuites; c'est que les loix commencèrent enfin à paroître quelque chose; l'idée des mœurs fut réveillée; le peuple s'apperçut que le Gouvernement s'occupoit de lui; la noblesse apprit à ne pas confondre l'or avec l'honneur; la nation commença à soupçonner que la pauvreté honnête pouvoit avoir un prix. Au reste, Sully dans ses Mémoires est d'avis de supprimer entièrement ces Chambres de Justice, comme des moyens inutiles. Ce n'est presque toujours que l'occasion d'un trafic honteux entre ceux qui ont besoin de protection, & ceux qui en ont à vendre.

Pag. 34 (30) Il faut convenir que toutes les opérations de Sully sur les monnoies furent peu avantageuses. En 1601 il fit défendre d'employer dans le commerce les monnoies étrangères. Le commerce fut interrompu par cette défense, parce que le crédit en fut affecté. Ces espèces étrangères se trouvoient en France en très-grande quantité: on les resserra par la répugnance de les porter à la Monnoie, à cause des droits considérables qu'on devoit y retenir. Peu de temps après, Sully fit rendre une Déclaration qui défendoit de transporter hors du Royaume aucune espèce d'or ou d'argent, sous peine de confiscation. On sent assez combien une pareille Ordonnance est inutile. Ce n'est point par des Déclarations que l'on peut retenir dans un pays les espèces d'or & d'argent; c'est par une administration sage qui détermine en faveur de ce pays la balance du commerce. Sully lui-même ayant senti combien cette Déclaration étoit insuffisante, crut y remédier par une Ordonnance du mois de Septembre 1602, qui haussa la valeur numéraire des espèces. L'expérience n'a que trop prouvé que c'est une mauvaise opération de toucher aux monnoies d'un Etat. Tout changement dans cette partie porte des plaies mortelles au commerce, par l'extinction de la confiance, par le resserrement des bourses, par les embarras & le désavantage du change, par le renversement des fortunes. Ce qui trompa Sully, c'est qu'il s'imagina que le haussement de la valeur numéraire feroit cesser le transport chez l'étranger, en diminuant le profit. En effet, la proportion de l'or à l'argent en France n'étoit pas tout-à-fait alors de 1 à 11, au lieu qu'en Espagne elle étoit de 1 à 13 $\frac{1}{3}$, en Angleterre de 1 à 13 $\frac{19}{40}$, en Allemagne de 1 à 12 $\frac{1}{6}$. Ainsi les Etrangers avoient du bénéfice à enlever notre or. Mais Sully

ne remédia point du tout à cet inconvénient. La proportion nouvelle ne fut en France que de 1 à 11 $\frac{1}{2}$, parce que Sully, en hauſſant la valeur de l'or, avoit en même temps hauſſé les monnoies d'argent. Ainſi le déſordre reſta le même; & en 1609 on s'apperçut qu'il étoit encore devenu plus grand, parce que les autres Etats avoient encore hauſſé leur proportion.

Pag. 37 (31) Sully s'étoit convaincu par l'étude de l'hiſtoire & par les réflexions, que l'agriculture eſt la baſe des Etats & la ſource des revenus publics. Il n'eſt donc pas étonnant qu'il ait regardé la taille arbitraire comme un fléau de l'Etat, & qu'il ait déſiré changer entièrement la forme de cette impoſition. Il ſavoit que la terre étant la ſource des revenus, doit être auſſi la ſource des impôts, mais qu'ils doivent porter ſur le produit, & non ſur le travail. Or le produit total des terres ſe diviſe en deux parties. L'une eſt la rentrée des avances qui ont été faites pour l'exploitation; cette partie doit être ſacrée pour le fiſc, puiſque c'eſt cet argent même qui eſt la ſource de la fécondité. L'autre portion eſt bénéfice; c'eſt elle qui conſtitue le revenu: c'eſt ſur elle ſeule que l'impôt doit être levé. Dans tout pays où le cultivateur ne retrouvera point du bénéfice en ſus de ſes avances, & de la ſomme dont il doit payer la protection du Souverain, il faudra néceſſairement qu'il s'intéreſſe moins à la culture, que par conſéquent cette culture diminue, & avec elle, les revenus de l'Etat. Mais que ſeroit-ce ſi bien loin de retirer aucun bénéfice de ſon travail, l'impôt lui enlevoit une partie même de la ſomme deſtinée à l'exploitation de ſa terre? Alors il ne faudroit point s'étonner, que la profeſſion la plus malheureuſe de toutes fût preſque abandonnée, qu'une partie des terres reſtât en friche, & que tout l'ordre œconomique ſe trouvât dérangé par la ſuppreſſion des revenus réels de l'Etat. Ce qu'il y auroit de plus effrayant, c'eſt que le déſordre iroit toujours en augmentant, parce que l'impôt dirigé toujours ſur le même plan, diminueroit d'année en année la ſomme deſtinée pour la culture des terres. On a écrit beaucoup de livres ſur cette matière; on en écrira encore beaucoup. Mais ce ne ſont pas les lumières qui nous manquent. Il faut détruire les paſſions, qui ſont un obſtacle preſqu'invincible à tout le bien qu'on peut faire. D'ailleurs un des grands malheurs de l'humanité, eſt d'être entraîné par l'habitude. Il eſt bien difficile de regarder comme un mal, ce qu'on a vu de tout temps. Que de choſes excellentes on ne fait point, parce qu'on ne les a jamais faites!

Pag. 38. (32) Sully en pluſieurs endroits de ſes mémoires ſe récrie contre la Gabelle. Il trouvoit une dureté extrême à vendre fort cher à des pauvres une denrée très-commune. Perſonne n'ignore que certaines Provinces ſont aſſujetties à l'impôt ſur le ſel, tandis que d'autres en ſont exemptes. On détermine la quantité que chacun doit prendre. On preſcrit l'uſage qu'on en doit faire. Il eſt défendu de revendre ce que l'on a au-delà de ſes beſoins. Les troupeaux, qui ne

peuvent être préservés de plusieurs maladies que par le sel, languissent & meurent, parce que le paysan ne peut pas leur donner ce secours. On va même jusqu'à interdire à ces animaux mourans les bords de la mer, où l'instinct de leur conservation les conduit. Le commerce de la pêche est considérablement diminué par les formalités odieuses qui gênent la salaison. L'Agriculture perd une quantité prodigieuse de bras, qui sont occupés au faux-saunage. Ces hommes, qui ne sont que des brigands, auroient pu être des citoyens. Ajoutez à cela des armées de Commis, dont l'unique fonction est de faire la guerre aux sujets du Roi, qui gardent les bords des fleuves, des rivieres & jusqu'aux bords de la mer, comme dans un pays ennemi, qui souvent soutiennent & livrent des batailles, ou ceux qui tuent deviennent meurtriers de leurs concitoyens, & où ceux qui sont tués sont des sujets perdus pour l'Etat. Ajoutez les emprisonnemens, les saisies, les ventes, la diminution du commerce & du travail : ajoutez les frais de régie qui sont énormes; car chaque million pour le Roi en coûte un autre au peuple, soit en frais, soit en non-valeurs. On ne cherche point ici le triste & vain plaisir de censurer ce qui est établi : mais dans un ouvrage qui est consacré tout entier à l'utilité publique, il doit être permis de remarquer les défauts d'une imposition que Sully, Richelieu, Colbert, & tous nos plus habiles Ministres ont également condamnée. Si elle a subsisté jusqu'a présent, c'est sans doute parce qu'il est bien plus facile de voir les abus que de les réformer. Dans tout changement politique, lors même que l'avantage est le plus assuré, les obstacles sont toujours immenses. Il n'y a que le mal qui se fasse aisément.

Pag. 39. (33) Ce n'est pas assez d'examiner la nature des impôts en eux-mêmes & par rapport à la culture des terres, il faut encore les comparer les uns aux autres. Il est des impôts qui se nuisent : il est des besoins qu'on ne peut satisfaire qu'au dépens d'autres besoins. Que diroit-on d'un homme qui, en construisant une machine, multiplieroit les roues sans choix, & ne prendroit point garde que le mouvement des unes doit nécessairement rallentir l'action des autres ? C'est cependant ce qu'ont fait plusieurs prétendus Politiques. La juste répartition des impôts est encore un des grands objets de l'homme d'Etat. Pour y parvenir, il faut connoître la valeur respective des Provinces, connoissance qui dépend du rapport des productions, des manufactures, du commerce, de la population, des dépenses que l'Etat y fait. Il faut que les non-valeurs entrent toujours dans les calculs; que la quotité de l'impôt soit toujours déterminée par la masse des revenus, & que l'une soit le thermomètre fidèle de l'autre; que les Provinces ne payent pas au Souverain plus qu'elles n'en reçoivent, que la circulation aille toujours du centre à la circonférence, comme de la circonférence au centre; que chaque espèce de biens soit imposée selon sa qualité que l'imposition dans les Villes soit plus forte que dans les Cam-

pagnes ; & que le pauvre qui, dans la constitution sociale, est déja écrasé par l'insolence & l'orgueil du riche, n'ait point encore un nouveau motif trop légitime de maudire la Patrie, & de détester le nom de Citoyen. Une chose sur-tout qui est très-difficile à déterminer, c'est la proportion de l'impôt avec le produit des terres. Car les rapports qui paroissent proportionnels ne le sont point du tout. Par exemple, un douzième levé sur un petit produit, & un douzième levé sur un grand, ne sont pas, à beaucoup près, dans la même proportion pour les Contribuables : le premier est une charge bien plus pesante que le second. Tous ces détails demandent des vues supérieures, un esprit exercé, & sur-tout le calcul de la probité. A l'égard de la régie, la meilleure seroit sans doute celle où tout ce qui est imposé sur le Peuple, seroit au profit de l'Etat. Mais il faut se souvenir que les impôts sont régis par des hommes. Souhaitons du moins qu'on diminue, le plus qu'il est possible, le nombre des mains qui manient l'argent des Sujets pour le faire passer au Prince.

Ibid. (34) Une des maximes de Sully étoit que le labour & le pâturage étoient les deux mammelles d'un Etat. Telle fut la base de son systême, & le principe de ses opérations. Il fit un grand nombre de réglemens utiles pour encourager l'Agriculture ; mais tous avoient pour but de procurer de l'aisance au Cultivateur. En effet c'est-là le principal ressort. Il seroit bien digne d'un siécle aussi éclairé que le nôtre, de tirer enfin cette classe d'hommes si utile, de l'état vil & malheureux où elle a été jusqu'à présent. L'ancienne Grèce de ses premiers Cultivateurs fit des Dieux. Il seroit à souhaiter que parmi nous on les traitât seulement à peu-près comme des hommes. Quoi ! faut-il être à la fois nécessaire & avili ? Ce seroit aux Grands à donner l'exemple ; car ils peuvent donner l'exemple en tout, sur-tout dans une Monarchie. Une vérité effrayante pour eux, c'est qu'ils ne peuvent subsister sans le Laboureur, au lieu que le Laboureur peut subsister sans eux. C'est une coutume assez générale par tout de placer des Bataillons sur le passage des Rois. Un Roi d'Angleterre, en traversant son pays, vit un autre spectale : c'étoit deux cents charrues que les Habitans d'une Campagne vinrent ranger sur son passage. Ce trait est d'une éloquence sublime, pour qui sait l'entendre. Il s'en faut bien que dans notre Europe, avec toutes nos Sciences & notre orgueil, nous ayons poussé la véritable Science du Gouvernement aussi loin que les Chinois. On sait que leur Empereur, pour donner aux Citoyens l'exemple du respect qu'on doit au labourage, tous les ans, dans une fête solemnelle, manie la charrue en présence de son Peuple. Nulle part l'Agriculture n'est aussi honorée. Il y a même des places de Mandarins pour les Paysans qui réussissent le mieux dans leur Art. Par tout les hommes sont les mêmes. On les ménera toujours par les distinctions & les récompenses. Mais avant qu'un Paysan sache ce que c'est que l'honneur, il faut qu'il sache ce que c'est que l'aisance. Un

cœur flétri par la pauvreté, n'a d'autres sentimens que celui de sa misère..

Pag. 40. (35) La liberté des grains étoit liée nécessairement au systême de Sully. Aussi la soutint-il dans toutes les occasions avec la plus grande vigueur. En 1607, un Juge de Saumur fut menacé de punition exemplaire, pour avoir défendu la sortie des bleds hors du Royaume. Tout semble nous inviter aujourd'hui à revenir à des idées si sages. S'il faut une autorité, nous avons celle de Sully. S'il faut des raisons, nous avons plusieurs excellens Livres où l'utilité de ce systême est démontrée. Tout le monde d'ailleurs est en état de voir par lui-même que la concurrence de l'Etranger, entretenant un profit certain sur le prix de nos bleds, & prévenant leur non-valeur, doit augmenter les revenus, exciter au travail, encourager la culture, & par conséquent accroître la population. S'il faut des exemples, nous avons celui de l'Angleterre & notre propre expérience. Sully, devenu Ministre, rétablit par ce moyen l'Agriculture qui étoit entièrement dépérie par les guerres civiles. La France devint le grenier de l'Europe. Elle jouit de cet avantage sous les règnes de Henri IV, de Louis XIII, & dans les premiers temps du règne de Louis XIV. L'abondance & le bon prix du blé entretenoient les richesses de la Nation. Car le prix commun du blé en France étoit souvent vingt-cinq livres & plus de notre monnoie, ce qui formoit annuellement une richesse dans le Royaume de plus de trois milliars, c'est-à-dire environ 1200 millions de ces temps-là. Cette richesse est diminuée aujourd'hui de cinq sixièmes. En 1661, Colbert voulant favoriser les Manufactures, fit défendre l'exportation des grains, pour que la subsistance des Ouvriers étant à bas prix, la fabrication & la main d'œuvre se trouvassent moins chères que chez l'étranger. On ne tarda point à sentir les effets de ce changement. Le prix des grains dans les années communes fut à 7, 8, 9 & 10 livres. Bientôt la culture diminua. Dans les mauvaises terres, la valeur des productions n'équivaloit plus à la dépense. On prit donc le parti de les abandonner. Peu à peu les campagnes ont dépéri; & la France qui produisoit autrefois 70 millions de septiers de bled, aujourd'hui en produit à peine 40. D'un autre côté, l'Angleterre avant qu'elle eût permis chez elle l'exportation des grains, étoit souvent obligée d'acheter des bleds étrangers, parce qu'elle n'en recueilloit point assez pour ses propres besoins. Mais elle adopta nos principes à peu près dans le temps que nous y renonçâmes. En 1689 on proposa des récompenses à tous ceux qui vendroient des bleds aux étrangers. En peu de temps l'agriculture fit des progrès rapides. Aujourd'hui une bonne récolte peut nourrir l'Angleterre pendant plusieurs années; & elle est en état de vendre des bleds à toutes les autres Nations. C'est peut-être là l'époque de sa grandeur. Il a été prouvé dans les derniers temps, que l'exportation des grains lui avoit valu en quatre années 170 millions, 330 mille livres de France. La

seule objection raisonnable contre ce système, est la crainte des disettes dans les mauvaises années. Mais il est prouvé que les disettes sont infiniment plus rares dans les Pays où la liberté des grains soutient l'agriculture. En 1709 le septier de bled valoit en France 100 liv. de notre monnoie. Il ne valoit en Angleterre que 43 liv. ou environ, c'est-à-dire le double du prix ordinaire de ces temps-là. Dans la disette de 1693 & 1694 le bled coûtoit moitié moins en Angleterre qu'en France, quoique l'exportation ne fût établie en Angleterre que depuis trois ou quatre ans. Voilà des faits auxquels il est difficile de répondre. Ils ne sont ni supposés ni exagérés. Une partie de la Nation a étudié & approfondi ces matières. Il ne nous reste plus qu'à profiter de nos connoissances. Il y a des préjugés utiles qu'il faut conserver dans un Etat. Mais il en est d'autres qui en sont la ruine. On ne s'occupe aujourd'hui parmi nous que d'agriculture. On ne parle que d'encourager les Laboureurs, que de défricher des terres : mais tant que nos Ports seront fermés, gardons-nous bien d'étendre notre culture. Qu'avons-nous besoin de moissons ? qu'avons-nous besoin de nouvelles terres ? Nos récoltes plus abondantes ne feroient qu'anéantir parmi nous la valeur du bled. Les avances ne seroient plus remboursées par les produits ; & les terres deviendroient un fonds stérile pour les Propriétaires & pour le Souverain.

Page 41. (36) Sully dans le cours de son administration fit plusieurs choses utiles pour le commerce. Il s'opposa sur-tout avec beaucoup de vigueur à une foule d'Edits bursaux portans création de mille petits droits sur différentes parties du commerce. Ces Edits n'étoient pas pour le Roi ; c'étoit des gratifications qu'il accordoit à ses Courtisans, & qu'on lui arrachoit par importunité. Il envoya un jour à Sully jusqu'à 25 Edits pareils. Sully n'en approuva aucun, & sortit pour aller lui faire des remontrances. Il rencontra à la porte la Marquise de Verneuil, qui lui fit des reproches de ce qu'il s'opposoit ainsi à la bonne volonté du Roi. *Tout ce que vous dites, Madame*, lui dit Sully, *seroit bon, si Sa Majesté prenoit l'argent dans sa bourse. Mais lever cela de nouveau sur les Marchands, Artisans, Laboureurs & Pasteurs, il n'y a aucune apparence. Ce sont eux qui nourrissent le Roi & nous tous. Ils ont bien assez d'un maître, sans avoir encore tant de gens à entretenir.* Ces paroles remarquables peignent en même temps & le caractère & la politique de Sully. En 1603 le Comte de Soissons, Prince du Sang, obtint la permission de lever un droit de quinze sols par ballot de toile qui sortiroit du Royaume. Il avoit eu l'art de persuader au Roi que c'étoit tout au plus un objet de 30 mille livres par an. Sully, en calculant, trouva que cet impôt annuel n'étoit guères moindre que de 300 mille écus, & il empêcha l'exécution de l'Edit. Le Comte de Soissons irrité voulut faire périr le Surintendant ; & Sully dans cette occasion eut la gloire d'avoir exposé sa vie pour le Peuple, comme il l'avoit exposée pour le Roi.

Page 42. (37) La grande faute que l'on reproche à Colbert, c'est d'avoir donné aux Manufactures le premier rang dans l'ordre économique. Il protégea beaucoup les arts & métiers qui ne sont que les moyens d'ouvrer la matière première, & s'occupa peu de l'agriculture, qui fournit cette matière première à l'Etat. Cependant la fabrication n'est utile que par le prix qu'elle donne, & le débit qu'elle procure aux produits des terres. Telle étoit la façon de penser de Sulliy C'étoit là une des branches de son systême. C'est pourquoi il fit toujours marcher l'agriculture avant l'industrie. Mais doit-on le louer ou le blâmer de son opposition aux Manufactures de soie? Ce procès fut d'abord décidé contre lui. Depuis quelque temps la Nation est revenue sur ses pas, & aujourd'hui l'on commence à douter. Tous ceux qui jugent de la prospérité d'un Royaume par son éclat apparent, ceux qui s'imaginent que le luxe est la grandeur, & qu'une Nation parée de tissus d'or & d'argent est la Nation la plus riche, n'hésiteront pas à condamner Sully : mais ceux qui à travers les surfaces pénètrent dans l'intérieur des Etats, ceux qui pèsent, qui calculent, qui mesurent, ceux qui savent que le luxe des soies a parmi nous fait tomber les laines, que l'avilissement des laines a porté sur le nombre des troupeaux, que la diminution des troupeaux a altéré une des sources de la fécondité, ceux qui savent que l'agriculture en France ne rend aujourd'hui qu'un sixième de ce qu'elle rendoit alors, & que pour gagner quelques millions à fabriquer & à vendre de belles étoffes, nous avons perdu des milliars sur le produit de nos terres, ceux enfin qui ont calculé que deux millions de Cultivateurs peuvent faire naître un milliar de productions, au lieu que trois millions d'Artistes ne produiront à l'Etat que 700 millions en marchandises de main d'œuvre, ceux-là sans doute ne seront pas si prompts à condamner un grand homme.

Page 43. (38) Sully regardoit les grandes Villes comme les tombeaux des Etats, parce qu'elles ne se forment jamais qu'aux dépens des campagnes. Il s'attachoit donc à repeupler les bourgs & les villages. Il désiroit sur-tout que la Noblesse habitât dans ses Terres. On a trop loué Richelieu de ce qu'il avoit attiré tous les grands Propriétaires à la Cour. Cette politique a ruiné l'Etat. Elle a été du moins la première époque de la décadence de l'Agriculture. Un homme qui souvent est inutile à Versailles, pourroit être dans sa Terre le bienfaiteur de la Nation. Et croyez-vous que loin du manège & des intrigues son ame n'eût point quelque chose de plus vigoureux & de plus mâle? Croyez-vous que dans les combats il eut moins de sang à verser pour la Patrie? C'étoit bien là le sentiment de ce bon & généreux Henri IV. Ce Roi qui avoit plus de vues politiques, que sembloit n'en promettre d'abord sa gaieté franche & militaire, déclara aux Nobles qu'il vouloit qu'ils s'accoutumassent à vivre chacun de leur bien, & à faire valoir leurs Terres par eux-mêmes. Il rioit de ceux qui venoient étaler à la Cour des ha-

bits magnifiques, & *qui portoient*, disoit-il, *leurs moulins & leurs bois de haute futaie sur le dos.* Je sais que le luxe insolent & dédaigneux a fait un nom ridicule de ce nom de Gentilhomme de campagne ; mais je sais bien aussi que ces Gentilshommes de campagne, respectables en effet, seroient alors respectés, parce que tous seroient utiles, & que plusieurs seroient grands. Je sais que l'honneur françois se ressusciteroit dans leurs Châteaux, que les ames, en devenant plus simples, deviendroient plus fortes, que les terres seroient mieux cultivées, les Villages plus riches, l'agriculture plus en honneur, les fortunes des grandes maisons plus assurées, les revenus de l'Etat plus considérables. Je sais qu'en moins de 50 ans peut-être un pareil changement feroit une révolution dans nos mœurs, & qu'on ne verroit plus des hommes sourire avec pitié au nom de vertu, d'héroïsme & de dévouement pour la Patrie.

Ibid. (39) *La multiplicité effrénée des Offices*, dit Sully, *est la marque assurée de la décadence prochaine d'un Etat.* Elle surcharge le Peuple par le payement des gages attribués à tant d'Officiers, par la levée des droits qu'ils exigent dans leurs fonctions, par les priviléges qui les exemptent de partager les fardeaux : elle nuit sur-tout, parce qu'elle achève de répandre l'esprit de mollesse, la honte du travail, le goût des grandes Villes, l'indépendance & l'esprit factieux de corps, enfin la trop grande estime de l'or, qui procure en même temps deux choses qui ne devroient jamais être réunies, de l'oisiveté & des distinctions. Ce fut en 1603 que *Sully* travailla à cette grande réforme. Colbert fit la même opération, qui de son temps étoit devenue encore plus nécessaire. En 1664 ce Ministre fit dresser un Etat général de tous les Officiers du Royaume. On en trouva 45,780, tandis que 6000 auroient suffi. Et depuis ce temps-là le nombre en est encore beaucoup augmenté parmi nous.

Ibid. (40) On a toujours regardé comme une des plus utiles réformes de Sully, la réduction de l'intérêt du denier 10 & 12 au denier 16, en 1601. Le préambule de l'Edit contient d'excellens principes sur cette matière : & les plus habiles Ecrivains parmi les Anglois le proposèrent depuis comme un modèle a imiter chez eux. Le Cardinal de Richelieu en 1634 réduisit l'intérêt du denier 16 au denier 18, & dans son Edit ne manqua pas de citer celui qui avoit été rendu sous Henri IV. Enfin en 1665 Colbert fit encore une nouvelle réduction du denier 18 au denier 20. Ces trois opérations sous trois règnes différens furent également utiles à l'Etat. Le haut prix de l'intérêt étoit un appât qui engageoit les Particuliers à placer leur argent en contrats de rente, & à vivre dans l'oisiveté, au lieu de s'appliquer à la culture des terres, aux manufactures & au commerce. La réduction força les Citoyens à enrichir l'Etat & à s'enrichir eux-mêmes par le travail : elle fut encore un secours pour les Nobles, qui purent s'acquitter plus aisément de leurs dettes, & pour la partie industrieuse de

la

la Nation qui trouva des fonds. Il est vrai que le Prince n'est le maître que de l'intérêt légal de l'argent, c'est-à-dire de cette portion qui est aliénée à perpétuité par des contrats. A l'égard de l'argent qui reste dans la circulation pour les entreprises d'agriculture, de commerce ou d'industrie, c'est une marchandise dont le prix doit hausser ou baisser, selon qu'elle est plus ou moins commune. Si l'argent étoit rare, la diminution de l'intérêt légal ne produiroit d'autre effet que de resserrer les bourses & de faire disparoître les prêteurs. Aussi les trois grands Ministres qui firent successivement cette réduction, avoient déja commencé à rétablir, par d'autres opérations utiles, l'aisance nationale, sans laquelle ils eussent vainement essayé de réduire l'intérêt. Il faut remarquer que c'est nous qui avons donné aux étrangers l'exemple de ces sortes de réductions; & aujourd'hui nous sommes obligés de proposer à notre Patrie l'exemple de ces même étrangers. Toutes les Nations voisines payent l'intérêt de l'argent moins cher que nous. Elles ont maintenant sur la France le même avantage que la France avoit autrefois sur elles. C'est pour nous une raison de plus de faire une réduction, que tant d'autres causes ont rendue nécessaire.

Pag. 44. (41) Sully voyoit, avec toute la douleur d'un citoyen, la plaie terrible que le désordre des finances avoit faite aux mœurs. Il avoit là-dessus les principes des anciens Législateurs; & le Surintendant de Paris eût été Licurgue à Sparte, & Caton à Rome. Que nous sommes loin de cette façon de penser! Politiques d'un jour, nous avons tout réduit en calcul; nous avons combiné chaque point de grandeur que la population, le commerce, l'industrie, les arts peuvent ajouter à un Etat; & nous ne parlons pas des mœurs; des mœurs qui sont le ressort principal d'un Gouvernement, la vie & l'ame de ses loix. On se plaint que tout a dégénéré. Que peut-on attendre d'un peuple où l'or est le premier des biens; où l'esprit mercénaire anéantit tout principe noble; où tout est marchandise, jusqu'à la vertu; où dès qu'on a fait une bonne action, s'il s'en fait encore, on se hâte d'en demander le salaire en argent. Voilà le germe de la destruction. Point de mœurs, point d'Etat. Que l'or d'une part, & l'honneur de l'autre soient remis chacun à leur place. L'or n'est qu'un moyen; vous perdez tout, si vous en faites une récompense. Vos vils métaux ne font que rétrécir les ames: la considération & l'honneur les élèvent & les aggrandissent. Aussi le sage Ministre de Henri IV étoit indigné de voir les grands Seigneurs de son temps, avides, pendant les guerres civiles, d'indépendance & d'autorité, éblouis, pendant la paix, du luxe des Financiers, se rabaisser jusqu'à ne désirer plus que de l'argent. Il faut voir avec quelle éloquence de l'ame il s'exprime dans ses Mémoires sur le luxe, sur la mollesse, sur le prix que nos passions mettent à l'or, sur le dépérissement du vieil honneur, la confusion des Etats, l'abatardissement des Races, la supériorité que la généreuse noblesse devroit avoir sur les gens de fortune, la barrière qu'il faudroit élever entre ces deux ordres de ci-

toyens; pour que l'exemple corrupteur d'une opulente oisiveté ne vienne pas frapper de trop près des ames qui ne doivent être occupées que de travaux, de combats, de sang versé pour la Patrie, de sacrifices pour l'Etat & pour le Roi. Son style alors s'élève & s'enflamme. Ce sont par-tout les expressions d'un guerrier philosophe, qui a l'ame également austère & grande, qui sent la vertu avec transport, & qui combat les vices avec la même intrépidité qu'il combattroit les ennemis un jour de bataille. Ces sortes de détails se trouvent sur-tout dans les anciens Mémoires, bien moins agréables sans doute, mais plus utiles que les nouveaux. Ils ressemblent à ces médailles antiques que les connoisseurs aiment à retrouver, & qui sont toujours supérieures aux plus belles estampes que l'on a gravées d'après elles.

Pag. 45. (42) Il n'est pas inutile d'observer que Sully entra dans le Ministère des Finances en 1595, & que le Roi mourut en 1610. Dans cet intervalle de quinze ans, quoique Sully eût diminué les tailles de cinq millions, quoiqu'il eut réduit les droits intérieurs & autres petites impositions à la moitié, quoique les dépenses extraordinaires de l'Etat & du Roi montassent à plus de trente-huit millions, cependant toutes les dettes de l'Etat formant une somme de trois cens dix millions, furent acquittées; les revenus furent encore augmentés de quatre millions; & il se trouva dans les coffres du Roi, soit réellement, soit en crédit, plus de quarante & un millions. Je laisse à décider la question, s'il est utile aux Etats que les Rois amassent des trésors. Si c'est une faute, ce fut celle de trois de nos plus grands Princes, de Charles V, de François I, & de Henri IV. Pour moi, il me suffit de montrer l'effet rapide & incroyable d'une économie bien ménagée.

Ibid. (43) Quoique Sully n'eût pas le titre de premier Ministre, cependant il travailla sur toutes les parties de l'administration. Aucune des manières de faire du bien à l'Etat, ne lui étoit étrangère. En 1599, il fut nommé Grand Maître de l'Artillerie. Il la trouva dans un état aussi déplorable que tout le reste. Aussitôt il y donna ses soins; & dès 1604, l'Arsenal se trouva garni de cent pièces d'artillerie, de deux millions de livres de poudre, de cent mille boulets, & de tout ce qu'il faut pour armer plus de vingt mille hommes. La plupart des fortifications des places tomboient en ruine; il les fit réparer, & en fit construire de nouvelles. Il n'y avoit ni ordre, ni discipline dans les troupes. On retenoit souvent la solde des soldats; & les Officiers eux-mêmes étoient mal payés. Sully fit assurer le payement. Il établit un Hôpital militaire pour les Invalides. Il forma le plan d'une Ecole militaire pour la jeune Noblesse. De ces deux établissemens, le premier, comme on sait, a été perfectionné par Louis XIV. Le second n'a été exécuté que sous Louis XV. Ainsi les idées que jette un homme de génie, sont des germes qui souvent ne sont développés que par les siècles. Il dressa plusieurs plans de réforme pour les troupes, soit dans la guerre, soit dans la paix. Il fit lever les

plans de toutes les places & côtes de Bretagne. La Marine avant lui étoit entiérement négligée, ou plutôt elle n'existoit pas. Il conseilla au Roi de la rétablir. Il commença par faire visiter les côtes, examiner les ports, prendre des mesures pour les réparations. Il fit chercher des matelots & des pilotes, dont il excitoit l'industrie par des récompenses. On répara le petit nombre de vaisseaux qui restoient encore; on en construisit de nouveaux. En peu de temps la France eut un très-grand nombre de galères sur la Méditerranée. Dans l'intérieur du Royaume, Sully veilloit à une autre espèce de travaux; c'étoit ceux des bâtimens & des ponts & chaussées. Il fit réparer les grands chemins dans presque toute l'étendue du Royaume, & les fit orner d'arbres, qui subsistent encore en différens endroits où on les nomme des Rosnis. Le Berry lui dut un grand nombre de chaussées & de ponts qui facilitèrent le commerce dans des lieux jusqu'alors impraticables. C'est lui qui donna l'idée du canal de Briare, & qui la fit exécuter. En 1737, en travaillant aux écluses de ce canal, on trouva des médailles d'argent & de cuivre; dont l'une est empreinte des armes du Duc de Sully: une autre porte cette inscription; 1607, *Maximilien de Béthune, Duc de Sully, sous le règne de Henri IV, &c.* A Saint-Germain, il fit bâtir le Château neuf, étendre les Jardins jusqu'aux bords de la Seine, & construire ces belles terrasses. Il présida de même aux embellissemens que le Roi fit faire à Monceaux & à Fontainebleau. Dans Paris, le Louvre fut fort augmenté. La grande Gallerie fut commencée en 1603. La place & la rue Dauphine, le Pont-Neuf, une partie de ce qui fait aujourd'hui le Pont-au-Change, un grand nombre de rues, plusieurs Quais, furent achevés ou construits. Nous jouissons aujourd'hui de tous ces travaux utiles, que Sully dirigea comme Surintendant des Bâtimens & Grand Voyer de France. Il n'y a guères eu de grand homme d'Etat qui n'ait protégé les Lettres. Sully fit donner une pension à Casaubon qui étoit un des plus savans hommes de son siècle. En même temps, il s'occupoit du soint de contenir deux Religions rivales, d'éteindre les restes du fanatisme, d'appaiser les dernières secousses d'un parti puissant, & qui avoit long-temps ébranlé la France. En 1604, il fit un Mémoire dont le but étoit de réunir les Protestans & les Catholiques dans les points qui les divisoient. S'il eut réussi, il eut épargné bien du sang à la France, & le dernier siécle n'eut pas vu des millions d'hommes porter notre industrie à nos voisins. Attentif à tout ce qui pouvoit intéresser la gloire de son maître, il veilloit même au-dehors. C'étoit lui qui étoit le dépositaire des vastes projets de Henri IV. Il dirigeoit avec lui ces négociations sourdes & profondes, qui avoient pour but d'armer la moitié de l'Europe contre l'Autriche. En 1606, il engagea les Vénitiens à prendre le Roi pour arbitre dans leur fameux démêlé avec Paul cinq. La même année, il conseilla au Roi de se rendre médiateur entre l'Espagne & les Pays-Bas. En 1609, il composa un

Mémoire sur l'ouverture de la succession de Clèves, où il discute les droits de tous les Princes intéressés à cette grande affaire. C'est ainsi que les vues & les soins de Sully s'étendoient à tout. Si l'on pense en même temps aux travaux immenses qu'il faisoit pour les Finances, à tous les soins qu'il donnoit à la police intérieure du Royaume, à cette foule prodigieuse de Mémoires & d'états qu'il composoit sans cesse pour l'instruction du Roi, aux audiences qu'il donnoit tous les jours, à tous les conseils où il assistoit, à tous les voyages qu'il étoit obligé de faire, à ce grand nombre de conversations si longues & si intéressantes qu'il avoit avec Henri IV, on aura de la peine à concevoir comment un seul homme, dans un si court espace de temps, a pu exécuter tant de grandes choses.

Pag. 50. (44) Le parallèle qu'on a osé faire entre Colbert & Sully, est fondé tout entier sur les faits. Car ce n'est que par les faits, qu'on peut connoître & juger les hommes. Tant que les Ministres sont vivans, on n'écrit guères sur eux que des panégyriques ou des satires. Ils sont trop puissans pour n'être ni flattés, ni haïs. Mais il vient un temps où l'on discute, où l'on blâme le mal sans aigreur, où on loue le bien sans enthousiasme. Il y a même dans le Gouvernement économique, des opérations qui ne peuvent être jugées tout de suite, & dont les effets, pour être apperçus, ont besoin de temps. On convient assez généralement aujourd'hui que Colbert avoit pris une fausse route; que le systême des manufactures, poussé trop loin, est devenu pour la France une cause de destruction. Mais si cette erreur d'un grand homme nous faisoit fermer les yeux sur tout le bien qu'il a fait, & sur celui qu'il a voulu faire, la Nation ne mériteroit pas de l'avoir eu pour Ministre. On n'ajoutera rien ici à ce qui a été dit dans le parallèle. Cette matière est immense; elle demanderoit un volume entier; & l'on ne peut ici présenter que des résultats. On remarquera seulement une différence essentielle entre les deux Ministères. Sous celui de Sully, les Financiers ne jouirent d'aucune espéce de considération ni d'autorité dans l'Etat. Sous Colbert ils furent honorés & puissans; marque certaine qu'ils étoient devenus nécessaires. Les hommes justes seront toujours en droit de reprocher à ce Ministre qu'il ait ôté à Mézeray sa pension d'Historiographe, pour n'avoir point parlé des Financiers avec assez de ménagement. Cet Ecrivain exact & rigide, dont tout le crime étoit d'avoir mis dans ses Ouvrages les principes austères qui étoient dans son cœur, n'auroit pas sans doute été puni par Sully.

Page 51. (45) Sully nous apprend lui-même dans ses Mémoires, quelle étoit sa manière de vivre depuis qu'il fut Ministre. Il se levoit à quatre heures du matin été & hiver. Les deux premières heures étoient employées à lire & à expédier les Mémoires qui étoient tous les jours mis sur son bureau. A six heures & demie il étoit habillé & se rendoit au Conseil qui commençoit à sept pour finir à neuf, à dix

& quelquefois à onze. Il passoit le reste de la matinée avec le Roi, qui lui donnoit ses ordres sur les différentes charges dont il étoit revêtu. Au sortir delà, il revenoit dîner. Sa table n'étoit pour l'ordinaire que de dix couverts. Elle étoit d'une frugalité qui épouvantoit la plupart des Seigneurs de la Cour. On lui en fit souvent des reproches. Il répondoit toujours par ces paroles d'un Ancien : *Si les convives sont sages, il y en a suffisamment pour eux ; s'ils ne le sont pas, je me passe sans peine de leur compagnie.* Après le dîner, il donnoit une audience réglée. Tout le monde y étoit admis, jusqu'à un simple paysan. L'audience étoit libre, & la réponse étoit toujours prompte. Il travailloit ensuite ordinairement jusqu'à l'heure du souper. Dès qu'elle étoit venue, il faisoit fermer ses portes. Il oublioit alors toutes les affaires, & se livroit au doux plaisir de la Société, avec un petit nombre d'amis. Il se couchoit tous les jours à dix heures ; mais lorsqu'un événement imprévu avoit dérangé le cours ordinaire de ses occupations, alors il reprenoit sur la nuit le temps qui lui avoit manqué dans la journée. Telle fut la vie qu'il mena pendant tout le temps de son Ministère. Henri dans plusieurs occasions loua cette grande application au travail. Un jour qu'il alla à l'Arsenal, il demanda en entrant où étoit Sully. On lui répondit qu'il étoit à écrire dans son cabinet. Il se tourna vers deux de ses Courtisans, & leur dit en riant : *Ne pensiez-vous point qu'on alloit me dire qu'il est à la chasse, ou avec des Dames ?* Une autre fois, étant allé à l'Arsenal dès sept heures du matin, il trouva Sully avec ses Secrétaires occupé à travailler devant une table toute couverte de lettres & de papiers. *Et depuis quand êtes-vous là ?* lui dit le Roi. *Dès les trois heures du matin*, répondit Sully. *Eh bien, Roquelaure*, dit Henri IV, en se tournant vers lui, *pour combien voudriez-vous mener cette vie là ?*

Ibid. (46) Sully, dans ses Mémoires, donne le détail des biens qu'il possédoit lorsqu'il devint Ministre. Il voudroit que tout homme d'Etat en entrant en place en fit autant. En 1611, après s'être démis de ses Charges, il rend compte de tous ceux qu'il avoit acquis pendant son Ministère, & des moyens par lesquels il les avoit obtenus. Profession admirable & digne d'un Ministre vertueux !

Pag. 52. (47) Il pensoit qu'un Ministre ne doit jamais rien recevoir des Sujets. En 1594, il remit au Roi un présent considérable que lui avoit fait la ville de Rouen. Il ne voulut même recevoir une gratification du Roi, qu'après qu'elle fut vérifiée à la Chambre des Comptes. En 1597, un Traitant eut l'audace de lui offrir un diamant de six mille écus pour lui, & un autre de deux mille pour son épouse. On se doute bien que c'étoit pour obtenir l'agrément d'une injustice. L'indignation fut la réponse de Sully. En 1599, le Duc de Savoie, qui négocioit à la Cour de France pour obtenir la cession du Marquisat de Saluces, tenta vainement de le gagner par des offres. Elles furent dédaignées. En 1600, ce Prince eut encore

recours au même moyen, & tâcha de soutenir sa cause d'un portrait enrichi de diamans, qui pouvoit valoir quinze ou vingt mille écus. Sully examina le portrait, loua beaucoup la boite, & les diamans, & les refusa. Il est bon de rappeller de temps en temps à notre siècle ces sortes d'actions, pour qu'on sache encore qu'elles sont possibles.

Ibid. (48) Il est humiliant pour l'humanité qu'on n'ait jamais à parler d'un grand homme, sans avoir à parler des complots de l'envie. Jamais personne n'y fut plus exposé que Sully. On lui eût pardonné peut-être d'avoir du mérite; mais on ne pouvoit lui pardonner d'avoir toute la confiance du Roi. Les Femmes, les Courtisans, les Ministres, tous se liguèrent contre-lui. C'est une chose remarquable qu'un Serviteur si fidèle, un si tendre ami de son Maître, ait été douze à quinze fois sur le point d'être disgracié. En 1601, on l'accusa d'être entré dans les complots du Maréchal de Biron. Le Roi ne fit qu'en rire, & en badina même avec lui. En 1602, on jetta dans l'esprit du Roi des soupçons qui firent une impression plus profonde. *Car*, dit Sully, *il n'y a rien dont il soit plus difficile de se défendre que d'une calomnie travaillée de main de Courtisan.* Cependant il vint aisément à bout de rassurer son maître. Il ne se passa point d'année où ses ennemis ne renouvellassent les mêmes attaques; mais ce fut en 1605 qu'ils lui portèrent les plus grands coups. Libelles, lettres anonymes, avis secrets, discours empoisonnés, calomnies atroces, tous ces moyens obscurs & bas, inventés par la foiblesse & par la haine, furent employés pour le perdre. Insensiblement le poison agit sur le cœur du Roi, & ce Prince qui étoit trop environné d'ingrats pour ne pas soupçonner quelquefois ceux même qui ne l'étoient pas, alla jusqu'à croire que Sully vouloit se faire Chef de parti. Alors l'envie loua ce Ministre pour la première fois. Elle exagéroit ses talens pour qu'ils parussent plus redoutables. Sully averti de tout ce qui se passoit hésita sur ce qu'il devoit faire. Cette fierté secrette que la vertu inspire lui faisoit regarder comme une honte, de se justifier. Cependant il prit le parti d'écrire au Roi. Sa Lettre étoit simple, mais noble, sans orgueil & sans bassesse, telle qu'un homme sûr d'être vertueux devoit l'écrire. La réponse du Roi fut courte, froide & circonspecte. Il ne lui donnoit que le titre de *mon cousin ;* il avoit retranché le terme d'*ami*. Sully après cette Lettre resta tranquille, & continua à servir l'Etat, en attendant sa disgrace. Trois mois se passèrent ainsi, pendant lesquels on fit agir de nouveaux ressorts, & l'on inventa de nouvelles noirceurs. Cependant Henri IV voyant que rien de ce qu'on avoit avancé contre Sully, ne se vérifioit, commença à faire des réflexions. Il craignit d'avoir été trompé. Ce Prince étoit vif, mais il étoit bon & revenoit aisément sur lui même. Il envoya plusieurs personnes à Sully pour l'engager à ouvrir son cœur. Mais Sully étoit résolu de se taire, jusqu'à ce que le Roi lui parlât lui-même. Tous deux étoient dans la situation de deux cœurs sensibles, qui,

après s'être long-temps aimés, croyent avoir à se plaindre l'un de l'autre, & pour qui cet état d'incertitude & de froideur est un état de tourment. Henri IV ne put le soutenir d'avantage. Il étoit à Fontainebleau; & son cœur agité depuis plusieurs jours, ne cherchoit qu'à se soulager du fardeau qui l'accabloit. Il eut enfin avec Sully un éclaircissement. Sully se justifia. Le Roi lui nomma tous ses ennemis, & lui montra le plus violent des libelles qui avoient été faits contre lui. Cet entretien qui étoit également nécessaire à tous les deux, dura plus de quatre heures. Il se passa dans une des allées du jardin. Les Courtisans qui ne pouvoient entendre, observoient de loin : on peut juger de leur agitation. Ils tâchoient de prévoir par les gestes & par l'air du visage, quel seroit le dénouement. Le Roi voulut le leur apprendre lui-même. Il sortit de l'allée, en tenant Sully par la main, & demanda à tous les Courtisans assemblés, quelle heure il étoit. On lui répondit qu'il étoit une heure après midi, & qu'il avoit été fort long-temps. *Je vois ce que c'est*, dit ce Prince, *il y en a auxquels il a ennuyé plus qu'à moi. Afin de les consoler, je veux bien vous dire à tous que j'aime Rosni plus que jamais ; & vous, mon ami*, poursuivit-il, *continuez à m'aimer & à me servir comme vous avez toujours fait*. Ces terribles paroles firent pâlir bien des visages : car ce n'étoit point là ce qu'on attendoit. Il est affreux de penser que, si dans ce moment le Roi eût disgracié Sully, les trois quarts de la Cour s'en seroient réjouis, & en eussent fait compliment au Roi.

Ibid. (49) Les titres de fils, de père, d'époux, ne sont point du tout indifférens dans l'éloge d'un grand homme. Ce sont les vertus privées qui font presque toujours les vertus publiques ; & un homme est à la tête de l'Etat ce qu'il est dans l'intérieur de sa maison. Les premiers sentimens de la nature sont ceux qui forment l'ame : & la vertu qui gouverne, n'est que cette première honnêteté appliquée à de plus grands objets. On sent bien qu'il n'est pas ici question des talens. Il n'est que trop vrai qu'on peut avoir beaucoup de lumières avec beaucoup de vices.

Ibid. (50) L'amitié de Henri IV & de Sully est un des plus beaux spectacles que présente l'Histoire. C'est un objet attendrissant au milieu des guerres civiles, & parmi l'atrocité des factions. Sully n'avoit encore que onze ans, lorsque son père le présenta au Roi de Navarre qui en avoit dix-huit. Le jeune enfant, un genou en terre, promit d'être toujours attaché à son nouveau Maître. On ne se doutoit point alors de tout ce que signifioit cette promesse. Sully dans les combats le servit de ses conseils, de son sang & de ses biens. En 1585 tous les chefs Calvinistes vouloient faire de la France réformée un Etat Républicain. Sully dans tous les conseils soutenoit la nécessité d'avoir un chef unique, qui donnât plus d'activité aux forces en les réunissant. Henri IV, au sortir d'un de ces conseils, le tira à part & lui dit : *M. le Baron de Rosni, ce n'est pas*

tout que de bien dire ; il faut encore bien faire. N'êtes-vous pas résolu que nous mourions ensemble ? Il n'est plus temps d'être bon ménager. Il faut que tous les gens d'honneur employent la moitié de leurs biens pour sauver l'autre. Je m'assure que vous serez des premiers à m'assister. Non, non, Sire, lui répondit Sully, *je ne veux point que nous mourions ensemble, mais que nous vivions, & que nous cassions la tête à tous nos ennemis. J'ai encore pour* 100 *mille francs de bois à vendre, que j'employerai à cela. Oh bien mon ami*, lui dit le Roi de Navarre en l'embrassant, *retournez-vous-en donc chez vous, faites diligence, & me venez retrouver au plutôt avec le plus de vos amis que vous pourrez, & n'oubliez pas vos bois de haute futaye.* C'est ainsi que s'exprimoient ces ames naïves & guerrières. Henri sans troupes, sans argent, sans secours, ne tarda point à recevoir de Sully 40 mille livres. Peu de temps après cet ami fidèle, ayant fait un second voyage dans ses terres, lui rapporta encore 100 mille francs de la vente de ses bois. On a vu, dans les notes précédentes, comment il le servoit de son épée, & dans les négociations. On ajoutera seulement ici qu'en négociant avec un ligueur qui étoit maître d'une place importante, Sully, pour avancer le traité, sacrifia une Abbaye d'un revenu assez considérable, dont il jouissoit. Henri IV avoit un cœur fait pour sentir tout le prix de l'amitié ; mais la politique lui faisoit presqu'un devoir de paroître indifférent. Les Catholiques étoient jaloux qu'il aimât un Huguenot ; les Protestans, qu'il eût de la confiance pour un homme de mérite. Cela vint au point que Henri IV & Sully convinrent tous deux d'agir en public avec la plus grande réserve, & de ne se parler qu'avec froideur. Souvent même le Roi se cachoit pour l'entretenir ; mais dans le particulier il régnoit entr'eux la plus douce familiarité. En 1592 Sully détermina le Roi à se faire Catholique ; car il étoit persuadé qu'on peut se sauver également dans les deux Religions. Henri IV affermi sur le Trône n'en aima pas moins celui qui l'avoit aidé à y monter. Ce bon Prince n'avoit pas besoin d'être malheureux, pour être sensible. Les Lettres seules qu'il écrivit à Sully sur les affaires, sont au nombre de plus de trois mille. Il lui communiquoit tous ses chagrins, tous ses plaisirs, & jusqu'aux plus petits détails de sa vie. *Mon ami*, lui mandoit-il un jour, *venez me voir, car il s'est passé ce matin quelque chose dans mon sein, pourquoi j'ai affaire de vous.* Une autre fois il lui écrivit de Fontainebleau : *Il m'est arrivé un déplaisir domestique qui me cause le plus grand chagrin que j'aye jamais eu. J'achéterois beaucoup votre présence, car vous êtes le seul à qui j'ouvre mon cœur, & par les conseils duquel je reçoive du soulagement.* On ne se lasseroit point de transcrire tous ces témoignages de la sensibilité d'un Roi. Il prenoit le plus vif intérêt à tout ce qui regardoit Sully & sa famille. Un jour il sçut qu'un des fils de Sully étoit malade, il lui envoya aussitôt son pre-

mier Médecin, & lui écrivit : *Vous sçavez que je ne vous aime point assez peu, pour que je n'y allasse, moi-même si ma présence y étoit nécessaire.* Sully de son côté aimoit le Roi, comme l'ami le plus tendre. Il s'empressoit à le consoler dans tous ses chagrins. On sçait que Henri IV en eut de toute espéce. Outre l'embarras des affaires, & l'ennui du trône, il essuya toutes sortes de peines, & par les complots de sa Cour, & par l'ingratitude de ses Sujets, & par les orages même qui troubloient sa maison. Il eut plusieurs maladies cruelles. Il perdit des femmes qu'il adoroit. C'étoit dans ces momens-là que Sully suspendoit toutes les affaires pour aller consoler son ami. Dans ses maladies il ne le quittoit point. En 1598 on crut que le Roi mourroit. Il avoit une fiévre terrible, avec des redoublemens. Ce Prince crut lui-même qu'il n'en réchapperoit pas. *Mon Ami*, disoit-il à Sully dans un de ces momens, *je n'appréhende point du tout la mort; vous le sçavez mieux que personne, vous qui m'avez vu en tant de périls dont il m'étoit si facile de m'exempter : mais je ne nierai pas que je n'aye regret de sortir de la vie sans avoir témoigné à mes peuples que je les aime comme s'ils étoient mes enfans, en les déchargeant d'une partie des impôts, & en les gouvernant avec douceur.* Tels étoient les sentimens que Sully recueilloit de la bouche de ce bon Roi mourant. Une réfléxion bien naturelle en lisant tout ceci, c'est que ce fut un grand bonheur pour la France que ces deux ames se soient rencontrées. La mâle liberté avec laquelle Sully parloit à Henri IV, est connue de tout le monde. Il n'étoit pas moins austère pour son Maître que pour lui-même. On en trouve mille traits dans ses Mémoires; je n'en citerai qu'un, c'est celui de la promesse de mariage faite par le Roi à Mademoiselle d'Entragues. Le Roi la lui montra pour lui demander son avis. Sully la prit, la lut & la mit en piéces sans rien dire. *Comment morbleu*, dit Henri IV, *que prétendez-vous donc faire? Je crois que vous êtes fou. Il est vrai, Sire*, lui répartit Sully, *je suis un fou; & plût à Dieu que je le fusse tout seul en France.* Voilà qui peint mieux un caractère que tous les discours du monde.

. *Pag.* 54. (51) Henri IV fut assassiné le 14 Mai 1610. Dès ce moment toute l'administration changea. On revint à l'ancienne méthode d'écraser le Peuple pour enrichir les Grands. Les finances amassées par l'économie, furent dissipées par les profusions. La Cour ne fut plus qu'un théâtre de troubles, d'intrigues, de bassesses & de noirceurs politiques. Sully pénétré de chagrin, voulut se retirer : mais sa famille qui étoit bien-aise d'avoir un homme puissant, l'en empêcha. Enfin ses yeux se lassèrent de voir tant de maux. Le 26 Janvier 1611, il se démit de ses charges de Surintenant des Finances & de Gouverneur de la Bastille. Il quitta pour jamais la Cour, & se retira dans ses Terres. La faveur publique le suivit dans sa chute. En sortant de Paris, il fut accompagné de plus de trois cents chevaux qui l'escortèrent par honneur. C'étoit le triomphe de la vertu en partant

pour l'exil. Le 27 qui étoit le lendemain de sa démission, la Reine en considération de ses services, lui envoya un brevet de cent mille écus. Il sembloit que ce fût le prix dont on vouloit payer sa retraite. Il eut été honteux à Sully de l'accepter. Aussi le refusa-t-il. A peine eut-il passé quelques jours dans sa Terre, qu'il apprit qu'on songeoit à profiter de sa retraite pour le perdre. On osoit parler de lui faire son procès. Il fallut qu'un homme qui s'étoit pendant vingt ans immolé à l'Etat, descendît à se justifier. Il écrivit à la Reine ; & la Reine par bonheur épargna un outrage à la Nation. Plusieurs années après, un homme de la Cour lui ayant acheté pour 1200000 l. de terres qu'il ne paya point sur le champ, n'eut pas honte, lorsque la guerre fut déclarée aux Protestans, de demander au Roi la confiscation de tous ses biens. Voilà de ces traits qui pourroient dégoûter à jamais de faire du bien aux hommes, si rien pouvoit en dégoûter le vrai Citoyen. Colbert ne fut-il pas aussi abhorré de la France ? Et le Peuple ne voulut-il pas le déterrer, pour le traîner dans les rues ?

Pag. 56. (52) La retraite de Sully dura trente ans, pendant lesquels il ne parut presque jamais à la Cour. Louis XIII l'ayant envoyé chercher pour lui demander son avis sur les affaires, il y vint quoiqu'avec répugnance. Les jeunes Courtisans cherchèrent à le tourner en ridicule sur son habillement qui n'étoit plus de mode, sur son maintien grave & sur ses manières. Sully s'en apperçut, & dit au Roi : *Sire, quand le Roi votre père de glorieuse mémoire me faisoit l'honneur de me consulter sur ses grandes & importantes affaires, au préalable il faisoit sortir tous les bouffons & baladins de Cour.* Quel homme ! Il étoit né le 13 Décembre 1560. En 1580 il fut fait Chambellan du Roi de Navarre, avec 2000 livres d'appointemens. En 1594 Secrétaire d'Etat. En 1596 Membre du Conseil des Finances. En 1597 Gouverneur de Mante. En 1599 Surintendant des Finances, Surintendant des fortifications & des bâtimens, Grand Voyer, & Grand-Maître de l'Artillerie. En 1601 Gouverneur de la Bastille. En 1603 Ambassadeur en Angleterre & Gouverneur du Poitou. En 1606 Duc de Sully, Pair de France, & Capitaine-Lieutenant des Gendarmes de la Reine. En 1611 il quitta la Cour & le ministère des Finances. En 1634 il fut fait Maréchal de France. Il mourut à Villebon le 22 Décembre 1641, âgé de quatre-vingt-un ans. La Duchesse de Sully, son épouse, lui fit ériger en 1642 une statue d'un très-beau marbre blanc, exécutée par un des plus fameux Sculpteurs d'Italie. Elle est placée dans un Cabinet du Château de Villebon. Ce n'est pas là, sans doute, qu'elle devroit être. Ne vaudroit-il pas mieux qu'elle fût dans la Capitale exposée aux yeux de tous les Citoyens ? La même année, on lui éleva un Mausolée à Nogent-le-Rotrou, dit le Bethune. C'est-là qu'il est enterré avec la Duchesse de Sully, son épouse, qui mourut à Paris en 1659, âgée de quatre-vingt-dix-sept ans.

Qu'il me soit permis en finissant de faire ici une réflexion. Si Henri IV n'eût point été assassiné, & qu'il eût vécu selon le cours ordinaire de la nature, il auroit pu régner aussi long-temps que Louis XIV. Alors Sully eût été trente ans de plus à la tête des Finances; Louis XIII n'eût pas régné; Richelieu probablement n'eût pas été Ministre; il fût resté peut-être dans la classe des hommes obscurs; la face de l'Europe eût été changée; & sans offenser le génie d'un grand Homme, la France eût été bien plus heureuse, parce que ce qui est utile, est toujours au-dessus de ce qui est grand. Il n'y auroit eu alors qu'un intervalle de vingt ans entre le ministère de Sully & celui de Colbert.

ELOGE
DE RENÉ
DESCARTES.

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX
de l'Académie Françoiſe en 1765.

Par M. THOMAS,



A PARIS,

Chez REGNARD, Imprimeur de l'Académie Françoiſe, Grand'Salle du Palais, & rue baſſe des Urſins.

M. DCC. LXV.

ELOGE
DE RENÉ
DESCARTES.

Labbé Dusoulins.

DISCOURS

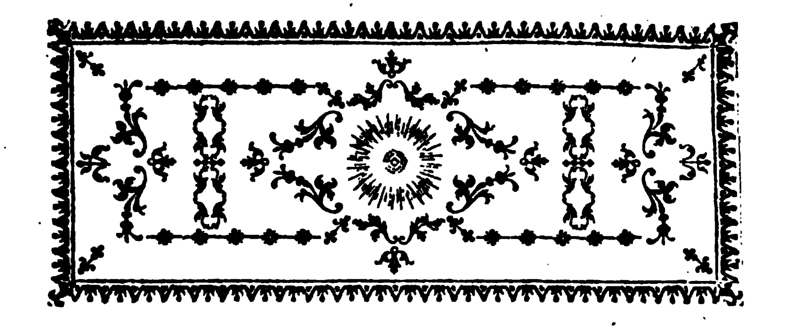
QUI A REMPORTÉ LE PRIX
de l'Académie Françoise en 1765.

Par M. THOMAS,



A PARIS,
Chez REGNARD, Imprimeur de l'Académie
Françoise, Grand'Salle du Palais, &
rue basse des Ursins.

M. DCC. LXV.



ELOGE DE RENÉ *DESCARTES*.

LORSQUE les cendres de DESCARTES, né en France & mort en Suede, furent rapportées, seize ans après sa mort, de Stockholm à Paris; lorsque tous les Savans rassemblés dans un Temple, rendoient à sa dépouille des honneurs qu'il n'obtint jamais pendant sa vie, & qu'un Orateur se préparoit à louer devant cette assemblée le grand Homme qu'elle regrettoit, tout-à-coup il vint un ordre qui défendit de prononcer cet Eloge funèbre. Sans doute on pensoit alors que les Grands seuls ont droit aux Eloges publics; & l'on craignit de donner à la Nation l'exemple dange-

teux d'honorer un homme qui n'avoit eu que le mérite & la diſtinction du génie. Je viens après cent ans prononcer cet Eloge. Puiſſe-t-il être digne & de celui à qui il eſt offert, & des Sages qui vont l'entendre ! Peut-être au ſiècle de DESCARTES on étoit encore trop près de lui pour le bien louer. Le temps ſeul juge les Philoſophes comme les Rois, & les met à leur place. Le temps a détruit les opinions de DESCARTES : mais ſa gloire ſubſiſte. Il eſt ſemblable à ces Rois détrônés qui, ſur les ruines même de leur Empire, paroiſſent nés pour commander aux hommes. Tant que la philoſophie & la vérité ſeront quelque choſe ſur la terre, on honorera celui qui a jetté les fondemens de nos connoiſſances, & recréé l'entendement humain. On louera DESCARTES par admiration, par reconnoiſſance, par intérêt même ; car ſi la vérité eſt un bien, il faut encourager ceux qui la cherchent.

Ce ſeroit aux pieds de la ſtatue de Newton qu'il faudroit prononçer l'Eloge de DESCARTES ; ou plutôt ce ſeroit à Newton à louer DESCARTES. Qui mieux que lui ſeroit capable de meſurer la carrière parcourue avant lui ? Auſſi ſimple qu'il étoit grand, Newton nous découvriroit toutes les penſées que les penſées de DESCARTES lui ont fait naître. Il y a des vérités ſtériles & pour ainſi dire mortes, qui n'avancent de rien dans l'étude

de la nature : il y a des erreurs de grands hommes, qui deviennent fécondes en vérités. Anglois, vous avez été plus loin que DESCARTES ; mais DESCARTES vous a frayé la route. Quoi ! parce que Magellan a fait le tour du globe, compterez-vous pour rien les travaux de Colomb, parce qu'il n'a découvert que les bords du nouveau monde ?

Tout dans cet ouvrage sera consacré à la vérité, à la philosophie, à la vertu. Peut-être y a-t-il des hommes dans ma Nation, qui ne me pardonneroient point l'éloge d'un Philosophe vivant ; mais DESCARTES est mort, & depuis cent quinze ans n'est plus ; je ne crains ni de blesser l'orgueil, ni d'irriter l'envie.

Pour juger DESCARTES, pour voir ce que l'esprit d'un seul homme a ajouté à l'esprit humain, il faut voir le point d'où il est parti. Je peindrai donc l'état de la philosophie & des sciences au moment où naquit ce grand Homme. Je ferai voir comment la nature le forma, & comment elle prépara cette étonnante révolution qui influera sur le reste des siècles. Ensuite je ferai l'histoire de ses pensées. Ses erreurs même auront je ne sais quoi de sublime & de grand. On verra l'esprit humain frappé d'une lumière nouvelle, se réveiller, s'agiter & s'élancer sur ses pas. Le mouvement philosophique se communiquera d'un bout du monde à l'autre. Cependant au milieu de ce mou-

vement général nous reviendrons ſur DESCARTES; nous contemplerons l'homme en lui; nous chercherons ſi le génie donne des droits au bonheur; & nous finirons peut-être par répandre des larmes ſur ceux qui, pour le bien de l'humanité & leur propre malheur, ſont condamnés à être de grands Hommes.

La Philoſophie (1), née dans l'Egypte, dans l'Inde & dans la Perſe, avoit été en naiſſant preſque auſſi barbare que les hommes. Dans la Grèce, auſſi féconde que hardie, elle avoit créé tous ces ſyſtèmes fameux qui expliquoient l'univers, ou par le principe des élémens, ou par l'harmonie des nombres, ou par les idées éternelles, ou par des combinaiſons de maſſes, de figures & de mouvemens, ou par l'activité de la forme qui vient s'unir à la matière. Dans Alexandrie, & à la Cour des Rois, elle avoit perdu ce caractère original & ce principe de fécondité que lui avoit donné un pays libre. A Rome, parmi des maîtres & des eſclaves, elle avoit été également ſtérile; elle s'y étoit occupée, ou à flatter l'imbécille curioſité des Princes, ou à lire dans les aſtres la chute des Tyrans. Dans les premiers ſiècles de l'Egliſe, vouée aux enchantemens & aux myſtères, elle avoit cherché à lier commerce avec les Puiſſances ou céleſtes ou infernales. Dans Conſtantino-

ple ; elle avoit tourné autour des idées des anciens Grecs, comme autour des bornes du monde. Chez les Arabes, chez ce peuple doublement esclave & par sa Religion & par son Gouvernement, elle avoit eu ce même caractère d'esclavage, bornée à commenter un homme, au lieu d'étudier la nature. Dans les siècles barbares de l'Occident, elle n'avoit été qu'un jargon absurde & insensé, que consacroit le fanatisme & qu'adoroit la superstition. Enfin, à la renaissance des Lettres, elle n'avoit profité de quelques lumières, que pour se remettre par choix dans les chaînes d'Aristote. Ce Philosophe, depuis plus de cinq siècles, combattu, proscrit, adoré, excommunié, & toujours vainqueur, dictoit aux Nations ce qu'elles devoient croire. Ses Ouvrages étant plus connus, ses erreurs étoient plus adorées. On négligeoit pour lui l'Univers ; & les hommes accoutumés depuis long-temps à se passer de l'évidence, croyoient tenir dans leurs mains les premiers principes des choses, parce que leur ignorance hardie prononçoit avec orgueil des mots obscurs & vagues qu'ils croyoient entendre.

Voilà les progrès que l'esprit humain avoit faits pendant trente siècles. On remarque pendant cette longue révolution de temps cinq ou six hommes qui ont pensé & créé des idées ; & le reste du monde a travaillé sur ces pensées, comme l'arti-

san, dans sa forge, travaille sur les métaux que lui fournit la mine. Il y a eu plusieurs siècles de suite où l'on n'a point avancé d'un pas vers la vérité; il y a eu des Nations qui n'ont pas contribué d'une idée à la masse des idées générales. Du siècle d'Aristote à celui de DESCARTES, j'apperçois un vuide de deux mille ans. Là, la pensée originale se perd, comme un fleuve qui meurt dans les sables, ou qui s'abyme sous terre, & qui ne reparoît qu'à mille lieues de là, sous de nouveaux cieux & sur une terre nouvelle. Quoi donc, y a-t-il pour l'esprit humain des temps de sommeil & de mort, comme il y en a de vie & d'activité? Ou le don de penser par soi-même est-il réservé à un si petit nombre d'hommes? Ou les grandes combinaisons d'idées sont-elles bornées par la nature, & s'épuisent-elles avec rapidité? Dans cet état de l'esprit humain, dans cet engourdissement général de toutes ses facultés, il falloit un homme qui remontât l'espèce humaine; qui ajoutât de nouveaux ressorts à l'entendement; qui se ressaisît du don de penser; qui vît ce qui étoit fait, ce qui restoit à faire, & pourquoi les progrès avoient été suspendus tant de siècles; un homme qui eût assez d'audace pour renverser, assez de génie pour reconstruire, assez de sagesse pour poser des fondemens sûrs, assez d'éclat pour éblouir son siècle & rompre l'enchantement des siècles passés; un homme

qui étonnât par la grandeur de ses vues ; qui se crût capable de composer ou de décomposer le monde, de juger sa constitution, d'entrevoir ses principaux ressorts, de suivre leur enchaînement & leur liaison avec les ressorts particuliers ; un homme en état de rassembler tout ce que les sciences avoient imaginé, ou créé, ou découvert dans tous les siècles, & de réunir toutes ces forces dispersées pour en composer une seule force, & comme un levier unique avec lequel il remuât l'Univers ; un homme d'un génie actif, entreprenant, libre, étendu, profond, qui sût voir où personne ne voyoit, qui désignât le but & qui traçât la route, qui seul & sans guide franchît par-dessus les précipices un intervalle immense, & entraînât après lui le genre humain. Cet homme devoit être DESCARTES. Ce seroit sans doute un beau spectacle de voir comment la nature le prépara de loin & le forma ; mais qui peut suivre la nature dans sa marche étonnante? Il y a sans doute une chaîne des pensées des hommes depuis l'origine du monde jusqu'à nous, chaîne qui n'est ni moins mystérieuse, ni moins grande que celle des êtres physiques. Les siècles ont influé sur les siècles, les Nations sur les Nations, les vérités sur les erreurs, les erreurs sur les vérités. Tout se tient dans l'Univers. Mais quel autre que Dieu peut tracer la ligne, & marquer les points de communication du

avoit réuni les parties les plus éloignées du globe; par le téleſcope rapproché de la terre les dernières limites des cieux, par l'imprimerie elle avoit établi la communication rapide du mouvement entre les eſprits, d'un bout du monde à l'autre.

Tout étoit diſpoſé pour une révolution. Déja eſt né (3) celui qui doit faire ce grand changement. Il ne reſte à la nature que d'achever ſon ouvrage, & de mûrir DESCARTES pour le genre humain, comme elle a mûri le genre humain pour lui. Je ne m'arrête point ſur ſon éducation (4). Dès qu'il s'agit des ames extraordinaires, il n'en faut point parler. Il y a une éducation pour l'homme vulgaire; il n'y en a point d'autre pour l'homme de génie que celle qu'il ſe donne à lui-même; elle conſiſte preſque toujours à détruire la première. DESCARTES par celle qu'il reçut jugea ſon ſiècle. Déja il voit au-delà. Déja il imagine & preſſent un nouvel ordre des ſciences. Tel, de Madrid ou de Gènes, Colomb preſſentoit l'Amérique.

La nature qui travailloit ſur cette ame & la diſpoſoit inſenſiblement aux grandes choſes, y avoit mis d'abord une forte paſſion pour la vérité. Ce fut là peut-être ſon premier reſſort. Elle y ajoute ce déſir d'être utile aux hommes, qui s'étend à tous les ſiècles & à toutes les Nations; déſir qu'on ne s'étoit point encore aviſé de calomnier,

Elle lui donne enſuite, pour tout le temps de ſa jeuneſſe, une activité inquiéte (5), ces tourmens du génie, ce vuide d'une ame immenſe que rien ne remplit encore, & qui ſe fatigue à chercher autour d'elle ce qui doit la fixer. Alors elle le promène dans l'Europe entière, & fait paſſer rapidement ſous ſes yeux les plus grands ſpectacles (6). Elle lui préſente, en Hollande, un peuple fier qui briſe ſes chaînes & devient libre, le fanatiſme germant au ſein de la liberté, les querelles de la Religion changées en factions d'Etat; en Allemagne, le choc de la Ligue Proteſtante & de la Ligue Catholique, le commencement d'un carnage de trente années; aux extrémités de la Pologne, dans le Brandebourg, la Poméranie & le Holſtein, les contre-coups de cette guerre affreuſe; en Flandre, le contraſte de dix Provinces opulentes reſtées ſoumiſes à l'Eſpagne, tandis que ſept Provinces pauvres combattoient depuis cinquante ans pour leur liberté; dans la Valteline, les mouvemens de l'ambition Eſpagnole, les précautions inquiétes de la Cour de Savoie; en Suiſſe, des loix & des mœurs, du fer au lieu d'or, une liberté ſans orages; à Gènes, toutes les factions des Républiques, tout l'orgueil des Monarchies; à Veniſe, le pouvoir des nobles, l'eſclavage du peuple, une liberté tyrannique; à Florence, les Médicis, les arts & Galilée; à Rome, toutes les Nations raſ-

ſemblées par la Religion, ſpectacle qui vaut peut-être bien celui des ſtatues & des tableaux; en Angleterre, le droit des peuples luttant contre ceux des Rois, Charles I ſur le Trône, & Cromwel encore dans la foule (7). L'ame de DESCARTES à travers tous ces grands objets s'agrandit, s'élève, fermente. La Religion, la politique, la liberté, la nature, la morale, tout contribue à étendre ſes idées & à multiplier leurs rapports; car l'on ſe trompe, ſi l'on croit que l'ame du Philoſophe doit ſe concentrer dans l'objet particulier qui l'occupe. Il doit tout embraſſer, tout voir. Il y a des points de réunion où toutes les vérités ſe touchent; & la vérité univerſelle n'eſt elle-même que la chaîne de tous les rapports. Pour voir de plus près le genre humain ſous toutes les faces, DESCARTES ſe mêle dans ces jeux ſanglans des Rois, où le génie s'épuiſe à détruire, & où des milliers d'hommes aſſemblés contre des milliers d'hommes, exercent le meurtre par art & par principes (8). Ainſi Socrate porta les armes dans ſa jeuneſſe. Par-tout il étudie l'homme & le monde. Il analyſe l'eſprit humain. Il obſerve les opinions, ſuit leur progrès, examine leur influence, remonte à leur ſource. De ces opinions, les unes naiſſent du gouvernement, d'autres du climat, d'autres de la Religion, d'autres de la forme des Langues, quelques-unes des mœurs, d'autres des loix, pluſieurs de

toutes causes réunies. Il y en a qui sortent du fond même de l'esprit humain & de la constitution de l'homme, & celles-là sont à peu près les mêmes chez tous les peuples. Il y en a d'autres qui sont bornées par les montagnes & par les fleuves; car chaque pays a ses opinions comme ses plantes. Toutes ensemble forment la raison du peuple. Quel spectacle pour un Philosophe, sur-tout lorsqu'élevé à une grande distance, sa vue plonge sur cet amas de préjugés & d'erreurs! DESCARTES en fut épouvanté. Voilà donc, dit-il, la raison humaine! Dès ce moment il sentit s'ébranler tout l'édifice de ses connoissances : il voulut y porter la main pour achever de le renverser; mais il n'avoit point encore assez de force, & il s'arrêta. Il poursuit ses observations; il étudie la nature physique. Tantôt il la considère dans toute son étendue, comme ne formant qu'un seul & immense ouvrage; tantôt il la suit dans ses détails. La nature vivante & la nature morte, l'être brut & l'être organisé, les différentes classes de grandeurs & de formes, la chaîne des existences successives, les destructions & les renouvellemens, les variétés & les rapports, rien ne lui échappe, comme rien ne l'étonne. J'aime à le voir debout sur la cime des Alpes, élevé par sa situation au-dessus de l'Europe entière & plus encore par son génie; suivant de l'œil la course du Pô, du Rhin,

du Rhône & du Danube, & de-là s'élevant par la pensée vers les cieux qu'il paroît toucher, pénétrant dans les réservoirs destinés à fournir à l'Europe ces amas d'eaux immenses; quelquefois observant à ses pieds les espèces innombrables de végétaux semés par la nature sur le penchant des précipices ou entre les pointes des rochers; quelquefois mesurant la hauteur de ces montagnes éternelles de glace, qui semblent jettées dans les vallons des Alpes pour les combler, ou méditant profondément à la lueur des éclairs & au bruit des tonnerres (9). Ah! c'est dans ces momens que l'ame du Philosophe s'étend, devient immense & profonde comme la nature. C'est alors que ses idées s'élèvent & planent sur l'Univers, pour en saisir les rapports & en embrasser l'étendue. Insatiable de voir & de connoître, par-tout où il passe, DESCARTES interroge la vérité. Il la demande à tous les lieux qu'il parcourt, il la poursuit de pays en pays. Dans les Villes prises d'assaut, ce sont les Savans qu'il cherche. Maximilien de Bavière voit dans Prague, dont il s'est rendu maître, la Capitale d'un Royaume conquis. DESCARTES n'y voit que l'ancien séjour de Tycho-Brahé. Sa mémoire y étoit encore récente; il interroge tous ceux qui l'ont connu; il suit les traces de ses pensées; il rassemble, dans les conversations, les restes épars d'un grand homme. Ainsi voyageoient autrefois les

les Pithagore & les Platon, lorſqu'ils alloient dans l'Orient étudier ces colonnes ſavantes, archives des Nations & monumens des découvertes antiques. DESCARTES, à leur exemple, ramaſſe tout ce qui peut ſervir d'aliment à ſon génie ; ſemblable à ces chênes vigoureux dont les fibres & les racines étendues dans le ſein de la terre, y vont chercher, à une grande diſtance, tous les ſucs propres à former leur ſéve, tandis que dans les airs leurs cimes élevées vont au-devant des nuages, raſſembler les vapeurs humides, & pomper les particules d'air, deſtinées auſſi par la nature à les nourrir. En eſt-ce aſſez ? Et l'ame de DESCARTES eſt-elle formée ? Non : tant d'idées raſſemblées dans ſes voyages ne lui auroient encore ſervi de rien, s'il n'avoit eu l'art de ſe les approprier par des méditations profondes, art ſi néceſſaire au Philoſophe, ſi inconnu au vulgaire, & peut-être ſi étranger à l'homme. En effet, qu'eſt-ce que méditer? C'eſt ramener au-dedans de nous notre exiſtence répandue toute entière au dehors; c'eſt nous retirer de l'Univers pour habiter dans notre ame; c'eſt anéantir toute l'activité des ſens pour augmenter celle de la penſée ; c'eſt raſſembler en un point toutes les forces de l'eſprit; c'eſt meſurer le temps, non plus par le mouvement & par l'eſpace, mais par la ſucceſſion lente ou rapide des idées. Ces méditations, dans DESCARTES, avoient

tourné en habitude (10). Elles le ſuivoient par-tout. Dans les voyages, dans les camps, dans les occupations les plus tumultueuſes, il avoit toujours un aſile prêt où ſon ame ſe retiroit au beſoin. C'étoit là qu'il appeloit ſes idées. Elles accouroient en foule. La méditation les faiſoit naître. L'eſprit géométrique venoit les enchaîner. Dès ſa jeuneſſe il s'étoit avidement attaché aux mathématiques, comme au ſeul objet qui lui préſentoit l'évidence (11). C'étoit là que ſon ame ſe repoſoit de l'inquiétude qui la tourmentoit par-tout ailleurs. Mais dégoûté bientôt de ces ſpéculations qui s'égarent & ſe perdent hors des bornes du monde phyſique, le déſir de ſe rapprocher des hommes le rentraînoit à l'étude de la nature. Il ſe livroit à toutes les ſciences. Il n'y trouvoit pas la certitude de la géométrie, qu'elle ne doit qu'à la ſimplicité de ſon objet ; mais il y tranſportoit du moins la méthode des Géomètres. C'eſt d'elle qu'il apprenoit à fixer toujours le ſens des termes, & à n'en abuſer jamais, à décompoſer l'objet de ſon étude, à lier les conſéquences aux principes, à remonter par l'analyſe, à deſcendre par la ſynthèſe. Ainſi l'eſprit géométrique affermiſſoit ſa marche ; mais le courage & l'eſprit d'indépendance briſoit devant lui les barrières, pour lui frayer des routes. Il étoit né avec l'audace du génie ; & ſans doute les événemens dont il avoit été témoin, les grands

ſpectacles de liberté qu'il avoit vus en Allemagne, en Hollande, dans la Hongrie & dans la Bohème, avoient contribué à développer encore en lui cette fierté d'eſprit naturelle. Il oſa donc concevoir l'idée de s'élever contre les tyrans de la raiſon. Mais avant de détruire tous les préjugés qui étoient ſur la terre, il falloit commencer par les détruire en lui-même. Comment y parvenir? Comment anéantir des formes qui ne ſont point notre ouvrage, & qui ſont le réſultat néceſſaire de mille combinaiſons faites ſans nous? Il falloit, pour ainſi dire, détruire ſon ame & la refaire. Tant de difficultés n'effrayèrent point DESCARTES. Je le vois pendant près de dix ans luttant contre lui-même pour ſecouer toutes ſes opinions. Il demande compte à ſes ſens de toutes les idées qu'ils ont portées dans ſon ame; il examine tous les tableaux de ſon imagination, & les compare avec les objets réels; il deſcend dans l'intérieur de ſes perceptions qu'il analyſe; il parcourt le dépôt de ſa mémoire, & juge tout ce qui y eſt raſſemblé. Par-tout il pourſuit le préjugé, il le chaſſe de retraite en retraite; ſon entendement peuplé auparavant d'opinions & d'idées, devient un déſert immenſe, mais où déſormais la vérité peut entrer (12).

Voilà donc la révolution faite dans l'ame de DESCARTES; voilà ſes idées anciennes détruites. Il ne s'agit plus que d'en créer d'autres, pour faire la

ſon ame. Dieu, la nature, le genre humain; voilà quels vont être, le reſte de ſa vie, les objets de ſes penſées. Il ſe conſacre à cette occupation ſublime aux pieds des Autels. O jour! ô moment remarquable dans l'hiſtoire de l'eſprit humain! Je crois voir DESCARTES, avec le reſpect dont il étoit pénétré pour la Divinité, entrer dans le Temple, & s'y proſterner. Je crois l'entendre dire à Dieu: Eſprit éternel, puiſque tu m'as créé, je ne veux point mourir ſans avoir médité ſur tes ouvrages. Je vais chercher la vérité, ſi tu l'as miſe ſur la terre. Je vais me rendre utile à l'homme, puiſque je ſuis homme. Soutiens ma foibleſſe, agrandis mon eſprit, rends-le digne de la nature & de toi. Si tu permets que j'ajoute à la perfection des hommes, je te rendrai grace en mourant, & ne me repentirai point d'être né.

Je m'arrête un moment: l'ouvrage de la nature eſt achevé. DESCARTES eſt créé pour l'Univers. Elle a préparé long-temps avant ſa naiſſance tout ce qui devoit influer ſur lui; elle lui a donné les prédéceſſeurs dont il avoit beſoin; elle a jetté dans ſon ſein les ſemences qui devoient y germer; elle a établi entre ſon eſprit & ſon ame les rapports néceſſaires; elle a fait paſſer ſous ſes yeux tous les grands ſpectacles & du monde phyſique & du monde moral; elle a raſſemblé autour de lui, ou dans lui, tous les reſſorts; elle a mis dans ſa main

tous les inſtrumens ; ſon travail eſt fini : c'eſt peut-être un travail de vingt ſiècles. Ici commence celui de DESCARTES. Je vais faire l'hiſtoire de ſes penſées. On verra une eſpèce de création. Elle embraſſera tout ce qui eſt , le temps & l'eſpace, l'eſprit & la matière ; elle préſentera une machine immenſe, mue avec peu de reſſorts ; on y trouvera le grand caractère de la ſimplicité, l'enchaînement de toutes les parties, & ſouvent, comme dans la nature phyſique , un ordre réel caché ſous un déſordre apparent.

Je commence par où il a commencé lui-même. (16) Avant de mettre la main à l'édifice, il faut jetter les fondemens ; il faut creuſer juſqu'à la ſource de la vérité ; il faut établir l'évidence , & diſtinguer ſon caractère. Nous avons vu DESCARTES renverſer toutes les fauſſes opinions qui étoient dans ſon ame ; il fait plus, il s'élève à un doute univerſel (17). Celui qui s'eſt trompé une fois, peut ſe tromper toujours. Auſſi-tôt les cieux, la terre, les figures, les ſons, les couleurs, ſon corps même, & les ſens avec leſquels il voyage dans l'Univers, tout s'anéantit à ſes yeux. Rien n'eſt aſſuré ; rien n'exiſte. Dans cette deſtruction générale, où trouver un point d'appui ? Quelle ſera la première vérité qui ſervira de baſe à toutes les vérités ? Pour Dieu cette première vérité eſt par-tout. DESCARTES la trouve dans ſon doute même. Puiſ-

que je doute, je penſe; puiſque je penſe, j'exiſte. Mais à quelle marque la reconnoît-il? A l'empreinte de l'évidence. Il établit donc pour principe de ne regarder comme vrai que ce qui eſt évident, c'eſt-à-dire ce qui eſt clairement contenu dans l'idée de l'objet qu'il contemple. Tel eſt ce fameux doute philoſophique de DESCARTES (18). Tel eſt le premier pas qu'il fait pour en ſortir, & la première règle qu'il établit. C'eſt cette règle qui a fait la révolution de l'eſprit humain. Pour diriger l'entendement, il joint l'analyſe au doute. Décompoſer les queſtions & les diviſer en pluſieurs branches; avancer par degrés des objets les plus ſimples aux plus compoſés, & des plus connus aux plus cachés; combler l'intervalle qui eſt entre les idées éloignées, & le remplir par toutes les idées intermédiaires; mettre dans ces idées un tel enchaînement, que toutes ſe déduiſent aiſément les unes des autres, & que les énoncer, ce ſoit pour ainſi dire les démontrer: voilà les autres règles qu'il a établies, & dont il a donné l'exemple. (19) On entrevoit déja toute la marche de ſa philoſophie. Puiſqu'il faut commencer par ce qui eſt évident & ſimple, il établira des principes qui réuniſſent ce double caractère. Pour raiſonner ſur la nature, il s'apuyera ſur des axiomes, & déduira des cauſes générales tous les effets particuliers. Ne craignons pas de l'avouer; DESCARTES a tracé un plan trop

élevé pour l'homme. Ce génie hardi a eu l'ambition de connoître, comme Dieu même connoît; c'est-à-dire, par les principes : mais sa méthode n'en est pas moins la créatrice de la philosophie. Avant lui, il n'y avoit qu'une logique de mots. Celle d'Aristote apprenoit plus à définir & à diviser, qu'à connoître; à tirer les conséquences, qu'à découvrir les principes. Celle des Scholastiques, absurdement subtile, laissoit les réalités pour s'égarer dans des abstractions barbares. Celle de Raimond Lulle n'étoit qu'un assemblage de caractères magiques pour interroger sans entendre, & répondre sans être entendu. C'est DESCARTES qui créa cette logique intérieure de l'ame, par laquelle l'entendement se rend compte à lui-même de toutes ses idées, calcule sa marche, ne perd jamais de vue le point d'où il part & le terme où il veut arriver, esprit de raison plutôt que de raisonnement, & qui s'applique à tous les arts comme à toutes les sciences.

Sa méthode est créée : il a fait comme ces grands Architectes, qui concevant des ouvrages que l'esprit humain n'avoit point imaginés avant eux, commencent par se faire de nouveaux instrumens & des machines nouvelles. Aidé de ce secours, il entre dans la métaphysique. Il y jette d'abord un regard. Qu'aperçoit-il ? Une audace puérile de l'esprit humain, des êtres imaginaires, des rêves

ries profondes, des mots barbares; car dans tous les temps, l'homme, quand il n'a pu connoître, a créé des ſignes pour repréſenter des idées qu'il n'avoit pas, & il a pris ces ſignes pour des connoiſſances. DESCARTES vit d'un coup d'œil ce que devoit être la métaphyſique. Dieu, l'ame & les principes généraux des ſciences : voilà ſes objets. (20) Je m'élève avec lui juſqu'à la première cauſe. Newton la chercha dans les mondes; DESCARTES la cherche dans lui-même. Il s'étoit convaincu de l'exiſtence de ſon ame; il avoit ſenti en lui l'être qui penſe, c'eſt-à-dire l'être qui doute, qui nie, qui affirme, qui conçoit, qui veut, qui a des erreurs, qui les combat. Cet être intelligent eſt donc ſujet à des imperfections. Mais toute idée d'imperfection ſuppoſe l'idée d'un être plus parfait. De l'idée du parfait naît l'idée de l'infini. D'où lui naît cette idée? Comment l'homme, dont les facultés intellectuelles & morales ſont bornées de toutes parts, l'homme qui paſſe ſa vie à tourner dans l'intérieur d'un cercle, où à chaque point il ſe ſent preſſé par une barrière qui l'arrête & le repouſſe, comment cet être ſi foible a-t-il pu embraſſer & concevoir l'infini? Cette idée ne lui eſt-elle pas étrangère? Ne ſuppoſe-t-elle pas hors de lui un être qui en ſoit le modèle & le principe? Cet être n'eſt-il pas Dieu? Toutes les autres idées claires & diſtinctes que l'homme trouve en lui, ne

renferment que l'exiſtence poſſible de leur objet : l'idée ſeule de l'être parfait renferme une exiſtence néceſſaire. Cette idée eſt pour DESCARTES le commencement de la grande chaîne. Si tous les êtres créés ſont une émanation de l'être incréé ; ſi toutes les loix, qui font l'ordre phyſique & l'ordre moral, ſont, ou des rapports néceſſaires que Dieu a vus, ou des rapports qu'il a établis librement, en connoiſſant ce qui eſt le plus conforme à ſes attributs, on connoîtra les loix primitives de la nature. Ainſi la connoiſſance de tous les êtres ſe trouve enchaînée à celle du premier être. C'eſt elle auſſi qui affermit la marche de l'eſprit humain, & ſert de baſe à l'évidence. C'eſt elle qui, en m'apprenant que la vérité éternelle ne peut me tromper, m'ordonne de regarder comme vrai, tout ce que ma raiſon me préſentera comme évident.

Appuyé de ce principe, & sûr de ſa marche, DESCARTES paſſe à l'analyſe de ſon ame. Il a remarqué que, dans ſon doute, l'étendue, la figure & le mouvement s'anéantiſſoient pour lui. Sa penſée ſeule demeuroit; ſeule elle reſtoit immuablement attachée à ſon être, ſans qu'il lui fût poſſible de l'en ſéparer. Il peut donc concevoir diſtinctement que ſa penſée exiſte, ſans que rien n'exiſte autour de lui. L'ame ſe conçoit donc ſans le corps. De-là naît la diſtinction de l'être penſant & de l'être matériel.

Pour juger de la nature des deux ſubſtances, DESCARTES cherche une propriété générale dont toutes les autres dépendent. C'eſt l'étendue dans la matière ; dans l'ame c'eſt la penſée. De l'étendue naiſſent la figure & le mouvement ; de la penſée naît la faculté de ſentir, de vouloir, d'imaginer. L'étendue eſt diviſible de ſa nature ; la penſée ſimple eſt indiviſible. Comment ce qui eſt ſimple appartiendroit-il à un être compoſé de parties ? Comment des milliers d'élémens, qui forment un corps, pourroient-ils former une perception ou un jugement unique ? Cependant il exiſte une chaîne ſecrette entre l'ame & le corps. L'ame n'eſt-elle que ſemblable au Pilote qui dirige le vaiſſeau ? Non, elle fait un tout avec le vaiſſeau qu'elle gouverne. C'eſt donc de l'étroite correſpondance qui eſt entre les mouvemens de l'un, & les ſenſations ou penſées de l'autre, que dépend la liaiſon de ces deux principes ſi diviſés & ſi unis (21). C'eſt ainſi que DESCARTES tourne autour de ſon être, & examine tout ce qui le compoſe. Nourri d'idées intellectuelles, & détaché de ſes ſens, c'eſt ſon ame qui le frappe le plus. Voici une penſée faite pour étonner le peuple, mais que le Philoſophe concevra ſans peine. DESCARTES eſt plus ſûr de l'exiſtence de ſon ame que de celle de ſon corps. En effet, que ſont toutes les ſenſations, ſinon un avertiſſement éternel pour l'ame qu'elle exiſte ? Peut-elle

ſortir hors d'elle-même, ſans y rentrer à chaque inſtant par la penſée ? Quand je parcours tous les objets de l'Univers, ce n'eſt jamais que ma penſée que j'aperçois. Mais comment cette ame franchit-elle l'intervalle immenſe qui eſt entr'elle & la matière ? Ici DESCARTES reprend ſon analyſe & le fil de ſa méthode. Pour juger s'il exiſte des corps, il conſulte d'abord ſes idées. Il trouve dans ſon ame les idées générales d'étendue, de grandeur, de figure, de ſituation, de mouvement, & une foule de perceptions particulières. Ces idées lui apprennent bien l'exiſtence de la matière, comme objet mathématique ; mais ne lui diſent rien de ſon exiſtence phyſique & réelle. Il interroge enſuite ſon imagination. Elle lui offre une ſuite de tableaux où des corps ſont repréſentés : ſans doute l'original de ces tableaux exiſte, mais ce n'eſt encore qu'une probabilité. Il remonte juſqu'à ſes ſens. Ce ſont eux qui font la communication de l'ame & de l'Univers ; ou plutôt ce ſont eux qui créent l'Univers pour l'ame. Ils lui portent chaque portion du monde en détail ; par une métamorphoſe rapide, la ſenſation devient idée ; & l'ame voit dans cette idée, comme dans un miroir, le monde qui eſt hors d'elle. Les ſens ſont donc les meſſagers de l'ame ; mais quelle foi peut-elle ajouter à leur rapport ? Souvent ce rapport la trompe. DESCARTES remonte alors juſqu'à Dieu. D'un côté,

la véracité de l'être ſuprême ; de l'autre, le penchant irréſiſtible de l'homme à rapporter ſes ſenſations à des objets réels qui exiſtent hors de lui ; voilà les motifs qui le déterminent ; & il ſe reſſaiſit de l'Univers phyſique qui lui échappoit.

Ferai-je voir ce grand Homme, malgré la circonſpection de ſa marche, s'égarant dans la métaphyſique, & créant ſon ſyſtême des idées innées ? Mais cette erreur même tenoit à la grandeur de ſon génie. Accoutumé à des méditations profondes, habitué à vivre loin des bornes des ſens, à chercher dans l'intérieur de l'ame ou dans l'eſſence de Dieu, l'origine, l'ordre & le fil de ſes connoiſſances, pouvoit-il ſoupçonner que l'ame fût entièrement dépendante des ſens pour les idées ? N'étoit-il pas trop aviliſſant pour elle qu'elle ne fût occupée qu'à errer ſur le monde phyſique pour y ramaſſer les matériaux de ſes connoiſſances, comme le Botaniſte qui cueille ſes végétaux, ou à extraire des principes de ſes ſenſations, comme le Chymiſte qui analyſe les corps ? D'ailleurs, peut-être que DESCARTES vit dans les idées innées, un pont de communication entre l'ame & la matière. Depuis on a eu l'audace de rompre le pont ; mais qui maintenant pourra nous expliquer comment ſe fait le paſſage ? Qui nous dira auſſi ce que c'eſt que l'ame des bêtes ? Quels ſont ces êtres ſinguliers ſi ſupérieurs aux végétaux

par leurs organes, si inférieurs à l'homme par leurs facultés ? Quel est ce principe qui, sans leur donner la raison, produit en eux des sensations, du mouvement & de la vie ? Quelque parti que l'on embrasse, la raison se trouble, la dignité de l'homme s'offense, ou la Religion s'épouvante. Chaque système est voisin d'une erreur; chaque route est sur le bord d'un précipice. Ici DESCARTES est entraîné par la force des conséquences & l'enchaînement de ses idées vers un système aussi singulier que hardi, & qui est digne au moins de la grandeur de Dieu. En effet, quelle idée plus sublime que de concevoir une multitude innombrable de machines, à qui l'organisation tient lieu de principe intelligent; dont tous les ressorts sont différens selon les différentes espèces & les différens buts de la création; où tout est prévu, tout combiné pour la conservation & la reproduction des êtres; où toutes les opérations sont le résultat toujours sûr des loix du mouvement; où toutes les causes qui doivent produire des millions d'effets, sont arrangées jusqu'à la fin des siècles, & ne dépendent que de la correspondance & de l'harmonie de quelque partie de matière. Avouons-le; ce système donne la plus grande idée de l'art de l'éternel Géomètre, comme l'appeloit Platon. C'est ce même caractère de grandeur que l'on a retrouvé depuis dans l'harmonie préétablie de Leibnitz;

caractère plus propre que tout autre à séduire les hommes de génie, qui aiment mieux voir tout en un instant dans une grande idée, que de traîner leur ame sur des détails d'observations & sur quelques vérités éparses & isolées.

DESCARTES s'est élevé à Dieu, est descendu dans son ame, a saisi sa pensée, l'a séparée de la matière, s'est assuré qu'il existoit des corps hors de lui. Sûr de tous les principes de ses connoissances, il va maintenant s'élancer dans l'Univers physique. Il va le parcourir, l'embrasser, le connoître; mais auparavant il perfectionne l'instrument de la géométrie dont il a besoin. C'est ici une des parties les plus solides de la gloire de DESCARTES; c'est ici qu'il a tracé un sillon, dont la profondeur sera éternellement marquée dans l'histoire de l'esprit humain. L'algèbre étoit créée depuis longtemps. Cette géométrie métaphysique qui exprime tous les rapports par des signes universels, qui facilite le calcul en le généralisant, opère sur les quantités inconnues, comme si elles étoient connues, soumet à l'esprit ce qui semble être hors de sa sphère, accélère sa marche, & augmente son étendue en substituant un signe abrégé à des combinaisons nombreuses; cette science inventée par les Arabes, ou du moins transportée par eux en Espagne, cultivée par les Italiens, avoit été agrandie & perfectionnée par un François; mais malgré

les découvertes importantes de l'illuſtre Viete ; malgré un pas ou deux qu'on avoit faits après lui en Angleterre, il reſtoit encore beaucoup à découvrir. Tel étoit le ſort de DESCARTES, qu'il ne pouvoit approcher d'une ſcience, ſans qu'auſſi-tôt elle ne prît une face nouvelle. D'abord il travaille ſur les méthodes de l'analyſe pure. Pour ſoulager l'imagination, il diminue le nombre des ſignes ; il repréſente par des chiffres les puiſſances des quantités, & ſimplifie, pour ainſi dire, le méchaniſme algébrique. Il s'élève enſuite plus haut ; il trouve ſa fameuſe méthode des *indéterminées* ; artifice plein d'adreſſe, où l'art, conduit par le génie, ſurprend la vérité, en paroiſſant s'éloigner d'elle ; il apprend à connoître le nombre & la nature des racines dans chaque équation, par la combinaiſon ſucceſſive de ſignes ; règle auſſi utile que ſimple, que la jalouſie & l'ignorance ont attaquée, que la rivalité nationale a diſputée à DESCARTES, & qui n'a été démontrée que depuis quelques années *. C'eſt ainſi que les grands Hommes découvrent, comme par inſpiration, des vérités que les hommes ordinaires n'entendent quelquefois qu'au bout de cent ans de pratique & d'étude ; & celui qui démontre ces vérités après eux, acquiert encore une gloire immortelle. L'algèbre

* Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1741.

ainſi perfectionnée, il reſtoit un pas plus difficile à faire. La méthode d'Appollonius & d'Archimede, qui fut celle de tous les anciens Géomètres, exacte & rigoureuſe pour les démonſtrations, étoit peu utile pour les découvertes. Semblable à ces machines qui dépenſent une quantité prodigieuſe de forces pour peu de mouvement, elle conſumoit l'eſprit dans un détail d'opérations trop compliquées, & le traînoit lentement d'une vérité à l'autre. Il falloit une méthode plus rapide. Il falloit un inſtrument qui élevât le Géomètre à une hauteur d'où il pût dominer ſur toutes ſes opérations, & ſans fatiguer ſa vue, voir d'un coup d'œil des eſpaces immenſes ſe reſſerrer comme en un point. Cet inſtrument, c'eſt DESCARTES qui l'a créé : c'eſt l'application de l'algèbre à la géométrie. Il commença donc par traduire les lignes, les ſurfaces & les ſolides en caractères algébriques ; mais ce qui étoit l'effort du génie, c'étoit après la réſolution du problême, de traduire de nouveau les caractères algébriques en figures. Je n'entreprendrai point de détailler les admirables découvertes ſur leſquelles eſt fondée cette analyſe créée par DESCARTES. Ces vérités abſtraites & pures, faites pour être meſurées par le compas, échappent au pinceau de l'éloquence ; & j'affoiblirois l'Elogé d'un grand Homme, en cherchant à peindre ce qui ne doit être que calculé. Contentons-nous de

remarquer ici, que par ſon analyſe DESCARTES fit faire plus de progrès à la géométrie, qu'elle n'en avoit fait depuis la création du monde. Il abrégea les travaux, il multiplia les forces, il donna une nouvelle marche à l'eſprit humain. C'eſt l'analyſe qui a été l'inſtrument de toutes les grandes découvertes des modernes. C'eſt l'analyſe qui, dans les mains des Léibnitz, des Newton & des Bernoulli, a produit cette géométrie nouvelle & ſublime qui ſoumet l'infini au calcul. Voilà l'ouvrage de DESCARTES. Quel eſt donc cet homme extraordinaire qui a laiſſé ſi loin de lui tous les ſiècles paſſés, qui a ouvert de nouvelles routes aux ſiècles à venir, & qui dans le ſien avoit à peine trois hommes qui fuſſent en état de l'entendre? Il eſt vrai qu'il avoit répandu ſur toute ſa géométrie une certaine obſcurité; ſoit qu'accoutumé à franchir d'un ſaut des intervalles immenſes, il ne s'aperçût pas ſeulement de toutes les idées intermédiaires qu'il ſupprimoit, & qui ſont des points d'appui néceſſaires à la foibleſſe; ſoit que ſon deſſein fût de ſecouer l'eſprit humain, & de l'accoutumer aux grands efforts; ſoit enfin que, tourmenté par des rivaux jaloux & foibles, il voulût une fois les accabler de ſon génie, & les épouvanter de toute la diſtance qui étoit entr'eux & lui (22).

Mais ce qui prouve le mieux toute l'étendue de l'eſprit de DESCARTES, c'eſt qu'il eſt le premier qui

ait conçu la grande idée de réunir toutes les ſciences, & de les faire ſervir à la perfection l'une de l'autre. On a vu qu'il avoit tranſporté dans ſa logique la méthode des Géomètres. Il ſe ſervit de l'analyſe logique pour perfectionner l'algèbre ; il appliqua enſuite l'algèbre à la géométrie ; la géométrie & l'algèbre à la méchanique ; & ces trois ſciences combinées enſemble à l'aſtronomie. C'eſt donc à lui qu'on doit les premiers eſſais de l'application de la géométrie à la phyſique ; application qui a créé encore une ſcience toute nouvelle. Armé de tant de forces réunies, DESCARTES marche à la nature ; il entreprend de déchirer ſes voiles, & d'expliquer le ſyſtème du monde. Voici un nouvel ordre de choſes : voici des tableaux plus grands peut-être que ceux que préſente l'hiſtoire de toutes les Nations & de tous les Empires (23).

Qu'on me donne de la matière & du mouvement, dit DESCARTES, & je vais créer un monde. D'abord il s'élève par la penſée entre la terre & les cieux, & de-là il embraſſe l'Univers d'un coup d'œil. Il voit le monde entier comme une ſeule & immenſe machine, dont les roues & les reſſorts ont été diſpoſés au commencement de la manière la plus ſimple, par une main éternelle. Parmi cette quantité effroyable de corps & de mouvemens, il cherche la diſpoſition des centres. Chaque corps a ſon centre particulier ; chaque ſyſtème a ſon cen-

tre général. Sans doute aussi il y a un centre universel, autour duquel sont rangés tous les systèmes de la nature. Mais où est-il, & dans quel point de l'espace ? DESCARTES place dans le Soleil le centre du système auquel nous sommes attachés. Ce système est une des roues de la machine ; le Soleil est le point d'appui. Cette grande roue embrasse dix-huit cent millions de lieues dans sa circonférence, à ne compter que jusqu'à l'orbe de Saturne. Que seroit-ce si on pouvoit suivre la marche excentrique des Comètes ? Cette roue de l'Univers doit communiquer à une roue voisine, dont la circonférence est peut-être plus grande encore. Celle-ci communique à une troisième, cette troisième à une autre, & ainsi de suite dans une progression infinie, jusqu'à celles qui sont bornées par les dernières limites de l'espace. Toutes, par la communication du mouvement, se balancent & se contre-balancent, agissent & réagissent l'une sur l'autre, se servent mutuellement de poids & de contre-poids, d'où résulte l'équilibre de chaque système, & de chaque équilibre particulier, l'équilibre du monde. Telle est l'idée de cette grande machine, qui s'étend à plus de centaines de millions de lieues que l'imagination n'en peut concevoir, & dont toutes les roues sont des mondes combinés les uns avec les autres.

C'est cette machine que DESCARTES conçoit ;

& qu'il entreprend de créer avec trois loix de méchanique. Mais auparavant il établit les propriétés générales de l'eſpace, de la matière & du mouvement. D'abord, comme toutes les parties ſont enchaînées, que nulle part le méchaniſme n'eſt interrompu, & que la matière ſeule peut agir ſur la matière, il faut que tout ſoit plein. Il admet donc un fluide immenſe & continu, qui circule entre les parties ſolides de l'Univers ; ainſi le vuide eſt proſcrit de la nature. L'idée de l'eſpace eſt néceſſairement liée à celle de l'étendue ; & DESCARTES confond l'idée de l'étendue avec celle de la matière : car on peut dépouiller ſucceſſivement les corps de toutes leurs qualités ; mais l'étendue y reſtera ſans qu'on puiſſe jamais l'en détacher. C'eſt donc l'étendue qui conſtitue la matière, & c'eſt la matière qui conſtitue l'eſpace. Mais où ſont les bornes de l'eſpace ? DESCARTES ne les conçoit nulle part, parce que l'imagination peut toujours s'étendre au-delà. L'Univers eſt donc illimité ; il ſemble que l'ame de ce grand Homme eût été trop reſſerrée par les bornes du monde ; il n'oſe point les fixer. Il examine enſuite les loix du mouvement : mais qu'eſt-ce que le mouvement ? C'eſt le plus grand phénomène de la nature, & le plus inconnu. Jamais l'homme ne ſaura comment le mouvement d'un corps peut paſſer dans un autre. Il faut donc ſe borner à

connoître par quelles loix générales il se distribue, se conserve ou se détruit ; & c'est ce que personne n'avoit cherché avant DESCARTES. C'est lui qui le premier a généralisé tous les phénomènes, a comparé tous les résultats & tous les effets, pour en extraire ces loix primitives : & puisque dans les mers, sur la terre & dans les cieux, tout s'opère par le mouvement, n'étoit-ce pas remettre aux hommes la clef de la nature ? Il se trompa : je le sais. Mais malgré son erreur, il n'en est pas moins l'Auteur des loix du mouvement. Car pendant trente siècles les Philosophes n'y avoient pas même pensé ; & dès qu'il en eut donné de fausses, on s'appliqua à chercher les véritables. Trois Mathématiciens célèbres * les trouvèrent en même temps ; c'étoit l'effet de ses recherches & de la secousse qu'il avoit donnée aux esprits. Du mouvement il passe à la matière, chose aussi incompréhensible pour l'homme. Il admet une matière primitive, unique, élémentaire, source & principe de tous les êtres, divisée & divisible à l'infini, qui se modifie par le mouvement, qui se compose & se décompose, qui végette ou s'organise, qui par l'activité rapide de ses parties devient fluide, qui par leur repos demeure

* Huyghens, Wallis & Wren.

inactive & lente, qui circule sans cesse dans des moules & des filières innombrables, & par l'assemblage des formes constitue l'Univers. C'est avec cette matière qu'il entreprend de créer un monde.

Je n'entrerai point dans le détail de cette création. Je ne peindrai point ces trois élémens si connus, formés par des millions de particules entassées, qui se heurtent, se froissent & se brisent; ces élémens emportés d'un mouvement rapide autour de divers centres, & marchant par tourbillons; la force centrifuge qui naît du mouvement circulaire; chaque élément qui se place à différentes distances, à raison de sa pesanteur; la matière la plus déliée qui se précipite vers les centres & y va former des Soleils; la plus massive rejettée vers les circonférences; les grands tourbillons qui engloutissent les tourbillons voisins trop foibles pour leur résister, & les emportent dans leurs cours; tous ces tourbillons roulans dans l'espace immense, & chacun en équilibre, à raison de leur masse & de leur vîtesse. C'est au Physicien plutôt qu'à l'Orateur à donner l'idée de ce système, que l'Europe adopta avec transport, qui a présidé si long-temps au mouvement des cieux, & qui est aujourd'hui tout-à-fait renversé. En vain les hommes les plus savans du siècle passé & du nôtre, en

vain les Huyghens, les Bulfinger, les Mallebranche, les Léibnitz, les Kirker & les Bernoulli; ont travaillé à réparer ce grand édifice; il menaçoit ruine de toutes parts, & il a fallu l'abandonner. Gardons-nous cependant de croire que ce système, tel qu'il est, ne soit pas l'ouvrage d'un génie extraordinaire. Personne encore n'avoit conçu une machine aussi grande ni aussi vaste; personne n'avoit eu l'idée de rassembler toutes les observations faites dans tous les siècles, & d'en bâtir un système général du monde; personne n'avoit fait un usage aussi magnifique des loix de l'équilibre & du mouvement; personne d'un petit nombre de principes simples n'avoit tiré une foule de conséquences si bien enchaînées. Dans un temps où les loix du méchanisme étoient si peu connues, où les observations astronomiques étoient si imparfaites, il est beau d'avoir même ébauché l'Univers. D'ailleurs tout sembloit inviter l'homme à croire que c'étoit là le système de la nature; du moins le mouvement rapide de toutes les sphères, leur rotation sur leur propre centre, leurs orbes plus ou moins réguliers autour d'un centre commun, les loix de l'impulsion établies & connues dans tous les corps qui nous environnent, l'analogie de la terre avec les cieux, l'enchaînement de tous les corps de l'Univers, enchaîne-

ment qui doit être formé par des liens physiques & réels; tout semble nous dire que les sphères célestes communiquent ensemble & sont entraînées par un fluide invisible & immense qui circule autour d'elles. Mais quel est ce fluide? Quelle est cette impulsion? Quelles sont les causes qui la modifient, qui l'altèrent & qui la changent? Comment toutes les causes se combinent ou se divisent-elles pour produire les plus étonnans effets? C'est ce que DESCARTES ne nous apprend pas; c'est ce que l'homme ne saura peut-être jamais bien; car la géométrie, qui est le plus grand instrument dont on se serve aujourd'hui dans la physique, n'a de prise que sur les objets simples. Aussi Newton, tout grand qu'il étoit, a été obligé de simplifier l'Univers pour le calculer. Il a fait mouvoir tous les astres dans des espaces libres: dès-lors plus de fluide, plus de résistances, plus de frottemens; les liens qui unissent ensemble toutes les parties du monde ne sont plus que des rapports de gravitation, des êtres purement mathématiques. Il faut en convenir; un tel Univers est bien plus aisé à calculer que celui de DESCARTES, où toute action est fondée sur un méchanisme. Le Newtonien tranquille dans son cabinet, calcule la marche des sphères, d'après un seul principe qui agit toujours d'une manière uniforme. Que la main du Génie

qui préside à l'Univers, saisisse le Géomètre & le transporte tout-à-coup dans le monde de DESCARTES. Viens, monte, franchis l'intervalle qui te sépare des cieux, approche de Mercure, passe l'orbe de Vénus, laisse Mars derrière toi, viens te placer entre Jupiter & Saturne; te voilà à quatre-vingt mille diamètres de ton globe. Regarde maintenant; vois-tu ces grands corps qui de loin te paroissent mus d'une manière uniforme? Vois leurs agitations & leurs balancemens, semblables à ceux d'un vaisseau tourmenté par la tempête, dans un fluide qui presse & qui bouillonne; vois & calcule si tu peux ces mouvemens. Ainsi quand le système de DESCARTES n'eût point été aussi défectueux, ni celui de Newton aussi admirable, les Géomètres devoient par préférence embrasser le dernier; & ils l'ont fait. Quelle main plus hardie, profitant des nouveaux phénomènes connus & des découvertes nouvelles, osera reconstruire avec plus d'audace & de solidité ces tourbillons, que DESCARTES lui-même n'éleva que d'une main foible? ou, rapprochant deux Empires divisés, entreprendra de réunir l'attraction avec l'impulsion, en découvrant la chaîne qui les joint? ou peut-être nous apportera une nouvelle loi de la nature inconnue jusqu'à ce jour, qui nous rende compte également & des phénomènes des cieux, & de

teurs de la terre? Mais l'exécution de ce projet est encore reculée. Au siècle de DESCARTES il n'étoit pas temps d'expliquer le systême du monde. Ce temps n'est pas venu pour nous. Peut-être l'esprit humain n'est-il qu'à son enfance. Combien de siècles faudra-t-il encore pour que cette grande entreprise vienne à sa maturité? Combien de fois faudra-t-il que les comètes les plus éloignées se rapprochent de nous & descendent dans la partie inférieure de leurs orbites? Combien faudra-t-il découvrir dans le monde planétaire, ou de Satellites nouveaux, ou de nouveaux phénomènes des Satellites déja connus? Combien de mouvemens irréguliers assigner à leurs véritables causes? Combien perfectionner les moyens d'étendre notre vue aux plus grandes distances, ou par la réfraction, ou par la réflexion de la lumière? Combien attendre de hasards qui serviront mieux la philosophie que des siècles d'observations? Combien découvrir de chaînes & de fils imperceptibles, d'abord entre tous les êtres qui nous environnent, ensuite entre les êtres éloignés? Et peut-être après ces collections immenses de faits, fruits de deux ou trois cents siècles, combien de bouleversemens & de révolutions ou physiques ou morales sur le globe, suspendront encore pendant des milliers d'années les progrès de l'esprit humain dans cette vaste étude de la na-

ture? Heureux, si après ces longues interruptions, le genre humain renoue le fil de ses connoissances au point où il avoit été rompu ! C'est alors peut-être qu'il sera permis à l'homme de penser à faire un système du monde ; & que ce qui a été commencé dans l'Egypte & dans l'Inde, poursuivi dans la Grèce, repris & développé en Italie, en France, en Allemagne & en Angleterre, s'achevera peut-être, ou dans les pays intérieurs de l'Afrique, ou dans quelqu'endroit sauvage de l'Amérique Septentrionale ou des Terres Australes ; tandis que notre Europe savante ne sera plus qu'une solitude barbare, ou sera peut-être engloutie sous les flots de l'Océan rejoint à la Méditerranée. Alors on se souviendra de DESCARTES, & son nom retentira dans des lieux où aucun son ne s'est fait entendre depuis la naissance du monde.

Il poursuit sa création : des cieux il descend sur la terre. Les mêmes mains qui ont arrangé & construit les corps célestes, travaillent à la composition du globe de la terre. Toutes les parties tendent vers le centre. La pesanteur est l'effet de la force centrifuge du tourbillon. Ce fluide qui tend à s'éloigner, pousse vers le centre tous les corps qui ont moins de force que lui pour s'échapper ; ainsi la matière n'a par elle-même aucun poids. Bientôt tout devoit changer ; la pesanteur est de-

venue une qualité primitive & inhérente, qui s'étend à toutes les distances & à tous les mondes, qui fait graviter toutes les parties les unes vers les autres, retient la Lune dans son orbite, & fait tomber les corps sur la terre. On devoit faire plus: on devoit peser les astres; monument singulier de l'audace de l'homme! Mais toutes ces grandes découvertes ne sont que des calculs sur les effets; DESCARTES plus hardi a osé chercher la cause. Il continue sa marche: l'air, fluide léger, élastique & transparent, se détache des parties terrestres plus épaisses, & se balance dans l'atmosphère; le feu naît d'une agitation plus vive, & acquiert son activité brûlante; l'eau devient fluide, & ses gouttes s'arrondissent; les montagnes s'élèvent, & les abymes des mers se creusent; un balancement périodique soulève & abaisse tour à tour les flots, & remue la masse de l'Océan, depuis la surface jusqu'aux plus grandes profondeurs; c'est le passage de la Lune au-dessus du méridien, qui presse & resserre les torrens de fluide contenus entre la Lune & l'Océan. L'intérieur du globe s'organise; une chaleur féconde part du centre de la terre, & se distribue dans toutes ses parties; les sels, les bitumes & les soufres se composent; les minéraux naissent de plusieurs mêlanges; les veines métalliques s'étendent; les volcans s'allument; l'air di-

laté dans les cavernes souterraines éclate, mugit & donne des secousses au globe. De plus grands prodiges s'opèrent, la vertu magnétique se déploie, l'aimant attire & repousse, il communique sa force, & se dirige vers les pôles du monde. Le fluide électrique circule dans les corps, & le frottement le rend actif. Tels sont les principaux phénomènes du globe que nous habitons, & que DESCARTES entreprend d'expliquer. Il soulève une partie du voile qui les couvre. Mais ce globe est enveloppé d'une masse invisible & flottante, qui est entraînée du même mouvement que la terre, presse sur sa surface & y attache tous les corps : c'est l'atmosphère; Océan élastique, & qui comme le nôtre est sujet à des altérations & à des tempêtes; région détachée de l'homme, & qui par son poids a sur l'homme la plus grande influence; lieu où se rendent sans cesse les particules échappées de tous les êtres; assemblage des ruines de la nature, ou volatilisée par le feu, ou dissoute par l'action de l'air, ou pompée par le Soleil; laboratoire immense, où toutes ces parties isolées & extraites d'un million de corps différens, se réunissent de nouveau, fermentent, se composent, produisent de nouvelles formes, & offrent aux yeux ces météores variés qui étonnent le peuple, & que recherche le Philosophe. DESCARTES, après avoir

parcouru la terre, s'élève dans cette région (24). Déja on commençoit dans toute l'Europe à étudier la nature de l'air. Galilée le premier avoit découvert sa pesanteur. Toricelli avoit mesuré la pression de l'atmosphère. On l'avoit trouvée égale à un cylindre d'eau de même base & de trente-deux pieds de hauteur, ou à une colonne de vif-argent de vingt-neuf pouces. Ces expériences n'étonnent point DESCARTES : elles étoient conformes à ses principes. Il avoit deviné la nature avant qu'on l'eût mesurée. C'est lui qui donne à Pascal l'idée de sa fameuse expérience sur une haute montagne; * expérience qui confirma toutes les autres, parce qu'on vit que la colonne du mercure baissoit, à proportion que la colonne d'air diminuoit en hauteur. Pourquoi Pascal n'a-t-il point avoué qu'il devoit cette idée à DESCARTES? N'étoient-ils pas tous deux assez grands pour que cet aveu pût l'honorer?

Les propriétés de l'air, sa fluidité, sa pesanteur & son ressort le rendent un des agens les plus universels de la nature. De son élasticité naissent les vents. DESCARTES les examine dans leur marche. Il les voit naître sous l'impression du Soleil qui raréfie les vapeurs de l'atmosphère; suivre en-

---

* Le Pui de Dôme en Auvergne.

tre

tre les tropiques le cours de cet aftre ; d'Orient en Occident ; changer de direction à trente degrés de l'équateur ; fe charger de particules glacées, en traverfant des montagnes couvertes de neiges ; devenir fecs & brûlans, en parcourant la Zone torride ; obéir fur les rivages de l'Océan au mouvement du flux & du reflux ; fe combiner par mille caufes différentes des lieux, des météores & des faifons ; former par-tout des courans ou lents ou rapides, plus réguliers fur l'efpace immenfe & libre des mers, plus inégaux fur la terre, où leur direction eft continuellement changée par le choc des forêts, des villes & des montagnes qui les brifent, & qui les réfléchiffent. Il pénètre enfuite dans les atteliers fecrets de la nature ; il voit la vapeur en équilibre fe condenfer en nuage ; il analyfe l'organifation des neiges & des grêles ; il décompofe le tonnerre, & affigne l'origine des tempêtes qui bouleverfent les mers, ou enfeveliffent quelquefois l'Africain & l'Arabe fous des monceaux de fable.

Un fpectacle plus riant vient s'offrir. L'équilibre des eaux fufpendues dans le nuage s'eft rompu ; la verdure des campagnes eft humectée ; la nature rafraîchie fe repofe en filence ; le Soleil brille ; un arc paré de couleurs éclatantes fe deffine dans l'air. DESCARTES en cherche la caufe. Il la trouve dans l'action du Soleil fur les gouttes d'eau qui

D

composent la nue. Les rayons partis de cet astre, tombent sur la surface de la goutte sphérique, se brisent à leur entrée, se réfléchissent dans l'intérieur, ressortent, se brisent de nouveau, & vont tomber sur l'œil qui les reçoit (24). Je ne cherche point à parer DESCARTES d'une gloire étrangère ; je sais qu'avant lui Antonio de Dominis avoit expliqué l'arc-en-ciel par les réfractions de la lumière ; mais je sais que ce Prélat célèbre avoit mêlé plusieurs erreurs à ces vérités. DESCARTES expliqua ce phénomène d'une manière plus précise & plus vraie; il découvrit le premier la cause de l'arc-en-ciel extérieur ; il fit voir qu'il dépendoit de deux réfractions, & de deux réflexions combinées. S'il se trompa dans les raisons qu'il donne de l'arrangement des couleurs, c'est que l'esprit humain ne marche que pas à pas vers la vérité ; c'est qu'on n'avoit point encore analysé la lumière ; c'est qu'on ne savoit point alors qu'elle est composée de sept rayons primitifs, que chaque rayon a un degré de réfrangibilité qui lui est propre, & que c'est de la différence des angles sous lesquels ces rayons se brisent, que dépend l'ordre des couleurs. Ces découvertes étoient réservées à Newton; mais quoique DESCARTES ne connût pas bien la nature de la lumière, quoiqu'il la crût une matière homogène & globuleuse répandue dans l'espace, & qui, poussée par le Soleil, communique en un instant

son impression jusqu'à nous ; quoique la fameuse observation de Rômer, sur les Satellites de Jupiter, n'eût point encore appris aux hommes que la lumière emploie sept à huit minutes à parcourir les trente millions de lieues du Soleil à la terre ; DESCARTES n'en explique pas avec moins de précision, & les propriétés générales de la lumière, & les loix qu'elle suit dans son mouvement, & son action sur l'organe de l'homme. Il représente la vue comme une espèce de toucher, mais un toucher d'une nature extraordinaire & plus parfaite, qui ne s'exerce point par le contact immédiat des corps, mais qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'espace, va saisir ce qui est hors de l'empire de tous les autres sens, & unit à l'existence individuelle de l'homme, l'existence des objets les plus éloignés. C'est par le moyen de la lumière que s'opère ce prodige. Elle est pour l'homme éclairé, ce que le bâton est pour l'aveugle. Par l'un, on voit pour ainsi dire avec ses mains ; par l'autre, on touche avec ses yeux. Mais pour que la lumière agisse sur l'œil, il faut qu'elle traverse des espaces immenses. Ces espaces sont semés de corps innombrables, les uns opaques, les autres transparens ou fluides. DESCARTES suit la lumière dans sa route, & à travers tous ces chocs. Il la voit dans un milieu uniforme se mouvoir en ligne droite ; il la voit se réfléchir sur la surface

des corps ſolides, & toujours ſous un angle égal à celui d'incidence; il la voit enfin, lorſqu'elle traverſe différens milieux, changer ſon cours, & ſe briſer ſelon différentes loix.

La lumière mue en ligne droite, ou réfléchie, ou briſée, parvient juſqu'à l'organe qui doit la recevoir. Quel eſt cet organe étonnant, prodige de la nature, où tous les objets acquièrent tour à tour une exiſtence ſucceſſive; où les eſpaces, les figures & les mouvemens qui m'environnent ſont créés; où les aſtres qui exiſtent à cent millions de lieues, deviennent comme partie de moi-même; où dans un demi-pouce de diamètre eſt contenu l'Univers? Quelles loix préſident à ce méchaniſme? Quelle harmonie fait concourir au même but tant de parties différentes? Descartes analyſe & deſſine toutes ces parties; & celles qui ont beſoin d'un certain degré de convexité pour procurer la vue; & celles qui ſe rétréciſſent ou s'étendent à proportion du nombre de rayons qu'il faut recevoir; & ces humeurs d'une nature comme d'une denſité différente, où la lumière ſouffre trois réfractions ſucceſſives; & cette membrane ſi déliée, compoſée des filets du nerf optique, où l'objet vient ſe peindre; & ces muſcles ſi agiles qui impriment à l'œil tous les mouvemens dont il a beſoin. Par le jeu rapide & ſimultanée de tous ces reſſorts, les rayons raſſemblés viennent peindre ſur

la rétine l'image des objets; & les houppes nerveuses transmettent par leur ébranlement leur impression jusqu'au cerveau. Là finissent les opérations méchaniques, & commencent celles de l'ame. Cette peinture si admirable est encore imparfaite, & il faut en corriger les défauts : il faut apprendre à voir. L'image peinte dans l'œil est renversée; il faut remettre les objets dans leur situation. L'image est double; il faut la simplifier. Mais vous n'aurez point encore les idées de distance, de figure & de grandeur; vous n'avez que des lignes & des angles mathématiques. L'ame s'assure d'abord de la distance, par le sens du toucher & le mouvement progressif. Elle juge ensuite les grandeurs relatives par les distances, en comparant l'ouverture des angles formés au fond de l'œil. Des distances & des grandeurs combinées résulte la connoissance des figures. Ainsi le sens de la vue se perfectionne & se forme par degrés; ainsi l'organe qui touche, prête ses secours à l'organe qui voit; & la vision est en même temps le résultat de l'image tracée dans l'œil, & d'une foule de jugemens rapides & imperceptibles, fruits de l'expérience. DESCARTES sur tous ces objets donne des règles que personne n'avoit encore développées avant lui; il guide la nature, & apprend à l'homme à se servir du plus noble de ses sens. Mais dans un être aussi borné & aussi foible, tout s'altère. Cette organisation si

étonnante eſt ſujette à ſe déranger. Enfin le genre humain eſt en droit d'accuſer la nature, qui l'ayant placé & comme ſuſpendu entre deux infinis, celui de l'extrême grandeur, & celui de l'extrême petiteſſe, a également borné ſa vue des deux côtés, & lui dérobe à jamais les deux extrémités de la chaîne. Graces à l'induſtrie humaine appliquée aux productions de la nature, à l'aide du ſable diſſous par le feu, on a ſu faire de nouveaux yeux à l'homme, preſcrire de nouvelles routes à la lumière, rapprocher l'eſpace, & rendre viſible ce qui ne l'eſt pas. Roger Bacon, dans un ſiècle barbare, prédit le premier ces effets étonnans. Alexandre Spina découvrit les verres concaves & convexes. Métius, artiſan Hollandois, forma le premier téleſcope. Galilée en expliqua le méchaniſme. DESCARTES s'empare de tous ces prodiges; il en développe & perfectionne la théorie; il les crée pour ainſi dire de nouveau, par le calcul mathématique; il y ajoute une infinité de vues, ſoit pour accélérer la réunion des parties de la lumière, ſoit pour la retarder, ſoit pour déterminer les courbes les plus propres à la réfraction, ſoit pour combiner celles qui réunies feront le plus d'effet. Il deſcend même juſqu'à guider la main de l'Artiſte qui façonne les verres; & le compas à la main il lui trace des machines nouvelles pour perfectionner & faciliter ſes travaux. Tels ſont les ob-

jets, telle est la marche de la dioptrique de DESCARTES (25), un des plus beaux monumens de ce grand Homme, qui suffiroit seul pour l'immortaliser, & qui est le premier ouvrage où l'on ait appliqué avec autant d'étendue que de succès la géométrie à la physique. Dès l'âge de vingt ans il avoit jetté un coup d'œil rapide sur la théorie des sons, qui peut-être a tant d'analogie avec celle de la lumière. (26) Il avoit porté une géométrie profonde dans cet art, qui chez les Anciens tenoit aux mœurs, & faisoit partie de la constitution des Etats, qui chez les modernes est à peine créé depuis un siècle, qui chez quelques Nations est encore à son berceau ; art étonnant & incroyable qui peint par le son, & qui par les vibrations de l'air réveille toutes les passions de l'ame. Il applique de même les calculs mathématiques à la science des mouvemens ; il détermine l'effet de ces machines qui multiplient les bras de l'homme, & sont comme de nouveaux muscles ajoutés à ceux qu'il tient de la nature. L'équilibre des forces, la résistance des poids, l'action des frottemens, le rapport des vitesses & des masses, la combinaison des plus grands effets par les plus petites puissances possibles ; tout est ou développé ou indiqué dans quelques lignes que DESCARTES a jettées presqu'au hasard (27). Mais comme, jusques dans les plus petits ouvrages, sa marche est toujours grande & phi-

losophique ; c'est d'un seul principe qu'il déduit les propriétés différentes de toutes les machines qu'il explique.

Un plus grand objet vient se présenter à lui ; une machine plus étonnante composée de parties innombrables, dont plusieurs sont d'une finesse qui les rend imperceptibles à l'œil même le plus perçant ; machine qui par ses parties solides représente des leviers, des cordes, des poulies, des poids & des contre-poids, & est assujettie aux loix de la statique ordinaire ; qui par ses fluides & les vaisseaux qui les contiennent, suit les règles de l'équilibre & du mouvement des liqueurs ; qui par des pompes qui aspirent l'air & qui le rendent, est asservie aux inégalités & à la pression de l'atmosphère ; qui par des filets presque invisibles répandus à toutes ses extrémités, a des rapports innombrables & rapides avec ce qui l'environne ; machine sur laquelle tous les objets de l'Univers viennent agir, & qui réagit sur eux ; qui, comme la plante, se nourrit, se développe & se reproduit, mais qui à la vie végétale joint le mouvement progressif ; machine organisée, méchanique vivante, mais dont tous les ressorts sont intérieurs & dérobés à l'œil, tandis qu'au dehors on ne voit qu'une décoration simple à la fois & magnifique, où sont rassemblés & le charme des couleurs, & la beauté des formes, & l'élégance des contours, & l'harmonie

des proportions : c'eſt le corps humain. DESCARTES oſe le conſidérer dans ſon enſemble & dans tous ſes détails. Cette même activité de génie qui l'avoit fait errer à travers les globes céleſtes, & lui avoit fait parcourir toutes les portions de la nature, après cette courſe dans l'Univers le ramène à lui-même. Il veut ſe rendre compte de ſa vie, de ſes mouvemens, de ſes ſens. Qui lui expliquera un nouvel Univers plus incompréhenſible que le premier ? Ce n'eſt point dans les Auteurs qui ont écrit, qu'il va puiſer ſes connoiſſances ; c'eſt dans la nature. C'eſt elle qu'il conſulte ; c'eſt elle qui fait la raiſon d'un grand homme, & non point ce qu'on a penſé avant lui. On lui demande où ſont ſes livres : les voilà, dit-il, en montrant des animaux qu'il étoit prêt à diſſéquer. L'anatomie créée par Hippocrate, cultivée par Ariſtote, réduite en art par les travaux d'Hérophile & d'Eraſiſtrate ; raſſemblée en corps par Galien, ſuſpendue & preſque anéantie pendant près de onze ſiècles, avoit été ranimée tout-à-coup par Véſale. Depuis cent ans elle faiſoit des progrès en Europe ; mais ſes progrès étoient lents, comme toutes les connoiſſances humaines qui ſont filles du temps. DESCARTES eut auſſi la gloire d'être un des premiers Anatomiſtes de ſon ſiècle : mais comme il étoit né encore plus pour lier des connoiſſances & les ordonner entr'elles, que pour faire des ob-

ſervations, il porta dans l'anatomie ce caractère qui le ſuivoit par-tout. En découvrant l'effet, il remontoit à la cauſe ; en analyſant les parties, il examinoit leurs rapports entr'elles, & leurs rapports avec le tout. Ne cherchez point à le courber long-temps ſur un petit objet ; il veut voir l'enſemble de tout ce qu'il embraſſe. Son eſprit impatient & rapide court au-devant de l'obſervation. Il la précède plus qu'il ne la ſuit. Il lui indique ſa route ; elle marche ; il revient enſuite ſur elle ; il généraliſe d'un coup d'oeil & en un inſtant tout ce qu'elle lui rapporte ; ſouvent il a vu avant qu'elle ait parlé. Que doit-il réſulter d'une pareille marche dans un homme de génie ? Quelques erreurs & de grandes idées, des maſſes de lumière à travers des nuages. C'eſt auſſi ce que l'on trouve dans le Traité de DESCARTES ſur l'homme (28). Il le compoſa après quinze ans d'obſervations anatomiques. Il ſuppoſe d'abord une machine entièrement ſemblable à la nôtre : quand il en ſera temps, il lui donnera une ame. Mais d'abord il veut voir ce que le méchaniſme ſeul peut produire dans un pareil ouvrage : il lui met ſeulement dans le cœur un feu ſecret & actif, ſemblable à celui qui fait bouillonner les liqueurs nouvelles. Dès ce moment s'exécutent toutes les fonctions qui ſont indépendantes de l'ame. La reſpiration appelle & chaſſe l'air tour à tour. L'eſtomac devient un fourneau chymique ;

où des liqueurs en fermentation servent à la dissolution & à l'analyse des nourritures. Ces parties décomposées passent par différens canaux, se rassemblent dans des réservoirs, s'épurent dans leur cours, se transforment en sang, augmentent & développent la masse solide de la machine, & deviennent une portion d'elle-même. Le sang, comme un torrent rapide, circule par des routes innombrables; il se sépare, il se réunit, porté par les artères aux extrémités de la machine, & ramené par les veines des extrémités vers le coeur. Le cœur est le centre de ce grand mouvement, & le foyer de la vie interne: c'est de-là qu'elle se distribue. Au dehors tous les mouvemens s'opèrent. Du cerveau partent des faisceaux de nerfs qui s'épanouissent & se développent aux extrémités, & vont former l'organe du sentiment. Les uns sont propres à réfléchir les atômes imperceptibles de la lumière; les autres les vibrations des corps sonores; ceux-ci ne seront ébranlés que par les particules odorantes; ceux-là par les esprits & les sels qui se détacheront des alimens & des liqueurs; les derniers enfin, dispersés sur toute la surface de la machine, ne peuvent être heurtés que par le contact & les parties grossières des corps solides: ainsi se forment les sens. Chaque objet extérieur vient donner une secousse à l'organe qui lui est propre. Les nerfs qui le composent, ainsi qu'une corde

tendue, portent cet ébranlement jusqu'au cerveau : là est le réservoir de ces esprits subtils & rapides, partie la plus déliée du sang, émanations aëriennes ou enflammées & invisibles comme impalpables. A l'impression que le cerveau reçoit, ces soufles volatils courent rapidement dans les nerfs ; ils passent dans les muscles. Ceux-ci sont des ressorts élastiques qui se tendent ou se détendent, des cordes qui s'allongent ou se racourcissent, selon la quantité du fluide nerveux qui les remplit ou qui en sort. De cette compression ou dilatation des muscles, résultent tous les mouvemens. Les esprits animaux, principes moteurs, sont eux-mêmes dans une éternelle agitation ; & tandis que les uns achèvent de se former & se volatilisent dans le laboratoire, que les autres au premier signal s'élancent rapidement, une foule innombrable dispersée déja dans la machine, circule dans tous les membres, suit les dernières ramifications des nerfs, va, vient, descend, remonte, & porte par-tout la vie, l'activité & la souplesse. Prenez maintenant une ame & mettez-la dans cette machine ; aussi-tôt naît un ordre d'opérations nouvelles. Descartes place cette ame dans le cerveau, parce que c'est là que se porte le contre-coup de toutes les sensations ; c'est de-là que part le principe des mouvemens ; c'est là qu'elle est avertie par des messagers rapides de tout

ce qui se passe aux extrémités de son empire ; c'est de-là qu'elle distribue ses ordres. Les nerfs sont ses ministres & les exécuteurs de ses volontés. Le cerveau devient comme un sens intérieur, qui contient pour ainsi dire le résultat de tous les sens du dehors. Là se forme une image de chaque objet. L'ame voit l'objet dans cette image quand il est présent ; & c'est la perception. Elle la reproduit d'elle-même, quand l'objet est éloigné ; & c'est l'imagination. Elle en fait au besoin renaître l'idée avec la conscience de l'avoir eue ; & c'est la mémoire. A chacune de ces opérations de l'ame correspond une modification particulière dans les fibres du cerveau, ou dans le cours des esprits ; & c'est la chaîne invisible des deux substances. Mais l'ame a deux facultés bien distinctes : elle est à la fois intelligente & sensible. Dans quelques-unes de ses fonctions, elle exerce & déploie un principe d'activité, elle veut, elle choisit, elle compare ; dans d'autres elle est passive : ce sont des émotions qu'elle éprouve, mais qu'elle ne se donne pas, & qui lui arrivent des objets qui l'environnent. Telle est l'origine des passions, présent utile & funeste. Le Philosophe errant aux pieds du Vésuve, ou à travers les rochers noircis de l'Islande, ou sur les sommets sauvages des Cordelières, entraîné par le désir de connoître, approche de la bouche des volcans ; il en mesure

pouvoir le remplir seul ; mais pressé par le temps, il se hâtoit d'en exécuter quelques parties, & croyoit que les siècles & le genre humain acheveroient le reste. Il invitoit les hommes de toutes les Nations & de tous les siècles à s'unir ensemble ; & pour rassembler tant de forces dispersées, pour faire disparoître les distances, pour faciliter la correspondance rapide des esprits dans les lieux & dans les temps, il osa concevoir l'idée d'une Langue universelle qui établiroit des signes généraux pour toutes les pensées, de même qu'il y en a pour exprimer tous les nombres ; projet aussi singulier que hardi, que plusieurs Philosophes célèbres ont renouvelé, qui sans doute a donné à Léibnitz l'idée d'un alphabet des pensées humaines ; & qui, s'il est exécuté un jour, sera probablement l'époque d'une révolution dans l'esprit humain.

J'ai tâché de suivre DESCARTES dans tous ses ouvrages ; j'ai parcouru presque toutes les idées de cet homme extraordinaire ; j'en ai développé quelques-unes ; j'en ai indiqué d'autres. Il a été aisé de suivre la marche de sa philosophie & d'en saisir l'ensemble. On l'a vu commencer par tout abattre, afin de tout reconstruire ; on l'a vu jetter des fondemens profonds, s'assurer de l'évidence & des moyens de la reconnoître ; descendre dans son ame pour s'élever à Dieu ; de Dieu redescendre à tous les êtres créés ; attacher à cette cause tous

les principes de ſes connoiſſances ; ſimplifier ces principes pour leur donner plus de fécondité & d'étendue, car c'eſt la marche du génie comme de la nature ; appliquer enſuite ces principes à la théorie des planètes, aux mouvemens des cieux, aux phénomènes de la terre, à la nature des élémens, aux prodiges des météores, aux effets & à la marche de la lumière, à l'organiſation des corps brutes, à la vie active des êtres animés ; terminant enfin cette grande courſe par l'homme, qui étoit l'objet & le but de ſes travaux ; développant par-tout des loix méchaniques qu'il a devinées le premier, deſcendant toujours des cauſes aux effets, enchaînant tout par des conſéquences néceſſaires, joignant quelquefois l'expérience aux ſpéculations, mais alors même maîtriſant l'expérience par le génie ; éclairant la phyſique par la géométrie, la géométrie par l'algèbre, l'algèbre par la logique, la médecine par l'anatomie, l'anatomie par les méchaniques ; ſublime même dans ſes fautes, méthodique dans ſes égaremens (31), utile par ſes erreurs, forçant l'admiration & le reſpect lors même qu'il ne peut forcer à penſer comme lui.

Si on cherche les grands Hommes modernes avec qui on peut le comparer, on en trouvera trois ; Bacon, Léibnitz & Newton. Bacon parcourut toute la ſurface des connoiſſances humaines ; il jugea les ſiècles paſſés, & alla au-devant des ſiècles à

venir ; mais il indiqua plus de grandes choſes qu'il n'en exécuta ; il conſtruiſit l'échafaud d'un édifice immenſe, & laiſſa à d'autres le ſoin de conſtruire l'édifice. Léibnitz fut tout ce qu'il voulut être ; il porta dans la philoſophie une hauteur d'intelligence digne des ouvrages de Dieu : mais il ne traita la ſcience de la nature que par lambeaux ; & ſes ſyſtèmes métaphyſiques ſemblent plus faits pour étonner & accabler l'homme que pour l'éclairer. Newton a créé une optique nouvelle, & démontré les rapports de la gravitation dans les cieux. Je ne prétends point ici diminuer la gloire de ce grand Homme ; mais je remarque ſeulement tous les ſecours qu'il a eus pour ces grandes découvertes. Je vois que Galilée lui avoit donné la théorie de la peſanteur ; Képler, les loix des aſtres dans leurs révolutions ; Huyghens, la combinaiſon & les rapports des forces centrales & des forces centrifuges ; Bacon, le grand principe de remonter des phénomènes vers les cauſes ; DESCARTES, ſa méthode pour le raiſonnement, ſon analyſe pour la géométrie, une foule innombrable de connoiſſances pour la phyſique, & plus que tout cela peut-être, la deſtruction de tous les préjugés. La gloire de Newton a donc été de profiter de tous ces avantages, de raſſembler toutes ces forces étrangères, d'y joindre les ſiennes propres qui étoient immenſes, & de les enchaîner toutes par les calculs d'une

géométrie auſſi ſublime que profonde. Si maintenant je rapproche DESCARTES de ces trois Hommes célèbres, j'oſerai dire qu'il avoit des vues auſſi nouvelles & bien plus étendues que Bacon; qu'il a eu l'éclat & l'immenſité du génie de Léibnitz, mais bien plus de conſiſtance & de réalité dans ſa grandeur; qu'enfin il a mérité d'être mis à côté de Newton, parce qu'il a créé une partie de Newton, & qu'il n'a été créé que par lui-même; parce que, ſi l'un a découvert plus de vérités, l'autre a ouvert la route de toutes les verités; Géomètre auſſi ſublime, quoiqu'il n'ait point fait un auſſi grand uſage de la géométrie; plus original par ſon génie, quoique ce génie l'ait ſouvent trompé; plus univerſel dans ſes connoiſſances comme dans ſes talens, quoique moins ſage & moins aſſuré dans ſa marche; ayant peut-être en étendue ce que Newton avoit en profondeur; fait pour concevoir en grand, mais peu fait pour ſuivre les détails, tandis que Newton donnoit aux plus petits détails l'empreinte du génie; moins admirable ſans doute pour la connoiſſance des cieux, mais bien plus utile pour le genre humain, par ſa grande influence ſur les eſprits & ſur les ſiècles.

C'eſt ici le vrai triomphe de DESCARTES. C'eſt là ſa grandeur. Il n'eſt plus; mais ſon eſprit vit encore. Cet eſprit eſt immortel; il ſe répand de na-

tion en nation, & de ſiècle en ſiècle. Il reſpire à Paris, à Londres, à Berlin, à Léipſik, à Florence. Il pénètre à Pétersbourg; il pénétrera un jour juſques dans ces climats où le genre humain eſt encore ignorant & avili; peut-être il fera le tour de l'univers.

On a vu dans quel état étoient les ſciences au moment où DESCARTES parut; comment l'autorité enchaînoit la raiſon; comment l'être qui penſe avoit renoncé au droit de penſer. Il en eſt des eſprits comme de la nature phyſique : l'engourdiſſement en eſt la mort : il faut de l'agitation & des ſecouſſes. Il vaut mieux que les vents ébranlent l'air par des tempêtes, que ſi tout demeuroit dans un éternel repos. DESCARTES donna l'impulſion à cette maſſe immobile. Ce mouvement cauſa plus d'un naufrage; mais la nature languiſſante fut ranimée, les reſſorts affaiſſés ſe relevèrent, & la vie circula. Quel fut l'étonnement de l'Europe, lorſqu'on vit paroître tout-à-coup cette Philoſophie ſi hardie & ſi nouvelle! Peignez-vous des eſclaves qui marchent courbés ſous le poids de leurs fers : ſi tout-à-coup un d'entre eux, jaloux des droits de l'homme défigurés en lui, briſe ſa chaîne d'indignation, & fait retentir à leurs oreilles le nom doux & ſacré de liberté, ils s'agitent, ils frémiſſent, ils ſecouent leurs fers, & des débris de leurs chaînes rompues, ils accablent leurs tyrans. Tel eſt le mou-

vement qui se fit dans les esprits d'un bout de l'Europe à l'autre. Cette masse nouvelle de connoissances que DESCARTES y avoit jettée, se joignit à la fermentation de son esprit. Réveillé par de si grandes idées, & par un si grand exemple, chacun appelle son ame & juge ses pensées. Chacun discute ses opinions. La raison de l'univers n'est plus celle d'un homme qui existoit il y a quinze siècles; elle est dans l'ame de chacun; elle est dans l'évidence & dans la clarté des idées. La pensée esclave depuis deux mille ans, se relève avec un noble orgueil, & avec la conscience de sa grandeur. De toutes parts on crée des principes, & on les suit. On interroge la nature, & non plus les hommes. La France, l'Italie, l'Allemagne & l'Angleterre travaillent sur le même plan. La méthode même de DESCARTES apprend à connoître & à combattre ses erreurs. Tout se perfectionne, ou du moins tout avance. Les mathématiques deviennent plus fécondes, les méthodes plus simples. L'algèbre portée si loin par DESCARTES, est perfectionnée par Halley; & le grand Newton y ajoute encore. L'analyse est appliquée au calcul de l'infini, & produit une nouvelle branche de géométrie sublime. Plusieurs hommes célèbres portent cet édifice à une hauteur immense : l'Allemagne & l'Angleterre se divisent sur cette grande découverte, comme l'Espagne & le Portugal sur la conquête des Indes.

L'application de la Géométrie à la Physique devient plus étendue & plus vaste. Newton fait sur les mouvemens des corps céleſtes, ce que DESCARTES avoit fait ſur la dioptrique, & ſur quelques parties des météores. Les loix de Képler ſont démontrées par le calcul. La marche elliptique des planètes eſt expliquée. La gravitation univerſelle étonne l'univers par la fécondité & la ſimplicité de ſon principe. Cette application de la Géométrie s'étend à toutes les branches de la Phyſique, depuis l'équilibre des liqueurs, juſqu'aux derniers balancemens des comètes dans leurs routes les plus écartées. Ces aſtres errans ſont mieux connus. DESCARTES les avoit tirés pour jamais de la claſſe des météores, en les fixant au nombre des planètes. Newton rend compte de l'excentricité de leurs orbites. Halley, d'après quelques points donnés, détermine le cours & fixe la marche de vingt-quatre comètes. Les inégalités de la Lune ſont calculées. On découvre l'anneau & les ſatellites de Saturne, On ſait des ſatellites de Jupiter l'uſage le plus important pour la navigation. Les cieux ſont connus comme la terre. La terre change de forme; ſon équateur s'élève, & ſes poles s'applatiſſent; & la différence de ſes deux diamètres eſt meſurée. Des obſervatoires s'élèvent auprès des digues de la Hollande, ſous le ciel de Stockholm, & parmi les glaces de la Ruſſie. Toutes les ſciences

ſuivent cette impulſion générale. La Phyſique particulière créée par le génie de DESCARTES, s'étend, & affermit ſa marche par les expériences. Il eſt vrai qu'il avoit peu ſuivi cette route ; mais ſa méthode, plus puiſſante que ſon exemple, devoit y ramener. Les prodiges de l'électricité ſe multiplient. Les déclinaiſons de l'aiguille aimantée s'obſervent ſelon la différence des lieux & des temps. Halley trace dans toute l'étendue du globe, une ligne qui ſert de point fixe, où la déclinaiſon commence, & qui bien conſtatée peut-être pourroit tenir lieu des longitudes. L'optique devient une ſcience nouvelle, par les découvertes ſublimes ſur les couleurs. La dioptrique de DESCARTES n'eſt plus la borne de l'eſprit humain. L'art d'agrandir la vue s'étend. On ſubſtitue, pour lire dans les cieux, les métaux aux verres, & la réflexion de la lumière à la réfraction. La chymie, qui auparavant étoit preſque iſolée, s'unit aux autres ſciences. On l'applique à la fois à la Phyſique, à l'Hiſtoire naturelle, & à la Médecine. La circulation du ſang découverte par Harvey, embraſſée & défendue par DESCARTES, devient la ſource d'une foule de vérités. Le méchaniſme du corps humain eſt étudié avec plus de zèle & de ſuccès. On découvre des vaiſſeaux inconnus & de nouveaux réſervoirs. Borelli tente d'aſſujettir au calcul géométrique les mouvemens des animaux. Leuwenhoek, le micros-

cope à la main, surprend ces atomes vivans qui semblent être les élémens de la vie de l'homme. Ruisch perfectionne l'art de donner par des injections une nouvelle vie à ce qui est mort. Malpighi transporte l'anatomie aux plantes, & remplit un projet que DESCARTES n'avoit pas eu le temps d'exécuter. Son génie respire encore après lui dans la métaphysique. C'est lui qui, dans Mallebranche, démêle les erreurs de l'imagination & des sens. C'est lui qui, dans Loke, combat & détruit les idées innées, fait l'analyse de l'esprit humain, & pose d'une main hardie les limites de la raison. C'est lui qui, de nos jours, a attaqué & renversé les systêmes (32). Son influence ne s'est point bornée à la Philosophie. Semblable à cette ame universelle des Stoïciens répandue dans toute la nature, & agitant toute sa masse, l'esprit de DESCARTES est par-tout. On l'a appliqué aux Lettres & aux Arts comme aux Sciences. Si dans tous les genres on va saisir les premiers principes; si la métaphysique des arts est créée; si on a cherché dans les idées éternelles de la nature, les règles du goût pour tous les pays & pour tous les siècles; si on secoué cette superstition antique qui jugeoit mal, parce qu'elle admiroit trop, & donnoit des entraves au génie, en resserrant trop sa sphère; si on porte le flambeau dans l'intérieur de toutes nos connoissances; si l'esprit fermente & s'agite pour reculer

toutes les bornes ; si on veut savoir sur tous les objets le degré de vérité qui appartient à l'homme ; c'est là l'ouvrage de DESCARTES. L'Astronome, le Géomètre, le Métaphysicien, le Grammairien, le Moraliste, l'Orateur, le Politique, le Poëte, tous ont une portion de cet esprit qui les anime. Il a guidé également Pascal & Corneille, Loke & Bourdaloue, Newton & Montesquieu. Telle est la trace profonde & l'empreinte marquée de l'homme de génie sur l'univers. Il n'existe qu'un moment ; mais cette existence est employée toute entière à quelque grande opération qui étonne la nature, & change la direction des choses pour plusieurs siècles. Ainsi peut-être, s'il étoit vrai que l'axe incliné de la terre pût être un jour relevé par le mouvement d'un de ces astres qui souvent se rapprochent de nous, son passage dans notre orbite seroit rapide, & à peine de quelques jours ; mais les effets de ce passage seroient éternels, & se répandroient sur des générations qui n'auroient jamais vu luire cet astre sur leur tête (33).

Arrêtons-nous maintenant sur celui à qui ce foible genre humain a eu tant d'obligation, & à qui la postérité la plus reculée sera encore redevable. Quels honneurs lui a-t-on rendus de son vivant ? Quelles statues lui a-t-on élevées dans sa patrie ? Quelles acclamations retentissoient sur son passage, dans le pays qu'il habitoit ? Quels

hommages a-t-il reçu de l'Univers ?... Que parlons-nous, d'hommages, & de ftatues, & d'honneurs ? Oublions-nous qu'il s'agit d'un grand homme ? Oublions-nous qu'il a vécu parmi des hommes ? Parlons plutôt & de la rage des perfécutions, & de l'acharnement de la haine, & des tourmens de l'envie, & des noirceurs de la calomnie, & de tout ce qui a été & fera éternellement le partage de l'homme qui aura le malheur de s'élever au-deffus de fon fiècle. DESCARTES l'avoit prévu. Il connoiffoit trop les hommes pour ne les pas craindre. Il avoit été averti par l'exemple de Galilée Il avoit vu dans la perfonne de ce vieillard, la vérité en cheveux blancs chargée de fers, & traînée indignement dans les prifons (34). La coupe de Socrate, les chaînes d'Anaxagore, la fuite & l'empoifonnement d'Ariftote, les malheurs d'Héraclite, les calomnies infenfées contre Gerbert, les gémiffemens plaintifs de Roger Bacon fous les voûtes d'un cachot, l'incendie excité contre Ramus, & les poignards qui l'affaffinèrent (35), les buchers allumés en cent lieux pour confumer des malheureux qui ne penfoient pas comme leurs concitoyens, tant d'autres qui avoient été errans & profcrits fur la terre, fans afile & fans protecteurs, emportant avec eux, de pays en pays, la vérité fugitive & bannie du monde, tout l'avertiffoit du danger qui le menaçoit ; tout lui crioit que le dernier des

crimes que l'on pardonne, eſt celui d'annoncer des vérités nouvelles. Mais la vérité, ſemblable au feu qui agit en tout ſens pour rompre ſa priſon, fait effort pour ſe répandre. Elle n'eſt point à l'homme qui la conçoit; elle appartient à l'Univers, & cherche à s'y élancer. DESCARTES crut même qu'il en devoit compte au Dieu qui la lui donnoit. Il ſe dévoua donc (36); & graces aux paſſions humaines, il ne tarda point à recueillir les fruits de ſa généreuſe réſolution.

Il y avoit alors en Hollande un de ces hommes qui ſont offuſqués de tout ce qui eſt grand, qui, aux vues étroites de la médiocrité, joignent toutes les hauteurs du deſpotiſme, inſultent à ce qu'ils ne comprennent pas, couvrent leur foibleſſe par leur audace, & leur baſſeſſe par leur orgueil, intriguans fanatiques, pieux calomniateurs, qui prononcent ſans ceſſe le mot de Dieu & l'outragent, n'affectent de la Religion que pour nuire, ne font ſervir le glaive des loix qu'à aſſaſſiner, ont aſſez de crédit pour inſpirer des fureurs ſubalternes, eſpèces de monſtres nés pour perſécuter & pour haïr, comme le tigre eſt né pour dévorer. Ce fut un de ces hommes qui s'éleva contre DESCARTES (37). Il ne ſeroit peut-être pas inutile à l'hiſtoire de l'eſprit humain & des paſſions, de peindre toutes les intrigues & la marche de ce perſécuteur; de le faire voir, du moment qu'il conçut le deſſein de perdre DESCAR-

TES, travaillant d'abord ſourdement & en ſilence ; ſemant dans les eſprits des idées & des ſoupçons vagues d'athéïſme ; nourriſſant ces ſoupçons par des libelles & des noirceurs anonymes ; ſuivant de l'œil & ſans ſe découvrir, les progrès de la fermentation générale ; au moment d'éclater, briguant la première place de ſon Corps, afin de pouvoir joindre l'autorité à la haine ; alors marchant à découvert, armant contre DESCARTES & le peuple & les Magiſtrats, & les fureurs ſacrées des Miniſtres ; le peignant à tous les yeux comme un athée qui commençoit par briſer les autels, & finiroit par bouleverſer l'Etat ; invoquant à grands cris la Religion & les Loix. Il faudroit raconter comment ce grand homme fut cité au ſon de la cloche, & ſur le point d'être traîné comme un vil criminel ; comment enſuite, pour lui ôter même la reſſource de ſe juſtifier, on travailla à le condamner en ſilence, & ſans qu'il en pût être averti ; comment ſon affreux perſécuteur, s'il ne pouvoit le perdre tout-à-fait, vouloit du moins le faire proſcrire de la Hollande, vouloit faire conſumer dans les flammes ces livres d'un athée, où l'athéïſme eſt combattu ; comment il avoit déja tranſigé avec le bourreau d'Utrecht, pour qu'on allumât un feu d'une hauteur extraordinaire, afin de mieux frapper les yeux du peuple. Le Barbare eût voulu que la flamme du bucher pût être apperçue en même temps de tous les lieux

de la Hollande, de la France, de l'Italie, & de l'Angleterre. Déja même il se préparoit à répandre dans toute l'Europe ce récit flétrissant, afin que chassé des sept Provinces, DESCARTES fût banni du monde entier, & que par-tout où il arriveroit, il se trouvât devancé par sa honte. Mais c'est à l'histoire à entrer dans ces détails; c'est à elle à marquer d'une ignominie éternelle le front du calomniateur; c'est à elle à flétrir ces Magistrats insensés, qui, dupes d'un scélérat, servoient d'instrument à la haine, & combattoient pour l'envie. Et que prétendoient-ils avec leurs flammes & leurs buchers? Croyoient-ils dans cet incendie étouffer la voix de la vérité? Croyoient-ils faire disparoître la gloire d'un grand homme? Il dépend de l'envie & de l'autorité injuste, de forger des chaînes, & de dresser des échafauds; mais il ne dépend point d'elle d'anéantir la vérité, & de tromper la justice des siècles.

Tel est le sort que DESCARTES éprouva en Hollande. Dans son pays je le vois presque inconnu, regardé avec indifférence par les uns, attaqué & combattu par les autres, recherché de quelques Grands comme un vain spectacle de curiosité, ignoré ou calomnié à la Cour (38). Je vois sa famille le traiter avec mépris. Je vois son frère, dont tout le mérite peut-être étoit de partager son nom, parler avec dédain d'un frère qui, né gentilhomme, s'étoit abaissé jus-

qu'à se faire Philosophe (39), & mettre au nombre des jours malheureux, celui où DESCARTES naquit pour déshonorer sa race par un pareil métier. O préjugés! O imbécille fierté des places & du rang! Il importe de conserver ces traits à la postérité, pour apprendre, s'il se peut, aux hommes à rougir. Où sont aujourd'hui ceux qui, à la vue de DESCARTES, sourioient dédaigneusement, & disoient avec une risible hauteur : c'est un homme qui écrit. Ils ne sont plus. Ont-ils jamais été? Mais l'homme de génie vivra éternellement. Son nom fait l'orgueil de ses compatriotes; sa gloire est un dépôt que les siècles se transmettent, & qui est sous la garde de la justice & de la vérité. Il est vrai que le grand homme trouve quelquefois la considération de son vivant; mais il faut presque toujours qu'il la cherche à trois cents lieues de lui. DESCARTES persécuté en Hollande, & méconnu en France, comptoit parmi ses admirateurs & ses disciples, la fameuse Princesse Palatine, Princesse qui est du petit nombre de celles qui ont placé la Philosophie à côté du trône (40). Elle étoit digne d'interroger DESCARTES; & DESCARTES étoit digne de l'instruire. Leur commerce n'étoit point un trafic de flatteries & de mensonges de la part de DESCARTES, de protection & de hauteurs de la part d'Elisabeth. Dieu, la nature, l'homme, ses malheurs & les moyens qu'il a d'être heureux, ses devoirs & ses foiblesses, la

chaîne morale de tous ses rapports, voilà le sujet de leurs entretiens & de leurs lettres. C'est ainsi que les Philosophes doivent s'entretenir avec les Grands. La nature avoit destiné à DESCARTES un autre disciple encore plus célèbre. C'étoit la fille de Gustave Adolphe, c'étoit l'immortelle Christine. (41) Elle étoit née avec une de ces ames encore plus singulières que grandes, qui semblent jettées hors des routes ordinaires, & qui étonnent toujours, même lorsqu'on ne les admire pas. Enthousiaste du génie & des ames fortes, le grand Condé, DESCARTES & Sobieski avoient droit dans son cœur aux mêmes sentimens. Viens, dit-elle à DESCARTES : je suis Reine, & tu es Philosophe. Faisons un traité ensemble. Tu annonceras la vérité, & je te défendrai contre tes ennemis. Les murs de mon Palais seront tes ramparts. C'est donc l'espérance de trouver un abri contre la persécution, qui seule put attirer DESCARTES à Stockholm. Sans ce motif, auroit-il été se fixer auprès d'un trône ? Qu'est-ce qu'un homme tel que DESCARTES a de commun avec les Rois ? Leur ame, leur caractère, leurs passions, leur langage, rien ne se ressemble ; ils ne sont pas même faits pour se rapprocher ; leur grandeur se choque & se repousse. Mais s'il fut forcé par le malheur de se réfugier dans une Cour, il eut du moins la gloire de n'y pas démentir sa conduite. Il y vécut tel qu'il avoit vécu dans le

fond de la Nort-Hollande. Il osa y avoir des mœurs & de la vertu ; il ne fut ni vil, ni bas, ni flatteur. Il ne fut point le lâche complaisant des Princes ni des Grands. Il ne crut point qu'il devoit oublier la Philosophie pour la fortune. Il ne brigua point ces places qui n'agrandissent jamais ceux qui sont petits, & rabaisseroient plutôt ceux qui sont Grands. Et comment DESCARTES auroit-il pu avoir de telles pensées ? Celui qui est sans cesse occupé à méditer sur l'éternité, sur le temps, sur l'espace, ne doit-il pas contracter une habitude de grandeur, qui de son esprit passe à son ame ? Celui qui mesure la distance des astres, & voit Dieu au-delà ; celui qui se transporte dans le Soleil ou dans Saturne, pour y voir l'espace qu'occupe la terre, & qui cherche alors vainement ce point égaré comme un sable à travers les mondes, reviendra-t-il sur ce grain de poussière, pour y flatter, pour y ramper, pour y disputer ou quelques honneurs ou quelques richesses ? Non : il vit avec Dieu & avec la nature. Il abandonne aux hommes les objets de leurs passions, & poursuit le cours de ses pensées qui suivent le cours de l'univers. Il s'applique à mettre dans son ame l'ordre qu'il contemple ; ou plutôt son ame se monte insensiblement au ton de cette grande harmonie. Je ne louerai donc point DESCARTES de n'avoir été ni intriguant ni ambitieux. Je ne le louerai point d'avoir été frugal, modéré, bienfaisant,

bienfaifant, pauvre à la fois & généreux, fimple comme le font tous les grands Hommes, plein de refpect, comme Newton, pour la Divinité, comme lui fidelle à la Religion, aimant à s'occuper dans la retraite & avec fes amis, de l'idée de Dieu. Malheur à celui qui ne trouveroit pas dans cette idée fi grande & fi confolante, les plus doux momens de fa vie! D'ailleurs, toutes ces vertus ne diftinguoient point un homme aux fiècles de nos pères. Mais je remarquerai que, quoique fa fortune ne pût pas fuffire à fes projets, jamais il n'accepta les fecours qu'on lui offrit. Ce n'étoit pas qu'il fût effrayé de la reconnoiffance; un pareil fardeau n'épouvante point une ame vertueufe; mais le droit d'être le bienfaiteur d'un grand Homme, eft un droit trop beau pour qu'il l'accorde avec indifférence : des ames vulgaires ne méritent point un tel honneur. Ainfi penfoit DESCARTES (42). Avec fes fentimens, fon génie & fa gloire, il dut trouver l'envie à Stockholm, comme il l'avoit trouvée à Utrecht, à la Haye, & dans Amfterdam. L'envie le fuivoit de ville en ville, & de climat en climat. Elle avoit franchi les mers avec lui; elle ne ceffa de le pourfuivre, que lorfqu'elle vit entre elle & lui un tombeau (43). Alors elle fourit un moment fur fa tombe, & courut dans Paris, où la renommée lui dénonçoit Corneille & Turenne.

Hommes de génie, de quelque pays que vous ſoyez, voilà votre ſort. Les malheurs, les perſécutions, les injuſtices, le mépris des Cours, l'indifférence du Peuple, les calomnies de vos rivaux, ou de ceux qui croiront l'être, l'indigence, l'exil, & peut-être une mort obſcure à cinq cent lieues de votre patrie, voilà ce que je vous annonce. Faut-il que pour cela vous renonciez à éclairer les hommes? Non, ſans doute; & quand vous le voudriez, en êtes-vous les maîtres? Etes-vous les maîtres de dompter votre génie, & de réſiſter à cette impulſion rapide & terrible qu'il vous donne? N'êtes-vous pas nés pour penſer, comme le Soleil pour répandre ſa lumière? N'avez-vous pas reçu, comme lui, votre mouvement? N'êtes-vous pas une des plus nobles parties de la conſtitution de cet Univers? Obéiſſez donc à la loi qui vous domine, & gardez-vous de vous croire infortunés. Que ſont tous vos ennemis auprès de la vérité? Elle eſt éternelle, & le reſte paſſe. La vérité fait votre récompenſe; elle eſt l'aliment de votre génie; elle eſt le ſoutien de vos travaux. Des milliers d'hommes, ou inſenſés, ou indifférens, ou barbares, vous perſécutent ou vous mépriſent; mais dans le même temps il y a des ames ſublimes avec qui les vôtres correſpondent d'un bout de la terre à l'autre. Songez que ces ames ſouffrent & penſent avec vous. Songez que les Socrates & les Platons morts il y a deux mille ans, ſont vos

amis. Songez que dans les ſiècles à venir il y aura d'autres ames qui vous entendront de même, & que leurs penſées ſeront les vôtres. Vous ne formez qu'un peuple & qu'une famille avec tous les grands Hommes qui furent autrefois ou qui seront un jour. Voulez-vous renoncer à ce grand héritage? Voulez-vous que cette race immortelle & divine s'éteigne en vous? Votre ſort n'eſt pas d'exiſter dans un point de l'eſpace ou de la durée, comme la foule des êtres. Vivez pour tous les pays & pour tous les ſiècles. Etendez votre vie ſur celle du genre humain. Portez vos idées encore plus haut : ne voyez-vous point le rapport qui eſt entre Dieu & votre ame? Prenez devant lui cette noble aſſurance qui ſied ſi bien à un ami de la vérité. Quoi! Dieu vous voit, vous entend, vous approuve, & vous feriez malheureux! Enfin, s'il vous faut le témoignage des hommes, j'oſe encore vous le promettre, non point foible & incertain, comme il l'eſt pendant ce rapide inſtant de la vie, mais univerſel & durable, pendant la vie des ſiècles. Voyez la poſtérité qui s'avance, & qui dit à chacun de vous : Mon fils, eſſuie tes larmes; je viens te rendre juſtice, & finir tes maux. C'eſt moi qui fais la vie des grands Hommes. C'eſt moi qui ai vengé DESCARTES de ceux qui l'outrageoient. C'eſt moi qui, du milieu des rochers & des glaces, ai tranſporté ſes cendres dans Paris. C'eſt

moi qui flétris les calomniateurs, & anéantis les hommes qui abusent de leur pouvoir. C'est moi qui regarde avec mépris ces mausolées élevés dans plusieurs Temples à des hommes qui n'ont été que puissans, & qui honore comme sacrée la pierre brute qui couvre la cendre de l'homme de génie. O mon fils! souviens-toi que ton ame est immortelle, & que ton nom le sera. Le temps fuit, les momens se succèdent, le songe de la vie s'écoule. Attends, & tu vas vivre; & tu pardonneras à ton siècle ses injustices, aux oppresseurs leur cruauté, à la nature de t'avoir choisi pour instruire & pour éclairer les hommes.

FIN.

NOTES
SUR L'ÉLOGE DE DESCARTES.

PAge 6. (1) Comme le but principal de ce discours est de faire connoître la marche de l'esprit humain dans les sciences & dans l'étude de la nature, on a cru qu'il ne seroit pas inutile de tracer ici un tableau court & rapide des opinions & des erreurs qui avant Descartes s'étoient élevées & écroulées successivement. On verra par quels efforts l'esprit humain parvient à quelques connoissances; on verra combien il est sujet à s'égarer dans les systèmes; quelles sont les premières idées qui se sont présentées aux hommes; comment ces idées se sont perfectionnées peu-à-peu; quels sont les siècles dans lesquels la philosophie a fait quelques pas; quels sont ceux où elle s'est arrêtée. On sera même en état de mieux juger Descartes. Pour le bien voir, il faut le placer entre tous les Philosophes qui l'ont précédé, & tous ceux qui l'ont suivi. C'est le moyen de connoître ce qu'il tient des uns, & ce que les autres tiennent de lui : ainsi on pourra mesurer le chemin qu'un seul homme a fait faire à tous les autres hommes. La philosophie née de nos besoins & de l'activité de ce principe qui nous tourmente & nous anime, est presque aussi ancienne que le monde. Dès que l'homme vit luire des astres sur sa tête, & sentit autour de lui la nature, il sortit de lui-même, il voulut voir & observer. Dès ce moment des personnes choisies renoncèrent à toutes les passions pour celle de connoître. L'Egypte eut ses Prêtres philosophes, la Perse ses Mages, l'Inde & l'Ethiopie ses Gymnosophistes, l'Assyrie ses Chaldéens. Les Scythes vertueux & barbares & les Celtes sauvages eurent, comme les Orientaux, des Prêtres de la nature qui cherchoient la philosophie dans les forêts & sur les montagnes. Ceux qui étoient nés sous un ciel serein, portèrent leurs premiers regards vers les cieux. Babylone & la Lybie eurent des observations astronomiques. Les Disciples d'Atlas découvrent par les phases de la Lune, le principe de sa lumière. On partage le temps, & l'on règle l'année sur le cours du Soleil. La Géométrie naît sur les bords du Nil. L'Inde & la Perse deviennent aussi le berceau des connoissances. L'homme porte ses regards autour de lui. Il commence à distinguer les propriétés des corps, & jette les fondemens de l'Histoire naturelle. Mais dans ces premiers âges la philosophie est encore barbare. L'esprit humain dans son enfance, n'ayant pas eu le temps de rassembler des forces, n'est qu'ambitieux & foible; il s'élance, il retombe, & cha-

que effort eſt ſuivi d'une chute. Les hommes tirèrent leurs premières opinions de leurs ſens. Ce qui exiſtoit, avoit dû éternellement exiſter. Rien de tout ce que l'homme voit, ne lui donne l'idée, ni de création, ni d'anéantiſſement. On n'admit donc qu'une ſeule ſubſtance éternelle & infinie, indiviſible, quoique diviſée, dont le fond étoit immuable, mais qui avoit des modifications paſſagères. La partie la plus pure formoit l'Etre ſuprême : les corps céleſtes & les génies étoient la ſeconde émanation de cette eſſence : enfin la lie de la matière avoit formé les corps & le globe que nous habitons. Tout ſe déploie dans la nature par un enchaînement néceſſaire de cauſes & d'effets. La terre enſevelie ſous les eaux, maſſe informe & bourbeuſe, pénétrée par le Soleil, & agitée par les ſecouſſes de l'air, ſe découvre, devient féconde, développe ſes germes, & produit des maſſes organiques. Mais la terre s'épuiſe & ſe conſume. Elle éprouve des révolutions & des embraſemens. Tout ſe déboite & redevient chaos. Là finit la grande année du monde, qui doit être ſuivie d'une renaiſſance générale de l'univers. Telle étoit la philoſophie des Orientaux, adoptée en partie par les Egyptiens, gravée en hiéroglyphes ſur des colonnes, ou déposée dans les Temples ſous la garde des Dieux. Bientôt par des voyages ſavans elle eſt portée de l'Egypte dans la Grèce. Thalès le premier a l'eſprit de ſyſtème, & raſſemble en un corps toutes les connoiſſances iſolées. Il avoit lu dans les cieux; il avoit perfectionné la géométrie; il oſa entreprendre d'expliquer la nature : époque à la fois de grandeur & de foibleſſe dans l'eſprit humain. Il commence par donner à la matière la force de s'arranger elle-même. Il y répand une ame inviſible & active qui organiſe ſes moindres parties. Il admet l'eau pour principe univerſel. Cet élément eſt la ſource de la fécondité, & la baſe de tous les corps. La Secte Ionique ſoutient, altère ou modifie les ſentimens de ſon Maître. L'univers eſt l'infini; tout en vient & tout s'y replonge. Cet infini eſt immuable & tout. Les êtres créés n'agiſſent point. L'ordre éternel ne fait que ſe développer; & chaque être eſt entraîné par le mouvement général. L'eau, l'air, le feu, la terre ſont tour à tour admis comme ſouverains de la nature, & quelquefois tous quatre enſemble. Sous Anaxagore la philoſophie entrevoit une intelligence ſuprême. Plus de haſard ni de fatalité aveugle. La matière eſt partagée par Dieu même en des millions de particules, élémens inaltérables des corps, & ſemblables aux corps mêmes qu'ils doivent former. Ces parties ſimilaires, mais diviſées, tendent à ſe rejoindre pour former les différens êtres dont elles ſont les principes. Tandis que Thalès éclaire l'Ionie, Pythagore porte dans l'Occident les lumières de l'Inde & de la Perſe. Il enſeigne le vrai ſyſtème de l'univers. Les hommes étonnés apprennent que le Soleil eſt immobile, que la terre tourne, que les étoiles fixes ſont autant de Soleils diſperſés dans l'eſpace, & éclairant chacun un monde. Une harmonie

éternelle préside au cours des astres, & les règle par ses accords. La doctrine des nombres s'établit, premier fruit d'une fausse application de la géométrie à la physique : & l'esprit humain, pendant des siècles, croit voir dans de vains calculs arithmétiques, l'essence même de Dieu, & les mystères les plus profonds de la nature. L'esprit humain prend une nouvelle route à la suite d'un homme passionné pour la vérité, mais qui désespérant de la trouver dans les cieux, la cherche dans le cœur de l'homme. On abandonne l'étude de l'univers pour la morale. Socrate est l'auteur de cette révolution : esprit supérieur à son siècle comme Descartes, ennemi comme lui de la science des mots, comme lui secouant les erreurs, bravant les opinions, cherchant l'évidence, comme lui créateur d'une méthode, & inventeur d'une philosophie nouvelle. Mais l'homme trop ignorant & trop hardi, ne pouvoit consentir long-temps à ne connoître que lui-même. On s'élance de nouveau dans l'univers. Pythagore avoit tout expliqué par les nombres : Platon explique tout par les idées. J'ai peine à le suivre dans sa métaphysique sublime, élevé au-dessus des sens & de la matière, dessinant un monde intelligible, image & production du premier Etre, son idée incréée, plan & modèle de tout ce qui existe & qui existera à jamais. Le monde sensible n'est que cette idée éternelle & manifestée au dehors. L'être intellectuel est inaltérable & parfait. L'être matériel incapable d'une stabilité d'essence, change, tombe, s'élève, naît, meurt, se détruit & se reproduit sans cesse. De ce mouvement continuel & rapide naissent sans cesse de nouveaux rapports dans la matière. On ne peut donc ni la saisir, ni la connoître : la vérité n'est que pour Dieu, la vraisemblance pour l'homme. Dès ce moment, l'art de douter se réduit en principes. L'esprit humain, comme une vague flottante, est sans cesse entraîné vers les extrémités opposées. Ici la matière est dans un mouvement éternel ; ailleurs elle est dans une éternelle immobilité. Suivant la Secte Eléatique, toutes les parties de l'univers sont assoupies dans le repos. Le monde entier n'est qu'une masse. Rien ne croît, rien ne vit, rien ne meurt. Les sens & la raison sont donc éternellement trompés. Pyrrhon s'élève du milieu de cette Secte, & il proscrit également toutes les vérités physiques ou morales. Nouvelle révolution. Les mouvemens renaissen Le vuide est admis. Des atômes innombrables jettés par millions, & errans dans le vuide, se choquent & s'entrelacent. On entrevoit le grand principe, que tous les corps qui ont un mouvement circulaire, tendent à s'éloigner du centre ; principe dont Descartes a fait un si grand usage. Tout s'opère par des combinaisons de masses & de mouvemens. De l'assemblage des atômes résultent les corps. De l'assemblage des corps résultent les mondes. Ce systême s'agrandit. On donne à chacune de ces parties élémentaires passives un principe actif & divin. La vie circule avec le méchanisme, & les mondes s'arrangent. Cependant, tandis qu'Alexandre va fonder

en Asie un Empire qui doit s'élever & tomber avec lui, le Précepteur d'Alexandre en fondoit un autre qui devoit subsister vingt siècles. Aristote paroît. Tout change. La matière, la forme & la privation s'emparent de l'univers. La matière sujet éternel & passif, tend sans cesse au mouvement : elle appelle la forme, principe actif, qui vient s'unir à elle, & constitue son essence. La privation n'est qu'un néant nécessaire pour que la matière devienne un corps plutôt qu'un autre. La nature, comme une force invisible, est répandue dans la masse universelle; elle la domine, elle l'agite, elle l'assujettit impérieusement à toutes les formes, & se subdivise elle-même en une infinité de formes qui naissent & se détruisent tour à tour. De-là les changemens des corps. La terre se gouverne par un rapport caché avec les cieux. Mille vertus secrètes circulent dans toutes ses parties. Tel fut le dernier des grands systèmes que la Grèce enfanta sur l'univers. Mille Sectes rivales naissent de ces principales Sectes ; elles se subdivisent comme de petits Etats formés d'une grande Monarchie. Au milieu de tant d'opinions, la philosophie fait peu de progrès. Il manquoit une méthode pour apprendre. Au lieu d'observer, on cherchoit la première essence des choses. Les hommes de génie égarés par des idées méthaphysiques brillantes, déduisoient d'un principe arbitraire toute la constitution du monde. Loin de s'assujettir à la marche de la nature, ils commandoient à la nature de suivre la leur. La foule des Disciples n'étoit que des troupeaux obéissans. On respectoit un Maître qu'il eût fallu juger. Toutes les Ecoles se combattoient. De-là les disputes éternelles, les questions frivoles ou obscures, les argumens captieux, l'entêtement des préjugés, la fureur des partis, l'orgueil de paroître savant plutôt que de l'être, tous obstacles invincibles à la découverte de la vérité. Cependant Athènes, le séjour & le centre de la philosophie, dégénère; son gouvernement se corrompt; les révolutions amènent l'esclavage. La philosophie se tait ou s'avilit. La faveur des Ptolomées la rappelle en Egypte ; mais elle n'y invente plus rien. On écrit l'Histoire des Philosophes Grecs, on les explique, on les commente, sans aller au-delà. Dans Rome, même stérilité. La langue formée par des Orateurs & des Conquérans, se refuse même aux idées abstraites. Les Philosophes honorés, avilis, bannis & rappellés, égorgés ou placés sur le trône, au milieu de tant de révolutions & de sang, conservent le dépôt des connoissances sans l'augmenter. On a trouvé seulement une nouvelle méthode. Les Eclectiques naissent dans Alexandrie. On choisit sans inventer ; & il se forme une philosophie nouvelle, du débris de toutes les anciennes. La superstition s'étend avec l'effroi qu'inspirent les Tyrans. La philosophie théurgique élève sa tête hideuse. On prodigue les enchantemens & les mystères. On traîne des victimes humaines au fond des antres, pour y découvrir l'avenir. La doctrine des génies inventés par Platon s'étend ; & on en abuse. La philosophie n'est plus que l'art d'interroger les cieux

ou les enfers. Un Platonisme plus pur s'insinue dans l'Eglise naissante ; & les ouvrages du Disciple de Socrate sont presque mis sur l'Autel à côté des Livres sacrés. Bientôt après, l'Empire se divise. Rome tombe. L'Europe est en proie aux Barbares. La philosophie s'anéantit dans l'Occident. Elle se soutient encore dans l'Empire de Byzance. Mais cet arbre desséché depuis neuf ou dix siècles, ne produit plus de nouveaux fruits. Les idées des Philosophes Grecs sont des bornes que l'audace humaine n'ose franchir. Les révolutions se succèdent, & les Arabes s'élèvent. Vainqueurs de Gibraltar aux Indes, ils joignent la philosophie aux conquêtes. Alors la connoissance des cieux renaît. De nouvelles tables astronomiques sont dressées. Les mathématiques reparoissent. La chymie commence à analyser les corps. Pendant quatre siècles quelque lumière perce à travers la barbarie du reste du monde ; mais la science de la nature n'avance point. Une dépendance servile enchaînoit les esprits. Platon avoit soumis les premiers Chrétiens : Aristote subjugue les Arabes. Accoutumés à croire & à servir, ils se soumettent aux Livres d'Aristote, comme ils s'étoient soumis à l'Alcoran. Ils adorent ce Philosophe, comme ils adoroient leurs Califes. O avilissement de l'esprit humain ! Il semble que sa liberté soit un poids qui l'accable. Aristote règne sur une partie de l'univers. Il domine à Samarcande & dans la Perse, comme en Afrique & dans l'Espagne. Vers le onzième siècle, la Scholastique s'étend sur tout l'Occident. Elle y prend naissance au milieu de la barbarie. Aristote s'empare encore de ce nouvel Empire. Mais on n'en sait pas même assez pour adopter ses erreurs. Ses sentimens défigurés par les Arabes, sont expliqués par l'ignorance. Un jargon barbare & le mélange des plus méprisables subtilités, les obscurcit encore. Cet état dura cinq siècles. Heureusement il se fit une révolution. Des Tartares en précipitant les Goths sur l'Occident, y avoient étouffé la philosophie. D'autres Tartares sous le nom de Turcs la font renaître. La chute de Constantinople donne une secousse, & fait refluer les Grecs sur l'Italie. La nature se réveille après mille ans. De nouvelles lumières se répandent. Chacun veut étudier ; chacun veut connoître ; mais sous tant de ruines, la route de la vérité s'est perdue. On se tourmente pour la retrouver. On interroge les idées de Platon, les harmonies de Pythagore, les mystères de la cabale des Juifs, les hiéroglyphes des Egyptiens. On cherche la nature par-tout, excepté dans elle-même. La domination d'Aristote s'affermit de nouveau ; & en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, on convient unanimement de le regarder comme le seul interprète de la nature. Voilà quel fut l'état de la philosophie jusqu'au commencement du dix-septième siècle, époque à peu près de la naissance de Descartes. On voit que la connoissance générale du monde étoit très-peu avancée, si même elle étoit commencée. On avoit cependant des connoissances certaines sur plusieurs objets. De ce nombre étoient les

observations astronomiques faites en Grèce, dans Alexandrie, & du temps des Arabes; car pour l'Astronomie, il suffit de bien voir & de calculer : Un certain nombre de découvertes en géométrie; car cette science s'étoit accrue de siècle en siècle par les travaux de plusieurs grands hommes; ces vérités se trouvoient réunies dans Euclide, Apollonius, Archimède, Pappus & Diophante : En méchanique, plusieurs inventions admirables d'Archimède : En médecine, les Ouvrages d'Hippocrate, qui étonnent encore aujourd'hui ceux même qui ont le génie de cet art : En anatomie, un excellent traité de Galien où il avoit rassemblé toutes les observations anatomiques faites avant lui, & où il en avoit ajouté quelques-unes de nouvelles : Enfin sur l'Histoire naturelle, le Livre de Pline, où sont les plus grandes vues sur la nature, mêlées à quelques erreurs de détail; & sur-tout le Traité des animaux d'Aristote, ouvrage prodigieux, où il y a tant de connoissances réunies, que dix peut-être des plus savans hommes de l'Europe auroient de la peine, dans le cours de leur vie, à les vérifier toutes. Voilà, à ce que je crois, l'inventaire à peu près exact de toutes les richesses philosophiques des anciens.

Page 10. (2) Il y a dans chaque siècle un esprit général qui influe, sans qu'on s'en apperçoive, sur tous ceux qui vivent dans le même temps. Il est très-sûr que le seizième & le dix-septième furent marqués par de grands changemens & de grandes découvertes. Navigation, Commerce, Politique, Sciences, Belles-Lettres, tout éprouva des révolutions. Jamais on ne vit plus de ces hommes entreprenans & actifs, qui font des choses extraordinaires, qui veulent ouvrir des routes, & changer ou en bien ou en mal tout ce qui est établi. Découverte de l'Amérique par Christophe Colomb en 1492. Découverte des Indes par Vasco de Gama en 1497. Conquête du Mexique par Cortès en 1518; du Pérou par Pizare en 1525. Expédition de Magellan vers les Terres australes en 1519. Voyage autour du monde par Drak en 1577. Etablissement du Protestantisme dans la moitié de l'Europe vers 1525. Copernic, né à Thorn en 1473, publia le vrai systême du monde en 1543; mort la même année. Tycho-Brahé, Gentilhomme Danois, dépensa plus de cent mille écus à l'Astronomie; mort à Prague en 1601. Képler, Astronome Allemand, Auteur des fameuses loix sur le cours des planètes, né en 1571, mort à Ratisbonne en 1630. Les verres concaves & convexes inventés en Italie vers 1295, par Alexandre Spina, Religieux. Le premier Télescope formé par Jacques Métius, Hollandois, en 1609. Galilée, Auteur de plusieurs belles découvertes en astronomie, & de la théorie du mouvement dans la chute des corps, mort à Florence en 1642. Le fameux Bacon, Baron de Vérulam, né à Londres en 1560, mort en 1626; on sait tout ce que les sciences lui doivent, & quelles vues il avoit, principalement sur la physique expérimentale. Il y a apparence que l'esprit général de ces temps-là, & les travaux de tous ces

hommes célèbres ont contribué à former Descartes. Quelques Auteurs cependant assurent qu'il n'avoit point lu les Ouvrages de Bacon ; & il nous dit lui-même dans une de ses Lettres, qu'il ne lut que fort tard les principaux ouvrages de Galilée. Si cela est, il faut convenir que la gloire de Descartes en est bien plus grande.

Page 12. (3) René Descartes, Seigneur du Perron, dont on fait ici l'Eloge, naquit à la Haie en Touraine le 30 Mars 1596, de Jeanne Brochard, fille d'un Lieutenant Général de Poitiers, & de Joachim Descartes, Conseiller au Parlement de Bretagne, dont il fut le troisième fils. Sa maison étoit une des plus anciennes de la Touraine. Il avoit eu dans sa famille un Archevêque de Tours, & plusieurs braves Gentilshommes qui avoient servi avec distinction. Ils étoient vraiment dignes d'être nobles, car dans le temps des guerres civiles ils avoient toujours été fidelles au Roi & à l'Etat. Son père, soit par goût, soit par raison de fortune, entra dans la robe ; profession qui n'est mise au-dessous de celle des armes, que par un préjugé barbare. Au reste, ce n'est pas pour louer Descartes que nous entrons dans tous ces détails ; c'est pour honorer sa famille. Parmi nous, la noblesse d'institution descend des pères aux enfans. N'y a-t-il pas une noblesse de mérite dont la gloire doit remonter vers les ancêtres ? Depuis que le père de Descartes se fut établi à Rennes, ses descendans y ont toujours demeuré. On en compte six qui ont occupé avec distinction des Charges dans le Parlement de Bretagne. Madame la Présidente de Châteaugiron dernière de la famille vient de mourir. On dit qu'elle avoit dans son caractère plusieurs traits de ressemblance avec le fameux Descartes. Il y a eu aussi une Catherine Descartes, niéce du Philosophe, célèbre par les graces de son esprit, & par son talent pour les vers agréables. Elle est morte en 1706.

Page 12. (4) Descartes étoit né avec une complexion très-foible ; & les Médecins ne manquèrent pas de dire qu'il mourroit très-jeune ; cependant il les trompa au moins d'une quarantaine d'années. Ayant perdu sa mère presqu'en naissant. Il fut très-redevable aux soins d'une nourrice qui suppléa à la nature par tous les soins de la tendresse. Descartes en fut très-reconnoissant. Il lui fit une pension viagère qui lui fut payée exactement jusqu'à la mort ; & comme il n'étoit pas de ceux qui croyent que l'argent acquitte tout, il joignoit encore à ces bienfaits les devoirs & l'attachement d'un fils. Son père ne voulut point fatiguer des organes encore foibles par des études prématurées ; il lui donna le temps de croître & de se fortifier. Mais l'esprit de Descartes alloit au-devant des instructions. Il n'avoit pas encore huit ans, & déja on l'appeloit le Philosophe. Il demandoit les causes & les effets de tout, & savoit ne pas entendre ce qui ne signifioit rien. En 1604, il fut mis au Collége de la Fléche. Son imagination vive & ardente fut la première faculté de son ame qui se déploya. Il cultiva la poësie avec

transport. Il créoit des images en attendant qu'il pût créer des idées. Cette progression est dans la nature, & on l'a remarquée dans les nations comme dans les hommes. Ce goût de la poësie lui demeura toujours, & peu de temps avant sa mort il fit des vers françois à la Cour de Suède. C'est une ressemblance qu'il eut avec Platon, & que Léibnitz eut avec lui. Il aimoit aussi beaucoup l'Histoire, & passoit les jours & les nuits à lire ; mais cette passion ne devoit pas durer long-temps. On a une première avidité qu'on se hâte de satisfaire ; on veut connoître tous les faits, toutes les opinions, tout ce qu'on a su, tout ce qu'on a dit avant nous. Bientôt on se dégoûte, on laisse là les livres, on revient sur soi-même, & on n'étudie plus que la nature : telle a été la marche de Descartes. Il étoit encore à la Fléche en 1610, lorsque le cœur du plus grand & du meilleur des Rois, assassiné dans Paris, y fut porté pour être déposé dans la Chapelle des Jésuites. Il fut témoin de cette pompe cruelle, & nommé parmi les vingt-quatre Gentilshommes qui allèrent au-devant de ce triste dépôt. Il étudioit alors en philosophie. Il y fit des progrès qui annoncèrent son génie ; car au lieu d'apprendre il doutoit. La logique de ses Maîtres lui parut chargée d'une foule de préceptes ou inutiles, ou dangereux ; il s'occupoit à l'en séparer, *comme le Statuaire*, dit-il lui-même, *travaille à tirer une Minerve d'un bloc de marbre qui est informe*. Leur métaphysique le révoltoit par la barbarie des mots & le vuide des idées ; leur physique par l'obscurité du jargon, & par la fureur d'expliquer tout ce qu'elle n'expliquoit pas. Les mathématiques seules le satisfirent ; il y trouva l'évidence qu'il cherchoit par-tout. Il s'y livra en homme qui avoit besoin de connoître. Quelques Auteurs prétendent qu'il inventa, étant encore au Collége, sa fameuse *analyse*. Ce seroit un prodige bien plus étonnant que celui de Newton, qui à vingt-cinq ans avoit trouvé le calcul de l'infini. Quoi qu'il en soit de cette particularité, Descartes finit ses études en 1612. Le fruit ordinaire de ces premières études est de s'imaginer savoir beaucoup. Descartes étoit déja assez avancé pour voir qu'il ne savoit rien. En se comparant avec tous ceux qu'on nommoit Savans, il apprit à mépriser ce nom. De-là au mépris des sciences il n'y a qu'un pas. Il oublia donc & les lettres, & les livres, & l'étude ; & celui qui devoit créer la philosophie en Europe, renonça pendant quelque temps à toute espèce de connoissances. Voilà à peu près tout ce que nous savons des premières années de Descartes. Aujourd'hui que l'on s'occupe beaucoup de l'éducation, & que l'esprit humain, après cinq ou six mille ans, commence enfin à chercher les moyens de former des hommes, il ne seroit peut-être pas inutile de rassembler tout ce qu'on peut savoir sur l'éducation des Hommes célèbres. Ce seroit une espèce de physique expérimentale sur les ames qui auroit son utilité. Tous ces faits réunis & comparés pourroient conduire à des principes ; & peut-être à la fin pourroit-on former

un ſyſtême complet qui auroit ſes règles générales & particulières ſelon les Gouvernemens, les Religions, les climats, la force ou la foibleſſe des organes, la trempe des caractères & des eſprits, les rangs des citoyens, & les différens buts de chaque éducation. Mais peut-être eſt-on encore auſſi éloigné d'un pareil ſyſtême, qu'on l'eſt du ſyſtême général du monde. Tout ce qui tient à l'homme eſt preſque auſſi inconnu, que tout ce qui tient à la nature.

Page 13. (5) Il étoit impoſſible que Deſcartes demeurât dans l'inaction. Il faut un aliment pour les ames ardentes. Dès qu'il eut renoncé aux livres, il s'abandonna aux plaiſirs. En 1614, il fit à Paris l'eſſai d'une liberté dangereuſe ; mais ſon génie lui donna bientôt une ſecouſſe en ſens contraire. Tout à coup il rompt avec ſes amis & ſes connoiſſances. Il loue une petite maiſon dans un quartier déſert du Fauxbourg Saint Germain, s'y enferme avec un ou deux domeſtiques, n'avertit perſonne de ſa retraite, & y paſſe les années 1615 & 1616 appliqué à l'étude, & inconnu preſqu'à toute la terre. Ce ne fut qu'au bout de plus de deux ans qu'un ami le rencontra par haſard dans une rue écartée, s'obſtina à le pourſuivre juſques chez lui, & le rentraîna enfin dans le monde. On peut juger par ce ſeul trait du caractère de Deſcartes, & de la paſſion que lui inſpiroit l'étude. Il eſt rare que ceux qui ne ſont pas capables de choſes extrêmes, faſſent jamais rien de grand.

Page 13. (6) Les voyages de Deſcartes méritent, je crois, une attention particulière dans ſon hiſtoire. Tous les grands Philoſophes de l'antiquité ont voyagé. Thalès employa ſa jeuneſſe à parcourir l'Aſie & à s'inſtruire en Egypte. Solon recueillit des connoiſſances chez tous les peuples ſavans. Pythagore étudia ſous Phérécide & ſous Thalès, voyagea dans l'Egypte, dans la Chaldée, dans l'Inde, parcourut Délos, la Crète, tout le Péloponèſe & les principales Villes d'Italie. Platon, après avoir vu pluſieurs Villes de Grèce, fit le voyage de Memphis, y ſéjourna long-temps, obſerva une partie de l'Orient, & revint par l'Italie. Démocrite imita ces exemples, & rapporta de ſes voyages des connoiſſances innombrables. Parmi nous, il ſemble que les voyages ſoient moins néceſſaires. Toutes les connoiſſances ſont raſſemblées dans les livres ; & l'imprimerie a répandu les livres par toute la terre. Avec une bibliothèque, on trouve l'univers ſans ſortir de chez ſoi. Mais cet univers, compoſé de la main des hommes, reſſemble-t-il aſſez à l'univers réel ? Les idées acquiſes par une réflexion froide & lente au fond d'un cabinet, ſont-elles auſſi vives & auſſi fortes que celles qui naîtroient du grand ſpectacle du monde ? L'homme qui lit, croit ſur parole ; l'homme qui voit, juge par lui-même ; il interroge la nature, & peut lui arracher des ſecrets qu'elle avoit cachés juſqu'alors. D'ailleurs, il en eſt des livres par rapport à la nature, comme des copies par rapport aux grands tableaux. Les traits s'altèrent en

paſſant par différentes mains. Pour bien peindre, il faut être près de ſon modèle. Ajoutez que chacun a ſa manière de voir & de ſaiſir les grands réſultats; & la manière de l'un n'eſt preſque jamais celle de l'autre. Ce n'eſt même qu'en parcourant ſucceſſivement une foule de grands objets, que l'on accoutume ſon ame à bien voir & à comparer. L'eſprit s'étend avec l'eſpace qu'il veut embraſſer. Enfin tout homme qui écrit, donne à la nature les bornes de ſon génie : on ne la connoît donc point, ſi on ne l'étudie dans elle-même. C'étoit là la grande maxime de Deſcartes. Il n'avoit, diſoit-il, d'autre livre que le monde. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Philoſophes & les hommes de génie employaſſent au moins dix ans de leur vie à voyager. Bientôt tout le globe ſeroit parfaitement connu. L'hiſtoire naturelle, qui tient à toutes les ſciences phyſiques, feroit des progrès immenſes; l'hiſtoire de l'homme, d'où dépend toute la ſcience morale, ſeroit enfin commencée. De ces deux objets réunis combien réſulteroient de connoiſſances, ſoit pour les Arts, qui ne ſont que l'imitation de la nature, ſoit pour le Gouvernement & la Légiſlation, qui ne ſont que l'art de diriger l'homme en ſociété vers le bonheur? Mais ſur cet objet, comme ſur beaucoup d'autres, on eſt réduit à faire des vœux. Pour qu'on pût voyager ainſi, il faudroit, ce qui n'arrivera preſque jamais, ou que les Philoſophes puſſent être riches, ou que ceux qui ſont puiſſans puſſent être Philoſophes; il faudroit que tous les Princes & tous les Souverains conſpiraſſent à une entrepriſe utile, & qui n'eſt que pour le bonheur des hommes.

Page 14. (7) Deſcartes avoit vingt-un ans lorſqu'il ſortit de France pour la première fois. C'étoit en 1617. Il alla d'abord en Hollande, où il demeura deux ans. Ce dut être pour lui un ſpectacle curieux, qu'un pays où tout commençoit à naître, & où tout étoit l'ouvrage de la liberté; mais s'il y vit un terrain nouveau créé pour ainſi dire & arraché à la mer, s'il vit le ſpectacle magnifique des canaux, des digues, du commerce & des Villes de la Hollande, il fut auſſi témoin des querelles ſanglantes des Gomariſtes & des Arminiens. On ſait comment l'ambition du Prince d'Orange voulut faire ſervir ces querelles de Religion à ſa grandeur. Barnevelt, âgé de ſoixante-ſeize ans, fut condamné, & mourut ſur l'échafaud, pour avoir voulu garantir ſon pays du deſpotiſme. Ce furent là les premiers mémoires que l'Europe fournit à Deſcartes pour la connoiſſance de l'eſprit humain. En 1619 il paſſa en Allemagne. Quelques années plutôt, il y auroit vu ce Rodolphe, qui converſoit avec Tycho-Brahé, au lieu de travailler avec ſes Miniſtres; & faiſoit avec Képler des tables aſtronomiques, tandis que les Turcs ravageoient ſes Etats. Il vit couronner à Francfort Ferdinand II; & il paroît qu'il obſerva avec curioſité toutes ces cérémonies, ou politiques, ou ſacrées, qui rendent plus impoſant aux yeux des peuples le Maître qui doit les gouverner.

Ce couronnement fut le signal de la fameuse guerre de trente ans. Descartes passa les années 1619 & 1620 en Bavière, dans la Souabe, dans l'Autriche & dans la Bohème. En 1621 il fut en Hongrie; il parcourut la Moravie, la Silésie; pénétra dans le Nord de l'Allemagne, alla en Poméranie par les extrémités de la Pologne, visita toutes les côtes de la mer Baltique, remonta de Stétin dans la Marche de Brandebourg, passa au Duché de Mekelbourg, & de-là dans le Holstein, & enfin s'embarqua sur l'Elbe, d'où il retourna en Hollande. Il fut sur le point de périr dans ce trajet. Pour être plus libre, il avoit pris à Embden un bateau pour lui seul & son valet. Les Mariniers, à qui son air doux & tranquille & sa petite taille n'en imposoient pas apparemment beaucoup, formèrent le complot de le tuer, afin de profiter de ses dépouilles. Comme ils ne se doutoient pas qu'il entendît leur langue, ils eurent l'heureuse imprudence de tenir conseil devant lui. Par bonheur Descartes savoit le Hollandois. Il se lève tout à coup, change de contenance, tire l'épée avec fierté, & menace de percer le premier qui oseroit approcher. Cette heureuse audace les intimida, & Descartes fut sauvé. A quoi tiennent les plus grands événemens de ce monde! Quatre ou cinq Mariniers de la Westfrise pensèrent disposer de celui qui devoit faire la révolution de l'esprit humain. C'est ainsi qu'une vague de plus sur la petite barque qui transportoit César d'Epire en Italie, auroit probablement donné une nouvelle face au monde. Descartes passa la fin de 1621 & les premiers mois de 1622 à la Haye. C'est là qu'il vit cet Electeur Palatin, qui pour avoir été couronné Roi, étoit devenu le plus malheureux des hommes. Il passoit sa vie à solliciter des secours, & à perdre des batailles. La Princesse Elisabeth sa fille, que sa liaison avec Descartes rendit depuis si fameuse, avoit alors tout au plus trois ou quatre ans. Elle étoit errante avec sa mère, & partageoit des maux qu'elle ne sentoit pas encore. La même année, Descartes traversa les Pays-Bas Espagnols, & s'arrêta à la Cour de Bruxelles. La trève entre l'Espagne & la Hollande étoit rompue. Il y vit l'Infante Isabelle, qui sous un habit de Religieuse gouvernoit dix Provinces, & signoit des ordres pour livrer des batailles, à peu près comme on vit Ximenès gouverner l'Espagne, l'Amérique & les Indes sous un habit de Cordelier. Ces bizarreries de l'orgueil n'étonnoient point alors. En 1623 il fit le voyage d'Italie; il traversa la Suisse, où il observa plus la nature que les hommes; s'arrêta quelque temps dans la Valteline; vit à Venise le mariage du Doge avec la mer Adriatique, cérémonie bizarre & pompeuse, instituée pour le peuple dont il faut frapper les yeux, devenue nécessaire, parce qu'elle se trouve établie; & arriva enfin à Rome sur la fin de 1624. Il y fut témoin d'un Jubilé qui attiroit une quantité prodigieuse de peuple de tous les bouts de l'Europe. Ce mélange de tant de Nations différentes étoit un spectacle intéressant pour un

Philosophe. Descartes y donna toute son attention. Il comparoit les caractères de tous ces peuples réunis, comme un amateur habile compare dans une belle galerie de tableaux les manières des différentes Ecoles de Peinture. En 1625 il passa par la Toscane. Galilée étoit alors âgé de soixante ans, & l'Inquisition ne s'étoit pas encore flétrie par la condamnation de ce grand Homme. En 1631 il fit le voyage d'Angleterre, & en 1634 celui de Dannemark. L'Espagne & le Portugal sont les seuls pays de l'Europe où Descartes n'ait pas voyagé.

Page 14. (8) Descartes porta les armes dans sa jeunesse. D'abord en Hollande, sous le célèbre Maurice de Nassau, qui affermit la liberté fondée par son père, & mérita de balancer la réputation de Farnèse; de-là en Allemagne, sous Maximilien de Bavière, au commencement de la guerre de trente ans. Il vit dans cette guerre le choc de deux Religions opposées, l'ambition des Chefs, le fanatisme des peuples, la fureur des partis, l'abus des succès, l'orgueil du pouvoir, & trente Provinces dévastées, parce qu'on se disputoit à qui gouverneroit la Bohème. Il passa ensuite au service de l'Empereur Ferdinand II, pour voir de plus près les troubles de la Hongrie. La mort du Comte de Bucquoy, Général de l'armée Impériale, qui fut tué dans une déroute de trois coups de lance, & de plus de trente coups de pistolet, le dégoûta du métier des armes. Il avoit servi environ quatre ans, & en avoit alors vingt-cinq. On croit pourtant qu'au siége de la Rochelle il combattit comme volontaire dans une bataille contre la Flotte Angloise. On se doute bien que l'ambition de Descartes n'étoit point de devenir un grand Capitaine. Avide de connoître, il vouloit étudier les hommes dans tous les états; & malheureusement la guerre est devenue un des grands spectacles de l'humanité. Il avoit d'abord aimé cette profession, comme il l'avouoit lui-même, sans doute parce qu'elle convenoit à l'activité inquiéte de son ame; mais dans la suite un coup d'œil plus philosophique ne lui laissa voir que le malheur des hommes. Il regardoit comme une infortune le funeste devoir de verser le sang de ses semblables; & ne savoit quel nom donner à ces Nations qui vont s'égorger en riant & plaisantent sur des champs de bataille. On a écrit de gros volumes sur la guerre; mais l'humanité attend encore un homme qui s'élève avec courage contre ces horribles conventions qu'ont fait les peuples, d'avoir le droit de se massacrer pour quelques arpens de terre, ou pour la pêche de quelques poissons.

Page 16. (9) Ce fut en 1625, au retour de son voyage d'Italie, que Descartes fit ses observations sur la cime des Alpes. Il est peu d'ames sensibles ou fortes à qui la vue de ces montagnes n'inspire de grandes idées. L'homme mélancolique y voit une retraite délicieuse & sauvage; le guerrier s'y rappelle les armées qui les ont traversées,

&

& le Philoſophe s'y occupe des phénomènes de la nature. Deſcartes y compoſa une partie de ſon ſyſtème, ſur les grêles, les neiges, les tonnerres & les tourbillons de vents. On pourroit le comparer à ce Peintre célèbre, qui ſur mer au milieu d'une affreuſe tempête, tenoit ſon crayon, & s'applaudiſſoit en deſſinant ces beautés terribles de la nature.

Page 18. (10) Dès ſon enfance, Deſcartes avoit l'habitude de méditer. Lorſqu'il étoit à la Fléche, on lui permettoit, à cauſe de la foibleſſe de ſa ſanté, de paſſer une partie des matinées au lit. Il employoit ce temps à réfléchir profondément ſur les objets de ſes études; & il en contracta l'habitude pour le reſte de ſa vie. Ce temps où le ſommeil a réparé les forces, où les ſens ſont calmes, où l'ombre & le demi-jour favoriſent la rêverie, & où l'ame ne s'eſt point encore répandue ſur les objets qui ſont hors d'elle, lui paroiſſoit le plus propre à la penſée. C'eſt dans ces matinées qu'il a fait la plupart de ſes découvertes, & arrangé ſes mondes. Il porta à la guerre ce même eſprit de méditation. En 1619, étant en quartier d'hiver ſur les frontières de Bavière dans un lieu très-écarté, il y paſſa pluſieurs mois dans une ſolitude profonde, uniquement occupé à méditer. Il cherchoit alors les moyens de créer une ſcience nouvelle. Sa tête, fatiguée ſans doute par la ſolitude, ou par le travail, s'échauffa tellement, qu'il crut avoir des ſonges myſtérieux. Il crut voir des fantômes; il entendit une voix qui l'appeloit à la recherche de la vérité. Il ne douta point, dit l'Hiſtorien de ſa vie, que ces ſonges ne vinſſent du ciel; & il y mêla un ſentiment de religion. Au reſte, ces ſortes de foibleſſes ne doivent pas étonner même dans un grand Homme. Ne connoît-on pas le génie de Socrate, le ſpectre de Brutus, le fantôme qui apparut à Céſar ſur les bords du Rubicon, l'abyme qui étoit ſans ceſſe ouvert à côté de Paſcal? Ce ſont les fruits d'une imagination ardente, échauffée par quelque grand intérêt, ou troublée par une grande paſſion. Il ſembleroit cependant qu'un Philoſophe devroit être un peu plus exempt qu'un autre de ces ſortes d'accès.

Page 18. (11) La première étude qui attacha véritablement Deſcartes, fut celle des mathématiques. Dans ſon enfance il les étudia avec tranſport, & en particulier l'algèbre, & l'analyſe des Anciens. A l'âge de dix-neuf ans, lorſqu'il renonça bruſquement à tous les plaiſirs, & qu'il paſſa deux ans dans la retraite, il employa tout ce temps à l'étude de la Géométrie. En 1617, étant au ſervice de la Hollande, un inconnu fit afficher dans les rues de Bréda un problême à réſoudre. Deſcartes vit un grand concours de paſſans qui s'arrêtoient pour lire. Il s'approcha; mais l'affiche étoit en Flamand qu'il n'entendoit pas. Il pria un homme qui étoit à côté de lui, de la lui expliquer. C'étoit un Mathématicien nommé Beckman, Principal du Collége de Dordrecht. Le Principal, homme grave, voyant un petit

Officier-François en habit d'uniforme, crut qu'un problême de géométrie n'étoit pas fort intéressant pour lui; & apparemment pour le plaisanter, il lui offrit de lui expliquer l'affiche, à condition qu'il résoudroit le problême. C'étoit une espèce de défi. Descartes l'accepta; le lendemain matin le problême étoit résolu. Beckman fut fort étonné; il entra en conversation avec le jeune homme; & il se trouva que le militaire de vingt ans en savoit beaucoup plus sur la géométrie que le vieux Professeur de mathématiques. Deux ou trois ans après, étant à Ulm en Souabe, il eut une aventure à peu près pareille avec Faulhaber, Mathématicien Allemand. Celui-ci venoit de donner un gros livre sur l'algèbre; & il traitoit Descartes assez lestement, comme un jeune Officier aimable, & qui ne paroissoit pas tout-à-fait ignorant. Cependant un jour, à quelques questions qu'il lui fit, il se douta que Descartes pouvoit bien avoir quelque mérite. Bientôt à la clarté & à la rapidité de ses réponses sur les questions les plus abstraites, il reconnut dans ce jeune homme le plus puissant génie, & ne regarda plus qu'avec respect celui qu'il croyoit honorer en le recevant chez lui. Descartes fut lié, ou du moins fut en commerce avec tous les plus savans Géomètres de son siècle. Il ne se passoit pas d'année qu'il ne donnât la solution d'un très-grand nombre de problêmes qu'on lui adressoit dans sa retraite; car c'étoit alors la méthode entre les Géomètres, à peu près comme les anciens Sages, & même les Rois dans l'Orient, s'envoyoient des énigmes à deviner. Descartes eut beaucoup de part à la fameuse question de la roulette ou de la cycloïde. La cycloïde est une ligne décrite par le mouvement d'un point de la circonférence d'un cercle, tandis que le cercle fait une révolution sur une ligne droite. Ainsi quand une roue de carrosse tourne, un des clous de la circonférence décrit dans l'air une cycloïde. Cette ligne fut découverte par le Père Mersenne, expliquée par Roberval, examinée par Descartes qui en découvrit la tangente, usurpée par Toricelli qui s'en donna pour l'inventeur, approfondie par Pascal qui contribua beaucoup à en démontrer la nature & les rapports. Depuis, les Géomètres les plus célèbres, tels que Huyghens, Wallis, Wren, Léibnitz, & les Bernoulli, y travaillèrent encore. Avant de finir cet article, il ne sera peut-être pas inutile de remarquer que Descartes, qui fut le plus grand Géomètre de son siècle, parut toujours faire assez peu de cas de la géométrie. Il tenta au moins cinq ou six fois d'y renoncer, & il y revenoit sans cesse. C'est ainsi que la Mothe passa sa vie à écrire contre les vers & à en faire.

Page 19. (12) C'est un spectacle aussi curieux que philosophique de suivre toute la marche de l'esprit de Descartes, & de voir tous les degrés par où il passa pour parvenir à changer la face des sciences. Heureusement, en nous donnant ses découvertes, il nous a indiqué la route qui l'y avoit mené. Il seroit à souhaiter que tous les In-

venteurs eussent fait de même; mais la plupart nous ont caché leur marche, & nous n'avons que le résultat de leurs travaux. Il semble qu'ils ayent craint ou de trop instruire les hommes, ou de s'humilier à leurs yeux, en se montrant eux-mêmes luttant contre les difficultés. Quoi qu'il en soit, voici la marche de Descartes. Dès l'âge de quinze ans, il commença à douter. Il ne trouvoit dans les leçons de ses Maîtres que des opinions; & il cherchoit des vérités. Ce qui le frappoit le plus, c'est qu'il voyoit qu'on disputoit sur tout. A dix-sept ans ayant fini ses études, il s'examina sur ce qu'il avoit appris: il rougit de lui-même; & puisqu'il avoit eu les plus habiles Maîtres, il conclut que les hommes ne savoient rien, & qu'apparemment ils ne pouvoient rien savoir. Il renonça pour jamais aux sciences. A dix-neuf il se remit à l'étude des mathématiques qu'il avoit toujours aimées. A vingt-un il se mit à voyager pour étudier les hommes. En voyant chez tous les peuples mille choses extravagantes & fort approuvées, il apprenoit, dit-il, à se défier de l'esprit humain, & à ne point regarder l'exemple, la coutume & l'opinion comme des autorités. A vingt-trois, se trouvant dans une solitude profonde, il employa trois ou quatre mois de suite à penser. Le premier pas qu'il fit, fut d'observer que tous les ouvrages composés par plusieurs mains, sont beaucoup moins parfaits que ceux qui ont été conçus, entrepris & achevés par un seul homme: c'est ce qu'il est aisé de voir dans les ouvrages d'architecture, dans les statues, dans les tableaux, & même dans les plans de législation & de gouvernement. Son second pas fut d'appliquer cette idée aux sciences. Il les vit comme formées d'une infinité de pièces de rapport, grossies des opinions de chaque Philosophe; tous d'un esprit & d'un caractère différent. Cet assemblage, cette combinaison d'idées souvent mal liées & mal assorties, peut-elle autant approcher de la vérité, que le feroient les raisonnemens justes & simples d'un seul homme? Son troisième pas fut d'appliquer cette même idée à la raison humaine. Comme nous sommes enfans avant que d'être hommes, notre raison n'est que le composé d'une foule de jugemens souvent contraires, qui nous ont été dictés par nos sens, par notre nourrice & par nos maîtres. Ces jugemens n'auroient-ils pas plus de vérité & plus d'unité, si l'homme, sans passer par la foiblesse de l'enfance, pouvoit juger en naissant, & composer lui seul toutes ses idées? Parvenu jusques-là, Descartes résolut d'ôter de son esprit toutes les opinions qui y étoient, pour y en substituer de nouvelles, ou y remettre les mêmes après qu'il les auroit vérifiées; & ce fut son quatrième pas. Il vouloit pour ainsi dire recomposer sa raison, afin qu'elle fût à lui, & qu'il pût s'assurer, pour la suite, des fondemens de ses connoissances. Il ne pensoit point encore à réformer les sciences pour le public; il regardoit tout changement comme dangereux. Les établissemens une fois faits, disoit-il, sont comme ces grands corps dont la chute ne peut être que très-

rude, & qui font encore plus difficiles à relever, quand ils font abattus, qu'à retenir quand ils font ébranlés. Mais comme il feroit juste de blâmer un homme qui entreprendroit de renverser toutes les maisons d'une Ville, dans le seul dessein de les rebâtir sur un nouveau plan, il doit être permis à un Particulier d'abattre la sienne, pour la reconstruire sur des fondemens plus solides. Il entreprit donc d'exécuter la première partie de ses desseins, qui consistoit à détruire; & ce fut son cinquième pas. Mais il éprouva bientôt les plus grandes difficultés. *Je m'apperçus*, dit-il, *qu'il n'est pas aussi aisé à un homme de se défaire de ses préjugés, que de brûler sa maison.* Il y travailla constamment plusieurs années de suite, & il crut à la fin en être venu à bout. Je ne sais si je me trompe, mais cette marche de l'esprit de Descartes me paroît admirable. Continuons de le suivre. A l'âge de vingt-quatre ans, il entendit parler en Allemagne d'une société d'hommes qui n'avoit pour but que la recherche de la vérité: on l'appeloit la Confrairie des Rose-Croix. Un de ses principaux Statuts étoit de demeurer cachée. Elle avoit, à ce qu'on dit, pour Fondateur un Allemand né dans le quatorzième siècle. On raconte de cet homme des choses merveilleuses. Il avoit profondément étudié la magie, qui étoit alors une science fort importante. Il avoit voyagé en Arabie, en Turquie, en Afrique, en Espagne, avoit vu sur la terre des sages & des cabalistes, avoit appris plusieurs secrets de la nature, & s'étoit retiré enfin en Allemagne, où il vécut solitaire dans une grotte jusqu'à l'âge de 106 ans. On se doute bien qu'il fit des prodiges pendant sa vie & après sa mort. Son histoire ne ressemble pas mal à celle d'Apollonius de Tyane. On imagina un soleil dans la grotte où il étoit enterré; & ce soleil n'avoit d'autre fonction que celle d'éclairer son tombeau. La Confrairie fondée par cet homme extraordinaire étoit, dit-on, chargée de réformer les sciences dans tout l'univers. En attendant, elle ne paroissoit pas; & Descartes, malgré toutes ses recherches, ne put trouver un seul homme qui en fût. Il y a cependant apparence qu'elle existoit: car on en parloit beaucoup dans toute l'Allemagne; on écrivoit pour & contre; & même en 1623 on fit l'honneur à ces Philosophes de les jouer à Paris sur le théatre de l'Hôtel de Bourgogne. Descartes déchu de l'espérance de trouver dans cette société quelques secours pour ses desseins, résolut désormais de se passer des Livres & des Savans. Il ne vouloit plus lire que dans ce qu'il appeloit *le grand Livre du monde*, & s'occupoit à ramasser des expériences. A vingt-sept ans, il éprouva une secousse qui lui fit abandonner les mathématiques & la physique: les unes lui paroissoient trop vuides, l'autre trop incertaine. Il voulut ne plus s'occuper que de la morale; mais à la premiere occasion il retournoit à l'étude de la nature. Emporté comme malgré lui, il s'enfonça de nouveau dans les sciences abstraites. Il les quitta encore pour revenir à l'homme. Il espéroit trouver plus de secours pour cette

ſcience ; mais il reconnut bientôt qu'il s'étoit trompé. Il vît que dans Paris, comme à Rome & dans Veniſe, il y avoit encore moins de gens qui étudioient l'homme que la géométrie. Il paſſa trois ans dans ces alternatives & ce reflux orageux d'idées contraires, entraîné par l'ardeur de ſon génie tantôt vers un objet, tantôt vers un autre, inquiet & tourmenté, & combattant ſans ceſſe avec lui-même. Ce ne fut qu'à trente-deux ans que tous ces orages ceſsèrent. Alors il penſa ſérieuſement à refaire une philoſophie nouvelle ; mais il réſolut de ne point embraſſer de Secte, & de travailler ſur la nature même. Voilà par quels degrés Deſcartes parvint à cette grande révolution : il y fut conduit par le doute & l'examen. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les hommes imitaſſent ſon exemple. Il ne dépend pas de nous de n'être pas trompés dans l'enfance, & de n'avoir pas reçu une foule d'opinions : mais tout Philoſophe doit, au moins une fois dans ſa vie, faire l'examen & la revue de ſes idées, & juger tout ce qui eſt dans ſon ame. Cette méthode épargneroit bien des préjugés à la terre.

Page 21. (13) L'indépendance dont il eſt ici queſtion, eſt ce ſentiment honnête & vertueux qui ne reconnoît d'autre aſſujettiſſement que celui des Loix ; qui pratique tous les devoirs de Citoyen & de Sujet, mais qui ne peut ſouffrir d'autre chaîne ; reſpecte les titres, mais n'eſtime que le mérite ; ne fait ſa cour à perſonne, parce qu'il ne veut dépendre que de lui-même ; ſe conforme aux uſages établis, mais ſe réſerve la liberté de ſes penſées. Une telle indépendance, loin d'être criminelle, eſt le propre caractère de l'honnête homme ; car il n'y a point de vraie honnêteté ſans élévation dans l'ame. Celui qui eſt trop ſoumis aux hommes, ne ſera pas long-temps ſoumis aux Loix ; & pour être vertueux, il faut être libre. Il n'y a rien peut-être de plus beau dans Homère que cette idée, que du moment qu'un homme perd ſa liberté, il perd la moitié de ſon ame. On retrouve ce ſentiment en mille endroits des ouvrages de Deſcartes. *Je mets*, dit-il dans une de ſes Lettres, *ma liberté à ſi haut prix, que tous les Rois du monde ne pourroient me l'acheter* ; ce ſentiment influa ſur la conduite de toute ſa vie.

Page 21. (14) Deſcartes fut très-long-temps incertain ſur le genre de vie qu'il devoit embraſſer. D'abord il prit le parti des armes, comme on l'a vu, mais il s'en dégoûta au bout de quatre ans. En 1623, dans le temps des troubles de la Valteline, il eut quelque envie d'être Intendant de l'Armée ; mais ſes ſollicitations ne purent être aſſez vives pour qu'il réuſsît : il mettoit trop peu de chaleur à tout ce qui n'intéreſſoit que ſa fortune. En 1625, il fut ſur le point d'acheter la Charge de Lieutenant Général de Châtellerault ; & comme il étoit perſuadé que pour exercer une Charge il falloit être inſtruit, il manda à ſon père qu'il iroit ſe mettre à Paris chez un Procureur au Châtelet, pour y apprendre la

Pratique. Il faut avouer que c'étoit là un singulier apprentissage pour un homme tel que Descartes : il avoit alors vingt-neuf ans. Mais ce projet manqua comme l'autre. S'il avoit réussi, il est à croire que Descartes auroit fait comme le Président de Montesquieu, & qu'il ne fût pas long-temps resté Juge. Enfin, après avoir passé dix ou douze ans à observer tous les états, il finit par n'en choisir aucun. Il résolut de garder son indépendance, & de s'occuper tout entier à la recherche de la vérité. Il pensoit sans doute que c'étoit assez remplir son devoir d'homme & de citoyen, de travailler à éclairer les hommes.

Page 21. (15) Ce fut en 1629, sur la fin de Mars, que Descartes partit pour aller s'établir en Hollande : il avoit alors trente-trois ans. Comme sa résolution auroit paru fort extraordinaire, il n'en avertit ni ses parens, ni ses amis ; il se contenta de leur écrire avant son départ. On ne manqua point de murmurer. Il n'y a que celui qui a pu concevoir un tel projet, qui soit capable de l'approuver. Mais son parti étoit pris. Il nous rend compte lui-même des motifs qui l'engagèrent à quitter la France. Le premier fut la raison du climat. Il craignoit que la chaleur, en exaltant un peu trop son imagination, ne lui ôtât une partie du sang froid & du calme nécessaire pour les découvertes philosophiques. Le climat de la Hollande lui parut plus favorable à ses desseins. Mais son principal motif fut la passion qu'il avoit pour la retraite, & le désir de vivre dans une solitude profonde. En France il eût été sans cesse détourné de l'étude par ses parens ou ses amis. Il eût été distrait par tous ces prétendus devoirs qu'on s'est imposés pour remplir les vuides du temps, & auxquels on ne devroit être assujetti que lorsqu'on ne peut faire mieux : au lieu qu'en Hollande il étoit sûr qu'on n'exigeroit rien de lui. Il espéroit vivre parfaitement inconnu, solitaire au milieu d'un peuple actif qui s'occuperoit de son commerce, tandis que lui s'occuperoit à penser. Comme son grand but étoit la retraite, il prit toutes sortes de moyens pour n'être pas découvert. Il ne confia sa demeure qu'à un seul ami chargé de sa correspondance. Jamais il ne datoit ses Lettres du lieu où il demeuroit, mais de quelque grande Ville où il étoit sûr qu'on ne le trouveroit pas. Pendant plus de vingt ans qu'il demeura en Hollande, il changea très-souvent de séjour, fuyant sa réputation par-tout où elle le poursuivoit, & se dérobant aux importuns qui vouloient seulement l'avoir vu. Il habitoit quelquefois dans les grandes Villes ; mais il préféroit ordinairement les Villages ou les Bourgs, & le plus souvent les maisons solitaires tout-à-fait isolées dans la campagne. Quelquefois il alloit s'établir dans une petite maison aux bords de la mer. On montre encore en plusieurs endroits les maisons qu'il a habitées, comme on voit à Sardam l'espece de chaumière où logeoit le Czar Pierre, dans le temps qu'il travailloit sur les chantiers de la Hollande. C'est ainsi

que les hommes célèbres honorent tous les lieux où ils ont imprimé leurs pas. Le goût que Descartes avoit pour la Hollande étoit si vif, qu'il cherchoit à y attirer ceux de ses amis qui vouloient se retirer du monde. Je vais traduire une Lettre qu'il écrivit à Balzac sur ce sujet; on la verra peut-être avec plaisir. » Je ne suis point » étonné, lui dit-il, qu'une ame grande & forte telle que la vôtre, » ne puisse se plier aux usages serviles de la Cour. J'ose donc vous » conseiller de venir à Amsterdam, & de vous y retirer, plutôt que » dans des Chartreuses, ou même dans les lieux les plus agréables » de France ou d'Italie. Je préfère même son séjour à cette solitude » charmante où vous étiez l'année dernière. Quelque agréable que » soit une maison de campagne, on y manque de mille choses qu'on » ne trouve que dans les Villes. On n'y est pas même aussi seul qu'on » le voudroit. Peut-être y trouverez-vous un ruisseau dont le murmure vous fera rêver délicieusement, ou un vallon solitaire dont » la vue vous jettera dans l'enchantement; mais aussi vous aurez à » vous défendre d'une quantité de petits voisins qui vous assiégeront » sans cesse. Ici, comme tout le monde, excepté moi, est occupé au » commerce, il ne tient qu'à moi de vivre inconnu à tout le monde. » Je me promène tous les jours à travers un peuple immense, presque aussi tranquillement que vous pouvez le faire dans vos allées. » Les hommes que je rencontre me font la même impression que si je » voyois les arbres de vos forêts, ou les troupeaux de vos campagnes. » Le bruit même de tous ces Commerçans ne me distrait pas plus que si » j'entendois le bruit d'un ruisseau. Si je m'amuse quelquefois à considérer leurs mouvemens, j'éprouve le même plaisir que vous à considérer ceux qui cultivent vos terres: car je vois que le but de tous » ces travaux est d'embellir le lieu que je habite, & de prévenir tous » mes besoins. Si vous avez du plaisir à voir les fruits croître dans » vos vergers, & vous promettre l'abondance, pensez-vous que j'en » aye moins à voir tous les vaisseaux qui abordent sur mes côtes, m'apporter les productions de l'Europe & des Indes? Dans quel lieu » de l'univers trouverez-vous plus aisément qu'ici, tout ce qui peut » ou intéresser la vanité, ou flatter le goût? Y a-t-il un pays dans » le monde où l'on soit plus libre, où le sommeil soit plus tranquille, » où il y ait moins de dangers à craindre, où les Loix veillent mieux » sur le crime, où les empoisonnemens, les trahisons, les calomnies » soient moins connues, où il reste enfin plus de traces de l'heureuse » & tranquille innocence de nos pères? Je ne sais pourquoi vous » êtes si amoureux de votre ciel d'Italie? La peste se mêle avec l'air » qu'on y respire; la chaleur du jour y est insupportable; les fraîcheurs du soir y sont mal-saines; l'ombre des nuits y couvre des » larcins & des meurtres. Que si vous craignez les hivers du Nord, » comment à Rome, même avec des bosquets, des fontaines, & des » grottes, vous garantirez-vous aussi bien de la chaleur, que vous

» pourrez ici avec un bon poile ou une cheminée, vous garantir du » froid ? Je vous attends avec une petite provision d'idées philoso- » phiques qui vous feront peut-être quelque plaisir ; & soit que » vous veniez ou que vous ne veniez pas, je n'en serai pas moins » votre tendre & fidelle ami ». Cette lettre est très-intéressante. D'abord elle nous fait voir le goût de Descartes pour la Hollande, & la manière dont il y vivoit. Elle nous montre ensuite son imagination & le tour agréable qu'il savoit donner à ses idées. On a accusé la géométrie de dessécher l'esprit ; je ne sais s'il y a rien dans tout Balzac où il y ait autant d'esprit & d'agrément. L'imagination brillante de Descartes se décèle par-tout dans ses ouvrages ; & s'il n'avoit voulu être ni Géomètre, ni Philosophe, il n'auroit encore tenu qu'à lui d'être le plus bel esprit de son temps.

Page 23. (16) On s'est attaché dans cette partie de l'éloge de Descartes à bien faire connoître l'ordre & l'enchaînement qu'il a mis dans toutes ses idées, le plan & la méthode de sa philosophie, & sur-tout les rapports qu'il a établis entre toutes les sciences. Il a donc fallu parler de ses erreurs, comme des vérités qu'il a enseignées ; sans cela le fil eût été interrompu. Mais on a indiqué les erreurs, & on a rendu justice aux vérités. Pour ceux qui lisent en philosophes, il n'est pas moins utile que curieux de voir la manière dont un systême universel de connoissances est enchaîné ; & pour ceux qui ne veulent que satisfaire leur imagination, c'est encore un spectacle intéressant que le tableau de l'esprit d'un grand homme.

Page 23. (17) Le discours sur la méthode parut le 8 Juin 1637. Il étoit à la tête de ses essais de philosophie. Descartes y indique les moyens qu'il a suivis pour tâcher de parvenir à la vérité, & ce qu'il faut faire encore pour aller plus avant. On y trouva une profondeur de méditation inconnue jusqu'alors. C'est là qu'est l'histoire de son fameux doute. Il a depuis répété cette histoire dans deux autres ouvrages, dans le premier Livre de ses principes & dans la première de ses méditations métaphysiques. Il falloit qu'il sentît bien vivement l'importance & la nécessité du doute, pour y revenir jusqu'à trois fois, lui qui étoit si avare de paroles. Mais il regardoit le doute comme la base de la philosophie, & le garant sûr des progrès qu'on pourroit y faire dans tous les siècles. Il faut remarquer que Descartes commença par où les anciens avoient fini. Ils s'étoient servi du doute pour renverser toutes les sciences : Descartes s'en servit pour les reconstruire.

Page 24. (18) Il n'est pas nécessaire d'avertir que le doute philosophique de Descartes ne s'étendit jamais aux vérités révélées. On sait qu'il les respecta toute sa vie, comme il le devoit. Il les regardoit comme d'un ordre trop supérieur à la raison pour vouloir les y assujettir. On voit par-tout dans ses Ouvrages & dans ses Lettres, qu'il distinguoit le Philosophe du Chrétien ; & que s'il parloit avec audace,

sur tous les objets de la raison, il ne parloit qu'avec soumission sur tous les objets de la foi. Cette remarque générale doit s'étendre à toutes les parties de ce discours, où il s'agit du doute de Descartes, de l'examen de ses opinions, & de sa grande maxime *de ne regarder comme vrai que ce qui est évident.*

Page 24. (19) Les règles de l'analyse logique, qu'on peut regarder comme la seconde partie de sa méthode, sont indiquées dans plusieurs de ses ouvrages, & rassemblées en partie dans un manuscrit qui n'a été imprimé qu'après sa mort. L'ouvrage est intitulé, *Règles pour conduire notre esprit dans la recherche de la vérité.* En voici à-peu-près la marche. Voulez-vous trouver la vérité? formez votre esprit & rendez-le capable de bien juger. Pour y parvenir, ne l'appliquez d'abord qu'à ce qu'il peut bien connoître par lui-même. Pour bien connoître, ne cherchez pas ce qu'on a écrit ou pensé avant vous; mais sachez vous en tenir à ce que vous reconnoissez vous-même pour évident. Vous ne trouverez point la vérité sans méthode. La méthode consiste dans l'ordre. L'ordre consiste à réduire les propositions complexes à des propositions simples, & à vous élever par degrés des unes aux autres. Pour vous perfectionner dans une science, parcourez-en toutes les questions & toutes les branches, enchaînant toujours vos pensées les unes aux autres. Quand votre esprit ne conçoit pas, sachez vous arrêter. Examinez long-temps les choses les plus faciles; vous vous accoutumerez ainsi à regarder fixement la vérité, & à la reconnoître. Voulez-vous aiguiser votre esprit, & le préparer à découvrir un jour par lui-même? exercez-le d'abord sur ce qui a été inventé par d'autres. Suivez sur-tout les découvertes où il y a de l'ordre & un enchaînement d'idées. Quand il aura examiné beaucoup de propositions simples, qu'il s'essaye peu à peu à embrasser distinctement plusieurs objets à la fois; bientôt il acquerra de la force & de l'étendue. Enfin mettez à profit tous les secours de l'entendement, de l'imagination, de la mémoire & des sens, pour comparer ce qui est déjà connu avec ce qui ne l'est pas, & découvrir l'un par l'autre. Descartes divise tous les objets de nos connoissances en propositions simples & en questions. Les questions sont de deux sortes: ou on les entend parfaitement, quoiqu'on ignore la manière de les résoudre; ou la connoissance qu'on en a est imparfaite. Le plan de Descartes étoit de donner trente-six règles, c'est-à-dire, douze pour chacune de ces divisions. Il n'a exécuté que la moitié de l'ouvrage. Mais il est aisé de voir par cet essai comment il portoit l'esprit de système & d'analyse dans toutes ses recherches, & avec quelle adresse il décomposoit, pour ainsi dire, tout le méchanisme du raisonnement.

Page 26. (20) Les méditations métaphysiques de Descartes parurent en 1641. C'étoit de tous ses ouvrages celui qu'il estimoit le plus. Il le louoit avec un enthousiasme de bonne foi; car il croyoit avoir

trouvé le moyen de démontrer les vérités métaphysiques, d'une manière plus évidente que les démonstrations de géométrie. Ce qui caractérise sur-tout cet ouvrage, c'est qu'il contient sa fameuse démonstration de Dieu par l'idée, démonstration si répétée depuis, adoptée par les uns & rejettée par les autres; & qu'il est le premier où la distinction de l'esprit & de la matiere soit parfaitement développée : car avant Descartes on n'avoit point encore bien approfondi les preuves philosophiques de la spiritualité de l'ame. Une chose remarquable, c'est que Descartes ne donna cet ouvrage au Public que par principe de conscience. Ennuyé des tracasseries qu'on lui suscitoit depuis trois ans pour ses essais de philosophie, il avoit résolu de ne plus rien imprimer. J'aurois, dit-il, une vingtaine d'approbateurs & des milliers d'ennemis : ne vaut-il pas mieux me taire & m'instruire en silence? Il crut cependant qu'il ne devoit pas supprimer un ouvrage qui pouvoit fournir ou de nouvelles preuves de l'existence de Dieu, ou de nouvelles lumières sur la nature de l'ame. Mais avant de le risquer, il le communiqua à tous les hommes les plus savans de l'Europe, recueillit leurs objections, & y répondit. Le célèbre Arnaud fut du nombre de ceux qu'il consulta. Arnaud n'avoit alors que vingt-huit ans. Descartes fut étonné de la profondeur & de l'étendue de génie qu'il trouva dans ce jeune homme. Il s'en falloit de beaucoup qu'il eût porté le même jugement des objections de Hobbes & de celles de Gassendi. Il fit imprimer toutes ces objections avec les réponses à la suite des méditations; & pour leur donner encore plus de poids, le Philosophe dédia son ouvrage à la Sorbonne. *Je veux m'appuyer de l'autorité*, disoit-il, *puisque la vérité est si peu de chose quand elle est seule.* Il n'avoit point encore pris assez de précautions. Ce Livre, approuvé par des Docteurs, discuté par des Savans, dédié à la Sorbonne, & où le génie s'épuise à prouver l'existence de Dieu & la spiritualité de l'ame, fut mis vingt-deux ans après à l'index à Rome.

Page 28. (21) On a été étonné que dans ses méditations métaphysiques Descartes n'ait point parlé de l'immortalité de l'ame. Ses ennemis avoient beau jeu; & ils n'ont pas manqué de profiter de ce silence pour l'accuser de n'y pas croire. Mais il nous apprend lui-même par une de ses lettres, qu'ayant établi clairement dans cet ouvrage la distinction de l'ame & de la matière, il suivoit nécessairement de cette distinction, que l'ame par sa nature ne pouvoit périr avec le corps. Ce n'étoit donc pas seulement comme Chrétien, mais même comme Philosophe, qu'il croyoit que l'ame est immortelle. Eh comment se refuser à un dogme si consolant & si doux! Peut-on croire à un premier Etre, juste & bienfaisant, sans croire qu'il récompensera l'homme vertueux qui tâche de lui ressembler? Cette espérance n'est-elle pas le soutien de l'homme dans le malheur, son appui dans sa foiblesse, son encouragement dans ses vertus? Ah!

ſans doute il faut qu'il y ait un monde tout différent, où les inégalités cruelles de celui-ci ſoient réparées, où l'homme juſte ſoit remis à ſa place, où les oppreſſions ceſſent, où les perſécuteurs n'ayent plus de pouvoir, où l'homme ſoit enfin l'égal de l'homme, ſans ne pouvoir plus être ni tourmenté ni avili. Il faut que celui qui a ſouffert ou qui eſt mort pour la vertu, puiſſe dire à Dieu : Etre juſte & bon, je ne me repens pas d'avoir été vertueux. Comment donc peut-il y avoir des hommes qui renoncent volontairement à une ſi douce eſpérance ? Pour moi, ſi j'avois le malheur de douter de ce dogme, je chercherois bien plutôt à me faire illuſion. Je me garderois bien d'ôter cette conſolation aux foibles, ce frein aux hommes puiſſans, cette reſſource d'un avenir à tous les malheureux. Je me garderois bien de m'avilir à mes propres yeux ; car plus l'homme aura une grande idée de ſon être, plus il ſera diſpoſé à ne rien faire d'indigne de lui-même.

Page 35. (22) La géométrie de Deſcartes parut en 1637 avec le traité de la méthode, ſon traité des météores & ſa dioptrique. Ces quatre traités réunis enſemble formoient ſes eſſais de philoſophie. Sa géométrie étoit ſi fort au-deſſus de ſon ſiècle, qu'il n'y avoit réellement que très-peu d'hommes en état de l'entendre. C'eſt ce qui arriva depuis à Newton ; c'eſt ce qui arrive à preſque tous les grands hommes. Il faut que leur ſiècle coure après eux pour les atteindre. Outre que ſa géométrie étoit très-profonde & entièrement nouvelle, parce qu'il avoit commencé où les autres avoient fini, il avoue lui-même dans une de ſes lettres qu'il n'avoit pas été fâché d'être un peu obſcur, afin de mortifier un peu ces hommes qui ſavent tout. Si on l'eût entendu trop aiſément, on n'auroit pas manqué de dire qu'il n'avoit rien écrit de nouveau, au lieu que la vanité humiliée étoit forcée de lui rendre hommage. Dans une autre lettre, on voit qu'il calcule avec plaiſir les Géomètres en Europe qui ſont en état de l'entendre. Il en trouve trois ou quatre en France, deux en Hollande, & deux dans les Pays-bas Eſpagnols. Il eſt difficile qu'un pareil dénombrement ſe faſſe ſans quelques petits mouvemens de vanité. Mais l'orgueil qui aime à faire de grandes choſes, eſt quelquefois à côté de la vanité qui aime à en parler. D'ailleurs il ſeroit peut-être auſſi dangereux qu'inutile de vouloir ôter à l'homme de génie l'idée de ſa ſupériorité. C'eſt peut-être un contre-poids néceſſaire contre la cabale & l'envie, toujours trop occupées à le rabaiſſer. Une particularité remarquable, c'eſt que cette géométrie ſi étonnante fut faite à la hâte. Deſcartes la compoſa dans le temps qu'on imprimoit ſes Météores ; & il en inventa même une partie pendant ce temps-là.

Page 36. (23) Preſque toute la phyſique de Deſcartes eſt renfermée dans ſon Livre des *Principes*. Cet ouvrage, qui parut en 1644, eſt diviſé en quatre parties. La première eſt toute métaphyſique, & contient les principes des connoiſſances humaines. La

seconde est sa physique générale, & traite des premières loix de la nature, des élémens de la matière, des propriétés de l'espace & du mouvement. La troisième est l'explication particulière du système du Monde & de l'arrangement des corps célestes. La quatrième contient tout ce qui concerne la Terre. On a tâché de présenter, avec autant de clarté qu'il est possible dans un discours, le tableau général de ses idées sur tous ces grands objets. Quoiqu'aujourd'hui il soit resté peu de chose de sa physique, il y a peu de ses erreurs qui n'ayent influé sur les vérités nouvelles ; & dans les idées même qui sont les plus abandonnées, on retrouve encore un génie inventeur, qui sert au moins à faire connoître l'homme, s'il ne sert point à instruire le Philosophe. Ce qui caractérise le plus Descartes dans sa physique, c'est d'avoir le premier envisagé l'Univers comme une grande machine, & d'avoir voulu tout expliquer par les loix du méchanisme. Cette idée ne peut être que celle d'un grand homme, & a donné la clef de mille découvertes.

Page 48. (24) Traité des Météores, imprimé en 1637, comme on l'a déja dit. Ce fut un des ouvrages de Descartes qui éprouva le moins de contradiction. Au reste, ce ne seroit pas une manière toujours sûre de louer un ouvrage philosophique. Mais quelquefois aussi les hommes font grace à la vérité. C'est le premier morceau de physique que Descartes donna. On fut étonné de la manière nouvelle dont il expliquoit les phénomènes, & l'on commença à croire qu'il pouvoit y avoir autre chose que des mots dans la physique. Depuis on a été beaucoup plus loin ; mais on ne doit pas moins honorer celui qui a fait les premiers pas dans la carrière.

Page 50. (24) Les Anciens avoient eu l'idée d'expliquer par la réfraction le méchanisme des couleurs dans l'arc-en-ciel. On trouve dans les questions naturelles de Sénèque un morceau intéressant sur ce sujet ; c'est un des monumens les plus curieux de la physique ancienne. En 1590 Antonio de Dominis, Evêque de Spalatro en Dalmatie, & chassé de son Evêché par l'Inquisition, écrivit son petit traité sur l'arc-en-ciel. Il développa cette idée des Anciens, la confirma par des expériences, & mit beaucoup de justesse & de sagacité dans l'explication de la plupart des phénomènes. Descartes le suivit, le rectifia, & le surpassa en plusieurs choses. Enfin Newton a perfectionné l'explication de Descartes, & y a ajouté tout ce qui y manquoit. C'est ainsi que chaque siècle lève une partie du voile qui couvre la vérité. L'intelligence de ce phénomène est aujourd'hui complette. Il est bien étonnant, dit un de nos plus célèbres Philosophes, que la nature de l'arc-en-ciel soit parfaitement connue, & qu'on ne sache pas pourquoi une pierre tombe.

Page 55. (25) Traité de la dioptrique, imprimé aussi en 1637 à la suite du discours sur la méthode. C'est le plus bel ouvrage de Descartes après sa géométrie. Il n'en a fait aucun où il y ait aussi

peu d'erreurs & autant de vérités. Sur plusieurs des objets qu'il y traite, on n'a point encore été plus loin que lui. On peut donner deux raisons de la supériorité de cet ouvrage; l'une est, que par-tout il y est observateur, & qu'il ne s'y livre presque jamais à cet esprit de système qui l'a si souvent égaré; l'autre, qu'il n'abandonne presque point le fil de la géométrie, qu'il applique continuellement à la physique.

Page 55. (26) Traité de musique composé par Descartes en 1618, dans le temps qu'il servoit en Hollande. Il n'avoit alors que vingt-deux ans. Cet ouvrage de sa jeunesse ne fut imprimé qu'après sa mort. Il fut commenté & traduit en plusieurs langues; mais il ne fit point de révolution. La théorie de cet art ne devoit être approfondie que long-temps après par un homme célèbre, dont le mérite est fort augmenté depuis qu'il est mort, & qu'on a justement appellé le Descartes de la Musique.

Page 58. (27) Il s'en faut de beaucoup que le traité de méchanique qu'on a de Descartes soit complet. Descartes le composa à la hâte en 1636, pour faire plaisir à un de ses amis, père du fameux Hughens. C'étoit un présent que le génie offroit à l'amitié. Il espéroit dans la suite refondre cet ouvrage, & lui donner une juste étendue; mais il n'en eut point le temps. On le fit imprimer après sa mort, par cette curiosité naturelle qu'on a de rassembler tout ce qui est sorti des mains d'un grand homme. Ce petit traité parut pour la première fois en 1668.

P. 61. (28) Tout le monde connoît Descartes comme Métaphysicien, comme Physicien & comme Géomètre: mais peu de gens savent qu'il fut encore un très-grand Anatomiste. Comme le but général de ses travaux étoit l'utilité des hommes, au lieu de cette philosophie vaine & spéculative qui jusqu'alors avoit régné dans les écoles, il vouloit une philosophie pratique, où chaque connoissance se réalisât par un effet, & qui se rapportât toute entière au bonheur du genre humain. Les deux branches de cette philosophie devoient être la médecine & la méchanique. Par l'une, il vouloit affermir la santé de l'homme, diminuer ses maux, étendre son existence, & peut-être affoiblir l'impression de la vieillesse: par l'autre, faciliter ses travaux, multiplier ses forces, & le mettre en état d'embellir son séjour. Descartes étoit sur-tout épouvanté du passage rapide & presque instantanée de l'homme sur l'Univers. O nature, tu as fait des êtres muets & inanimés, qui subsistent pendant plusieurs siècles de suite, ou qui subsisteront même pendant tout le cours d'une révolution du monde; & l'être intelligent qui seul te comprend & te connoît, meurt presqu'à l'instant de sa naissance. Il paroît & s'éclipse; être mortel, témoin de la vieillesse immortelle des astres qui l'éclairent aujourd'hui, & qui demain luiront sur sa tombe. Descartes crut qu'il ne seroit peut-être pas impossible de prolonger l'existence

de l'homme. Si c'est un songe, c'est du moins un beau songe ; & il est doux de s'en occuper. Il y a même un coin de grandeur dans cette idée ; & les moyens que Descartes proposa pour l'exécution de ce projet, n'étoient pas moins grands : c'étoit de saisir & d'embrasser tous les rapports qu'il y a entre tous les élémens, l'eau, l'air, le feu & l'homme ; entre toutes les productions de la terre & l'homme ; entre toutes les influences du soleil & des astres, & l'homme ; entre l'homme enfin, & tous les points de l'Univers les plus rapprochés de lui : idée vaste & sublime, & qui, comme toutes les autres idées de ce grand génie, accuse la foiblesse de l'esprit humain, & ne paroît toucher à des erreurs, que parce que pour la réaliser, ou peut-être même pour la bien concevoir, il faudroit une intelligence supérieure à la nôtre. On voit par-là dans quelle vue il étudioit la physique. On peut aussi juger de quelle manière il pensoit sur la médecine actuelle. En rendant justice aux travaux d'une infinité d'hommes célèbres qui se sont appliqués à cet art utile & dangereux, il pensoit que ce qu'on savoit jusqu'à présent n'étoit presque rien en comparaison de ce qui restoit à savoir. Il vouloit donc que la médecine, c'est-à-dire, la physique appliquée au corps humain, fût la grande étude de tous les Philosophes. Qu'ils se liguent tous ensemble, disoit-il dans un de ses ouvrages. Que les uns commencent où les autres auront fini. En joignant ainsi les vies de plusieurs hommes & les travaux de plusieurs siècles, on formera un vaste dépôt de connoissances, & l'on assujettira enfin la nature à l'homme. Mais le premier pas étoit de bien connoître la structure du corps humain. Il commença donc l'exécution de son plan par l'étude de l'anatomie. Il y employa tout l'hiver de 1629 : il continua cette étude pendant plus de douze ans, observant tout & expliquant tout par les causes naturelles. Il ne lisoit presque point, comme on l'a déja dit plus d'une fois. C'étoit dans les corps qu'il étudioit les corps. Il joignit à cette étude celle de la chymie, laissant toujours les Livres & regardant la nature. C'est d'après ces travaux qu'il composa son *Traité de l'homme*. Dès qu'il parut, on le mit au nombre de ses plus beaux ouvrages, Il n'y en a peut-être même aucun dont la marche soit aussi hardie & aussi neuve. La manière dont il y explique tout le méchanisme & tout le jeu des ressorts, dut étonner le siècle *des qualités occultes & des formes substantielles*. Avant lui on n'avoit point osé assigner les actions qui dépendent de l'ame, & celles qui ne sont que le résultat des mouvemens de la machine. Il semble qu'il ait voulu poser les bornes entre les deux empires. Cet ouvrage n'étoit point achevé quand Descartes mourut. Il ne fut imprimé que dix ans après sa mort.

Page 62. (29) Descartes composa son traité des passions en 1646, pour l'usage particulier de la Princesse Elisabeth. Il l'avoit envoyé manuscrit à la Reine de Suède sur la fin de 1647. Il le fit imprimer à la sollicitation de ses amis en 1649. Son dessein, dit-il, dans la

composition de cet ouvrage, étoit d'essayer si sa physique pourroit lui servir à établir des fondemens certains dans la morale. Aussi n'y traite-t-il guères les passions qu'en physicien. C'étoit encore un ouvrage nouveau & tout-à-fait original. On y voit presqu'à chaque pas l'ame & le corps agir & réagir l'un sur l'autre ; & on croit, pour ainsi dire, toucher les liens qui les unissent.

Page 65. (31) Après avoir parcouru le tableau général des découvertes & des pensées de Descartes sur toutes les sciences, il ne seroit peut-être pas inutile d'indiquer en peu de mots quelle a été la source de ses erreurs, & comment un homme d'un génie si extraordinaire a pu s'égarer. On a vu qu'il avoit commencé par douter de tout. Il étoit vivement frappé de cet amas d'erreurs, qui composoit, pour ainsi dire, la raison des hommes. La plupart de ces préjugés lui paroissoient nés du rapport des sens ; & ce n'étoit que par des méditations profondes & des spéculations intellectuelles qu'il étoit parvenu lui-même à s'en délivrer. Il commença donc par croire que les sens étoient des guides trompeurs pour la raison humaine, & que leur rapport ne pouvoit assurer d'aucune vérité. Ce fut là, si l'on ose le dire, la première erreur de ce grand homme, & celle qui le mena à toutes les autres. Un peu plus de réflexion lui auroit aisément fait voir que ce ne sont pas nos sens qui nous trompent, mais le jugement que nous portons de nos sensations, jugement tout-à-fait étranger aux sensations même. Descartes persuadé que les sens ne pouvoient être un moyen assuré de connoître, remonta plus haut. Il crut qu'il y avoit dans l'ame des principes fixes, auxquels toutes les vérités étoient attachées, & d'après lesquels elle devoit juger & rectifier tous les rapports de ses sens. L'ame n'avoit pu se donner ces principes à elle-même. Ils étoient donc l'ouvrage de Dieu. Parvenu ainsi aux idées innées, Descartes dut se tromper sur la nature des idées simples ; & cette erreur étoit encore de la plus grande conséquence : car puisqu'il faut que l'esprit humain dans ses opérations aille toujours du plus simple au plus composé, il est très-important de savoir quelles sont ces idées simples par où il faut commencer. La vraie métaphysique nous apprend que les idées simples sont les premières qui résultent des sens & de la réflexion. Descartes au contraire devoit croire d'après son système que c'étoient des notions abstraites, c'est-à-dire, des principes. Dès-lors il dut rejetter l'étude des faits pour les principes. Il dut commencer par les causes, au lieu de commencer par les effets. Aussi telle a été sa marche. Il commença la chaîne de sa philosophie par la première cause, qui est Dieu. De ce sommet élevé il crut embrasser toutes les causes générales ; & liant toujours ses idées les unes aux autres, il s'imagina pouvoir de quelques principes déduire toutes les vérités possibles. Celui qui avoit d'abord douté de tout, voulut alors tout expliquer. Le plaisir oisif de la méditation entraîna ce grand homme ; & laissant à d'autres le travail obscur

& lent des observations subalternes, il ne s'occupa plus qu'à voir l'Univers en grand : mais malheureusement la vérité n'est pour l'homme que le résultat d'une infinité de détails. Dès ce moment il est aisé de voir comment de conséquence en conséquence, Descartes dût parvenir à des erreurs bien enchaînées. D'abord les grands principes de la nature sont & seront peut-être éternellement cachés à l'homme. Comment les deviner ? Comment lier ensuite toutes les parties du systême de l'Univers, sans qu'il y ait jamais de vuide ? Quand Descartes trouvoit la chaîne interrompue, n'étoit-il pas obligé d'y suppléer par la conjecture ? Dès-lors l'esprit de systême prenoit la place de la vérité. Enfin suivant cette marche, il falloit commencer par définir pour connoître. Mais la notion générale n'étant que la collection des idées particulières, comment rassembler ces idées que par l'étude des faits ? On voit donc qu'il étoit nécessaire que Descartes se trompât. C'est l'abus des notions abstraites, c'est une fausse application de la métaphysique à l'étude de la nature, qui l'a égaré, comme elle avoit égaré avant lui Pythagore, Aristote & Platon. Je ne finirai point cet article sans remarquer que Descartes est parti du même point que Bacon, du doute général ou du renversement de toutes les idées anciennes. Mais tous deux ont pris des routes opposées ; l'un, celle des connoissances acquises par les sens ; l'autre, celle des spéculations intellectuelles. Newton est venu, qui averti par la logique de Descartes, a repris la route de Bacon ; & c'est aujourd'hui celle que l'on suit dans toute l'Europe.

P. 72. (32) On va donner une notice très-courte de tous les Philosophes célèbres cités dans cet endroit, avec l'époque de leur naissance & de leur mort. Les dates sont utiles en ce qu'elles servent fixer les idées.

Newton est trop connu pour qu'on en parle. Le nommer, c'est en faire l'éloge. Il naquit en 1642, huit ans avant la mort de Descartes. Il publia ses principes mathématiques, ou son systême de l'attraction en 1687 ; son optique, ou ses découvertes sur les couleurs, en 1704. Il mourut en 1727, âgé de 85 ans. Il avoit toujours été traité avec la plus grande distinction par la Reine Anne qui le fit Chevalier, & par le Roi Georges. Il fut enterré à Westminster dans un lieu, dit M. de Fontenelle, qui avoit été souvent refusé à la plus haute Noblesse. Il avoit joui pendant près de trente ans d'une Charge très-considérable, & laissa en mourant sept cent mille liv. de bien.

Halley, célèbre Astronome, né à Londres en 1656, six ans après la mort de Descartes, intime ami de Newton, & digne de l'être. Il perfectionna l'algèbre après Descartes, dressa des tables astronomiques, donna une théorie des comètes, entreprit un très-grand nombre de voyages sur mer pour faire de nouvelles découvertes, traça dans toute l'étendue du globe une ligne où commence la déclinaison de l'aiguille. Il mourut en 1742, à 86 ans.

Leibnitz

Léibnitz, né à Léipsick en 1646, homme d'une érudition immense, qui eut tous les goûts & toutes les espèces de génie. Il publia en 1684 ses règles pour le calcul de l'infini. L'Angleterre lui disputa l'honneur de cette invention, qu'elle attribuoit à Newton. Ce procès fixa long-temps les yeux de l'Europe. On croit, pour l'honneur de l'esprit humain, que ces deux grands hommes étoient chacun inventeurs de leur côté. Le génie de Léibnitz est assez connu ; voici un trait de son esprit. Il alloit un jour par mer de Venise à une ville voisine ; c'étoit dans une petite barque où il se trouvoit seul & sans suite. Il s'éleva une furieuse tempête. Le Pilote Italien le prenant pour un hérétique, crut qu'il étoit cause de ce malheur. En conséquence il proposa à ses camarades de le jetter dans la mer. Léibnitz qui heureusement les entendit, tira aussi-tôt de sa poche un chapelet & le tourna entre ses mains d'un air dévot. C'est ce qui le sauva. On a vu comment Descartes se tira d'affaire dans une circonstance à peu près semblable. L'un dut la vie à son chapelet, & l'autre à son courage. Léibnitz est mort en 1716.

Huyghens, dont il est souvent parlé dans cet ouvrage, grand Astronome & grand Géomètre, fils d'un des amis les plus intimes de Descartes, né à la Haye en 1629, attiré en France par M. de Colbert, qui lui fit donner une forte pension. C'est lui qui le premier découvrit l'anneau de Saturne & le troisième Satellite. Il appliqua aussi le premier le pendule aux horloges, & en rendit toutes les vibrations égales par le moyen de la cycloïde. Il perfectionna les télescopes, & fit plusieurs découvertes utiles. Il mourut à la Haye en 1695, âgé de 66 ans.

Harvey, célèbre Médecin Anglois, né en 1577, dix-neuf ans avant Descartes. On sait qu'il découvrit, ou du moins qu'il démontra le premier la circulation du sang. Toute la vieille école de médecine se déchaîna, comme elle le devoit, contre cette nouveauté. Descartes, que le mot de nouveauté n'effrayoit pas, s'en déclara hautement le défenseur, & en donna de nouvelles démonstrations. Harvey mourut en 1657, sept ans après Descartes, âgé de 80 ans. Il avoit été Médecin du malheureux Charles I.

Borelli, célèbre Professeur de philosophie & de mathématiques, né à Naples en 1608, mort à Rome en 1679. On a de lui un traité fameux sur le mouvement des animaux. Il est le premier qui ait appliqué la géométrie aux corps organisés.

Léeuwenhoek, fameux observateur, passa plus de soixante ans à faire des microscopes & à s'en servir. Il a fait plusieurs observations microscopiques sur le nerf optique, sur le sang, sur la séve des plantes, sur la texture des arbres. Mais ce qui l'a rendu le plus célèbre, c'est la découverte des animaux spermatiques, qui nagent en une quantité prodigieuse dans la liqueur destinée à les porter. Il paroît que l'époque de cette découverte est l'an 1677. Hartsoëker, beaucoup plus jeune que lui, & qui n'avoit alors que vingt-un ans, la lui dis-

porta, & prétendit l'avoir faite le premier en 1674. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne la publia point alors : c'étoit un procès à peu près semblable à celui de Leibnitz & de Newton sur un objet très-différent.

Ruysch, un des plus grands hommes de la Hollande, Anatomiste, Médecin & Naturaliste. Il porta à la plus grande perfection l'art d'injecter, qui avoit été inventé par Graaf & par Swammerdam. Perfectionner ainsi, c'est être soi-même inventeur. Sa méthode n'a jamais été bien connue. Il eut un cabinet qui fut long-temps l'admiration de tous les étrangers, & une des merveilles de la Hollande. Ce cabinet étoit composé d'une très-grande quantité de corps injectés & embaumés, dont les membres avoient toute leur mollesse, & qui conservoient un teint fleuri, sans desséchement & sans rides. Les momies de M. Ruisch prolongeoient en quelque sorte la vie, dit M. de Fontenelle, au lieu que celles de l'ancienne Egypte ne prolongeoient que la mort. On eût dit que c'étoient des hommes endormis, prêts à parler à leur réveil. Pour embellir ce spectacle, il y avoit mêlé plusieurs animaux curieux, avec des bouquets de plantes aussi injectées & des coquillages très-rares, le tout orné d'inscriptions tirées des meilleurs Poetes. Le Czar Pierre, à son premier voyage en Hollande en 1698, fut transporté de ce spectacle. Il baisa avec tendresse le corps d'un petit enfant encore aimable, & qui sembloit lui sourire. A son second voyage en 1717, il acheta le cabinet & l'envoya à Petersbourg. C'étoit une conquête digne d'un Souverain. Ruisch, qu'un de ses confrères appeloit modestement *le plus misérable des Anatomistes*, & que l'Europe appeloit *le plus grand*, étoit né à la Haye en 1638, douze ans avant la mort de Descartes, & mourut à Amsterdam en 1731, âgé de 93 ans.

Malpighi, célèbre Anatomiste Italien, & Professeur en Médecine, né à Bologne en 1628, mort à Rome en 1694. Un de ses plus beaux ouvrages est son anatomie des plantes. Descartes avoit eu la même idée.

Mallebranche, un des plus grands Philosophes de son siècle, & un des plus célèbres disciples de Descartes, né à Paris en 1638. Jusqu'à 26 ans il s'étoit appliqué à l'étude des langues & de l'histoire. A cet âge, étant dans la boutique d'un Libraire, il tomba par hasard sur le *traité de l'homme* de Descartes. Il le feuilleta, entrevit une science dont il n'avoit point d'idée, & se sentit né pour elle. Il acheta le Livre, le lut avec empressement, & même avec un tel transport, qu'il lui en prenoit des battemens de cœur qui l'obligeoient quelquefois d'interrompre sa lecture. L'invisible & inutile vérité, dit M. de Fontenelle, n'est pas accoutumée à trouver tant de sensibilité parmi les hommes, & les objets les plus ordinaires de leurs passions se tiendroient heureux d'y en trouver autant. Dès-lors Mallebranche abandonna toute autre étude pour la philosophie de Descartes. Au bout de dix années, il avoit composé son livre *de la recherche de la*

vérité. L'Auteur y est cartésien, dit encore M. de Fontenelle; mais il l'est comme Descartes. Il ne paroît pas l'avoir suivi, mais rencontré. Il mourut en 1715, âgé de 78 ans.

Locke, un des hommes qui font le plus d'honneur à l'Angleterre; né en 1632 pendant les guerres civiles de Charles premier. Il fut élevé dans l'Université d'Oxford, & sentit de bonne heure le vuide de tout ce qu'on enseignoit alors. Les premiers Livres qui lui donnèrent du goût pour la philosophie furent ceux de Descartes. Sa méthode sur-tout fit une forte impression sur lui; & il est très-vrai que c'est là qu'il apprit à le combattre. Comme il étoit souvent malade, il voyagea beaucoup pour sa santé. Il demeura assez long-temps à Montpellier. Il vint à Paris. Dans un séjour qu'il fit en Hollande, il fut accusé d'avoir fait quelques ouvrages contre le gouvernement d'Angleterre; & on lui ôta une place qu'il avoit. Dans la suite on reconnut que les Livres n'étoient pas de lui : mais la place ne lui fut point rendue. Sous le règne de Guillaume, Prince d'Orange, on lui offrit des emplois considérables qu'il refusa. En 1695 il fut fait Commis du Commerce & des Colonies Angloises; place qui lui rapportoit environ vingt-trois mille liv. de notre monnoie. Il s'en démit en 1700, à cause de la foiblesse de sa santé. Il mourut en 1704, âgé de 73 ans.

Page 73. (33) En finissant ce tableau général de l'influence de l'esprit de Descartes sur la Géométrie, sur la Physique, sur les Lettres, sur les Arts & sur toutes les Sciences, il doit être permis de faire des vœux pour qu'on applique enfin cet esprit à la législation & au gouvernement des Etats. L'art de procurer aux Sociétés la plus grande somme de bonheur possible, est une des branches de Philosophie des plus intéressantes; & peut-être dans toute l'Europe est-elle moins avancée que n'étoit la Physique à la naissance de Descartes. Il y a des préjugés non moins puissans à renverser. Il y a d'anciens systêmes à détruire. Il y a des opinions & des coutumes funestes, & qui n'ont cessé de paroître telles que par l'empire de l'habitude. Les hommes réfléchissent si peu, qu'un mal qui se fait depuis cent ans, leur paroît presque un bien. Ce seroit une grande entreprise d'appliquer le doute de Descartes à ces objets, de les examiner pièce à pièce, comme il examina toutes ses idées, de faire une revue générale des Coutumes, des Usages & des Loix, comme il fit la revue des systêmes, & de ne juger de tout que d'après sa grande maxime de l'*évidence*. Cette entreprise seroit bien digne d'un gouvernement sage, & qui voudroit rendre les hommes heureux : mais seroit-il permis de se flatter du succès? Les idées une fois établies, ne sont-elles pas trop en possession de gouverner les hommes? Que de difficultés pour secouer un usage même indifférent! On diroit que les ames sont sujettes à cette loi d'inertie qui retient éternellement les corps dans l'état où ils se trouvent, si une force étrangère ne fait cesser leur mouvement ou leur repos.

Page 74. (34) C'est en 1633 que Galilée fut condamné par l'In-

quisition, pour avoir enseigné le mouvement de la terre. Il y avoit déja quatre ans que Descartes travailloit en Hollande. L'emprisonnement de Galilée fit une si forte impression sur lui, qu'il fut sur le point de brûler tous ses papiers. Alors les ouvrages de Descartes n'auroient jamais paru. Il n'eût point fait de révolution. Aucune impulsion donnée aux esprits. Aucune méthode pour découvrir la vérité. La philosophie ou n'eût pas été créée, ou l'eût été beaucoup plus tard; & la nature en donnant Descartes à l'humanité, lui eût fait un présent inutile. Voilà ce que l'Inquisition a pensé coûter aux hommes.

Page 74. (35.) L'histoire de Socrate est trop connue; & il est inutile d'en parler. Tout le monde sait qu'il fut l'apôtre & le martyr de la vérité. Anaxagore annonça le premier chez les Grecs une intelligence suprême qui avoit donné l'ordre, la vie & les proportions au monde. En conséquence il fut chargé de fers & traîné en prison. Sans l'éloquence de Periclès, qui défendit un Sage opprimé, Anaxagore subissoit le sort de Socrate. Aristote, accusé dans Athènes par un Prêtre de Cérès, s'enfuit à Chalcis, où fatigué des persécutions & des calomnies, il s'empoisonna. Héraclite, cruellement tourmenté dans sa patrie, se retira à la campagne pour rompre tout commerce avec les hommes. Gerbert, né en Auvergne dans le dixième siècle, & l'un des plus grands génies qu'ayent produit ces siècles barbares, fut accusé d'être magicien, parce qu'il étoit méchanicien, chimiste & géomètre. Il est vrai que par la suite il devint Pape sous le nom de Silvestre II. Roger Bacon, Anglois & Moine, homme encore plus supérieur à son siècle, & qui par son génie devina plusieurs découvertes des siècles suivans, fut accusé d'être sorcier comme Gerbert, à cause de ses inventions méchaniques. Dans un voyage qu'il fit à Rome, son Général le fit mettre au cachot. Il y resta jusqu'à ce qu'il eût prouvé qu'il n'y a point de magie à savoir les mathématiques. Il mourut en 1294. Ramus, un des hommes les plus savans du seizième siècle, fut dénoncé comme criminel d'Etat devant François premier, parce qu'il combattoit Aristote & invitoit les Savans à faire des découvertes nouvelles. On le persécuta; on le flétrit; on brûla ses Livres; on lui défendit d'enseigner dans le royaume. Enfin à la S. Barthelemi, ses ennemis profitèrent de cette malheureuse occasion pour le faire assassiner. Il seroit très-aisé de grossir cette liste: mais tous les noms qu'on pourroit y ajouter, n'apprendroient rien de plus.

Page 75. (36) Il est très-sûr que Descartes prévit toutes les persécutions qui l'attendoient. Il avoit souvent résolu de ne rien faire imprimer, & il ne céda jamais qu'aux plus pressantes sollicitations de ses amis. Souvent il regretta son loisir qui lui échappoit pour un vain fantôme de gloire. Newton après lui eut le même sentiment; & au milieu des querelles philosophiques, il se reprocha plus d'une fois d'avoir perdu son repos. Ainsi les hommes qui ont le plus éclairé le genre humain, ont été forcés à s'en repentir. Au reste

Descartes ne fut jamais plus Philosophe que lorsque ses ennemis l'étoient le moins. Il n'avoit point ce fanatisme ardent qui annonce avec hauteur des vérités nouvelles comme nouvelles, & qui veut paroître le précepteur du genre humain. L'enthousiasme peut embraser quelques têtes, mais il avertit les hommes froids de se tenir sur leur garde. Descartes crut donc qu'il valoit mieux miner insensiblement les barrières, que de les renverser avec éclat. Il voulut cacher la vérité, comme on cache l'erreur. Il tâcha de persuader que ses principes étoient les mêmes que ceux d'Aristote. Sans cesse il recommandoit la modération à ses disciples. Mais il s'en falloit bien que ses disciples fussent aussi philosophes que lui. Ils étoient trop sensibles à la gloire de ne pas penser comme le reste des hommes. La persécution les animoit encore, & ajoutoit à l'enthousiasme. Descartes eût consenti à être ignoré pour être utile : mais ses disciples jouissoient avec orgueil des lumières de leur maître, & insultoient à l'ignorance qu'ils avoient à combattre. Ce n'étoit pas le moyen d'avoir raison.

Page 75. (37) Gisbert Voëtius, fameux Théologien Protestant & Ministre d'Utrecht, né en 1589, & mort en 1676. Il vécut quatre-vingt-sept ans, tandis que Descartes mourut à cinquante-quatre. Il étoit tel qu'on l'a peint dans ce discours. On se reprocheroit, même de calomnier la mémoire d'un méchant homme. Tout ce qu'on raconte de ses persécutions contre Descartes est exactement tiré de l'histoire. Il commença ses hostilités en 1639 par des thèses sur l'Athéïsme. Descartes n'y étoit point nommé : mais on avoit eu soin d'y insérer toutes ses opinions comme celles d'un Athée. En 1640, secondes & troisièmes thèses, où étoit renouvellée la même calomnie. Régius, disciple de Descartes, & Professeur de Médecine, soutenoit la circulation du sang. Autre crime contre Descartes. On joignit cette accusation à celle d'Athéïsme. Ordonnance des Magistrats qui défendent d'introduire des nouveautés dangereuses. En 1641 Voëtius se fait élire Recteur de l'Université d'Utrecht. N'osant point encore attaquer le maître, il veut d'abord faire condamner le disciple comme hérétique. Quatrièmes thèses publiques contre Descartes. En 1642 décret des Magistrats pour défendre d'enseigner la philosophie nouvelle. Cependant les libelles pleuvoient de toute part ; & le Philosophe étoit tranquile au milieu des orages, s'occupant en paix de ses méditations. En 1643 Voëtius eut recours à des troupes auxiliaires. Il alla les chercher dans l'Université de Groningue, où un nommé *Schoockius* s'associa à ses fureurs. C'étoit un de ces méchans subalternes qui n'ont pas même l'audace du crime, & qui trop lâches pour attaquer par eux-mêmes, sont assez vils pour nuire sous les ordres d'un autre. Il débuta par un gros Livre contre Descartes, dont le but étoit de prouver que la nouvelle philosophie menoit droit au *scepticisme*, à l'*athéïsme* & à la *phrénésie*. Descartes crut enfin qu'il étoit temps de répondre. Il avoit déja écrit une petite lettre sur Voëtius : & celui-ci n'avoit pas manqué de la faire condamner, comme injurieuse & attentatoire à la Reli-

gion réformée, dans la personne d'un de ses principaux Pasteurs. Dans sa réponse contre le nouveau Livre, Descartes se proposoit trois choses ; d'abord de se justifier lui-même, car jusqu'alors il n'avoit rien répondu à plus de douze libelles ; ensuite de justifier ses amis & ses disciples ; enfin de démasquer un homme aussi odieux que Voëtius, qui par une ignorance hardie, & sous le masque de la religion, séduisoit la populace & aveugloit les Magistrats. Mais les esprits étoient trop échauffés ; il ne réussit point. Sentence contre Descartes, où ses lettres sur Voëtius sont déclarées libelles diffamatoires. Ce fut alors que les Magistrats travaillèrent à lui faire son procès secrétement, & sans qu'il en fût averti. Leur intention étoit de le condamner comme Athée & comme Calomniateur ; comme Athée, parce qu'il avoit donné de nouvelles preuves de l'existence de Dieu ; comme Calomniateur, parce qu'il avoit repoussé les calomnies de ses ennemis. Voilà, dans de certains momens, quelle est la justice des hommes. Descartes apprit par une espèce de hasard qu'on lui faisoit son procès. Il s'adressa à l'Ambassadeur de France, qui heureusement, par l'autorité du Prince d'Orange, fit arrêter les procédures déjà très-avancées. Il sut alors toutes les noirceurs de ses ennemis : il sut toutes les intrigues de Voëtius. Ce scélérat, pour faire circuler le poison, avoit répandu dans toutes les compagnies d'Utrecht des hommes chargés de le décrier. Il vouloit qu'on ne prononçât son nom qu'avec horreur. On le peignoit aux Catholiques comme Athée, aux Protestans comme ami des Jésuites. Il y avoit dans tous les esprits une si grande fermentation, que personne n'osoit plus se déclarer son ami. Il est donc des temps où l'innocence même du grand homme est abandonnée, & où l'on n'a pas même le courage d'élever pour lui une voix timide ! En lisant l'histoire des persécutions, qu'essuya Descartes, on pourroit demander s'il est du devoir du Philosophe, de sacrifier son repos pour enseigner la vérité aux hommes. Qui osera décider cette question ? Qui parmi nous se croit assujetti à un devoir si noble ? Qui même a le courage de le concevoir ? Un Misantrope demanderoit : les hommes en valent-ils la peine ? Non, sans doute, répondroit un autre, mais la vérité !

Page 77. (38) Depuis que Descartes se fut établi en Hollande, il fit trois voyages en France en 1644, 1647 & 1648. Dans le premier, il vit très-peu de monde, & n'apprit qu'à se dégoûter de Paris. Ce qu'il y fit de mieux, fut la connoissance de M. de Chanut, depuis Ambassadeur en Suède. Comme leurs ames se convenoient, leur amitié fut bientôt très-vive. M. de Chanut mêloit à l'admiration pour un grand Homme, un sentiment plus tendre & plus fait pour rendre heureux. Il sollicita auprès du Cardinal Mazarin, alors Ministre, une pension pour Descartes. On ne sait pourquoi la pension fut refusée. En 1648, les Historiens prétendent qu'il fut appellé en France par les ordres du Roi. L'intention de la Cour, disoit-on, étoit de lui faire un établissement honorable & digne de son mé-

rite. On lui fit même expédier d'avance le brevet d'une pension ; & il en reçut les lettres en parchemin. Sur cette espérance il arrive à Paris. Il se présente à la Cour. Tout étoit en feu. C'étoit le commencement de la guerre de la Fronde. Il trouva qu'on avoit fait payer à un de ses parens l'expédition du brevet, & qu'il en devoit l'argent. Il le paya en effet ; ce qui lui fit dire plaisamment que jamais il n'avoit acheté parchemin plus cher. Voilà tout ce qu'il retira de son voyage. Ceux qui l'avoient appellé furent curieux de le voir, non pour l'entendre & profiter de ses lumières, mais pour connoître sa figure. » Je m'apperçus, dit-il dans une de ses lettres, » qu'on vouloit m'avoir en France, à peu près comme les grands Sei» gneurs veulent avoir dans leur ménagerie un éléphant, ou un lion, » ou quelques autres animaux rares. Ce que je pus penser de mieux » sur leur compte, ce fut de les regarder comme des gens qui iauroient » été bien aise de m'avoir à dîner chez eux ; mais en arrivant, je trou» vai leur cuisine en désordre, & leur marmite renversée ». Au reste, il ne faut point omettre ici le juste éloge dû au Chancelier Seguier, qui distingua Descartes comme il le devoit, & le traita avec le respect dû à un homme qui honoroit son siècle & sa Nation.

Page 78. (39) Il s'en falloit de beaucoup que toute la famille de Descartes lui rendît justice, & sentît l'honneur que Descartes lui faisoit. Il est vrai que son père l'aimoit tendrement ; il l'appeloit toujours son cher Philosophe. Mais le frère aîné de Descartes avoit pour lui très-peu de considération. *Ses parens*, dit l'Historien de sa vie, *sembloient le compter pour peu de chose dans sa famille, & ne le regardant plus que sous le titre odieux de Philosophe, tâchoient de l'effacer de leur mémoire, comme s'il eût été la honte de sa race.* On lui donna une marque bien cruelle de cette indifférence, à la mort de son père. Ce vieillard respectable, Doyen du Parlement de Bretagne, mourut en 1640 âgé de soixante & dix-huit ans. On n'instruisit Descartes, ni de sa maladie, ni de sa mort. Il y avoit déja près de quinze jours que ce bon vieillard étoit enterré, quand Descartes lui écrivit la lettre du monde la plus tendre. Il se justifioit d'habiter dans un pays étranger, loin d'un père qu'il aimoit. Il lui marquoit le désir qu'il avoit de faire un voyage en France pour le revoir, pour l'embrasser, pour recevoir encore une fois sa bénédiction ; car alors les pères bénissoient encore leurs enfans, & cette cérémonie pure & sainte étoit pour les fils bien nés la plus chère partie de leur patrimoine. Quand la lettre de Descartes arriva, il y avoit déja un mois que son père étoit mort. On se souvint alors qu'il y avoit dans les pays étrangers une autre personne de la famille ; & on lui écrivit par bienséance. Descartes ne se consola point de n'avoir pas reçu les dernières paroles & les derniers embrassemens de son père. Il n'eut pas plus à se louer de son frère dans les arrangemens qu'il fit avec lui pour ses affaires de famille, & les réglemens de succession. Ce frère étoit un homme intéressé & avide, & qui savoit

bien que les Philofophes n'aiment point à plaider. En conféquence il tira tout le parti qu'il put, de cette douceur philofophique. Il faut convenir que les neveux de Defcartes rendirent à la mémoire de leur oncle tout l'honneur qu'il méritoit. Mais le nom de Defcartes étoit alors le premier nom de la France.

Page 78. (40) Elifabeth de Bohème, Princeffe Palatine, fille de ce fameux Electeur Palatin qui difputa à Ferdinand II les Royaumes de Hongrie & de Bohème, née en 1618. On fait qu'elle fut la première difciple de Defcartes. Elle eut encore un titre plus cher; elle fut fon amie; car l'amitié fait quelquefois ce que la philofophie même ne fait pas; elle comble l'intervalle qui eft entre les rangs. Elifabeth avoit été recherchée par Ladiflas IV, roi de Pologne; mais elle préféra le plaifir de cultiver fon ame dans la retraite, à l'honneur d'occuper un Trône. Sa mère dans fon enfance lui avoit appris fix langues. Elle poffédoit parfaitement les Belles-Lettres. Son génie la porta aux fciences profondes. Elle étudia la philofophie & les mathématiques. Mais dès que les premiers Ouvrages de Defcartes lui tombèrent entre les mains, elle crut n'avoir rien appris jufqu'alors. Elle le fit prier de la venir voir, pour qu'elle pût l'entendre lui-même. Defcartes lui trouva un efprit auffi facile que profond. En peu de temps elle fut au niveau de fa géométrie & de fa métaphyfique. Bientôt après Defcartes lui dédia fes principes. Il la félicite d'avoir fu réunir tant de connoiffances, dans un âge où la plupart des femmes ne favent que plaire. Cette dédicace n'eft point un monument de flatterie; l'homme qui loue y paroît toujours un Philofophe qui penfe. Comment, dit-il, à la tête d'un Ouvrage où je jette les fondemens de la vérité, oferois-je la trahir? Il continua jufqu'à la fin de fa vie un commerce de lettres avec elle. Souvent cette Princeffe fut malheureufe. Defcartes la confoloit alors. Malheureux & tourmenté lui-même, il trouvoit dans fon propre cœur cette éloquence douce, qui va chercher l'ame des autres, & adoucit le fentiment de leurs peines. Après avoir été long-temps errante, & prefque fans afile, Elifabeth fe retira enfin dans une Abbaye de la Weftphalie, où elle fonda une efpèce d'Académie de Philofophes à laquelle elle préfidoit. Le nom de Defcartes n'y étoit jamais prononcé qu'avec refpect. Sa mémoire lui étoit trop chère pour l'oublier. Elle lui furvécut près de trente ans, & mourut en 1680.

Page 79. (41) C'eft une chofe remarquable que Defcartes ait eu pour difciples les deux femmes les plus célèbres de fon temps. On en a vu prefque dans chaque fiècle, qui ont joint l'empire de l'efprit à celui de la beauté. Quoi qu'ait dit un Sage auftère, les graces qui leur font naturelles, n'empêchent point qu'elles ne puiffent avoir l'étendue & la profondeur de l'efprit. Si ces exemples font rares, c'eft qu'elles ne font prefque jamais ce qu'elles pourroient être. Trop sûres de gouverner les hommes par le fentiment, la plupart dédaignent de les gouverner encore par les lumières. Heureu-

sement elles commencent à sentir un peu plus leur avantage. Si Descartes vivoit dans ce siècle & parmi nous, il y a apparence qu'il ne regretteroit ni Elisabeth, ni Christine. Il trouveroit encore des femmes capables de le juger & de l'entendre; il trouveroit dans leur amitié ces charmes qui adoucissent les travaux & consolent de l'envie. Je ne m'étendrai point sur l'histoire de Christine; tout le monde la connoît. Ce fut M. de Chanut qui le premier engagea cette Reine à lire les Ouvrages de Descartes. En 1647, elle lui fit écrire, pour savoir de lui en quoi consistoit *le souverain bien.* La plupart des Princes, ou ne font pas de ces questions-là, ou les font à des Courtisans plutôt qu'à des Philosophes; & alors la réponse est facile à deviner. Celle de Descartes fut un peu différente. Il faisoit consister le souverain bien, dans la volonté toujours ferme d'être vertueux, & dans le charme de la conscience qui jouit de sa vertu. C'étoit une belle leçon de morale pour une Reine. Christine en fut si contente, qu'elle lui écrivit de sa main pour le remercier. Peu de temps après, Descartes lui envoya son Traité des passions. En 1649 la Reine lui fit faire les plus vives instances pour l'engager à venir à Stockholm; & déja elle avoit donné des ordres à un de ses Amiraux pour l'aller prendre, & le conduire en Suède. Le Philosophe, avant de quitter sa retraite, hésita long-temps. Il est probable qu'il fut décidé par toutes les persécutions qu'il essuyoit en Hollande. Il partit enfin, & arriva au commencement d'Octobre à Stockholm. La Reine le reçut avec une distinction qu'on dut remarquer dans une Cour. Elle commença par l'exempter de tous les assujettissemens des Courtisans. Elle sentoit bien qu'ils n'étoient pas faits pour Descartes. Elle convint ensuite avec lui d'une heure où elle pourroit l'entretenir tous les jours, & recevoir ses leçons. On sera assez étonné quand on saura que ce rendez-vous d'un Philosophe & d'une Reine, étoit à cinq heures du matin, dans un hiver très-cruel. Christine passionnée pour les sciences, s'étoit fait un plan de commencer la journée par ses études, afin de pouvoir donner le reste au gouvernement de ses Etats. Elle n'accordoit au repos que le temps qu'elle ne pouvoit lui refuser; & n'avoit d'autre délassement que la conversation de ceux qui pouvoient l'instruire. Elle fut si satisfaite de la philosophie de Descartes, qu'elle résolut de le fixer dans ses Etats par toutes sortes de moyens. Son projet étoit de lui donner à titre de Seigneurie, des Terres considérables, dans les Provinces les plus méridionales de la Suède, pour lui & pour ses héritiers à perpétuité. Elle espéroit ainsi l'enchaîner par ses bienfaits. Malgré les bontés de la Reine, il paroît que Descartes eut toujours un sentiment de préférence pour la Princesse Palatine; soit que celle-ci ayant été sa première disciple, il dût être plus flatté de cet hommage; soit que les malheurs d'une jeune Princesse la rendissent plus intéressante aux yeux d'un Philosophe sensible. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il employa tout son crédit auprès de Christine pour servir Elisabeth;

mais l'intérêt même qu'il parut y prendre, l'empêcha probablement de réussir : car la Reine de Suède, assez grande pour aspirer à l'amitié de Descartes, ne l'étoit point assez pour consentir à partager ce sentiment avec une autre.

Page 81. (42) Les qualités particulières de Descartes étoient telles qu'on les indique ici. On doit lui en savoir gré ; la vertu est peut-être plus rare que les talens ; & le Philosophe spéculatif n'est pas toujours Philosophe pratique. Descartes fut l'un & l'autre. Dès sa jeunesse il avoit raisonné sa morale. En renversant ses opinions par le doute, il vit qu'il falloit garder des principes pour se conduire. Voici quels étoient les siens. 1°. D'obéir en tout temps aux Loix & aux Coutumes de son pays. 2°. De n'enchaîner jamais sa liberté pour l'avenir. 3°. De se décider toujours pour les opinions modérées, parce que dans le moral, tout ce qui est extrême est presque toujours vicieux. 4°. De travailler à se vaincre soi-même, plutôt que la fortune, parce que l'on change ses désirs plutôt que l'ordre du monde, & que rien n'est en notre pouvoir que nos pensées. Ce fut là pour ainsi dire la base de sa conduite. On voit que cet homme singulier s'étoit fait une méthode pour agir, comme il s'en fit une pour penser. Il fut de bonne heure indifférent pour la fortune, qui de son côté ne fit rien pour lui. Son bien de patrimoine n'alloit pas au-delà de 6 ou 7000 liv. c'étoit être pauvre pour un homme accoutumé dans son enfance à beaucoup de besoins, & qui vouloit étudier la nature ; car il y a une foule de connoissances qu'on n'a qu'à prix d'argent. Sa médiocrité ne lui coûta point un désir. Il avoit sur les richesses un sentiment bien honnête, & que tous les cœurs ne sentiront pas ; il estimoit plus mille francs de patrimoine, que dix mille liv. qui lui seroient venues d'ailleurs. Jamais il ne voulut accepter de secours d'aucun Particulier. Le Comte d'Avaux lui envoya une somme considérable en Hollande. Il la refusa. Plusieurs personnes de marque lui firent les mêmes offres : il les remercia, & se chargea de la reconnoissance sans se charger du bienfait. *C'est au Public, disoit-il, à payer ce que je fais pour le Public.* Il se faisoit riche en diminuant sa dépense. Son habillement étoit très-philosophique, & sa table très-frugale. Du moment qu'il fut retiré en Hollande, il fut toujours vêtu d'un simple drap noir. A table il préféroit, comme le bon Plutarque, les légumes & les fruits à la chair sanglante des animaux. Ses après-dînées étoient partagées entre la conversation de ses amis & la culture de son jardin. Après avoir le matin arrangé une Planète, il alloit le soir cultiver une fleur. Sa santé étoit foible ; mais il en prenoit soin sans en être esclave. On sait combien les passions influent sur elle ; Descartes en étoit vivement persuadé, & il s'appliquoit sans cesse à les régler. C'est ainsi que M. de Fontenelle est parvenu à vivre près d'un siècle. Il faut avouer que ce régime ne réussit pas si bien à Descartes ; *mais*, écrivoit-il un jour, *au lieu de trouver le moyen de conserver la vie, j'en ai trouvé un*

autre bien plus sûr, c'est celui de ne pas craindre la mort. Il cherchoit la solitude, autant par goût que par système. Il avoit pris pour devise ce vers d'Ovide ; *benè qui latuit, benè vixit. Vivre caché, c'est vivre heureux ;* & ces autres de Sénèque : *illi mors gravis incubat, qui notus nimis omnibus, ignotus moritur sibi. Malheureux en mourant qui trop connu des autres, meurt sans se connoître lui-même.* Il devoit donc avoir une espèce d'indifférence pour la gloire ; non pour la mériter, mais pour en jouir. Dans le monde on met un prix à cette fumée ; mais le solitaire a une autre manière de voir. Il apprécie l'opinion ; & les discours des hommes ne sont presque plus un besoin pour lui. Descartes craignoit la réputation, & s'y déroboit. Il la regardoit sur-tout comme un obstacle à sa liberté & à son loisir, les deux plus grands biens d'un Philosophe, disoit-il. On se doute bien qu'il n'étoit pas grand parleur. Il n'eût pas brillé dans ces sociétés où l'on dit d'un ton facile des choses légères, & où l'on parcourt vingt objets sans s'arrêter sur aucun. On pourroit dire de lui qu'il avoit reçu son esprit en lingot, plus qu'en monnoie courante. D'ailleurs, la conversation est un art qu'il faut apprendre comme les autres. L'habitude de méditer & de vivre seul l'avoit rendu taciturne ; mais ce qu'on ne croiroit peut-être pas, c'est qu'elle ne lui avoit rien ôté de son enjouement naturel. Il avoit toujours de la gaieté, quoiqu'il n'eût pas toujours de la joie. La philosophie n'exempte pas des fautes, mais elle apprend à les connoître & à s'en corriger. Descartes avouoit ses erreurs, sans s'appercevoir même qu'il en fût plus grand. C'est avec la même franchise qu'il sentoit son mérite, & qu'il en convenoit. On ne manquoit point d'appeller cela de la vanité ; mais s'il en avoit eu, il auroit pris plus de soin de la déguiser. Il n'avoit point assez d'orgueil pour vouloir être modeste. Ce sentiment, tel qu'il fût, n'étoit point à charge aux autres. Il avoit dans le commerce une politesse douce, & qui étoit encore plus dans les sentimens que dans les manières. Ce n'est point toujours la politesse du monde, mais c'est sûrement celle du Philosophe. Il évitoit les louanges, comme un homme qui leur est supérieur. Il les interdisoit à l'amitié ; il ne les pardonnoit pas à la flatterie. Il n'eut jamais avec ses ennemis d'autre tort que celui de les humilier par sa modération ; & il eut ce tort très-souvent. La calomnie le blessoit plus comme un outrage fait à la vérité, que comme une injure qui lui fût personnelle. *Quand on me fait une offense*, disoit-il, *je tâche d'élever mon ame si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à moi.* L'indignation étoit pour lui un sentiment pénible ; & il s'étoit plutôt arrangé pour le mépris. Au reste, ces deux sentimens lui étoient comme étrangers ; & ce qui se trouvoit naturellement dans son ame, c'étoit la douceur & la bonté. Cette ame forte & profonde étoit très-sensible. Nous avons déja vu son tendre attachement pour sa nourrice. Il traitoit ses Domestiques comme des amis malheureux qu'il étoit chargé de consoler. Sa maison étoit

pour eux une école de mœurs, & elle devint pour plusieurs une école de mathématiques & de sciences. On rapporte qu'il les instruisoit avec la bonté d'un pere ; & quand ils n'avoient plus besoin de son secours, il les rendoit à la société, ou ils alloient jouir du rang qu'ils s'étoient fait par leur mérite. Un jour un d'eux voulut le remercier. *Que faites-vous*, lui dit-il, *vous êtes mon égal, & j'acquitte une dette*. Plusieurs qu'il avoit ainsi formés, ont rempli avec distinction des places honorables. J'ai déja rapporté quelques traits qui font connoître sa vive tendresse pour son pere. Je ne prétends pas le louer par-là ; mais il est doux de s'arrêter sur les sentimens de la nature. On lui a reproché de s'être livré aux foiblesses de l'amour, bien différent en cela de Newton, qui vécut plus de 80 ans dans la plus grande austérité de mœurs. Il y a apparence que Descartes, né avec une ame très-sensible, ne put se défendre des charmes de la beauté. Quelques Auteurs ont prétendu qu'il étoit marié secrétement ; mais dans un de ces entretiens où l'ame abandonnée à elle-même s'épanche librement au sein de l'amitié, Descartes, à ce qu'on dit, avoua lui-même le contraire. Quoi qu'il en soit, tout le monde sait qu'il eut une fille nommée Francine. Elle naquit en Hollande le 13 Juillet 1635, & fut baptisée sous son nom. Déja il pensoit à la faire transporter en France, pour y faire commencer son éducation ; mais elle mourut tout-à-coup entre ses bras le 7 Septembre 1640. Elle n'avoit que cinq ans. Il fut inconsolable de cette mort. Jamais, dit-il, il n'éprouva de plus grande douleur de sa vie. Depuis il aimoit à s'en entretenir avec ses amis. Il prononçoit souvent le nom de sa chere Francine. Il en parloit avec la douleur la plus tendre, & il écrivit lui-même l'histoire de cette enfant à la tête d'un ouvrage qu'il comptoit donner au Public. Il semble que n'ayant pu la conserver, il vouloit du moins conserver son nom. On a fait un crime à Cicéron d'avoir trop aimé & trop pleuré sa fille. Je ne sais si on fera le même reproche à Descartes ; mais je plains ceux pour qui ces prétendues foiblesses d'un grand homme ne le rendroient pas plus intéressant. Avec ce naturel bon & tendre, Descartes dut avoir des amis. Il en eut en effet un très-grand nombre. Il en eut en France, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, & jusqu'à Rome. Il en eut dans tous les états & dans tous les rangs. Il ne pouvoit point se faire que, de tous ces amis, il n'y en eût plusieurs qui ne lui fussent attachés par vanité. Ceux-là il les payoit avec sa gloire ; mais il réservoit aux autres cette amitié simple & pure, ces doux épanchemens de l'ame, ce commerce intime qui fait les delices d'une vie obscure, & que rien ne remplace pour les ames sensibles. La plupart des hommes veulent qu'on soit reconnoissant de leurs bienfaits ; pour moi, disoit Descartes, je crois devoir du retour à ceux qui m'offrent l'occasion de les servir. Ce beau sentiment qu'on a tant répété depuis, & qui est presque devenu une formule, se trouve dans plusieurs de ses Lettres. A l'égard de Dieu & de la Religion, voici

comme il penſoit. Jamais Philoſophe ne fut plus reſpectueux pour la divinité. Il prétendoit que les vérités même qu'on appelle éternelles & mathématiques, ne ſont telles que parce que Dieu l'a voulu. Ce ſont des Loix, diſoit-il, que Dieu a établies dans la nature; comme un Prince fait des Loix dans ſon Royaume. Il trouvoit ridicule que l'homme osât prononcer ſur ce que Dieu peut, & ce qu'il ne peut pas. Il n'étoit pas moins indigné que ceux qui traitoient de Dieu dans leurs ouvrages, parlaſſent ſi ſouvent de *l'infini*, comme s'ils ſavoient ce que veut dire ce mot. Les Catholiques l'accusèrent d'être Calviniſte; les Calviniſtes, d'être Pélagien; ſur ſon doute, on l'accuſa d'être Sceptique; pluſieurs l'accusèrent d'être Déiſte; & l'honnête Voëtius, d'être Athée. Voilà les accuſations. Voici maintenant ce qu'il y a de vrai. Il épuiſa ſon génie à trouver des nouvelles preuves de l'exiſtence de Dieu, & à les préſenter dans toute leur force. Dans tous ſes ouvrages, il parla toujours avec le plus grand reſpect de la Religion révélée. Dans tous les pays qu'il habita, il fit toujours les fonctions de Catholique. Dans ſon voyage d'Italie, pour s'acquitter d'un vœu, il fit un Pélérinage à Notre-Dame de Lorette. Dans ſes méditations métaphyſiques & dans ſes Lettres, il donna deux explications différentes de la tranſſubſtantiation. Dans ſon ſéjour en Suède, il ne manqua jamais une fois aux exercices ſacrés qui ſe faiſoient dans la Chapelle de l'Ambaſſadeur. Dans ſa dernière maladie, il ſe confeſſa & communia de la main d'un Religieux, en préſence de l'Ambaſſadeur & de toute ſa famille. Eſt-ce là un Calviniſte? Eſt-ce là un Pélagien? Eſt-ce un Déiſte? Un Sceptique? Un Athée? Juſqu'à quand calomniera-t-on les hommes célèbres? Juſqu'à quand ira-t-on chercher dans la Religion des armes pour les perdre plus ſûrement, & faire ſervir ce qu'il y a de plus ſacré à ce qu'il y a de plus odieux; à la vengeance & à la haine? On ne ſauroit trop s'élever contre cet eſprit de fureur. On ne ſauroit trop venger l'homme juſte & religieux que la calomnie outrage. Il eſt vrai que Deſcartes eſt enfin juſtifié, mais c'eſt après ſa mort. J'ai tâché de raſſembler en peu de mots toutes ſes qualités perſonnelles; il y a ſouvent des rapports entre l'homme & le Philoſophe qu'on eſt bien aiſe de ſaiſir; & quand il n'y en auroit pas, les détails d'un homme célèbre intéreſſent encore.

Page 81. (43) Deſcartes fut attaqué le 2 Février 1650 de la maladie dont il mourut. Il n'y avoit pas plus de quatre mois qu'il étoit à Stockholm. Il y a grande apparence que ſa maladie vint de la rigueur du froid, & du changement qu'il fit à ſon régime, pour ſe trouver tous les jours au Palais à cinq heures du matin. Ainſi il fut la victime de ſa complaiſance pour la Reine; mais il n'en eut point du tout pour les Médecins Suédois qui vouloient le ſaigner. *Meſſieurs*, leur crioit-il dans l'ardeur de la fiévre, *épargnez le ſang françois*. Il ſe laiſſa ſaigner au bout de huit jours, mais il n'étoit plus temps; l'inflammation étoit trop forte. Il eut du moins pen-

dant sa maladie la triste consolation de voir le tendre intérêt qu'on prenoit à sa santé. La Reine envoyoit savoir deux fois par jour de ses nouvelles. M. & Madame de Chanut lui prodiguoient les soins les plus tendres & les plus officieux. Madame de Chanut ne le quitta point depuis sa maladie. Elle étoit présente à tout. Elle le servoit elle-même pendant le jour; elle le soignoit durant les nuits. M. de Chanut, qui venoit d'être malade, & encore à peine convalescent, se traînoit souvent dans sa chambre, pour voir, pour consoler & pour soutenir son ami. Ah! c'est dans ces momens où tout nous échappe, c'est alors que les soins de l'amitié ont droit d'intéresser & d'attendrir. Descartes mourant serroit par reconnoissance les mains qui le servoient; mais ses forces s'épuisoient par degrés, & ne pouvoient plus suffire au sentiment.. Le soir du neuvième jour il eut une défaillance. Revenu un moment après, il sentit qu'il falloit mourir. On courut chez M. de Chanut, il vint pour recueillir le dernier soupir & les dernières paroles d'un ami; mais il ne parloit plus. On le vit seulement lever les yeux au ciel, comme un homme qui imploroit Dieu pour la dernière fois. En effet, il mourut la même nuit, le 11 Février à quatre heures du matin, âgé de près de cinquante-quatre ans. M. de Chanut, accablé de douleur, envoya aussi-tôt son Sécretaire au Palais, pour avertir la Reine à son lever que Descartes étoit mort. Christine en l'apprenant versa des larmes. Elle voulut le faire enterrer auprès des Rois, & lui élever un mausolée. Des vues de Religion s'opposérent à ce dessein. M. de Chanut demanda & obtint qu'il fût enterré avec simplicité dans un cimetière parmi des Catholiques. Un Prêtre, quelques flambeaux, & quatre personnes de marque qui étoient aux quatre coins du cercueil, voilà quelle fut toute la pompe funèbre de Descartes. M. de Chanut, pour honorer la mémoire de son ami & d'un grand Homme, fit élever sur son tombeau une pyramide quarrée, avec des inscriptions. La Hollande, où il avoit été persécuté de son vivant, fit frapper en son honneur une médaille, dès qu'il fut mort. Seize ans après, c'est-à-dire en 1666, son corps fut transporté en France. On coucha ses ossemens sur les cendres qui restoient, & on les enferma dans un cercueil de cuivre. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Paris, où on les déposa dans l'Eglise Sainte Geneviève. Le 24 Juin 1667 on lui fit un service solemnel avec la plus grande magnificence. On devoit après le service prononcer son Oraison funèbre; mais il vint un ordre qui défendit qu'on la prononçât. On se contenta de lui dresser un monument de marbre très-simple, contre la muraille, au-dessus de son tombeau, avec une épitaphe au bas de son buste. Il y a deux inscriptions, l'une latine en style lapidaire, & l'autre en vers françois. Voilà les honneurs qui lui furent rendus alors. Mais pour que son Eloge fût prononcé, il a fallu qu'il se soit écoulé près de cent ans, & que cet Eloge ait été ordonné par une Compagnie de Gens de Lettres.

J'AI lu un Manuscrit qui a pour titre, *Éloge de René Descartes*: Je n'y ai rien trouvé contre la Foi & les bonnes mœurs. A Paris ce 30 Juin 1765.

MILLET, Docteur & ancien Syndic de la Faculté de Théologie.

J'ai lu le même Manuscrit, dans lequel je n'ai rien trouvé contre la Foi & les bonnes mœurs. A Paris ce 30 Juin 1765.

FOURNIER, Docteur en Théologie.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. L'Académie Françoise, dont à l'exemple du Roi LOUIS XIV notre Prédécesseur & très-honoré Bisaïeul, Nous avons bien voulu Nous déclarer le Chef & le Protecteur, Nous ayant fait représenter qu'elle continue de donner tous ses soins à la perfection de la Langue Françoise; en sorte que non-seulement elle a revu & augmenté son Dictionnaire, pour en donner une nouvelle édition, mais qu'elle a fait aussi diverses observations sur la Langue, & travaillé à plusieurs Ouvrages de même nature, qu'elle desireroit faire imprimer, s'il Nous plaisoit lui accorder des Lettres de Privilége, tant pour la réimpression de son Dictionnaire, que pour l'impression des autres Ouvrages qu'elle a entrepris, offrant pour cet effet de les faire imprimer & réimprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contrescel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ladite Académie, tant en considération du mérite & de la capacité des personnes qui la composent, qu'à cause de l'avantage que le Public peut retirer des Ouvrages ausquels elle s'applique, Nous avons permis & permettons par ces Présentes à ladite Compagnie, de faire imprimer, vendre & débiter en tous les lieux de notre obéissance, par tel Imprimeur qu'elle voudra choisir, & autant de fois que bon lui semblera, son Dictionnaire revu & augmenté, & tous les autres Ouvrages qu'elle aura faits, *& qu'elle voudra faire paroître en son nom*, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, en beaux caractères & sur papier conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modèle sous notredit contrescel; & ce pendant le temps & espace

de vingt-cinq années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : Faisons très-expresses défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition que ce soit, d'imprimer ou de faire imprimer, en tout ni en partie, aucun des Ouvrages de ladite Académie, ni d'en introduire, vendre ou débiter aucune impression étrangere dans notre Royaume, sans le consentement par écrit de ladite Académie, ou de ceux qui auront son droit, à peine contre chacun des contrevenans de trois mille livres d'amende, applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Académie, ou aux Libraires dont elle se sera servi ; & à peine aussi de confiscation des Exemplaires, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à condition néanmoins que dans trois mois, à compter de ce jour, ces Présentes seront entregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris : Que l'impression de chacun desdits Ouvrages de l'Académie sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & qu'elle se conformera, ou ceux qui auront droit d'elle, en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; & qu'avant de les exposer en vente, il sera mis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir pleinement & paisiblement ladite Académie, ou ceux qui auront droit d'elle, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin de chacun desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le trentiéme jour du mois d'Avril l'an de grace 1750, & de notre Règne le trente-cinquiéme. Par le Roi en son Conseil, SAINSON.

L'Académie Françoise a cédé le présent Privilége au Sieur BRUNET, son Libraire, suivant les conditions portées dans ses Registres. A Paris le vingt Juin mil sept cent cinquante.

Signé MIRABAUD, Secretaire perpétuel de l'Académie.

Registré, ensemble la Cession, sur le Registre XII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 431, *fol.* 309, *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris le* 22 *Juin* 1750. LE GRAS, Syndic.

DES PASSIONS.

Par l'Auteur du TRAITÉ DE L'AMITIÉ.

ARISTOTELES ait affectus quosdam, si quis illis bene utatur, pro armis esse : quod verum foret si velut bellica instrumenta, sumi deponique possint, induentis arbitrio. *Seneque.*



A LONDRES.

M. DCC. LXIV.

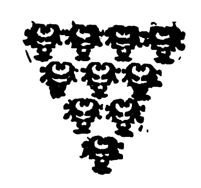
PREMIERE ESTAMPE.

UN jeune Sauvage montre à une Indienne les ſcenes galantes & tragiques qui ſe paſſent dans l'éloignement. Le bonheur ſimple, mais paiſible, dont ils ſemblent jouir entourés de leurs enfants, eſt en oppoſition avec les déſaſtres ſi fréquents dans les contrées policées accoutumées à déifier l'amour, & où l'imagination, en voulant ajouter aux plaiſirs de cette paſſion, la rend auſſi redoutable que malheureuſe.

A MON AMI.

L'AMITIÉ vous donne dans mon ame un ſentiment ſi ſupérieur à celui qu'inſpirent les liens du ſang, que je croirois le dégrader ſi je l'y comparois. L'attrait qui me porte vers vous ne doit rien à l'inſtinct de la nature. Ce n'eſt point au hazard que vous devez mon cœur, c'eſt à mon choix. Une heureuſe ſympathie donna naiſſance au goût qui nous unit ; l'eſtime l'accrut ; & l'habitude, loin de diminuer de ſa vivacité, ſemble lui

donner chaque jour de nouveaux charmes. L'hommage que je vous fais de cet Essai est un don du sentiment que votre amitié pour moi vous rendra cher ; ce sera son principal mérite : si vous y joignez votre suffrage, tous mes vœux seront satisfaits.







DES PASSIONS.

INTRODUCTION.

APRÈS avoir peint avec des couleurs trop foibles sans doute, le sentiment le plus estimable, le plus paisible, & peut-être le plus tendre de tous, dont la vertu seule est digne, & qui peut seul faire des heureux : comment franchir la barriere qui le sépare de ces mouvements tumultueux qu'excitent en nous les passions. Le cœur encore rempli de cette volupté douce que

l'Amitié seule a droit d'y répandre: pourrai-je m'en arracher pour me livrer à ce délire effréné qui seul peut donner l'idée de l'état de notre ame, quand les passions s'en sont emparé. Puis-je me flatter de n'en pas affoiblir les traits en voulant essayer d'en décrire les effets funestes. Comment faire passer dans l'ame de mes Lecteurs, cette ardeur brûlante excitée & entretenue sans cesse dans la jeunesse par l'effervescence des sens; ce feu qui la dévore par des desirs toujours renaissants, & qui s'embrase par les moyens mêmes qui devroient l'éteindre; ces fureurs de la jalousie qui font triompher la haine dans le sein de l'amour; cette soif insatiable de remplir l'Univers du bruit de son nom, passion terrible qu'on reconnoît à ses excès, & qu'aucun obstacle ne peut arrêter; que la résistance irrite, & dont la jouissance ne fait

qu'enflammer les desirs; qui enfanta des crimes avant même que l'Univers fût créé, & qui porte sans cesse avec elle l'enfer dont elle fut la premiere victime. Ce portrait tout terrible qu'il est, renferme cependant l'histoire du cœur de l'homme; c'est le tableau de l'Univers. Pour oser l'entreprendre, il faudroit sans doute un autre pinceau que le mien; mais la force des traits, & la vivacité des couleurs qui forment le caractere distinctif des passions, portent avec elles la lumiere propre à les éclairer. La vérité frappe tous les hommes, les ornements lui sont superflus: puissai-je ne pas l'obscurcir, & ne pas du moins voiler la nature, si je n'ai pas le talent de l'orner.

Suivant la définition des Philosophes les plus célebres, tout sentiment excessif est une passion, quelqu'estimable qu'il puisse être dans son principe; par

ce que la raiſon qui ſeule eſt digne de nous gouverner, n'admet point d'excès. Ainſi dès que nous paſſons les bornes qu'elle nous a preſcrites, nous ſecouons le joug qui nous avoit été impoſé par la nature, nous ne ſommes plus dans l'ordre, nous ne méritons plus d'être heureux, nous ne le ſommes pas en effet; & livrés ſans frein à l'impétuoſité de nos penchants, notre vie n'eſt plus qu'un cercle d'erreurs que les circonſtances où nous nous trouvons rendent plus ou moins dangereuſes par leurs effets, mais que le trouble accompagne toujours. Telle eſt cependant la vie des hommes, ou du moins du plus grand nombre. Ce n'eſt qu'un tiſſu de paſſions liées ſouvent entre elles par des chaînons imperceptibles, mais dont la nature eſt telle qu'aucun effort ne peut les déſunir. On les uſe quelquefois, mais on

les rompt rarement, & des passions qu'on croyoit éteintes par la satiété, ou parce que d'autres les avoient subjuguées, renaissent bientôt de leurs propres cendres, & anéantissent à leur tour celles qui les avoient maîtrisées.

Ce foible esquisse n'est qu'un tableau très-imparfait de la condition des hommes : malheureux par état, & mille fois plus malheureux encore par les Tyrans qui se créent eux-mêmes, & auxquels ils se livrent volontairement, obligés sans cesse d'avoir recours aux objets extérieurs par l'insuffisance de leur être, ils esperent trouver en eux des palliatifs, si ce ne sont des remedes à l'ennui qui les dévore. Leurs desirs sont sans bornes, de même que leur incapacité pour les satisfaire ; & cette impuissance loin de diminuer leur activité, semble lui donner une nouvelle force par la résistance qu'elle lui

oppose. Chassés d'eux-mêmes, pour ainsi dire, où ils ne trouvent qu'un vuide affreux qu'ils essayent en vain de remplir; une espece d'instinct les emporte comme malgré eux vers tout ce qui peut les distraire d'une vue aussi triste & aussi humiliante.

(*) Les passions sont donc la seule ressource qui leur reste pour les aider à supporter la vie, quoique ces mêmes passions soient leurs tyrans. En effet,

(*) Tous les divertissements des hommes prouvent le malheur de leur condition; ce n'est que pour éviter des perceptions fâcheuses que celui-ci joue aux échecs, que cet autre court à la chasse: tous cherchent dans des occupations sérieuses ou frivoles l'oubli d'eux-mêmes. Ces distractions ne leur suffisent pas. Ils ont recours à d'autres ressources: les uns par des liqueurs spiritueuses, excitent dans leur ame un tumulte pendant lequel elle perd l'idée qui la tourmentoit; les autres par la fumée d'une plante, cherchent un étourdissement à leur ennui: les autres charment leurs peines par un suc qui les met dans une espece d'extase. Dans l'Europe, l'Asie, l'Afrique & l'Amérique, tous les hommes d'ailleurs si divers dans leurs usages, ont cherché des remedes au mal de vivre.

(*Essai de Philosophie morale, par M. de Maupertuis, pag. 16.*)

dès qu'elles se sont emparé du cœur de l'homme, elles le gouvernent en maître, il n'est plus à lui, toutes les facultés de son ame ne sont employées qu'à resserrer ses chaînes; il contracte chaque jour de nouveaux engagements, & court au devant de l'esclavage. Son bonheur dépend-il donc de la perte de sa liberté? Hélas! ce desir insensé n'est que trop aisément satisfait, & la vie entiere n'est qu'une servitude continuelle; servitude d'autant plus cruelle, que son joug ne fait que s'appesantir à mesure que nous avançons en âge, jusqu'à ce que la caducité, en nous faisant perdre presque tout sentiment, nous laisse à peine celui de notre existence, & nous ramene enfin au point d'où nous étions partis à l'instant de notre naissance.

Quoique le germe de presque toutes les passions se développe de fort bonne

heure dans la plupart des hommes, il faut convenir cependant qu'elles ne se manifestent pas toutes dans le commencement avec le même degré de force. Comme notre être est composé de deux substances distinctes, quoique subordonnées l'une à l'autre, on peut considérer les passions sous deux classes différentes, l'une qui appartient aux sens, & l'autre purement à l'ame. Dans la jeunesse, le physique ayant beaucoup plus de pouvoir sur nous que le moral, les passions excitées par les sens, doivent avoir beaucoup plus de force que celles qui n'ont de principe que dans le moral; par conséquent elles doivent se développer les premieres, & paroître même étouffer le germe des passions intellectuelles; mais elles ne font qu'en retarder l'accroissement: car ces dernieres s'emparent bientôt du cœur de l'homme dès que

l'âge a amorti les premieres. D'après cette courte définition, je pense que les passions peuvent se réduire à l'amour & à l'ambition, parce que toutes les autres n'en sont que des dépendances, ou plutôt des dérivés. En effet, si l'on veut observer avec attention quels sont les ressorts qui meuvent les hommes, on se convaincra aisément que le vœu général de la nature pour tous les êtres sensibles, est l'amour dans le physique, & l'ambition dans le moral (*).

(*) On sera surpris sans doute que je ne mette point l'avarice au nombre des passions dont les hommes sont tyrannisés; mais outre qu'elle ne se rencontre gueres que dans ceux dont les sens amortis par les glaces de l'âge, ne sont plus susceptibles d'aucuns desirs, & dont l'ame épuisée, pour ainsi dire, ne connoît plus d'autre sentiment que celui de la crainte, cette passion (si elle mérite d'en porter le nom) ne trouvant rarement d'entrée que dans des génies étroits & des ames aussi basses que le vice qui les captive; je croirois deshonorer l'humanité, si je soupçonnois qu'un penchant aussi méprisable fît partie des foiblesses ordinaires auxquelles elle n'est malheureusement que trop sujette.

DE L'AMOUR.

Pour bien chanter l'Amour, il faut être amoureux
Ou satisfait ou malheureux.

Il n'en est pas de même pour le juger. Celui qui éprouve ce délire effréné est à peine en état de rendre ce qu'il sent. Tantôt enivré de son bonheur, & tantôt transporté de rage ou plongé dans un désespoir stupide, il ne connoît de cette passion terrible que les mouvements dont il est agité, & ne voit dans l'objet qu'il aime, que les agréments qui alimentent sans cesse le feu qui le dévore; il croit que l'amour seul a droit de régner sur les ames, & que c'est l'unique sentiment digne de l'homme. En un mot, il le déifie; & loin de le regarder comme une foiblesse, il

croit que ce sentiment l'éleve au-dessus de l'humanité, en le détachant de tous les autres soins dont le vulgaire insensible est occupé. Son ivresse change toutes ses idées. Il s'estime par ce qui devroit le confondre, & l'excès de sa passion est la mesure de la supériorité qu'il pense avoir sur les autres êtres, sages par nature, ou vertueux par principes. Comment dans un tel abandon de toutes les facultés rationnelles, seroit-il en état d'apprécier & de juger ce qu'il n'a jamais que senti? Il peindra bien sans doute les révolutions incroyables qu'il éprouve sans cesse, le trouble & l'agitation dont il est tourmenté; mais en peignant les cruels effets de l'amour, il en taira la cause, soit parce qu'il l'ignorera lui-même, soit parce qu'il feindra de l'ignorer, pour ne pas avoir à rougir de l'ardeur qui le consume. En effet, si

libre pour quelques inſtants de ſes deſirs effrénés, il pouvoit conſidérer de ſang froid les vrais motifs de ſon délire; avili ſouvent au-deſſous de la brute, il auroit honte de ce qui fait ſa gloire, & rougiroit de ſe rendre ſi peu digne de l'élévation de ſon être. Ce n'eſt donc qu'à ceux qu'un heureux naturel ou de ſages réflexions ont retirés des pieges de l'amour, qu'il appartient de développer le principe d'une paſſion d'autant plus dangereuſe, que ne préſentant d'abord à l'eſprit que l'image du plaiſir, ſes progrès ſont rapides; & ſes ſuites toujours funeſtes. Les uns s'étant mis de bonne heure à l'abri des orages, par des efforts victorieux, & les autres étant revenus de leurs égarements par les malheurs même inſéparables des paſſions, ne peindront pas l'amour en poëtes, mais ils le jugeront en ſages.

L'Auteur de la Nature voulant que les hommes puſſent eux-mêmes ſe reproduire, forma dans les deux ſexes en les créant, un attrait réciproque qui ſe développe dès qu'il peut réſulter de leur union des êtres ſemblables à eux. Telle eſt la loi invariable de la nature, & nul ne s'y ſouſtrait, depuis l'inſecte rampant que nos foibles yeux apperçoivent à peine, juſqu'à l'homme ſuperbe qui le foule aux pieds ([a]). Ce

([a]) » O Venus! O mere d'amour! . . . . . .
» Dès le premier beau jour que ton aſtre ramene,
» Les zéphirs font ſentir leur amoureuſe haleine,
» La terre orne ſon ſein de brillantes couleurs,
» Et l'air eſt parfumé du doux eſprit des fleurs.
» On entend les oiſeaux frappés de ta puiſſance,
» Par mille tons laſcifs, célébrer ta préſence.
» Pour la belle géniſſe on voit les fiers taureaux,
» Ou bondir dans la plaine, ou traverſer les eaux;
» Enfin les habitants des bois & des montagnes,
» Des fleuves & des mers, & des vaſtes campagnes,
» Brûlant à ton aſpect d'amour & de deſir,
» S'engagent à peupler par l'attrait du plaiſir,

penchant invincible où l'instinct entraîne les animaux de toute espece, n'est cependant dans les brutes qu'un desir momentané, qui ne laisse aucune trace de l'objet qui l'a excité, dès que ce desir est satisfait. Jusqu'à ce que le temps l'ait fait renaître, ils ne paroissent agités d'aucun trouble, ni d'aucune inquiétude, parce que le passé est perdu pour eux, & qu'ils ne sauroient prévoir un besoin qu'ils ne sentent pas dans le moment présent. Voilà *l'Amour proprement dit*, tel que la nature l'inspire; ce ne sont que les erreurs de notre imagination qui en ont formé la passion la plus redoutable ([a]). Mais ces

» Tant on aime à le suivre, & ce charmant empire,
» Que donne la beauté sur tout ce qui respire (*).

(*) *Traduction du commencement de Lucrece, par M.* D'HESNAUST.

([a]) Si l'on ôtoit à l'amour tout ce qui lui est étranger, & qu'on le dépouillât de tous les ornements dont notre imagination l'a revêtu, en le

mêmes erreurs n'ayant leur principe que dans les ſens, on doit conſidérer l'amour comme une paſſion purement phyſique : c'eſt bien le moral à la vérité qui propage l'embraſement, mais c'eſt le phyſique qui porte la premiere étincelle.

La mémoire eſt ſans contredit la ſource de toutes nos paſſions, & ſurtout de celle de l'amour, ſans elle nous n'aurions que des beſoins ; mais le ſou-

réduiſant à ſon état primitif, il ne ſeroit plus qu'une ſenſation agréable dont on auroit peu à redouter; mais on a voulu le déifier. L'Auteur de notre être n'en avoit fait qu'un beſoin, nous en avons fait une paſſion terrible; & pour la rendre indomptable, nous avons mis en uſage tout ce que l'art peut inventer pour augmenter ſon pouvoir. Nous avons porté l'incendie dans tous les cœurs, par la chaleur de nos images; & les feux dont nous brûlons, ne doivent leur exiſtence qu'à la volupté factice dont nous nous ſommes enivrés. La nature bienfaiſante nous avoit accordé des plaiſirs ſans alliage; en voulant embellir ſes dons, nous avons défiguré ſes traits; & ce qui n'étoit fait que pour le bonheur de l'eſpece humaine, eſt devenu par nos ſoins ſon poiſon le plus dangereux.

(*Penſées & réflexions morales ſur divers ſujets :* Sur les Paſſions, *pag.* 42.)

venir d'une ſenſation agréable fait éclore néceſſairement en nous le deſir de la voir renaître ; & ſi ce deſir peut être accompagné d'eſpérance, il enflamme l'imagination. L'image de l'objet qui a frappé nos ſens s'y grave avec des traits de feu. La réaction du moral ſur le phyſique, redonne à ſon tour à ce dernier plus encore qu'il n'avoit reçu de lui. L'émotion augmente, les ſens s'allument, & l'incendie devient général.

La nature étant uniforme dans tous ſes effets, il en eſt des hommes comme des brutes ; & avant l'âge de puberté, il eſt très-rare qu'ils ſoient ſuſceptibles d'amour, à moins que leur imagination ne prévienne en eux le tumulte des ſens ; encore faut-il qu'elle ſoit miſe en action par des images, des lectures ou des converſations propres à exciter un mouvement de fermenta-

tion,

tion, parce que ces derniers n'ayant point encore acquis leur point de perfection, ne fauroient éprouver ce doux frémiffement dont les premieres fenfations de volupté font accompagnées. Nos organes engourdis encore au moment de notre naiffance, n'acquierent de reffort que par des degrés infenfibles, & pour ainfi dire, à mefure qu'ils nous font néceffaires, tant le Créateur a mis d'ordre dans tous fes ouvrages. C'eft de leur plus ou moins de fenfibilité, & par conféquent de leur jufteffe, que dépend principalement ce qu'on appelle *le tact*, foit dans le phyfique, foit dans le moral. Tous les hommes ne l'ont pas au même degré, c'eft ce qui met particuliérement tant de différence entre eux ; mais ils ont tous au moins celui qui leur eft néceffaire, non-feulement pour leur confervation, mais encore pour fe rendre des fer-

vices mutuels, & contribuer chacun pour leur part au bien général.

Il résulte de cette observation, que notre ame semble ne se perfectionner qu'à mesure que le corps prend des degrés de force & d'accroissement; & si les progrès de l'ame paroissent plus lents, c'est que l'expérience qui est à l'ame ce que l'habitude est au corps, s'acquiert plus difficilement, & demande plus de combinaisons que les simples mouvemens méchaniques dont notre corps est susceptible.

Ce sont ordinairement les passions qui accélerent les progrès de l'ame; ce sont les projets qu'elles enfantent, qui agrandissent le cercle de nos idées, & qui nous font parcourir avec rapidité une carriere où nous n'eussions fait que ramper pésamment, si l'espoir du but que nous desirons avec ardeur, ne nous avoit pas animés. Mais de toutes les

passions, il n'y en a point qui ait plus ce pouvoir que l'amour (*).

Cette passion étant purement physique dans la plupart des hommes, le plus grand nombre est plutôt ce qu'on appelle *libertin*, que *passionné*. Mais le libertinage, lorsqu'on se livre à ses excès, étant plutôt une suite du délire de l'imagination, que l'effet des vrais besoins de la nature, ne sauroit entrer dans le plan que je me suis proposé. Je ne veux peindre ici que ce mouvement de fermentation que la nature imprime dans les sens, dès qu'ils ont acquis leur dernier degré de perfection. La différence d'éducation entre les deux sexes, en met aussi souvent dans leurs sensations; l'ignorance absolue où l'on

(*) L'amour est de toutes les passions celle qui nous subjugue le plus, toutes les autres n'affectent que l'esprit; mais l'amour s'empare du moral & du physique, tout notre être y est employé. (*Ibidem*, *pag.* 39.)

tient les filles qu'on éleve avec quelque attention sur le vrai principe & le but de l'amour, plutôt que sur ses effets, (ce qui ne sert peut-être qu'à les rendre plus dangereux) retarde pour l'ordinaire en elles le germe de cette passion, & l'empêche d'éclorre aussi-tôt que dans les hommes. Le peu de soin au contraire qu'on prend de cacher à ces derniers, ce qui doit un jour exciter leurs desirs, hâte quelquefois en eux les progrès de la nature, & les énerve même avant qu'ils soient en état de jouir. Un tableau, souvent même un entretien donne le premier ébranlement aux sens, & la secousse est plus ou moins vive, selon que l'imagination a plus ou moins d'activité, parce qu'ainsi que je l'ai déja dit, le moral réagit toujours sur le physique; les lectures voluptueuses sur-tout ont le plus grand empire sur les sens, & por-

tent de veine en veine le feu séditieux qui doit les embraser. L'image des plaisirs qu'on y trouve tracée avec cette ardeur brûlante qui les caractérise, fait naître le desir le plus vif de les goûter en réalité. Les obstacles ne servent qu'à l'irriter encore davantage. Aussi les premiers moments où l'on sort de la contrainte, sont-ils communément employés à satisfaire un besoin inspiré par la nature, fortifié par la curiosité, aiguisé par la résistance, & échauffé par l'imagination.

Ceux qu'une sage vigilance a su préserver de ces conversations & de ces lectures dangereuses, ne sont instruits des besoins de la nature, que par la nature elle-même. Comme aucune cause extérieure n'a prévenu en eux l'ordre établi par le Créateur, ils éprouvent la premiere sensation de l'amour beaucoup plus tard que les

autres. Non-feulement ils ignorent les moyens de fatisfaire leurs defirs, mais ils ne favent même ce qu'ils fentent. Triftes & inquiets, ayant perdu le goût des plaifirs fimples, qui rempliffoient le vuide de leurs journées, ils cherchent vainement la caufe de leur ennui. La folitude & la rêverie font leurs feuls délices, ils efperent trouver dans un abandon abfolu, un repos qui les fuit fans ceffe; mais loin d'apporter aucun foulagement à leurs maux, il ne fait que les irriter. Ce trouble & cette inquiétude qu'on attribue fauffement à l'ame, n'a pour l'ordinaire d'autre caufe que l'émotion des fens: comme elle n'a point d'objet déterminé, leur imagination ne leur préfente que des idées confufes qui fe fuccedent rapidement, fans qu'aucune ait le droit de les attacher de préférence. Cet état d'agitation intérieur eft ordinairement accom-

pagné d'un abattement qui rend incapable de toute occupation férieufe, & qui porte à l'inaction. Mais ce repos fimulé épuife en effet, & fatigue mille fois davantage que le travail le plus affidu & le plus opiniâtre; car ils ne font paffifs que par trop d'activité. Ce qui leur manque, quoiqu'ils ne puiffent pas le définir, rend infipide tout ce qu'ils poffedent: tout leur paroît froid, parce qu'ils font embrafés & confumés par un feu qu'ils ne fauroient éteindre. Quoiqu'ils ne foient réellement occupés de rien en particulier, ils craignent cependant d'être détournés des idées vagues dont leur efprit eft rempli, & celui qui cherche à les faire fortir de leur inertie apparente, eft fûr de leur déplaire, parce qu'il les arrache à la nature qui les entraîne malgré eux: tout eft fenfation alors, & le fentiment n'a de pouvoir fur eux qu'autant qu'il en

eſt *le ſimulacre*, ou qu'il les y ramene.

Cet état, tout accablant qu'il paroît, eſt cependant accompagné d'une langueur tendre qui a ſes charmes. L'amour, dont il eſt l'avant-coureur, prépare l'ame à la volupté, & les ſens à la jouiſſance.

Lyſandre étoit dans cette ſituation, lorſque le hazard lui fit rencontrer Lucinde. Les graces mille fois préférables à la beauté, ornoient cette jeune perſonne de tout ce qu'elles ont de ſéduiſant; la pudeur ne coloroit point encore ſes joues de ce vif incarnat qui enflamme les deſirs en même temps qu'elle les reſtraint; ſes ſens muets encore n'avoient point porté dans ſes veines, cette chaleur qui fait naître dans l'ame un trouble inconnu, dont la honte ſe peint ſur le front. Il faut prévoir un danger pour le redouter; Lucinde ne ſavoit point encore rou-

gir (*); son innocence la mettoit à l'abri de la crainte; mais l'amour saura bientôt le lui apprendre, & Lysandre lui communiquera sans effort un mal d'autant plus contagieux, qu'il plaît même au moment qu'on semble s'y refuser, & que la résistance ne sert qu'à le rendre plus certain. A la vue de Lucinde, Lysandre éprouve ce doux frémissement qui précede & qui accompagne le plaisir de l'amour. Un nouveau trouble l'agite, l'émotion s'empare de tous ses sens, il tremble, son

(*) Une fille étant dans une assemblée avec sa cadette qui sortoit d'un Couvent, quelqu'un conta une avanture galante; mais il la conta en termes si obscurs, qu'une fille sans expérience n'y pouvoit rien comprendre; plus le récit étoit obscur, plus cette cadette étoit attentive, & elle marquoit naïvement sa curiosité. L'aînée voulant témoigner qu'elle avoit plus de pudeur que sa cadette, s'écria: Hé, fi! ma sœur, pouvez-vous entendre sans rougir, ce que ces Messieurs disent.

Hélas! répondit naïvement la cadette, je ne sais pas encore quand il faut rougir. *Amusements sérieux & comiques de Dufrény; amusement 6e des Promenades.*

ces fureurs, ces jaloufies, ces crimes même, & tous les malheurs que les paffions entraînent après elles.

La réaction du moral fur le phyfique contribue beaucoup auffi à fomenter l'amour, & à lui donner plus de pouvoir fur nous qu'il n'en auroit fans fon fecours. Notre imagination, en nous retraçant les beautés qui nous ont frappés, ou les plaifirs que nous avons goûtés, échauffe les fens, & fait naître des defirs factices que la nature n'eût point excités, fi nous n'euffions été gouvernés que par elle : l'amour-propre & la vanité fur-tout, ne font pas une caufe moins ordinaire des prétendus defirs de la plupart des hommes. L'envie d'exciter celle des autres par les bonnes fortunes dont ils veulent avoir droit de fe vanter, leur fait commettre dans ce genre les extravagances les plus abfurdes. Plus la lifte des fem-

mes qu'ils ont séduites est nombreuse, plus ils croient avoir de valeur, parce qu'il semble que c'est un droit pour en séduire encore de nouvelles. Les hommes de cette espece sont en effet recherchés par *les petites maîtresses* de profession : il y en a même d'assez dépravées pour desirer non-seulement d'être du nombre de ces femmes perdues, mais pour vouloir même que le Public en soit instruit. Tout cela n'est point l'amour, c'est le délire de l'imagination dans les uns, & la seule vanité dans les autres.

L'éducation des femmes étant absolument différente de celle des hommes, il doit en résulter aussi une différence sensible dans la forme extérieure de leurs passions, & particuliérement dans celle de l'amour : (car dans le fond elles sont les mêmes dans les deux sexes) : comme les femmes doivent y

jouer le premier rôle, & qu'elles n'en jouent même dans les autres passions que par le moyen de celle-là, on croit avec raison qu'il est très-essentiel d'en prévenir de bonne heure les funestes effets. Mais on est bien loin de prendre les mesures nécessaires pour y parvenir. On écarte avec soin des jeunes filles, tous les tableaux & tous les livres qui pourroient les instruire du véritable but de l'amour; mais on leur laisse souvent entre les mains ceux qui peuvent séduire leur cœur, d'autant plus sûrement que l'image du vice y est voilée, & qu'elles ne peuvent y appercevoir aucun danger. Tout ce qu'elles lisent dans ce genre, ne peut qu'exciter leur vanité (sentiment inné dans les femmes); elles y voyent partout les hommes esclaves de leur sexe. Ce tableau flatte leur amour-propre, & leur fait desirer d'être de même

l'objet de leurs hommages ; l'amour ne se peint à leurs yeux que sous la forme de la galanterie, & c'est ordinairement ce qui les perd ; toutes les instructions qu'on leur donne, ne tendent qu'à les rendre dissimulées : on leur apprend bien plutôt l'art de cacher l'impression que les hommes font sur elles, qu'à les prémunir contre cette impression même. En un mot, on travaille plutôt à les rendre fausses que vertueuses. Les hommes commencent communément par le libertinage, & les femmes par la coquetterie, parce que leurs sens s'allument pour l'ordinaire plus tard que ceux des hommes, & qu'en général elles sont moins susceptibles. Leur unique occupation est donc de chercher à exciter des desirs, parce que ce n'est que par leur moyen qu'elles peuvent parvenir à régner, & que la domination est leur goût pri-

mordial. La force physique qui est rarement séparée de la force morale, donne aux hommes le pouvoir par essence; les femmes au contraire nées foibles par la délicatesse de leur complexion, cherchent à usurper par adresse, l'empire que la nature leur a refusé, & à asservir leurs maîtres. L'éducation qu'on leur donne, contribue encore à fortifier en elles l'instinct de la nature. Qu'on ne se plaigne plus de l'art & de la fausseté des femmes, l'un & l'autre sont l'appanage de la foiblesse; où la force manque, on emploie la ruse, & la crainte doit rendre faux. L'adresse dans les femmes sert donc de contre-poids à la force des hommes, leur pouvoir est dans leurs charmes, & sur-tout dans leurs graces: l'occupation où elles sont de les faire valoir pour en faire desirer la possession, amortissent en elles les desirs qui leur sont

communs avec les hommes. Par ce moyen elles parviennent à gouverner ceux qui devroient les subjuguer. Au contraire si elles se livroient sans réserve à leurs penchants, & que leurs faveurs ne fussent pas regardées par les hommes comme un sacrifice qu'ils ne croyent pas trop acheter par l'entier abandon de leur liberté, elles perdroient bientôt leur empire, & l'amour n'auroit plus de charmes. Telle est la balance équitable que la nature elle-même a établie entre les deux sexes; sans elle les femmes ne seroient que de viles esclaves assujetties aux caprices des hommes, & uniquement destinées à servir à leurs plaisirs.

Malgré la pente naturelle que les femmes ont à la coquetterie, & les soins qu'on prend pour leur en rendre la pratique plus facile & plus sûre, comme elles ont des sens, elles sont

aussi susceptibles d'amour, quoique le physique de cette passion les occupe moins en général que les hommes; parce qu'ainsi que je l'ai déja dit, il n'a pas ordinairement tant de pouvoir sur elles, & que leur éducation les en éloigne encore. Mais si elles n'éprouvent pas ce mouvement d'effervescence qui, dans les hommes, prévient quelquefois la vue de l'objet qui doit enflammer leurs desirs, celle d'un jeune homme aimable, s'il cherche sur-tout à leur plaire, ne leur fait gueres moins d'impression qu'elles n'en font elles-mêmes sur celui qui voit pour la premiere fois une jeune fille ornée des graces que la nature seule sait donner. La seule différence est qu'une jeune personne étonnée & confuse de ce qu'elle sent, n'ose pas s'y livrer comme un homme: honteuse du trouble qui l'agite, elle voudroit pouvoir se

cacher à elle-même des desirs inconnus que l'amour peint dans ses yeux & dans ses moindres actions. Elle ne sait même, dans les premiers instants de sa défaite, à quoi attribuer l'ennui & le dégoût qu'elle éprouve pour tout ce qui faisoit auparavant l'objet de ses amusements. Mais si elle revoit souvent celui qui en est l'unique cause, sa rougeur & son embarras à sa vue lui apprennent bientôt ce qu'elle voudroit ignorer. O pudeur ! Vertu factice qui ne dois ton existence qu'à la connoissance du vice, pourquoi faut-il qu'en nous apprenant que nous sommes coupables, tu ne sois qu'un nouveau piege pour celui qui cherche à te vaincre, & pour celle qui est déja vaincue ? Julie soupire en pensant à celui qui s'est rendu maître de son ame. Apprend-elle son arrivée, ou le voit-elle de loin ? Elle court se cacher en palpitant; elle tremble que

l'altération de son visage ne décele l'état de son cœur, elle veut au moins avoir le temps de se remettre de son trouble, avant que de paroître aux yeux de son vainqueur. Il faut d'ailleurs consulter son miroir, pour ne rien perdre de ses avantages, rajuster sa coëffure, orner ses cheveux de fleurs, rendre cette boucle plus flottante, & ce ruban plus bouffant, rattacher un pli de la robe qui pourroit nuire à la rondeur de la taille, donner à cette gaze légere qui pare le sein plutôt qu'elle ne le couvre, cette négligence étudiée qui favorise les regards d'un amant, sans donner atteinte à la décence; l'amour conduit lui-même cette main que l'émotion rend tremblante, sans lui rien faire perdre de son adresse: tout ce qu'il dicte, est exécuté par les graces, & embellit son ouvrage: parée ainsi par l'amour même, belle par

les dons de la nature, mais plus belle mille fois encore par le plaisir de l'être, & le desir de plaire à ce qu'elle aime, Julie, après avoir hésité quelque temps, emportée par l'amour, & retenue par la crainte, se détermine enfin, ou plutôt est entraînée vers son amant. A sa vue, l'embarras, la honte, l'émotion s'emparent de tous ses sens, elle chancelle, elle tremble, elle rougit, & n'ose lever les yeux sur le seul qu'elle voit. S'il lui adresse la parole, elle n'a pas la force de lui répondre, ou ne lui répond que par des mots mal articulés; son trouble est trop grand pour qu'elle puisse goûter le plaisir de le voir, elle ne jouira de sa présence que lorsqu'elle ne le verra plus. La crainte de s'en voir bientôt séparée ajoute encore à son agitation : part-il enfin, son cœur le suit, ses yeux parcourent avec avidité les traces de ses pas; & lorsque

l'éloignement le lui a fait perdre de vue, elle cherche au plutôt la solitude pour ne rien perdre de l'impression pleine de charmes qu'elle vient de recevoir; elle s'y complaît; elle se recueille, elle se rappelle chaque mot qu'il a prononcé; le son de sa voix frappe encore ses oreilles, & pénetre jusqu'à son cœur. Ses moindres mouvements, un geste, une attitude, rien ne lui a échappé, tout a porté dans ses veines le feu de l'amour. Ces premiers moments d'une passion sont les plus doux, quoique les plus vifs : on n'éprouve encore ni crainte ni jalousie; on ne sent que le plaisir d'aimer; tout se peint avec des images riantes, on jouit à la fois du passé, du présent & de l'avenir; l'espérance d'acquérir chaque jour un degré de sentiment de plus dans le cœur de celui qu'on aime, donne du ressort à toutes les facultés de l'ame,

& la tient toujours en action; pas un moment de vuide ni d'indifférence, tout eſt rempli par le deſir ou la jouiſſance; & ſi cet état pouvoit être permanent, il ſeroit ſans doute le plus délicieux de tous; mais il eſt de peu de durée, parce qu'il eſt le réſultat d'une ſenſation dont l'excès de la vivacité ne ſert qu'à en accélérer le terme, & ſes ſuites cruelles ſont repentir plus d'une fois de s'être livré aux appas trompeurs d'une paſſion, dont les commencements n'offrent d'abord que des charmes.

L'amour, tel que je viens de le dépeindre dans une jeune perſonne ſans expérience, ne ſera pas regardé ſans doute comme l'ouvrage des ſens, puiſqu'elle ignore même s'il y a d'autres plaiſirs dans cette paſſion que celui de la reſſentir & de l'inſpirer. Cependant ce ſont ces ſens dont elle ne connoît

pas même le nom, qui excitent dans son ame ce trouble & cette émotion, c'est l'instinct de la nature qui agit en elle, sans qu'elle en connoisse la cause : elle ne sait ce qu'elle desire ; mais elle sent très-bien la différence des sentiments que lui inspire celui dont le souvenir l'occupe sans cesse, d'avec ceux qu'elle a ressentis jusqu'alors pour ses parents & pour ses compagnes les plus chéries : c'est que jusqu'à ce moment, elle n'avoit eu en effet que des sentiments pour tous ceux qu'elle avoit aimés, au lieu qu'à présent ce sont des sensations qu'elle éprouve. Ces sensations à la vérité, excitent des sentiments dans son ame, mais les sensations en sont le principe. La preuve la plus évidente, que ce ne sont pas de purs sentiments d'amitié qui agitent Julie, c'est que les qualités de l'objet qu'elle aime n'y entrent pour rien ;

puiſqu'elle ne les connoît pas encore, & que l'eſtime ainſi que l'amitié, ne s'acquierent qu'avec le temps. Il n'appartient qu'à l'amour de produire ces effets ſubits, parce que les ſens en ſont la baſe, & qu'ils ne raiſonnent pas, ils n'admettent même aucun examen; on eſt ſéduit non-ſeulement par les graces extérieures de la figure, qui ne déterminent pas toujours, mais par le ſon de la voix, par un geſte, quelquefois même par un rien. C'eſt un aſſemblage de rapports qu'on ne ſauroit ſouvent définir, mais qui a plus de pouvoir que la beauté la plus parfaite, les talents les plus ſublimes, & le mérite le plus éminent. Lorſqu'un objet plaît, on lui accorde tout; eſprit, talent, beauté; ſes défauts même ſe transforment en perfections: Tout ravit, tout enchante. L'illuſion & l'enthouſiaſme répandent leurs charmes ſéducteurs ſur les attraits

qui ont déja frappé nos ſens, & l'amour s'empare de tout notre être. C'eſt ainſi que le moral réagiſſant ſur le phyſique, tend de nouveau ſes reſſorts, & augmente encore le pouvoir qu'il avoit reçu de la nature.

Si toutes les femmes reſſembloient à Julie, & que l'amour ſeul fût leur guide dans une paſſion dont elles ſont tout l'ornement, elles ſeroient aimées ſans doute, mais elles ne ſubjugueroient pas leurs amans : le ſentiment n'a jamais fait d'eſclave, & les femmes en veulent avoir. Ce n'eſt donc que par la coquetterie qu'elles peuvent en acquérir ; & l'on n'eſt coquette que parce qu'on aime peu. Celle qu'un tendre penchant entraîne malgré elle, eſt ſans artifice ; on voit ce qu'elle ſent ; les efforts même qu'elle fait pour ſe cacher, ſont une preuve de plus de ſa foibleſſe. Quel cœur pourroit ſe refu-

ſer à ce tendre empreſſement dicté par la nature, & retenu par l'honnêteté; à ce timide embarras, dont les graces naïves & pures annoncent la candeur, & font reſpecter la vertu au moment même qu'on cherche à la vaincre? Vil ſéducteur, toi que le libertinage plutôt que l'amour échauffe d'une ardeur impure, qui veux ſéduire plutôt que jouir, & qui cherches dans le crime des plaiſirs, dont la jouiſſance même ne ſert qu'à en faire mieux ſentir la privation, rougis de ta victoire; & ſi ton cœur eſt inſenſible aux remords, ſeule vertu des coupables, que l'innocence au moins mette un frein à des deſirs que la nature réprouve, dès qu'ils ne ſont pas partagés.

Tous les hommes étant de même nature, ils ſont ſujets aux mêmes paſſions; & l'amour d'après la définition que nous en avons donnée, n'étant

qu'une ſenſation, ils devroient tous l'éprouver de la même maniere. On remarque cependant que l'amour ne ſe montre pas dans ceux qui n'ont point reçu d'éducation, ſous la même forme que dans ceux qu'on a élevés avec ſoin. Les premiers n'ayant d'autres maîtres que la nature, & d'autre guide que leurs deſirs, ſe rapprochent aſſez de la brute. Le moral ayant peu de pouvoir ſur eux, leurs ſenſations en ont moins de force, & produiſent rarement le trouble & le déſordre qu'elles occaſionnent parmi les gens du monde. D'ailleurs le travail du corps occupant la tête ſans l'échauffer, eſt le plus propre à amortir le feu de l'imagination. Auſſi eſt-il d'un grand ſecours dans les paſſions qui portent à la volupté; en effet, c'eſt principalement de l'imagination qu'elles tirent leur pouvoir tyrannique. L'oiſiveté & l'inaction ſont

donc les principaux aliments de l'amour, ou du moins ce qui l'entretient, & ce qui le rend insurmontable, parce qu'elles nous abandonnent à nous-mêmes. On se rappelle alors ce qu'il faudroit oublier. Le souvenir engendre des regrets ou des desirs, on se fait des tableaux voluptueux qui allument les sens, on n'est plus maître de soi, & tout est perdu.

Quand l'amour nous fait éprouver
Son premier trouble avec ses premiers charmes,
Contre soi-même, encore c'est lui prêter des armes,
Que d'être seul & desirer (*).

Le travail du cabinet n'est pas même un reméde contre l'amour. Au contraire en fatiguant la tête, il l'échauffe sans donner au corps ce mouvement nécessaire qui lui fait desirer le repos, & qui provoque plutôt au sommeil qu'à la volupté. D'ailleurs, il est bien

(*) *Fontenelles, sur un clair de lune.*

plus facile de forcer ſes membres au travail, que d'appliquer ſon eſprit à des matieres ſérieuſes, quand on eſt fortement occupé d'objets ſenſuels. Tout eſt ſi froid en comparaiſon de l'amour, qu'un ſavant plein de cette paſſion, entouré d'Auteurs Grecs & Latins, ou du Digeſte & de la Coutume, reſtera ſouvent des heures entieres ſes livres ouverts, ou une plume à la main dans la contemplation de ce qu'il aime, ſans pouvoir s'en détourner pour s'appliquer à des matieres auſſi graves & auſſi étrangeres à la paſſion qui le domine. Un Payſan ou un Ouvrier au contraire occupé ſans ceſſe à des travaux pénibles, d'où dépend ſouvent ſa ſubſiſtance, & qui ne fourniſſent aucun aliment à l'imagination, mais qui forcent cependant ſa tête à conduire ſes bras, ne connoît gueres que le phyſique de l'amour, & par ce moyen,

cette paſſion eſt peu dangereuſe pour lui. Si une Payſanne lui plaît, il le lui dit auſſi-tôt; & ſi cette derniere le trouve à ſon gré, elle le lui dit de même ſans honte & ſans coquetterie. Ils ſouhaitent de s'épouſer, parce qu'ils ſavent que c'eſt la ſeule voie pour ſatisfaire leurs deſirs réciproques; mais ſi leur indigence ne leur permet pas encore de contracter des liens ſacrés, ou que leurs parents s'oppoſent à leur union, ils attendent aſſez patiemment que le temps ou les circonſtances leur permettent de ſe marier. Leur ame n'en eſt point troublée, & l'on n'a jamais vu un Journalier, une faucille à la main, ni une fille de même état, ſuſpendre leurs travaux pour rêver à leur amour, & ſe plaindre du deſtin qui les ſépare. Se trouve-t-il enfin des obſtacles qui les empêchent de s'épouſer, ils cherchent fortune ailleurs, & ſe

consolent sans peine de n'être pas l'un à l'autre, parce que le moral n'entre presque pour rien dans leurs attachements, & que le physique est à peu-près égal avec tous les individus. Aussi les mauvais ménages dont le libertinage est la source, sont-ils très-rares dans les campagnes. Il arrive bien quelquefois que des personnes libres se laissent aller aux desirs que la nature leur inspire, parce qu'ils n'ont pas dans ce moment d'autres moyens pour les satisfaire; mais c'est une chose inouie qu'une femme engagée dans les liens du mariage ait un amant. Un commerce illégitime entre deux personnes libres, est une suite du penchant de la nature entre les deux sexes, mais l'adultere est l'ouvrage de l'imagination & de la corruption du cœur.

L'amour, comme passion physique, n'est donc capable de produire que des désordres

désordres momentanés. Il peut, à la vérité, avoir des suites plus ou moins funestes, selon les circonstances; mais il ne causeroit jamais ces grands événements dont l'histoire est remplie, si notre imagination ne fomentoit pas le feu de l'amour : les effets d'une sensation ne durent gueres plus qu'elle, quand le moral n'y entre pour rien. Mais quand elle agit assez sur notre ame pour l'affecter vivement, elle peut être la source des plus grands malheurs. Marc-Antoine est séduit par les charmes de Cléopatre : cette femme artificieuse fait mettre en usage tous les ressorts propres à l'émouvoir; elle est Reine, elle est malheureuse; elle vient implorer son secours, & remet son trône entre ses mains, pour qu'il en soit le soutien & le défenseur; elle est belle, tout son pouvoir est dans sa beauté; les desirs qu'elle inspire, portent

diés, que le cœur désavoue, quand la vertu n'en est pas l'objet. Cet homme qui avoit sacrifié son devoir & son honneur à une femme si peu digne de son attachement, en est abandonné dans le moment qui devoit décider du sort d'un Empire qu'il ne vouloit conquérir que pour elle. La crainte de partager les malheurs de son amant, s'il ne revient pas vainqueur, la fait fuir lâchement avec toute sa flotte. Marc-Antoine l'apprend, & prêt à remporter une victoire qui lui avoit coûté tant de travaux, il oublie ce qu'il doit à son pays, à l'Univers qui le contemple, & à lui-même; abandonne son armée, pour suivre une femme perfide qui ne méritoit que ses mépris, & s'avilit à la face du genre humain par la fuite la plus honteuse.

Si tout le pouvoir de l'amour consistoit dans la sensation; comme tous

les hommes en font fufceptibles, ils fe livreroient tous aux excès où fe porta Marc-Antoine; & l'Univers ne feroit qu'une affemblée d'infenfés, qui n'étant occupés que de leurs paffions & des moyens de les fatisfaire, ne contribueroient en rien au bien général : mais, comme je l'ai déja fait obferver, les fens n'ayant qu'un pouvoir limité, les defirs qu'ils font naître, fubiffent le même fort, & les imaginations très-vives n'étant pas fort communes, l'amour ne produit pas tous les défordres dont il pourroit être la caufe, fi le moral étoit toujours uni au phyfique. Cependant comme le penchant de la nature entre les deux fexes eft invariable, & qu'il agit toujours fur chaque individu, fans même qu'il s'en apperçoive, l'amour, comme fimple *fenfation*, a une très-grande influence fur le genre humain, & gouverne le

monde en grande partie, quoique l'amour, comme *passion*, soit très-rare; car ce dernier suppose ordinairement de l'estime, de l'amitié & de la confiance, en un mot, l'union du moral au physique; & très-peu de gens en sont capables. Ainsi quand un homme dit qu'il est amoureux, on peut parier presque à coup sûr, qu'il ne veut exprimer que le desir de posséder une telle femme qui lui plaît de préférence aux autres, & non pas qu'il voudroit passer sa vie avec elle, ou comme son mari, ou comme son ami. Mais, dira-t-on, si le physique seul est le mobile de ce desir, pourquoi admet-il des préférences, sur-tout si l'objet en lui-même a moins de graces que celui qu'on lui préfere, comme on n'en voit que trop d'exemples? Ce desir ne peut-il pas être également satisfait avec tous? Je sens toute la force de cette ob-

jection. Aussi ne tenterai-je pas de la résoudre. Ce seroit vouloir sonder en vain les décrets du Créateur. Il a jetté un voile épais sur tous ses desseins, qu'il n'est permis à aucun mortel d'oser pénétrer : nous devons nous contenter d'admirer sa sagesse sans chercher à approfondir ses vues ; mais il est aisé d'observer que les animaux sont aussi sujets à ce caprice, car il est tellement dans la nature, que les brutes n'en sont pas exemptes. Ainsi l'on ne sauroit dire qu'il a son principe dans le moral : on voit en effet des répugnances très-marquées, & même invincibles dans les animaux que nous avons sans cesse sous les yeux. Les taureaux ne témoignent-ils pas de la prédilection pour certaines genisses, puisqu'on les voit souvent traverser des rivieres pour s'en disputer la conquête, s'élancer avec fureur contre leurs ri-

vaux, se porter les coups les plus terribles, & ensanglanter les prairies. Il faut donc qu'il y ait des rapports physiques, particuliers & différents du rapport général, que la nature a établi entre les deux sexes. Celui même qui en éprouve les effets, ne sauroit les définir : ils portent avec eux cet attrait qui, sans être toujours réciproque, excite cependant de l'émotion dans les sens à la vue de certains objets, tandis que l'on est froid pour d'autres qui leur sont quelquefois supérieurs. On connoît ces rapports dans le moral, puisque c'est à eux qu'on doit les liaisons d'amitié & d'attachement, qui font le bonheur & la félicité des hommes vertueux. Mais on ne sait pas davantage à quoi l'attribuer, car ce n'est pas toujours la conformité des caracteres qui en est le principe. On remarque même souvent le contraire. O

nature impénétrable! Toi qui permets à nos yeux indiſcrets de porter nos regards avides & curieux ſur les ſecrets que tu renfermes, pourquoi nous inſpires-tu des deſirs inſatiables, puiſqu'ils doivent être impuiſſants? A peine connoiſſons-nous les effets, & nous voulons découvrir les cauſes: éteins cette ardeur inſenſée; & puiſque nos foibles organes ne peuvent appercevoir que des ſurfaces, annéantis au moins en nous l'idée de la profondeur!

On voit clairement d'après le peu d'obſervations que j'ai déja faites, que c'eſt le moral de l'amour qui rend cette paſſion ſi dangereuſe; & ce moral eſt notre ouvrage. C'eſt nous qui, non contents des dons du Créateur, croyons pouvoir ajouter à ſes bienfaits. A l'aide de notre imagination, notre eſprit enfante des chimeres que nous voulons réaliſer; nous nous formons

un bonheur fantastique qui n'étant point dans la nature, est désavoué par elle, & empoisonne tous nos plaisirs. Nous courons après un bien imaginaire, & le réel nous échappe; on rougit du physique de l'amour, tandis qu'on fait gloire du moral qui est le seul qui engendre les forfaits. C'est la corruption de notre cœur qui en souille toutes les affections, & qui d'un plaisir légitime, en a fait une débauche honteuse : pour satisfaire des goûts souvent dépravés, & presque toujours illicites, rien ne nous arrête, & l'étendue de nos desirs est la seule mesure de nos crimes.

Henri VIII devient épris d'Anne de Bouleyn. La sagesse de cette fille ou sa politique, la fait résister aux desirs de son maître; cette résistance ne fait qu'irriter la passion du Roi; il veut posséder ce qu'il aime à quelque prix que ce puisse être; son caractere vio-

lent & despotique ne sauroit être retenu par la honte de sa foiblesse, & la crainte du repentir. Le seul moyen de parvenir à son but, est d'élever sa maîtresse au trône; mais il est occupé par une Princesse aussi sage que belle. Cette barriere respectable auroit dû sans doute mettre un frein à ses desirs injustes; mais Henri n'en connoît point, & se détermine à franchir tous les obstacles qui s'opposent à son bonheur. Les scrupules qu'il avoit eus quelquefois sur la légitimité de son mariage (*), n'avoient eu jusqu'alors qu'un léger empire sur lui; mais son amour pour Anne de Bouleyn convertit ses scrupules en remords; il se croit coupable, ou feint de se le croire, & veut faire servir la Religion même qu'il offense à ses desirs criminels. L'hypo-

(*) *La Reine étoit veuve de son frere, lorsqu'il l'épousa.*

crisie est le plus grand des vices ; c'est le mépris de la vertu, en même temps qu'elle en est l'image. Il sollicite son divorce auprès de Clément VII ; & ne pouvant l'obtenir, il secoue le joug de ce même Pontife dont il venoit d'implorer les lumieres pour l'éclairer sur ses devoirs. Les liens sacrés du mariage, ses serments prononcés à la face des autels à un Dieu vengeur du parjure, la vertu & les pleurs de la Reine, son obéissance à l'Eglise, les dogmes de sa religion, sa foi même ; tout est violé. Il ne frémit pas d'oser mettre la main à l'encensoir, & de se faire l'arbitre de la créance de ses sujets ; il ne rougit pas enfin de faire changer de face à son Royaume, pour satisfaire une passion aussi insensée que criminelle.

Un Prince capable de pareils excès, par la violence même de ses desirs, en annonce l'inconstance. Aussi Henri

VIII ne tarda-t-il pas à en donner les preuves les plus éclatantes & les plus odieuſes. Les premiers pas dans le chemin de la vertu, ſont toujours pénibles. On n'y marche qu'à pas lents, le cœur encore rempli de l'idée des plaiſirs qu'on a ſacrifiés, cherche ſouvent des prétextes pour ralentir ſes progrès dans le bien ; il ſoupire, il gémit, il jette encore des regards inquiets & incertains ſur les rivages de Babylone, dont il n'abandonne les charmes qu'à regret ; il eſt quelquefois tenté de retourner en arriere, il a honte enſuite de ſa foibleſſe, & s'arme d'un nouveau courage pour pourſuivre ſa carriere. Telles ſont les viciſſitudes qu'éprouve une ame ſenſible aux attraits de la vertu, mais qui n'eſt pas encore aſſez ſolidement affermie dans ſa route, pour ne pas éprouver des combats dont elle eſt long temps la

triste victime, avant d'en être victorieuse. Il n'en est pas de même du vice. La carriere est semée de fleurs ; on la parcourt avec autant de rapidité que de plaisir. C'est ce qui en rend les premiers pas si dangereux. Henri VIII avoit déja osé franchir les bornes les plus sacrées pour satisfaire sa passion pour Anne de Bouleyn. Une nouvelle passion le rend encore plus hardi. Il avoit au moins cherché des prétexes pour couvrir la honte de sa premiere foiblesse ; mais une seconde le trouve affermi dans le crime, & ne lui en laisse pas même le remords. L'horreur du plus grand des forfaits ne l'arrête pas ; & non content de faire périr une femme qui n'est coupable que parce qu'elle a une rivale, il l'accuse d'avoir violé la foi conjugale ; & malgré les preuves les plus authentiques de sa fidélité, la naïveté & la candeur de ses

réponses, lorsqu'on lui fit subir un interrogatoire insultant, ses serments, sa douceur, sa soumission à l'arrêt injuste qui lui ôtoit l'honneur & la vie, sans qu'il lui échappât la moindre plainte contre l'époux barbare qui n'en vouloit à ses jours que pour couronner Jeanne de Seymour sa rivale; la lettre touchante qu'elle écrivit à Henri quand sa sentence eut été prononcée, sa beauté & cet amour même qui avoit porté Henri à de si grands excès pour la posséder, rien ne fut capable de fléchir sa cruauté. L'humanité même n'a plus de pouvoir sur une ame avilie par le crime, qu'une passion brutale, aveugle, & qui ne rougit pas de se deshonorer pour la satisfaire. Le dernier terme du vice est de nous rendre insensibles aux remords. Le repentir n'a plus de prise sur un cœur endurci par l'habitude des forfaits; ses traits

brûlants s'émoussent : la haine dans le cœur de Henri VIII succéda à l'amour le plus effréné, & vengea Catherine d'Arragon. Pour satisfaire sa passion pour Anne de Bouleyn, il avoit secoué l'autorité des Loix & de l'Eglise; pour se rendre possesseur des charmes de Jeanne de Seymour, il viole celle de l'humanité, & devient aussi cruel qu'injuste. Pour ne pas vivre dans le crime, il se rend le plus criminel de tous les hommes; & pour mettre le comble à ses forfaits, & à l'indécence de ses déréglements, il épouse publiquement sa maîtresse le lendemain de l'exécution d'Anne de Bouleyn. Quelle gradation effroyable dans la conduite scandaleuse de ce Monarque, & quelle horreur, une passion capable de porter à de pareils excès, ne doit-elle pas inspirer? Passion terrible, vice honteux! Quel charme invincible peux-tu donc avoir

avoir pour les mortels ? Comment tes fureurs allument-elles en nous ce feu dévorant qui, en fouillant notre cœur de sa flamme impure, en efface jusqu'à l'image sacrée de la vertu que le Créateur y avoit empreinte? Hommes lâches & pusillanimes, dont la foiblesse est le partage, le crime seul a-t-il donc le fatal pouvoir de changer votre nature; & d'humains, foibles par essence, faire d'audacieux criminels.

Ces exemples fameux par leur atrocité, seront-ils donc regardés comme le pur ouvrage des sens; & croira-t-on que le seul instinct de la nature nous porte à de pareils excès ? Non sans doute, une sensation passagere ne sera jamais capable de rendre les hommes féroces & barbares, & de les avilir au-dessous des brutes. L'Auteur de notre être nous a créés doux & humains ; nous restons tels tant que nous n'inter-

vertiſſons point ſon ordre; & ſi nous n'avions d'autre guide que les penchants qu'il a mis en nous, lorſque nos deſirs ne ſeroient pas légitimes, le plus léger effort les vaincroit aiſément : mais quand le moral s'en mêle, le feu de l'imagination, aliment inépuiſable de celui des ſens, donne aux objets qui les ont excités, un pouvoir inſurmontable. Notre cœur devient le théatre de toutes les paſſions, elles s'y raſſemblent en foule, & ſemblent ſe diſputer l'avantage de donner à nos deſirs un empire qu'ils n'euſſent jamais obtenu ſans elles. Nos penchants abandonnés à eux-mêmes, ne produiſent jamais qu'une flamme légere, que le moindre ſouffle éteint facilement. Mais quand ils ſont fortifiés par l'imagination, ils ne connoiſſent plus de frein. L'amour-propre ſur-tout, ce Prothée incompréhenſible, qui, ſous quelque forme qu'il

se présente à nous, est presque toujours sûr de nous subjuguer, en enfantant l'orgueil & la vanité, met toutes les puissances de notre ame en action, & tend tous ses ressorts. Henri VIII est frappé des charmes de Jeanne de Seymour, ses sens en sont émus, le desir de la posséder sans contrainte suit de près cette émotion; mais ses liens avec Anne de Bouleyn s'opposent à son union avec sa nouvelle maîtresse. Cet obstacle, dans un cœur fier & jaloux de sa puissance, fait d'une simple sensation, une passion indomptable. L'orgueil de Henri s'irrite par la difficulté; ce Prince est violent & despotique; il faut que tout cede à sa volonté, & que tout plie sous ses loix. L'amour, comme passion physique, fut sans doute le premier mobile de tous les excès où se porta Henri VIII; mais ce fut le moral qui le rendit in-

juſte & barbare. Ce fut l'égarement de ſon imagination à laquelle il s'abandonna ; ce fut elle qui, en lui peignant l'amour heureux avec les couleurs les plus vives & les plus ſéduiſantes, fit naître dans ſon cœur des deſirs effrénés, que la vanité enflamma au point de tout franchir pour les ſatisfaire. Imagination tant célébrée, toi d'où dépendent le bonheur & le malheur des humains : inſenſés que nous ſommes, nous nous livrons au plus mortel de tous nos ennemis, quand nous nous abandonnons à tes chimeres ! Toi ſeule es l'aliment qui entretient & qui fomente le feu de nos paſſions ; tu reſſerres nos chaînes, en répandant des fleurs ſur les précipices qui nous environnent, pour nous en cacher le danger. Si l'amour te doit tous ſes charmes, il te doit auſſi tous ſes malheurs ; ſa jalouſie, ſes fureurs & ſa rage ;

l'ambition, son désespoir & sa vengeance: c'est toi qui empoisonnes nos jours, en nous armant contre nous-mêmes; par toi le présent n'est rien pour nous, il nous échappe sans que nous en ayions joui; toujours transportés dans l'avenir, nous ne vivons que pour des illusions; il semble que jalouse du peu de douceur que nous offre la simple nature, tu nous arraches à celles dont nous jouissons, pour nous en présenter qui n'existeront jamais, & qui ne nous laissent qu'un vuide affreux pour le présent, des regrets inutiles sur le passé, & des desirs impuissants pour l'avenir.

Si l'amour peut porter aux plus grands excès quand l'imagination l'a échauffé, quel pouvoir n'exerce-t-il pas quand il trouve de la résistance de la part de l'objet aimé? Les fureurs de la jalousie déchirent alors un cœur trop

fenſible ; c'eſt le plus grand tourment de l'amour, non pas de l'amour *phyſique*, mais de l'amour *moral*. On m'objectera ſans doute que la jalouſie eſt dans la nature, puiſque les animaux en ſont ſuſceptibles : mais je ſoutiens qu'ils ne ſont jaloux que lorſque leur paſſion n'eſt pas ſatisfaite, & qu'ils ceſſent de l'être, dès que leurs ſens ont perdu leur empire par la jouiſſance. Il n'en eſt pas de même des hommes. Le ſentiment de la jalouſie qui produit des effets mille fois plus barbares, que ceux de la haine, ſurvit en eux aux ſens, à l'amour même qui en eſt le principe. Ce dernier en effet ne peut inſpirer que le ſimple deſir d'une poſſeſſion momentanée; & ſans les paſſions factices que notre amour-propre enfante, tant que l'objet qui nous plaît ne nous eſt point enlevé, le partage de notre félicité ne doit point

exciter en nous ces mouvements violents dont nous ſommes agités, & qui ont ſouvent des ſuites ſi funeſtes. Que m'importe le bonheur d'un autre, pourvu qu'il n'exclue pas le mien ? Le ſoleil qui dore les campagnes, & qui donne tant d'éclat à l'azur des cieux, a-t-il moins de charmes pour moi, parce que ſa lumiere bienfaiſante éclaire l'un & l'autre hémiſphere ? Enviai-je aux nations hyperborées la chaleur & la clarté dont il me prive pendant quelques heures, pour les en favoriſer à leur tour ? Non ſans doute, & même dans ſon abſence, je bénis ſon divin Auteur de n'avoir pas réſervé pour moi ſeul un bienfait, dont la jouiſſance acquiert un nouveau prix, en le partageant avec tout ce qui reſpire. Si ce deſir excluſif de poſſéder un bien ſans partage eſt dans la nature, il n'eſt donc que dans *la nature morale*, & notre

amour-propre en eſt le ſeul principe. L'homme mille fois plus féroce que les animaux ſauvages qui habitent les forêts, voit-il un objet qui émeut ſes ſens? il deſire auſſi-tôt qu'il ſoit à lui, & veut en jouir ſeul; il n'eſt pas même néceſſaire que le ſentiment ait aucune part à la paſſion qui l'agite, pour exciter ſa jalouſie. Car ſouvent, quoiqu'il mépriſe un objet qui le captive, un concurrent lui eſt odieux: il emploie tous les moyens qu'il peut mettre en uſage, pour découvrir s'il n'eſt point ce qu'il appelle *trahi*, (car peut-on l'être par ce qu'on n'eſtime pas); s'il le découvre, la rage & la fureur s'emparent auſſi-tôt de lui; il faut ſacrifier à ſa vengeance un rival trop heureux, & une maîtreſſe perfide; il faut même riſquer ſon repos & ſa vie pour ſatisfaire un frivole point d'honneur, qu'on croit bleſſé par le partage de faveurs

qui ne perdent rien de leur prix en faisant le bonheur de plusieurs, dès que ce n'est pas le sentiment qui les accorde. Cette injure prétendue est cependant capable d'allumer la haine la plus terrible. Quel en est le principe, si ce n'est cet amour-propre effréné qui ne connoît de bornes que l'excès, & qui sacrifie tout au barbare plaisir de se venger dès qu'il se croit humilié. N'accusons donc point la nature de nos erreurs & de nos crimes. C'est nous qui la dépravons, c'est notre imagination qu'on a décorée des noms les plus sublimes; c'est ce feu céleste fait pour animer toute la nature, & donner la vie à tous les êtres, qui nous avilit au-dessous des brutes, en nous livrant à des égarements, dont la privation de ce don si funeste les rend incapables.

Cependant nous avons la raiſon pour partage ;
Et vous en ignorez l'uſage.
Innocents animaux n'en ſoyez point jaloux.
Ce n'eſt pas un grand avantage :
Cette fiere raiſon dont on fait tant de bruit,
Contre les paſſions n'eſt pas un ſûr remede.
Un peu de vin la trouble,
Un enfant la ſéduit,
Et déchirer un cœur qui l'appelle à ſon aide ;
Eſt tout l'effet qu'elle produit ;
Toujours impuiſſante & ſévere,
Elle s'oppoſe à tout, & ne ſurmonte rien (*).

La jalouſie, quoique paſſion morale & inſpirée par l'amour-propre, a cependant ſon principe dans le phyſique, & c'eſt un des ſentiments des plus dépendants de l'amour ; mais c'eſt le pouvoir du phyſique ſur le moral qui rend cette paſſion ſi fougueuſe. L'hiſtoire n'eſt remplie que des déſordres qu'elle a produits, & des cruautés qu'elle a fait exercer. Comment un ſentiment auſſi doux & auſſi tendre en

(*) *Idylle ſur les Moutons, par Madame* DESHOULIERES.

apparence que celui de l'amour, peut-il enfanter les crimes les plus atroces? Nous n'en avons cependant que trop d'exemples; & les effets de la haine la plus envenimée, ne ſont rien en comparaiſon de ceux de la jalouſie (*). Il n'y a point d'amant qui, dans l'excès de ſa paſſion, ne jure à ſa maîtreſſe, qu'il eſt prêt à lui ſacrifier ſon repos, ſa liberté & ſa vie même; & il eſt ſincere. Sa bouche n'eſt dans ce moment que l'interprete de ſon cœur. Il croit y trouver la préférence abſolue du bonheur de ce qu'il aime ſur le ſien, & ne voit aucun obſtacle qui lui paroiſſe impoſſible à vaincre pour lui en procurer: mais il ſe trompe lui-même. Celle qui eſt aſſez crédule, ou qui connoît aſſez peu la marche des paſſions

(*) L'on veut faire tout le bonheur, ou ſi cela ne ſe peut ainſi, tout le malheur de ce qu'on aime. *Caractere de la Bruyere*, *Vol.* 1, *Chap.* 4. Du Cœur.

pour le croire, eſt dans la même erreur, & n'eſt peut-être que trop près d'en être la victime. Un amant, à la vérité, ſouhaite avec ardeur le bonheur de celle qu'il aime ; mais il faut non-ſeulement qu'il s'accorde avec le ſien, il faut encore qu'il y ſoit tellement uni, qu'il en dépende entiérement. La jalouſie en eſt une des preuves des plus convainquantes : car ce qui faiſoit ſa joie & ſes délices, devient ſon tourment dès qu'il n'en eſt plus l'objet ; parce qu'il n'y a point de ſentiment moins déſintéreſſé que celui de l'amour (*). Et comment le ſeroit-il ? Il a pour baſe une ſenſation, & la plus vive de toutes. L'amitié, dont le principe eſt dans le cœur, n'ayant d'empire que ſur notre ame, eſt noble & élevée comme la vertu dont elle tire

(*) Rien n'eſt plus tyrannique que les prieres de l'amour. *Mémoires de Madame de Maintenon*, *vol.* 3, *pag.* 42.

son origine. On desireroit sans doute pouvoir ne jamais se séparer de son ami ; mais s'il ne peut être heureux qu'en nous quittant, on lui fait, sans hésiter, le sacrifice du bien-être que sa vue & sa société répandoient sur toute notre vie. L'idée de sa félicité console de la privation la plus dure qu'un cœur tendre puisse éprouver ; & si l'amitié en murmure, le même sentiment qui l'excite, l'étouffe bientôt. Il n'en est pas de même en amour. Il faut voir & posséder ce qu'on aime à quelque prix que ce soit ; parce que le principal desir est dans les sens, & que le sentiment n'est qu'un accessoire. L'amitié fait jouir dans l'absence, l'ame est susceptible d'une volupté dont les temps ni les lieux ne peuvent altérer la durée, parce que la satiété lui est inconnue ; mais l'amour ne jouit qu'en possédant : le repos de l'objet aimé, son

bonheur, sa réputation même; rien n'arrête, quand cette passion est dans sa violence; l'ardeur du plaisir l'emporte, & l'on y sacrifie tout (*). Il n'y a point de sentiment où ce *moi*, auquel l'instinct de la nature nous porte à donner une préférence si absolue sur tous les autres êtres, ait plus d'empire que dans l'amour. Le physique l'établit, & le moral l'étend. L'amant le plus soumis en apparence devient un tyran barbare, dès que celle qu'il aime, ou plutôt qu'il desire, prend pour un autre objet plus heureux, ou plus digne de plaire, ce goût capricieux que l'amour inspire sans consulter la raison. Loin de se renfermer alors dans ces tendres reproches, bien plus capables que la

(*) A juger de l'amour par un grand nombre de ses effets, on le prendroit bien plutôt pour de la haine que pour un sentiment tendre. *Pensées & réflexions morales sur divers sujets*: Sur les Passions, *pag.* 41.

colere de ramener un cœur qu'on veut lui enlever, il s'abandonne à la fureur & à la vengeance. Il devient parjure sans remords; & ces serments si souvent répétés de l'entier sacrifice de ses desirs les plus chers au bonheur de sa maîtresse, ne sont pour lui qu'un motif de plus pour les violer. Il la punit, s'il est en son pouvoir, d'oser être heureuse sans lui; & l'on pourroit dire (ce qui sûrement passeroit pour un paradoxe, quoique l'expérience ne le prouve que trop) que la personne qu'un homme aime souvent le moins, c'est sa maîtresse. On dira peut-être qu'il y a des exemples en amour de sacrifices les plus desintéressés & les plus absolus, puisqu'on a vu des amants renoncer volontairement à leur maîtresse, & les porter même à contracter avec d'autres des engagements indissolubles qui les en privoient pour

jamais. Mais si l'on veut y réfléchir, on verra que cet effort magnanime étoit l'ouvrage de l'amitié, & non pas celui de l'amour. Le sentiment éleve l'ame, mais les sens l'avilissent. La sublimité de l'amitié peut épurer l'amour quand l'estime se joint aux desirs; le sentiment pour lors subjugue les sensations; la vertu reprend ses droits, & l'amour ne conserve plus de son feu que l'ardeur propre à exciter son courage pour se vaincre lui-même, & se soumettre au devoir.

Si la raison pouvoit admettre des passions, il y a des cas où la jalousie paroîtroit légitime, telle que celle d'un mari pour sa femme, & d'une femme pour son mari; mais ce sentiment raisonnable dans son principe, & qui pourroit même contribuer à la conservation des mœurs, s'il étoit guidé par la prudence & l'amour de l'ordre, dégénere

dégénere souvent en frénésie, & dégrade le sentiment qui devroit en être l'unique base. Cette tendre inquiétude que la méfiance de soi-même doit inspirer à une ame modeste & sensible, loin d'offenser l'union sacrée du mariage, ne devroit servir qu'à en resserrer les liens, y répandre des charmes, & en écarter la langueur qu'une jouissance paisible peut quelquefois faire naître. Mais il est rare que la jalousie reste dans des bornes dont l'honnêteté ne soit pas blessée. Elle est pour l'ordinaire offensante, & ses soupçons injurieux à la vertu, parce qu'elle suppose presque toujours un crime dans celle qui en est l'objet. Philippe II nous en fournit un exemple frappant. Ce Prince faux, perfide & cruel, porta son caractere dans toutes les passions dont il fut affecté; incapable d'aucun sentiment tendre, il ne connut de l'amour

que les traits odieux qui le rendent mille fois plus implacable que la haine.

Charles-Quint voulant se retirer dans la solitude où il finit ses jours, fit une treve avec Henri II, & céda la couronne à Philippe son fils. Ce dernier voulant profiter de l'interruption de la guerre pour faire une paix solide & durable avec la France, demanda à Henri II sa fille Elisabeth en mariage pour son fils Dom Carlos. Sa proposition fut acceptée, & l'on ne pensa plus de part & d'autre qu'aux préparatifs de cette union; mais ayant été retardée par la rupture de la treve à l'instigation des Princes Lorains, pendant cet intervalle, Philippe devint veuf par la mort de Marie, Reine d'Angleterre, sa seconde femme. Comme il n'avoit qu'un fils, la crainte de le perdre avant qu'il eût des enfants, le fit résoudre à se remarier. Il fit demander pour lui la Princesse qui

avoit été promise à Dom Carlos. Henri eût préféré sans doute de la donner à un jeune Prince bien plus digne de lui plaire, qu'un Roi déja vieux, d'un caractere dur & dissimulé. Mais fatigué des guerres longues & cruelles qu'il avoit eu à soutenir contre l'Espagne, & sur-tout de la derniere qui lui avoit enlevé toute l'élite de sa noblesse, il craignit de les renouveller par un refus; & se détermina à sacrifier sa fille à son Etat. Cette malheureuse Princesse, gage d'une paix si desirée entre deux Couronnes depuis long-temps rivales, devint la triste victime de la politique, & paya de son repos & de son bonheur, celui de la France qui lui avoit donné le jour, & celui de l'Espagne qui devoit le lui ravir si cruellement. Cette nouvelle accabla Dom Carlos de douleur. Le portrait de la Princesse & tout ce que la renommée lui avoit ap-

pris de son esprit & de sa beauté dans le temps qu'elle lui étoit destinée ; avoient jetté dans son cœur les premieres semences de l'amour. Il attendoit depuis long-temps avec impatience l'heureux moment qui devoit le rendre possesseur de tant de charmes. L'obstacle aussi inattendu qu'insurmontable que son pere mit à ses vœux en lui enlevant Elisabeth, irrita ses desirs au lieu de les éteindre ; & d'un goût naissant, en fit la passion la plus violente & la plus insurmontable. La Princesse de son côté à qui l'on avoit fait un tableau avantageux du jeune Prince, s'étoit laissée entraîner par les idées flatteuses que cet hymen lui promettoit. L'amour s'étoit insinué dans son cœur sous l'apparence du devoir, & ce sentiment si doux à ressentir, quand la vertu l'approuve, n'avoit déja fait que trop de progrès dans son ame ;

lorſqu'elle apprit qu'il falloit l'étouffer. Porter à Philippe un cœur qu'elle ne pouvoit lui donner qu'en l'arrachant à ſon fils, lui parut dans le premier inſtant un ſacrifice ſupérieur à ſes forces; mais la révolte de ſes ſens ne put ébranler ſon courage. L'obéiſſance qu'elle devoit à ſon pere & à ſon Roi l'emporta. Elle partit le cœur déchiré, mais déterminée à mettre tout en uſage pour vaincre une paſſion contraire à ſon devoir, & qu'elle ne pouvoit ſe permettre ſans crime. Dom Carlos vint audevant d'elle. Cette premiere entrevue excita dans leur ame un trouble & une émotion qui leur permit à peine d'oſer ſe regarder, & qui ne leur annonçoit que trop les efforts qu'ils ſeroient obligés de faire pour ſurmonter leur goût mutuel. La vue du Roi, ſon âge, ſa froideur affectée, la diſſimulation & la fauſſeté de ſon caractere n'étoient pas

propres à guérir Elisabeth de l'amour que Dom Carlos lui avoit inspiré. Cependant, malgré l'excès de celui de ce Prince, & l'aveu qu'il osa en faire à la Reine, jamais cette Princesse ne lui donna la moindre espérance, ni ne se permit la plus légere foiblesse qui pût donner atteinte à sa vertu. Soumise à son devoir, tout cruel qu'il étoit, elle dévora dans le secret de son cœur, ses regrets & ses ennuis; & si sa courageuse résistance ne fut pas capable d'éteindre un feu que la vue indispensable de l'objet qui l'excitoit, entretenoit sans cesse, elle en arrêta du moins les effets, & rendit l'amour victorieux de lui-même.

Dom Carlos malheureux, & tourmenté sans relâche par une passion sans espoir, témoin du bonheur de son pere, qui possédoit à ses yeux l'objet de ses desirs, prit la résolution de chercher

les moyens de s'éloigner d'une Cour qui ne lui offroit que des ſujets d'affliction & de déſeſpoir. La Reine touchée de l'état déplorable de ce Prince, fut la premiere à l'exciter à ſuivre ſon deſſein, deſirant elle-même arracher de ſon cœur un ſentiment trop tendre qui mettoit ſa vertu à de trop rudes épreuves. Elle eſpéra de l'abſence, des ſecours contre ſa propre foibleſſe, que ſa raiſon & ſon courage n'avoient pu juſqu'alors lui procurer. Dans ces circonſtances, il ſe préſenta une occaſion favorable pour ſatisfaire ſes vues. Une révolte arrivée dans les Pays-Bas, engagea Dom Carlos à demander à ſon pere le gouvernement de ces Provinces, pour y rétablir l'ordre & punir les rebelles. Le Roi, avec ſa diſſimulation accoutumée, parut d'abord accepter ſa propoſition avec joie; mais naturellement inquiet & jaloux, il

craignit que la gloire que Dom Carlos acquerroit, ne lui enlevât le cœur de ses sujets qui ne témoignoient déja que trop d'affection à son fils. Après l'avoir long-temps amusé par de feints préparatifs, il finit par lui refuser la grace qu'il lui avoit accordée. Dom Carlos irrité de ce refus, & plus encore de la mort du Marquis de Posa son favori, que le Roi avoit sacrifié à une jalousie imaginaire, se livra à son ressentiment. La colere & l'amour se réunirent dans son cœur, il promit aux rebelles de les protéger de tout son pouvoir, contre l'oppression sous laquelle Philippe, ou du moins ses Ministres, les faisoient gémir depuis long-temps. Son projet sans doute n'étoit pas de se révolter contre son pere & son Roi; mais il vouloit fuir de sa présence, & chercher loin de lui un asyle où il pût passer librement sa triste & déplorable vie. Son dessein fut

découvert : Philippe toujours soupçonneux, faisant observer toutes les démarches de son fils, apprit bientôt la protection qu'il accordoit aux Flamands, & sa liaison avec la Reine. La conduite de cette Princesse auroit dû le rassurer contre toute imputation injurieuse à sa vertu ; mais les caracteres vicieux ne conçoivent jamais rien d'innocent ; la perversité de leur cœur les porte toujours à juger des autres par eux-mêmes, & ils ne voyent que des crimes par-tout où ils portent leurs regards.

Dès que Philippe eut connoissance de l'attachement réciproque de Dom Carlos & de la Reine, la rage entra dans son ame. L'évasion que son fils projettoit, servit de prétexte à sa fureur jalouse. Il fit faire le procès à son fils comme coupable d'attentat & de révolte. Les Juges iniques chargés de

seconder la haine de leur Prince, n'oublierent rien pour faire paroître Dom Carlos aussi criminel que son pere le desiroit. Mais quelqu'injustes qu'ils fussent, ils ne purent jamais parvenir à rendre l'héritier de la Couronne digne de mort. Le jugement se réduisit donc à le condamner à rester en prison. Cette punition paroissant trop douce à l'implacable Philippe, il fit mêler en secret dans les aliments de Dom Carlos, un poison qui devoit bientôt lui causer une langueur mortelle, & le délivrer à la fois de son fils, de son rival & de son successeur. Mais soit qu'une pitié généreuse ne permît pas à ceux qui étoient chargés d'un emploi si barbare, d'exécuter ses ordres; soit que la bonne constitution d'un Prince dans la fleur de son âge, fût un préservatif contre tous les moyens qu'on tentoit pour abréger ses jours;

ils ne produisirent point l'effet que le Roi en attendoit. Voyant son odieux projet sans succès, ce pere dénaturé, se détermina sans remords à perdre son fils d'une maniere plus prompte & plus certaine, en lui laissant le choix de son genre de mort.

La Reine, malgré l'étroite prison où Dom Carlos étoit retenu, trouva cependant moyen de lui faire dire qu'elle exigeoit de lui qu'il vît le Roi, & qu'il mît tout en usage pour le toucher. Ce Prince infortuné, pour qui la vie n'étoit qu'un fardeau insupportable, & qui en envisageoit la fin comme le terme de ses maux, voulut cependant donner à Elisabeth jusqu'au dernier moment, des preuves de son respect & de sa soumission. Il demanda à voir Philippe; & comme un Garde lui annonçoit l'arrivée de son pere, *dites mon Roi, & non pas mon pere.* Ces pa-

roles furent les seules plaintes qui sortirent de sa bouche pendant tout le cours d'une prison aussi longue qu'ignominieuse. Dès que Philippe entra, il se jetta à ses genoux pour se conformer aux volontés de la Reine, *& le pria de considérer qu'en donnant la mort à son fils, c'étoit son sang qu'il alloit répandre. Le Roi, sans s'émouvoir, lui répondit froidement que lorsqu'il avoit de mauvais sang, il donnoit son bras au Chirurgien pour le tirer.* Cette réponse barbare, & bien plus digne d'un tyran que d'un pere, excita dans l'ame de Dom Carlos les remords les plus vifs d'un acte qu'il regardoit comme une bassesse, & qu'il n'eût jamais fait sans l'obéissance aveugle qu'il avoit pour la Reine. *Il se leva brusquement, & demanda si le bain où il devoit mourir étoit prêt.* Le Roi, sans paroître ébranlé d'une scene aussi touchante, & capable d'attendrir les cœurs les plus

féroces, demanda séchement à son fils, *s'il n'avoit rien de plus à lui dire.* Ce Prince qui auroit voulu racheter du peu d'instants qui lui restoient à vivre, la lâcheté qu'il croyoit avoir commise, en demandant grace à son pere, lui fit la réponse la plus audacieuse & la plus fiere, telle que le désespoir peut la dicter à un Prince généreux qui n'a plus rien à ménager. Philippe sortit aussi-tôt sans témoigner la plus légere émotion. Dom Carlos se mit au bain; où s'étant fait ouvrir les veines des bras & des jambes, il s'affoiblit par degrés, & perdit en peu de temps une vie qui n'avoit été pour lui qu'un tissu d'ennui & d'amertumes.

La mort d'un fils unique que Philippe venoit de sacrifier à sa jalousie, ne satisfit pas pleinement sa vengeance. Transporté de rage de la juste douleur que la Reine témoigna de la fin tragi-

que de Dom Carlos, dont elle se regardoit avec raison comme l'unique cause, il ne vit plus dans Elisabeth qu'une épouse infidelle, digne de châtiment; & sans horreur du double crime qu'il alloit commettre (*), il immola cette seconde victime à sa fureur. Quoiqu'aucun Auteur n'ait affirmé ce fait, les circonstances de la mort précipitée de cette Princesse, jettent au moins de violens soupçons sur Philippe. D'ailleurs, le caractere cruel & barbare de ce Prince n'est que trop connu; & la preuve qu'il venoit d'en donner en faisant mourir son fils, laisse peu de prétexte pour douter qu'il ne soit pas coupable de ce second crime (**). Etrange passion! qui non contente de sacrifier un rival dont la perte n'en peut rendre l'auteur que plus odieux à l'objet

(*) La Reine étoit grosse alors.

(**) Voyez les Œuvres de l'Abbé de Saint-Real, t. 3.

à qui l'on veut plaire, porte ſa frénéſie & ſa fureur juſqu'à ravir le jour à celle pour qui on eût donné ſa vie ; à ſe priver pour jamais, par excès d'amour, du bonheur d'aimer ; à ſe préparer des tourments & des repentirs éternels, à ſe faire ſon propre bourreau par le remords horrible d'avoir été l'inſtrument de ſon déſeſpoir ; à ſentir le reſte de ſes jours ſon cœur déchiré par les furies; à ne pouvoir enfin penſer à l'idole de ſon cœur, ſans ſe rappeller un crime atroce dont le ſeul ſouvenir ſuffit pour la punition.

Si la jalouſie en infectant le cœur de ſon venin, le rend inſenſible à la pitié, aveugle l'eſprit ſur le véritable intérêt de celui qui veut être aimé, en lui faiſant commettre les plus grands crimes pour ſe venger de ne l'être pas, l'amour mépriſé, même ſans préférence, ne produit gueres des effets moins funeſtes ;

la feule différence eft que dans la jaloufie il y a deux fentiments à fatisfaire à la fois, celui de fe venger de l'objet qu'on aime, & celui de punir le rival qui nous eft préféré; au lieu que dans le refus, qui n'a pas pour motif le bonheur d'un autre, il n'y en a qu'un : c'eft ce qui rend la jaloufie plus cruelle. D'ailleurs, tant qu'il n'y a point de rivalité à redouter, il refte toujours de l'efpoir. L'amour-propre ingénieux offre chaque jour à l'imagination, de nouveaux moyens pour parvenir au bonheur qu'on defire. On fe flatte qu'une circonftance heureufe pourra les faire réuffir, & que des foins perdus jufqu'alors, obtiendront enfin la récompenfe qu'ils ont méritée. Le pouvoir de l'amour, quand le moral eft uni au phyfique, remue toutes les autres paffions, & les fait concourir au même but. L'ambition

même faite pour tout assujettir, & pour dominer tous les sentiments qui pourroient s'opposer à son empire, n'est plus alors qu'une passion secondaire, dont l'amour se sert pour vaincre la résistance qu'on lui oppose. C'est ainsi que les passions, en se prêtant un secours mutuel, servent chacune à leur tour d'aliment réciproque à celle qui domine. Ceux qui ne jugent que sur l'extérieur, s'y trompent souvent. L'homme le plus passionné peut passer dans leur esprit pour un ambitieux; & tandis que le physique est le principal, & même l'unique objet de toutes ses actions, tous les effets ne paroissent appartenir qu'au moral. Etre inexplicable! Jamais le Sphinx ne pouvoit proposer d'énigme plus incompréhensible que ton essence! Jouet infortuné des passions qui t'assujettissent tour à tour! Le desir d'une sensation momen-

tanée dont tu rougiras dès qu'elle sera satisfaite, & qui ne laissera peut-être dans ton cœur que de la haine, & même du mépris pour l'objet qui l'a excitée, subjugue toutes les facultés de ton ame? L'expérience même de tes erreurs passées & des remords qui les ont suivies, ne sauroient te retenir sur le bord d'un nouveau précipice où l'amour entraîne ton ame fugitive? Le meurtre, les trahisons, l'injustice, la perfidie, rien ne t'arrête; tes sens commandent, & tels que ces lâches compagnons d'Ulysse que l'ivresse des plaisirs avoit dégradés, tu prostitues la plus noble partie de ton être, pour en faire le vil instrument de ta honteuse foiblesse (*)?

(*) Une race foible, le cœur rempli d'un bien-être imaginaire, & d'une douleur trop véritable, agitée par des passions dévorantes, leurée par de trompeuses espérances, fait ici le voyage de la sévere éternité. Dans la courte carriere d'une vie inquiete, & bornée que nous sentons à peine, l'esprit des

Si l'amour mépriſé excite de la colere dans les hommes : dans les femmes, c'eſt de la fureur. Leur amour-propre plus aiſé à bleſſer, non-ſeulement parce qu'elles naiſſent avec plus de penchant à la vanité, mais encore par l'habitude d'être encenſées, & de trouver toujours leurs deſirs prévenus, les irrite au point de franchir quelquefois, pour s'en venger, toute bien-

humains abuſé s'empreſſe vainement à la recherche d'un bien ſolide. Comme une vapeur légere qui s'éleve d'un marais, détourne le voyageur égaré de ſa route, de même un plaiſir paſſager, paré par le deſir & par le préjugé, nous attire d'un malheur à un autre plus grand encore, & du chagrin à la deſtruction. Toujours mécontent de ſoi-même, chaque mortel cherche au dehors la tranquillité que lui ſeul peut ſe procurer : pouſſés par le fantôme de nos deſirs inſatiables, nous cherchons le repos dans le travail, & le ſoulagement dans le fardeau. En vain la raiſon trop foible voudroit-elle tenir le gouvernail ; les paſſions, comme une mer agitée, emportent le frêle vaiſſeau, juſqu'à ce que les uns jettés ſur les ſables perfides, & les autres briſés contre les écueils, couvrent de leur cadavre un infidele rivage. *Poëſies de M. Haller, traduites de l'Allemand*, De l'origine du mal, *Tom.* 1, *pag.* 40.

séance & toute pudeur. Elles abandonnent alors cette douceur & cette modération apparente, qu'on croit à tort l'apanage de ce sexe charmant. Car, en général, leurs passions sont plus violentes & plus emportées que celles des hommes. L'éducation des femmes qui ne consiste qu'à les instruire des différents ressorts qu'elles peuvent mettre en usage, pour donner à leurs charmes tout le pouvoir dont ils sont susceptibles, les accoutume de bonne heure à ne s'occuper que de leur beauté. Elles la considerent avec raison comme le premier de leurs avantages; & le seul qui soit capable de leur faire jouer dans le monde un rôle dont elles sont fort avides, & dont les loix les privent par l'exclusion de toute charge, & de tout emploi. L'oisiveté où cette exclusion les plonge nécessairement, contribue encore à tourner toutes les

facultés de leur esprit qu'elles ont naturellement actif, vers cette seule ressource laissée à leur vanité. Les graces & les agréments de la figure forment donc leur unique empire. Tout ce qui peut servir à l'étendre, est de leur ressort, & remplit le vuide de leurs journées : humilier leur orgueil sur cet objet, en paroissant mépriser leur pouvoir ou lui échapper, est par conséquent la plus grande injure qu'un homme puisse faire à une femme, aussi ne la pardonne-t-elle jamais.

Louise de Savoie, Duchesse d'Angoulême, mere de François premier, & Régente du Royaume, ne le prouva que trop au malheureux Connétable de Bourbon. Cette Princesse qui n'étoit plus jeune, mais dans laquelle l'âge n'avoit point encore éteint les feux de l'amour, fut touchée des grâces & du mérite de cet homme cé-

lebre par son courage & ses talents. Elle crut que l'offre de sa main flatteroit son ambition; mais soit que le Connétable n'eût pas le cœur libre, soit que le caractere fourbe, vindicatif & violent de la Régente, lui donnât de l'éloignement pour elle; il la refusa. La Duchesse outrée de dépit de se voir méprisée par un homme qui, malgré sa naissance, sa dignité & sa grande réputation devoit cependant se trouver très-honoré de son alliance, jura de s'en venger, & de poursuivre le Connétable jusqu'au tombeau. Le premier acte de vengeance fut de lui intenter un procès sur les grands biens qu'il avoit eus de son beau-pere, & sur lesquels elle prétendoit avoir des droits. Le Chancelier Duprat, homme entiérement dévoué à la Régente, & mécontent d'ailleurs du Connétable, anima la Duchesse contre lui, & l'excita

à pourſuivre cette affaire avec la plus grande chaleur. Pour rendre la vengeance plus complette, & l'anticiper, pour ainſi dire, elle obtint que les biens du Connétable ſeroient mis en ſequeſtre juſquà l'entier jugement du procès. L'eſpérance d'engager le Connétable à l'épouſer, en le privant de toute ſa fortune, contribua beaucoup à cette perſécution inouie. Elle ſe flatta que l'amour des richeſſes, la crainte de s'en voir dénué, & d'éprouver chaque jour des déſagréments en tout genre, vaincroient peut-être la réſiſtance du Connétable. Etrange maniere de ſe faire aimer! Comment l'eſprit humain peut-il s'aveugler au point de ſe perſuader que la crainte fera obtenir ce que l'amour refuſe, & qu'on parviendra à plaire en ſe faiſant redouter? Auſſi cette crainte produiſit-elle un effet tout contraire à celui que la Régente en atten-

doit : car elle ne fit qu'augmenter l'aversion du Connétable pour elle. La Ducheſſe ne s'en tint pas à la voie juridique pour opprimer le Connétable. Elle lui ſuſcita mille chagrins en tout genre. Elle aliéna l'eſprit du Roi contre lui, & elle l'engagea à le dépouiller de ſes dignités & de ſes penſions. Le Connétable ſe voyant ſans reſſource, tout le crédit & le pouvoir étant réunis dans ſon ennemie la plus cruelle, fut emporté par le déſeſpoir où ſa triſte ſituation le réduiſoit, & eut la foibleſſe d'accepter les propoſitions de l'Empereur qui étoit pour lors en guerre avec la France. On ne ſait que trop les malheurs qui ſuivirent cette révolte. Le Connétable n'ayant plus rien à ménager, ſa perte étant aſſurée s'il avoit le malheur d'être pris les armes à la main, ſe livra tout entier à ſon reſſentiment. Tous les talents qu'il avoit

pour la guerre, & qui l'avoient rendu si recommandable dans sa patrie, furent employés contre elle. Ils acquirent même un nouveau degré de supériorité par le desir de se venger. Ce desir joint à celui de sa conservation, anima son courage, & lui fit faire des prodiges de valeur. La trop grande bravoure de François premier, mit sans doute alors la France à deux doigts de sa perte, son Royaume sans Souverain, sans argent, sans crédit, ayant perdu toute l'élite de sa noblesse à la trop malheureuse bataille de Pavie; mais sans l'amour forcené d'une Princesse fiere & vindicative, tous ces malheurs qui en furent la suite funeste, n'eussent point accablé des peuples qui furent long-temps la triste victime d'une passion méprisée, & aigrie par le refus.

Les feux de l'amour survivants quel-

quefois dans les femmes à la jeunesse & à la beauté, elles doivent éprouver, plus souvent que les hommes, l'humiliation d'aimer sans être aimées, parce que leur principal mérite, vis-à-vis des hommes, est dans leurs attraits. D'ailleurs, quoique les sens soient la base de cette passion, comme ils agissent sur le moral, ce dernier, en se réunissant au physique, étend son pouvoir, & le fait même souvent dépendre d'objets où la volupté ne paroît avoir aucune part. On sait que les femmes n'ont communément d'existence que par ceux qui les aiment, ou dont elles portent le nom; les hommes ne pouvant avoir une grande réputation ni de grandes places, que dans un âge où l'on a perdu les graces & les agréments de la jeunesse, les femmes susceptibles d'ambition & de vanité, s'attachent souvent à celui qui peut leur faire jouer

un rôle dans le monde, de préférence à celui qui ne peut que flatter leurs sens. Il n'en est pas de même des hommes. Comme les femmes ne peuvent que par des circonstances particulieres, & qui se rencontrent même rarement, leur procurer aucun avantage du côté de la fortune ou de l'élévation, ils ne cherchent communément dans l'amour d'autres plaisirs que ceux de l'amour même. Le physique alors étant le seul mobile, la femme la plus jeune & la plus jolie doit avoir l'avantage. Il est donc très-rare qu'un homme prenne un goût très-vif pour celle dont l'âge a flétri les appas, parce qu'aucun autre agent que celui des graces & de la beauté ne peut agir sur son imagination, & donner au physique un empire qui, dans les femmes, a quelquefois son principe dans le moral,

Quoique l'amour soit la passion de la jeunesse, sur-tout parmi les hommes, puisque les sens en sont la base, & que l'âge les amortit, on voit cependant des vieillards dont les desirs semblent reprocher à la nature de leur refuser des plaisirs que la volupté revendique. Il paroît même quelquefois que l'impuissance de les satisfaire, ne sert qu'à irriter ces mêmes desirs dont la jouissance est le tombeau. Mais le physique alors n'a qu'un empire factice qu'il ne doit qu'au moral. Ce sont les tableaux séduisants que le souvenir nous retrace, dont le regret de ne pouvoir plus jouir échauffe l'imagination, & donne (s'il est permis de s'exprimer ainsi) des sens à l'ame. Ce n'est point là l'amour, ce n'est que son *simulacre* que les erreurs & le déréglement de l'esprit réalisent pour nous tourmenter. Un homme sage qu'une vie austere & retirée auroit sé-

paré de bonne heure du commerce des femmes, feroit à l'abri de ces foibleffes honteufes, & les defirs en lui ne furvivroient point au befoin de la nature. Après avoir paffé une jeuneffe paifible, exempte des écarts & des malheurs que les paffions entraînent après elles; occupé de l'exercice de fes devoirs, l'heureufe habitude qu'il en auroit contractée, ne lui laifferoit plus dans l'âge mûr d'obftacle à vaincre, & il jouiroit fans trouble du bonheur attaché à la vertu. La joie douce qu'elle répand dans l'ame, eft auffi différente que préférable à l'ivreffe des plaifirs des fens. Il pourroit goûter les avantages de la folitude, y jouir de la vue de lui-même, fans avoir à céler les replis de fon cœur. On ne les cache avec tant de foin, que pour n'avoir pas à rougir aux yeux des autres, des foibleffes dont on a fait gloire par une licence effrénée

dans le temps de ses déréglements. Il verroit approcher sans effroi une vieillesse à l'abri des infirmités, & des douleurs qu'un repentir trop tardif rendent insupportables. Il ne disputeroit point à la jeunesse des préférences dont l'âge le priveroit, & dont la poursuite rend aussi ridicule que malheureux. Il mériteroit le respect de ses Concitoyens, & l'estime de lui-même, sentiment toujours nouveau dont la fleur ne se flétrit jamais, dont on jouit chaque jour avec un nouveau délice, & qui, jusqu'à la derniere aurore, répand même sur la caducité un charme & une volupté, que l'aspect même de l'urne fatale ne sauroit altérer. Sans remords & sans regrets sur le passé, sans trouble pour le présent, & sans inquiétude pour l'avenir, ayant rempli avec équité *la tâche* que le Créateur lui avoit imposée, l'homme vertueux attend la

mort sans crainte, comme la fin de ses travaux, & le commencement de sa félicité.

Quand la maturité de l'âge, sans avoir encore glacé les sens, a seulement amorti leur ardeur, & que la raison a acquis assez d'empire pour contrebalancer leur pouvoir, l'homme arraché au pur instinct de la nature qui l'emportoit, pour ainsi dire, malgré lui, conduit par un guide que l'Etre par essence lui a donné pour le distinguer de la brute, sembleroit devoir prouver par sa conduite la supériorité de son nouveau conducteur ; mais en changeant de maître, il ne change que de tyran. Le physique qui le subjuguoit, n'avoit au moins qu'un pouvoir limité. Il étoit sujet au dégoût & à la satiété, & cette heureuse inertie de desir laissoit à la vertu des intervalles pour faire entendre sa voix. En l'écoutant, il

rougissoit de ses foiblesses passées, & cette honte salutaire pouvoit le garantir des pieges que la volupté tend à la jeunesse. Mais il n'en est pas de même des passions morales. Dès que le physique se tait, l'ambition s'éveille pour toujours; tout le cortege qui l'accompagne se rassemble autour d'elle. La vanité, l'amour-propre, l'envie, la jalousie, la colere, la haine, la vengeance, tous ces agents se réunissent pour étendre son empire, & l'aider à surmonter tous les obstacles qui pourroient s'opposer à son pouvoir despotique. Les progrès d'un ambitieux ne servent qu'à fortifier sa passion. Il regrette tous les moments de plaisir qui ont pu le distraire jusqu'alors, & craint d'en perdre un seul qui ne soit pas employé à seconder ses projets. L'intrigue & la cabale deviennent son unique occupation. L'esprit toujours rempli de son

ſon élévation future, il ne vit que dans l'avenir; le préſent n'eſt pour lui qu'un paſſage pour le conduire à la gloire qu'il attend. Il ne jouit de rien (*). Les honneurs même qu'il parvient à obtenir, ne ſont pour lui que des échelons, qui, en irritant ſes deſirs, l'empêchent de goûter ce qui faiſoit quelques jours auparavant l'objet de ſes ſouhaits. Agité ſans ceſſe par la crainte ou par l'eſpérance, il n'a pas un inſtant de paix. L'amour du plaiſir, en captivant ſon ame, l'avoit rendu juſqu'alors l'eſclave de ſes ſens; celui de la grandeur le rend captif de l'ambition. Il jouiſſoit au moins quelquefois, il ne jouira plus. Le regret même le plus amer que la perte de ſes jours malheureux & in-

(*) Nous ne ſommes jamais chez nous; nous ſommes toujours au delà. La crainte, le deſir, l'eſpérance nous élancent vers l'avenir, & nous dérobent le ſentiment & la conſidération de ce qui eſt, pour nous amuſer à ce qui ſera, voire même quand nous ne ſerons plus. *Montaigne.*

quiets arrachera de ſon cœur, ſera de voir détruire des projets ambitieux qui faiſoient toute ſon exiſtence.

Que l'homme eſt bien durant ſa vie
Un parfait miroir de douleurs !
Dès qu'il reſpire, il pleure, il crie,
Il ſemble prévoir ſes malheurs.

Dans l'enfance toujours des pleurs,
Un pédant porteur de triſteſſe,
Des livres de toutes couleurs,
Des châtiments de toute eſpece.

L'ardente & fougueuſe jeuneſſe
Le met encore en pire état;
Des créanciers, une maîtreſſe,
Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'âge mûr autre combat:
L'ambition le ſollicite,
Richeſſes, dignités, éclat,
Soin de famille, tout l'agite.

Vieux, on le mépriſe, on l'évite;
Mauvaiſe humeur, infirmité,
Toux, gravelle, goutte, pituite
Aſſiegent ſa caducité (*).

(*) *J. Bapt. Rouſſeau.*

On m'objectera sans doute que tous les hommes ne sont pas susceptibles de l'ambition *proprement dite*, c'est-à-dire, du desir insatiable de gouverner ; & j'en conviens. Il est même rare que cette passion soit violente dans ceux que la médiocrité de leur esprit & de leurs talents rendent incapables de remplir les vastes projets qu'elle enfante ; mais il y en a peu qui ne soient sensibles à la supériorité dans quelque genre, même les plus futiles, qui ne la desirent, & qui ne se sentent humiliés de voir qu'un autre plus habile a mieux réussi sur le même objet. L'ambition est donc innée dans les hommes aussi bien que l'amour. Le Créateur a mis ces deux passions en eux pour la reproduction des êtres & le bonheur du genre humain. L'une nous donne l'existence, & l'autre nous procure tous les avantages dont nous jouissons, par l'émulation qu'elle inspire. Ce n'est

que l'abus que nous faisons de ces deux grands mobiles qui les rendent dangereux ; & il est rare que cet abus se rencontre parmi les hommes médiocres. Heureuse médiocrité ! C'est vous seule qui pouvez faire le bonheur du genre humain ! vous seule nous mettez à l'abri des écarts & de l'impétuosité des passions ! Sans vous tout équilibre est rompu : ce que nous gagnons du côté des talents & du génie, nous le perdons avec usure du côté de la sagesse. L'homme est trop foible par son essence pour prendre un vol qui l'éleve dans les nues. A peine a-t-il atteint la moyenne région, que les forces lui manquent. Il lutte en vain contre son propre poids ; il retombe bientôt, & sa chûte est d'autant plus terrible & plus éclatante, qu'on attendoit de lui un effort plus sublime, & digne de l'hommage des mortels qu'il avoit prétendu surpasser.



SECONDE ESTAMPE.

JULES CÉSAR armé d'un poignard frappe & renverſe le Génie de Rome repréſenté par une femme éplorée. Dans le lointain, les Temples & les Palais ſont embraſés ; ſur le devant, les Aigles romaines & les faiſceaux ſont briſés. L'ambition de Céſar n'eſt arrêtée ni par ce ſpectacle, ni par les pleurs de ſa patrie qui lui tend les bras en lui reprochant ſon parricide.



DE L'AMBITION.

Je ne veux dans ma course en victoires féconde,
D'autres bornes, amis, que les bornes du monde ;
Et dans la noble ardeur dont je me sens brûler,
Je voudrois que les Dieux pussent les reculer (*).

FAIRE le tableau de l'ambition, c'est faire l'histoire des crimes du monde : cette passion si célébrée dans tous les siecles comme la plus noble de toutes, & la seule digne des héros, qui a fait changer mille fois de face à l'Univers, à qui l'on a décerné les plus grands honneurs, pour qui les autels fument de l'encens même des malheureux qu'elle tient dans l'oppression, pour qui les Muses ont fait retentir les cieux des chants les plus sublimes, par qui les

(*) *Calisthene, Tragédie de M. Piron, Acte III, Scene V. Alexandre.*

Phidias & les Praxiteles ont immortalisé leurs noms, en conservant à la postérité la plus reculée, les traits de ses favoris les plus chers; qui éleve l'ame au-dessus de l'humanité, qui a tiré, pour ainsi dire, une seconde fois l'Univers du néant, qui a formé les nations, & qui d'animaux féroces, en a fait des peuples policés: cette passion d'être, la Divinité de la terre, & l'objet du culte du vulgaire stupide, recevra-t-elle ici les hommages que l'équité condamne, & que la nature réprouve? Non sans doute; & loin de ramper sous le joug que sa tyrannie impose, j'oserai élever ma foible voix, & fouler aux pieds l'idole des mortels : puissai-je l'accabler de son propre poids, & la faire gémir pour jamais dans les fers qu'elle a préparés à tout ce qui respire ! Violer les droits les plus sacrés, asservir ses semblables, réduire au plus

vil efclavage des êtres que la nature avoit créés libres, répandre la terreur & l'effroi fur fon paffage; la rage & le défefpoir à fa fuite, enfanglanter l'Univers, font les moindres forfaits qui accompagnent cette paffion infatiable. Telle eft cependant l'ardeur effrénée qu'elle infpire à ceux qui en font poffédés. Héros tant célébrés qui n'êtes connus que par vos crimes, & que la cruauté feule a rendu fameux, que le Tout-puiffant a créés dans fa colere, & qui n'êtes dans fa main que le fléau vengeur dont il fe fert pour punir fes coupables créatures. Tigres altérés de fang, vils efclaves de la paffion la plus honteufe, dont le nom ne devroit être prononcé qu'en frémiffant; illuftres affaffins, brigands célebres dont aucun châtiment ne peut égaler l'énormité des crimes, rentrez dans la pouffiere où votre cruauté a tenté de replonger

nues, parce que chaque individu eût été sûr de ne jamais manquer du nécessaire, & sans nos passions, nos desirs n'iroient pas plus loin; mais ces passions, & l'ambition sur-tout, les ont étendus au-delà même du possible. La force du corps & la hardiesse de l'esprit dûrent nécessairement être le principal mérite des premiers usurpateurs: on ose rarement ce qu'on ne se sent pas capable d'exécuter. Les gens foibles sont timides; la certitude d'être vaincus s'ils combattent contre un ennemi plus puissant qu'eux, les fait tomber dans le piege qu'ils veulent éviter; on les subjugue sans effort, & la crainte de l'esclavage en hâte l'effet. Enhardis par le succès, ces premiers Conquérants formerent bientôt des projets plus vastes: l'effroi qu'ils inspiroient, retenant dans leur dépendance ceux qu'ils avoient assujettis, ils se servirent

de ces mêmes vassaux pour en soumettre d'autres; & l'espoir du butin acheva ce que la vue du danger, en cas de révolte, avoit commencé. La défense naturelle à tout être à qui l'on veut enlever par force ce qu'il possede, fut probablement la premiere origine des guerres entre des hommes que la nature avoit créés freres, mais que l'ambition rendit rivaux, & par conséquent ennemis. La crainte de perdre d'une part, & le desir d'acquérir de l'autre, répandirent le trouble parmi les humains, & inonderent l'Univers de meurtres & de carnages. Le projet une fois formé de s'agrandir, tout équilibre fut rompu, on ne put augmenter sa possession, qu'en obligeant le possesseur de céder son héritage par la force ou par l'espérance de quelque autre avantage qui le tenoit cependant toujours dans la dépendance du vain-

queur. Enivrés de leurs puiſſances, ces premiers maîtres du monde exigerent des honneurs & des reſpects de ceux-mêmes qu'ils avoient vaincus, & voulurent qu'on encensât leurs vices; ceux qui eurent le noble courage de leur réſiſter, furent maſſacrés ou mis dans les fers : ce funeſte exemple répandit la terreur chez tous leurs voiſins; & redoutant un pareil traitement, ils rendirent les armes avant même d'avoir combattu. Des violences en tout genre furent commiſes par le vainqueur; l'enfant au berceau, & le vieillard caduc ne furent point reſpectés; la pudeur même fut violée; tout devint la proie du ſoldat inſolent, & de l'uſurpateur impie, qui non content de ſes ſuccès ſanguinaires, eut l'audace de s'égaler à la Divinité, en faiſant élever des trophées à ſes honteuſes victoires, & des autels à ſes crimes.

Tels furent les effets ſanglants de la paſſion la plus cruelle, & la plus contraire à l'humanité.

Le premier qui fut Roi fut un ſoldat heureux (*).

Diſons plutôt que ce fut le fléau de ſes ſemblables, le plus malheureux des mortels, homme inquiet, mécontent de lui-même, qui déchiré par une guerre inteſtine, crut charmer ſes maux, & appaiſer la ſoif dont il étoit altéré, en portant chez ſes voiſins le trouble & la diſcorde dont ſon cœur étoit le triſte théatre. Un ſage ne fut jamais conquérant, parce qu'un ſage eſt toujours heureux, & qu'il trouve en lui-même tous les avantages qu'il chercheroit en vain dans la pourſuite des grandeurs, & de l'empire même du monde; content de régner ſur ſes

(*) Mérope, Tragédie de M. de Voltaire, Acte premier, Scène troiſieme. *Poliphonte.*

paſſions, l'Univers n'eſt pour lui qu'un ſpectacle qui lui rappelle ſans ceſſe ſon Auteur par la magnificence de ſes ouvrages, & l'excite par la reconnoiſſance à le bénir de ſes bienfaits. Son empire eſt dans ſon cœur, & l'amitié ſeule fait ſa félicité. L'uſurpateur au contraire, inſenſible au plaiſir de faire des heureux, eſt inacceſſible à cette gaieté douce que la paix répand dans une ame ſenſible aux attraits de la vertu, qui ſe fait un bonheur de ſes devoirs, & pour qui les moindres occupations ſont intéreſſantes, parce qu'elles ont toujours un objet utile. C'eſt cette paix intérieure qui fait jouir avec délice de la clarté d'un jour ſerein; & lorſque la nuit a déployé ſes voiles ſombres, l'azur d'un beau ciel paré par ce globe argenté, dont la tendre lueur répand tant de graces & de volupté ſur tous les objets qu'elle éclaire, plonge l'ame

dans une douce rêverie, & prépare à un ſommeil tranquille. Le cryſtal d'une onde pure ombragé par un bocage verd, dont les arbres touffus en entrelaçant leurs branches, répandent la fraîcheur & l'ombre au milieu même des ardeurs de la canicule; l'émail des prairies dont la nature embellit nos campagne; les charmes du Printemps que les oiſeaux célebrent par leurs amours & leurs chants mélodieux (*).

(*) O nature! Nature! que tu es belle! que tu as de charmes dans ta beauté ingénue, lorſque tu n'es pas défigurée par l'art des hommes mécontents! Heureux le Berger! heureux le ſage, qui vit ignôré du peuple, des grands, & qui goûte dans les riantes campagnes tous les plaiſirs que la nature modeſte exige & qu'elle nous procure! Inconnu, il fait de plus belles actions que le Conquérant & le Prince, dont le vulgaire admire la pompe. . . . . . . La douce joie & l'innocence ſourient de chaque colline & de chaque prairie: la tranquillité & le contentement habitent ces paiſibles cabanes; ils repoſent ſur ces collines ou ſur les bords des ruiſſeaux qui ſerpentent, ou ſommeillent à l'ombre des bocages chargés de fruits. Qu'il vous manque peu de choſes, ô Bergers! Que vous êtes près du bonheur! O vous qui futes aſſez malheureux pour abandonner la ſimplicité de la nature, pour chercher un bonheur plus

Le bonheur même de l'amitié, trésor inépuisable du sage, tous ces biens sont

varié ! Insensés ! qui nommez grossiéreté les mœurs de l'innocence riante, qui appellez pauvreté la modération dans les besoins que la nature satisfait par ses inépuisables richesses ! Vous avez beau construire avec peine des tissus de bonheur, le moindre souffle les détruira. Vous allez à la félicité par des labyrinthes où vous errez sans cesse : toujours excédés, toujours mécontents; vous croyez être parvenus au comble de la fortune; vous vous précipitez dans les bras séduisants de la fausse Déesse; vous y rêvez quelques moments, vous vous réveillez bientôt, & vous trouvez que la face riante d'une harpie vous avoit fasciné les yeux. Vous n'aviez point vu son dos hideux ni ses ailes noires & tannées, avec lesquelles elle secoue sur vous le dégoût & la terreur. Et vous qui gouvernez des Provinces ! Vous qui du haut des tours de vos palais, parcourez la terre d'un regard insolent, & qui vous dites à vous-même avec orgueil : Tout ce que je vois est à moi; cet empressement pénible de peuples est pour moi; car je suis leur maître, & mon aspect les fait trembler. Répondez ? Pour qui les doux plaisirs coulent-ils du sein de cette paisible retraite, de ces fertiles campagnes, & de toute la belle nature ? Pour qui les ruisseaux font-ils entendre leur murmure ? Pour qui la fraîcheur des ombres & la chaleur du soleil ont-elles des douceurs ravissantes ? Est-ce pour vous, Monarques, ou pour le pauvre Berger qui repose sur l'herbe, entouré de son troupeau ? Il goûte le repos, & il respire le ravissement; satisfait de ce qu'il possede, il ignore qu'il est pauvre, & quand il seroit le maître de toute la terre, pourroit-elle procurer plus de plaisirs à celui qui est déja content ? Cette admirable & bienfaisante natu-

perdus

perdus pour un cœur féroce qui ne sait jouir que des pleurs ; & ne se repaît que de carnage. Etres malheureux, les serpents que vous portez dans votre sein, en déchirant vos entrailles ; pénetrent jusqu'à votre cœur, l'infectent de leur venin, & en souillent tous les desirs. Endurcis par vos forfaits, votre âme est devenue inaccessible aux remords & à la pitié ; envieux de la paix des mortels, que les furies qui vous environnent ne vous permettent pas de goûter, vous voulez leur faire partager vos malheurs, & réaliser sur eux les supplices dont votre cœur est la juste proie.

re est pour lui une source intarissable de plaisirs & de biens. Ni l'orgueil, ni l'ambition, ni la cupidité ne le rendent mécontent de sa fortune ; son esprit tranquille & son cœur droit répandent sans cesse devant lui, comme tu répands, ô soleil du matin ; l'éclat qui t'environne sur les campagnes baignées de rosée.

Daphnis, *Poëme de M. Gesner traduit de l'Allemand, par M. Hubert, Liv.* 2, *pag.* 80.

L'amour s'éteint par la jouissance, ou faute d'aliment : il n'en est pas de même de l'ambition. Les succès, l'âge, le temps même destructeur universel, ne servent qu'à l'accroître ; & la mort est le seul terme qu'un ambitieux met à ses projets (*).

Si nous apportons en naissant le caractere propre aux passions qui doivent nous subjuguer dans le cours de notre vie, les passions, à leur tour, prennent la teinte de ce même caractere auquel elles doivent leur naissance. Le tempérament bouillant & féroce d'Attila le portoit au carnage, & son ambition étoit plutôt de détruire que d'asservir.

(*) La satiété est le tombeau de l'amour ; mais il n'en est pas de même de l'ambition : les progrès ne font que l'accroître, parce qu'on ne jouit jamais qu'un instant : celui qui le précede & celui qui le suit, sont toujours remplis par des desirs ; ces desirs même sont d'autant plus vifs, qu'on croit approcher plus près d'un terme qui s'éloigne toujours à chaque jouissance.

Pensées & réflexions morales sur divers sujets. Sur les Passions, *p*. 49.

Rien n'étoit sacré pour lui, & les liens même du sang ne purent être un frein à ses coupables projets. Son frere occupoit le trône des Huns : le plus sûr moyen de l'envahir, étoit d'en faire périr le possesseur. L'horreur d'un fratricide ne put ébranler son ame sanguinaire, & le meurtre de Bléda le rendit bientôt maître de la couronne. Dès qu'il se fut emparé du sceptre, il crut ne pouvoir jouir de son crime, qu'en portant la désolation & le ravage dans tous les pays circonvoisins. Ce n'étoit pas des ennemis contre lesquels il vouloit se défendre; il n'en avoit point de plus cruels que lui-même. Ce n'étoit pas non plus des injures qu'il eût à venger; ce n'étoit pas même le desir des conquêtes qui armoit ses mains sacrileges ; un brigand tel qu'Attila étoit incapable de l'amour de la gloire. C'étoit la soif du sang qui lui faisoit tout

entreprendre pour assouvir cette passion barbare. L'Orient, la Germanie & la Gaule elle-même furent le théatre sanglant de ses exploits; & sans le brave Mérouée & ses alliés, la France entiere eût subi le funeste sort de Metz, de Treves, & de plusieurs autres Villes qu'il saccagea. Le carnage de plus de deux cents mille hommes qu'il perdit dans la fameuse bataille qu'il livra aux François dans les plaines de Châlons, ne put exciter aucun remords dans cette ame féroce, ni arrêter sa fougue impétueuse; & si la mort même ne l'eût prévenu au milieu de sa rage, il eût été porter dans l'Asie toutes les horreurs d'une guerre aussi cruelle qu'injuste . . . Que dis-je, une guerre? De pareils brigandages sont indignes de porter ce nom. Une armée de voleurs & d'assassins, conduits par un lion furieux, ne mérite que des gibets

& des roues, & son chef impie réservé à de plus grands châtiments, le mépris & l'horreur du genre humain.

Le caractere dur & inhumain d'Attila admettoit peu de politique dans ses projets, & nul plan dans sa conduite. Il mettoit au pillage tout ce qu'il rencontroit sur sa route, & n'avoit probablement d'autre objet que celui d'exterminer tout ce qui s'opposoit à sa furie. Il n'en est pas de même de Mahomet, ce fameux Conquérant, qui non content d'asservir son pays, voulut encore lui faire adopter un nouveau culte & de nouvelles loix, & réunir en sa personne, le Vainqueur, le Prophete & le Législateur : projet qu'aucun homme encore n'avoit osé entreprendre ni peut-être imaginé, & dont l'exécution seule pouvoit prouver la possibilité. Aussi falloit-il un génie aussi vaste que celui de Mahomet pour em-

brasser à la fois autant d'objets étrangers les uns aux autres, & parvenir à les faire réussir avec une rapidité presque incroyable. En effet, en moins de dix ans, il se trouva maître d'un pays immense ; & son despotisme devint d'autant plus absolu, que les Loix & la Religion qu'il avoit établies, contribuoient à l'envi à affermir sa puissance. Né dans la plus basse condition, quels obstacles n'eut-il pas à surmonter pour parvenir au faîte de la grandeur? Il est même à présumer que dans son origine, ses projets ambitieux n'avoient pas un empire pour but. *On ne monte jamais si haut que lorsqu'on ne sait où l'on va.* La profonde ignorance de son siecle, & la grossiéreté des peuples qu'il entreprit de conquérir, contribuerent beaucoup sans doute à ses succès. Mais sans les talents les plus sublimes, la politique la plus rafinée, le

courage le plus intrépide & la constance la plus opiniâtre, il n'eût jamais acquis ce degré de puissance auquel nul autre Conquérant que lui n'est parvenu. Alexandre étoit Roi de Macédoine lorsqu'il commença ses conquêtes. César étoit Dictateur, & déja fameux par plusieurs exploits guerriers, lorsqu'il tenta vainement de subjuguer sa patrie; mais l'un & l'autre n'avoient d'autre projet que celui d'étendre leur domination, & d'augmenter le nombre de leurs vassaux, sans vouloir rien changer à leurs moeurs ni à leur culte. Mahomet au contraire n'avoit rien de recommandable, & n'avoit été favorisé de la nature, ni du côté de la naissance, ni de celui de la fortune. Tous ses droits étoient dans l'étendue de son génie, & dans son audace. Le funeste usage qu'il fit de l'un & de l'autre, ne prouve que trop jusqu'où peut aller le

pouvoir d'un homme guidé par la passion la plus fougueuse, doué de l'esprit le plus ferme & le plus inébranlable, & qui sait faire jouer à propos tous les ressorts de la politique, soutenus de l'enthousiasme & du fanatisme : si l'on y joint la puissance des armes, quels progrès ne doit-on pas faire sur des peuples lâches & crédules qu'on soumet par la terreur, qu'on contient par la crainte, qu'on séduit par le plaisir, & dont on fixe l'inconstance par l'espérance des biens futurs, dont ceux qu'ils goûtent n'étant que le *simulacre*, ne servent qu'à leur en faire desirer l'éternelle possession, au péril même de leur propre vie. Ces divers moyens employés tour à tour avec autant d'art que de prudence, furent les agents victorieux de cette puissance sans bornes, qui a rendu Mahomet si supérieur à tous les autres Conquérants.

Mahomet, fils d'un Païen & d'une Juive, tous deux de la lie du peuple, ne dut recevoir aucune eſpece d'éducation de ſes parents, que la pauvreté empêchoit de vaquer à cet important devoir. Son enfance fut donc abandonnée au hazard, & il put ſeulement acquérir cette force du corps que le travail des mains, & la ſobriété (fruits de la miſere) augmentent & entretiennent. Les beſoins journaliers auxquels il faut ſubvenir pour conſerver ſes jours, laiſſent ordinairement aux pauvres peu de temps pour réfléchir, & par conſéquent peu d'aliment aux paſſions; mais dans les génies actifs, tout leur en ſert, parce que le principe eſt en eux. Une circonſtance heureuſe ayant placé Mahomet chez un riche Marchand Arabe, & cet homme étant venu à mourir, il épouſa ſa veuve. Par ce mariage il devint poſſeſſeur des biens immenſes que

ſon maître avoit laiſſés. Cette fortune ineſpérée fit germer dans ſon cœur les ſemences d'ambition avec leſquelles il étoit né. Il forma d'abord le projet de s'agrandir ; & l'eſprit de conquête s'étant emparé de lui, il ne penſa plus qu'aux moyens de le ſatisfaire. Ils lui parurent tous également bons, pourvu qu'ils puſſent le faire parvenir à ſes fins. Le vol, la trahiſon, la perfidie, le meurtre, le ſacrilege & les brigandages de toute eſpece n'exciterent en lui aucuns remords. Il ne les enviſagea qu'en Conquérant avide ; il foula aux pieds la juſtice & l'humanité ; il ne regarda l'une & l'autre que comme le partage des ames foibles & timides, qui n'étant capables d'aucune entrepriſe grande & élevée, ne ſont ſenſibles à la pitié, que parce qu'elles ſentent elles-mêmes combien elles ont beſoin d'appui. Il ſe mit à la tête de

quelques voleurs, à l'aide desquels il ravagea l'Arabie : sa troupe s'étant grossie par l'espoir du butin, sa domination s'accrut de jour en jour, & ses succès ayant répandu la terreur, il devint bientôt maître d'un pays immense. Mais la force des armes n'eût pas suffi pour conserver sous sa puissance des peuples qu'il n'avoit soumis que par l'effroi : pour affermir son empire, il sentit qu'il avoit besoin d'ajouter l'imposture au pouvoir tyrannique qu'il avoit exercé jusqu'alors, & de former un système de Religion, qui pût lui assurer pour jamais l'obéissance aveugle des peuples qu'il avoit conquis. Le peu de principes qu'il avoit reçus de ses parents, dût lui laisser peu de remords sur le rôle impie qu'il se proposoit de jouer; mais quand il eût été mieux instruit, lorsque l'ambition est portée au dernier période, on sacrifie tout à

cette paſſion effrénée, & l'on abuſe même des choſes les plus ſacrées, quand on croit pouvoir s'en ſervir utilement. Pour parvenir à ſon but; il s'aſſocia un hérétique Jacobite, un autre Moine Neſtorien & un Juif; & à l'aide de leurs lumieres, il compoſa ſon Alcoran, ouvrage incompréhenſible, rempli des idées les plus abſurdes & les plus ſublimes, ſans ordre & ſans méthode: mais ce déſordre même faiſoit partie de ſon plan: il ſe flatta qu'il prouveroit davantage la divinité de ſa miſſion. L'enthouſiaſme prophétique, l'obſcurité de ſes écrits, leur peu de liaiſon, le merveilleux répandu dans cette compilation découſue, faite pour ſoumettre le vulgaire en l'étonnant, tout contribua à accréditer le preſtige, & mérita en peu de temps à cet impoſteur, le titre & la puiſſance d'un Prophete envoyé du

Très-Haut pour éclairer les hommes ſur le vrai culte qu'on doit à la Divinité, & pour leur donner des loix. Les coopérateurs de ſon impoſture auroient pu la publier, ruiner toutes ſes eſpérances, & faire écrouler en un inſtant ce monſtrueux édifice. Il les ſacrifia bientôt à ſon ambition impie ; & pour ne laiſſer ſubſiſter aucun témoin de ſes trames infernales, il fit périr cruellement ceux qu'il avoit rendus confidents de ſes projets. Libre alors de toute inquiétude, il ne mit plus de bornes à ſes excès en tout genre. Son pouvoir s'accrut de jour en jour ; il employa la force des armes, l'éloquence & la ſéduction, pour étendre ſon empire ; il pouſſa l'impoſture juſqu'à feindre qu'un Ange lui dictoit les oracles du Tout-Puiſſant ſous la forme d'un pigeon familier qu'il avoit toujours ſur ſon épaule. L'épilepſie à laquelle il étoit ſujet,

contribua encore à accréditer sa prétendue mission. Il persuada facilement à un peuple crédule & grossier, frappé d'ailleurs d'étonnement & d'admiration pour les prétendus prodiges qu'il opéroit à leurs yeux fascinés, que la vue de l'Ange Gabriel le faisoit tomber dans des extases, & lui occasionnoit les convulsions qu'il ne devoit qu'à son mal. Cette fourberie ingénieuse fut même ce qui lui acquit le plus de disciples. Il la poussa jusqu'au bout. Sa conduite ne se démentit pas un instant. Voyant approcher sa fin, il dicta son dernier chapitre de l'Alcoran, comme lui étant inspiré de Dieu, & dit en mourant, qu'il alloit se reposer dans les bras de l'Eternel.

Les dogmes de la religion que Mahomet avoit établie, lui donnant une puissance absolue sur tous les peuples qu'il avoit soumis, ces derniers au-

roient cru commettre un ſacrilege, s'ils n'avoient pas eu pour leur ſouverain une obéiſſance aveugle. La profonde ignorance dans laquelle il les maintint, & dont il fit même une loi, contribua beaucoup à rendre plus facile cette abnégation abſolue. Delà vint ce pouvoir deſpotique & arbitraire, qui a rendu Mahomet & ſes ſucceſſeurs, maîtres des biens, de la vie & de l'honneur de leurs ſujets (ou plutôt de leurs eſclaves), ſans autre loi que celle de la volonté du Souverain. La pluralité des femmes qu'il trouva établie, & dont il ſe ſervit habilement, en la faiſant entrer comme précepte dans la morale de ſa religion, acheva d'énerver & d'avilir des hommes qu'il vouloit tenir dans le plus honteux eſclavage. Entiérement livrés aux plaiſirs des ſens, & plongés dans une oiſiveté molle & ſtupide, ils ne connurent

plus d'autre bonheur que celui de la volupté. La mort même devint moins horrible à leurs yeux par l'espérance de la possession de ces beautés célestes, dont l'éternelle jouissance devoit les enivrer pour jamais d'un torrent de délices, s'ils étoient fideles aux loix de leur Législateur. Cette heureuse attente, jointe à la certitude de la prédestination, qui faisoit partie de leur croyance, leur donnoit un courage supérieur à celui de toutes les autres nations, & les rendoit presqu'indomptables. Ainsi tout concouroit à favoriser l'imposture, & Mahomet ne négligea aucun des moyens propres à accréditer sa doctrine, & à rendre sa puissance sans bornes.

Arrêtons-nous un moment, & considérons de sang froid, s'il est possible, les effets prodigieux d'une passion dont le genre humain est la triste victime.

Non

Non contente de souiller la terre de crimes, & d'ensanglanter l'Univers, elle corrompt les cœurs, & anéantit la vertu. Par elle les hommes sont avilis, & rampent servilement sous la puissance d'un usurpateur injuste, qui violant tous les droits de la nature, ne laisse aux malheureux qu'il a asservis, d'autre choix que celui de la mort ou de l'esclavage... La mort! La mort n'est rien. Nous ne naissons que pour nous y soumettre; & le même instant qui nous donna le jour, n'est que le précurseur de celui qui doit nous le ravir. Nous arracher la vie, n'est donc qu'accélérer de quelques moments l'exécution d'un arrêt porté contre tout ce qui respire; c'est souvent même nous soustraire aux injustices des méchants, à la calomnie, à la trahison, à l'inconstance de ce qui nous est cher, aux regrets de la perte de ce que nous aimons, aux douleurs

& aux infirmités qui accompagnent la vieillesse, au malheur de porter dans un corps débile, & qui ne fait plus que végéter, des sens engourdis par les glaces de la caducité, & dont les foibles étincelles ne servent qu'à nous faire regretter leur vigueur, à la honte, bien supérieure à tous ces maux, de se survivre à soi-même. Mais m'enlever ma liberté, m'ôter le seul bien réel que j'aie reçu de la nature ; m'obliger pour conserver mes jours, ou pour les rendre moins pénibles, de renoncer à la vertu, seul avantage digne d'être envié, c'est une tyrannie intolérable, & qui surpasse toutes les autres. L'ambition est contagieuse plus qu'aucune autre passion, parce qu'elle devient presque indispensable, lorsque des circonstances malheureuses nous ont rendus dépendants d'un usurpateur. L'esclavage & la servitude étant contre nature, tout

être raisonnable qui s'y trouve assujetti, doit desirer d'en sortir, & faire tous ses efforts pour se mettre dans l'ordre établi par le Créateur. La vertu seule & l'exercice de ses devoirs ne suffisant pas pour le tirer de cet état d'avilissement ; si la force lui manque pour secouer sans danger le joug qu'on lui impose, il ne lui reste que des moyens honteux à employer pour captiver la faveur de l'injuste conquérant qui l'a soumis. Il faut qu'il contracte l'habitude de tous les vices, s'il veut plaire à un être méprisable, dont tout le mérite est dans la force, & qui n'a acquis d'empire sur les autres hommes, que parce qu'il est le plus vicieux. Il faut qu'il flatte ses passions, qu'il lui applanisse les voies du crime, qu'il encense ses foiblesses, qu'il devienne ambitieux & tyran comme son maître, bas courtisan enfin, & par conséquent le plus

vil de tous les hommes. Ravager des Provinces, & faire périr ſous le glaive, d'innocentes victimes, eſt donc le moindre des crimes des Conquérants. Ce qui doit les rendre le plus odieux, c'eſt de faire perdre aux hommes la dignité de leur eſſence, d'avilir leurs ames, de les proſtituer, & d'établir l'empire du vice ſur les débris de celui de la vertu.

Les grands crimes cependant en ſuppoſent; car il eſt rare que les illuſtres ſcélérats ne ſoient pas doués de courage & d'intrépidité dans les dangers, de conſtance & de fermeté dans les revers; mais ces vertus ſi eſtimables en elles-mêmes, quand le principe les ennoblit, ne ſervent qu'à rendre plus criminel celui qui les avilit par le coupable uſage qu'il en fait. Mahomet les poſſédoit ſans doute dans un degré éminent; car ſans elles, il n'eût jamais atteint ce degré de puiſſance auquel il

est parvenu, quoiqu'il n'eût à combattre & à persuader que des vagabonds, & des peuples aussi grossiers qu'ignorants. Mais quelle supériorité en tout genre ne faut-il pas avoir, quand on veut soumettre & gouverner une nation policée, altiere & belliqueuse, qui fait trembler ses maîtres, & dont la forme du gouvernement a tellement établi l'équilibre entre la puissance du Souverain & celle de ses sujets, qu'elle leur laisse la liberté de résister, quand ils pensent que la loi qu'il veut leur imposer, est contraire à leurs véritables intérêts; qui, jalouse de ses droits, adore jusqu'à l'ombre de l'indépendance, & mord, en frémissant, le frein qu'on voudroit opposer vainement à son orgueilleuse licence. C'est cependant ce qu'osa entreprendre Cromwel, ce fameux usurpateur, l'étonnement de tous les siecles à venir,

& la honte d'un peuple aussi féroce qu'indomptable, qui enivré d'une liberté imaginaire, mais esclave en effet des passions les plus odieuses, reçut des fers qu'il avoit forgés lui-même, & rampa sous la tyrannie de son prétendu libérateur qui en fit le vil instrument du plus grand des crimes.

Olivier Cromwel, fils d'un Marchand de Londres, naquit avec tous les talents propres à former également les plus grands hommes & les plus grands scélérats, selon qu'ils ont pour mobile le vice ou la vertu. Il fit ses études à Cambridge avec les plus grands succès. Il s'appliqua particuliérement à la connoissance de l'Histoire & de la Politique, étude plus conforme que tout autre à son génie ambitieux, & négligea celle de la Jurisprudence, la regardant comme une science futile. Elle étoit inutile en effet à un homme

qui devoit violer toutes les loix, & ne reconnoître que celles que lui dictéroit l'ambition la plus odieuse & la plus effrénée. Il crut sans doute trouver les moyens de la satisfaire en prenant le parti du service; car il n'eut point d'autre but toute sa vie, & nul sentiment d'honneur n'entra jamais dans son ame. Mais ne pouvant probablement supporter le joug que cet état impose, il le quitta bientôt. En effet, un esprit aussi altier & aussi impérieux que le sien, devoit souffrir impatiemment toute espece de discipline. Libre alors, il embrassa l'Etat ecclésiastique, dans l'espérance de s'élever par cette voie. Il prit dans cet état des connoissances de Théologie, & des idées de controverse, qui contribuerent dans la suite à la faveur qu'il accorda aux Presbytériens, & même à l'établissement de cette secte en Angleterre; mais voyant

qu'il ne pouvoit parvenir assez-tôt par cette route, au gré de son impatience, son esprit inquiet & turbulent lui fit quitter un parti que les seules idées de la fortune lui avoient fait prendre, & l'engagea pour la seconde fois dans celui des armes : il alla servir en Irlande sous les ordres du Comte Straffort. A son retour, il fut nommé membre de la Chambre des Communes, au parti de laquelle il s'attacha contre Charles I. Ce malheureux Prince étoit alors en guerre avec ses sujets. Cromwel saisit cette occasion avec joie pour se révolter contre son Roi : sa vanité & son ambition furent flattées de faire trembler son Maître. Il s'arma contre lui, se jetta dans la ville d'Urst qu'il assiégeoit, & traversa, pour s'y rendre, toute l'armée Royale, accompagné seulement de douze Cavaliers. Il fit des prodiges de valeur dans cette expédi-

tion, ſauva la Ville, & contraignit le Roi à lever le ſiege. Quelle ardeur les paſſions ne donnent-elles pas, quand elles ſont animées par l'eſpoir d'une récompenſe accordée & méritée par le vice, mais qu'on ne rougit pas d'accepter quand on a ſecoué le joug de la vertu ?

Les exploits & le courage de Cromwel lui firent obtenir le titre de Colonel après la délivrance d'Urſt. Ce nouveau grade enfla ſon orgueil, en lui donnant les plus flatteuſes eſpérances. Animé par ſes ſuccès, il fit les plus grandes actions, ſans craindre les périls auxquels il s'expoſoit ſans ménagement; car ſa vie fut plus d'une fois en danger dans le cours de cette cruelle guerre, que l'infortuné Charles eut à ſoutenir contre ſa propre nation, & dont il fut enfin la triſte victime. Envoyé à Oxfort & à Cambridge pour

soumettre ces deux Villes, il y exerça la plus grande tyrannie, sans avoir égard à la reconnoissance qu'il devoit à l'Université de Cambridge dont il étoit Docteur, & où l'on avoit cultivé avec tant de soins les talents éminents qu'il avoit reçus de la nature, dont il faisoit un si criminel usage. Mais quel empire peut avoir la reconnoissance sur un cœur corrompu par le venin de l'ambition ! Sa cruauté & son ingratitude furent récompensées par les rebelles mêmes qu'il devoit bientôt subjuguer. Il fut fait Lieutenant général. Il s'acquit dans ce nouveau grade la plus haute réputation de prudence & d'intrépidité. Plus il s'élevoit, plus sa passion prenoit d'empire sur lui, & le portoit à tout risquer pour parvenir à son but. Quoique blessé dangereusement dans un combat où l'armée du Parlement fut mise en déroute, il ne

voulut jamais souffrir qu'on bandât sa plaie ; le temps étoit trop précieux à son ambition fougueuse, pour vouloir en sacrifier la moindre portion à la conservation même de sa vie : il vole au *Général*, ranime son courage abattu, le force de revenir sur ses pas, ramene les fuyards, les rassure, remet la confiance dans les esprits, & donne le lendemain une seconde bataille où l'armée du Roi fut entiérement défaite. Enivré par ce succès, il ne met plus de bornes à ses projets. Il entreprend d'enlever ce Monarque qui s'étoit sauvé à Naseby après la déroute de ses troupes : mais l'attachement d'un des gens de ce malheureux Prince, le sauva du piege que son cruel ennemi lui tendoit. Il mit lui-même le feu au Château ; la confusion & le désordre inséparables d'un pareil événement, donnerent au Roi le moyen d'échapper

au barbare qui le pourſuivoit. Cromwel enflammé de fureur de voir ſon deſſein échoué, tailla en pieces les reſtes de l'armée Royale échappés au carnage des révoltés ; & l'infortuné Charles fut contraint, pour ſe ſauver, de ſe remettre entre les mains des Ecoſſois. Hélas ! C'étoit ſe livrer à ſes plus mortels ennemis ; car Cromwel, l'année ſuivante, ayant eu l'audace d'aller lui-même au Parlement demander qu'on ôtât la ſouveraineté au Roi, ce peuple perfide eut la lâcheté de le livrer aux Anglois pour deux millions ſterlings. C'eſt alors que Cromwel ayant obtenu le grade de Général par l'abdication de Fairfax, ſe vit au comble de la gloire, maître des troupes & de ſon Roi, & par conſéquent en état de donner des loix à ſes concitoyens. Mais cet habile politique ſentit qu'il n'étoit pas temps encore d'arborer

l'étendart de la puissance souveraine ; & que pour s'assurer un pouvoir durable sur un peuple aussi altier qu'inconstant, il ne devoit pas se presser de jouir de ses forfaits, mais attendre des circonstances encore plus favorables pour ménager ces esprits remuans, & obtenir sur eux un empire plus absolu. Quelle profondeur dans ses vues ! Quelle adresse & quelle prudence pour les faire réussir ! Quelle intrépidité dans les dangers ! Ah ! Pourquoi faut-il que les grands hommes aient à rougir de partager avec un traître les qualités du Héros, & les apanages de la vertu ?

Le Parlement, après ses honteux succès, vouloit congédier l'armée qui lui devenoit inutile, & le perfide Cromwel paroissoit être du même sentiment, tandis qu'il semoit secrétement la révolte parmi les troupes, & la division

dans Londres, par ses cabales, afin de se rendre plus nécessaire. En effet, le Parlement sentant le besoin qu'il avoit d'une armée pour contenir le peuple mutiné, fut contraint de la conserver & d'approuver même le choix que les soldats avoient fait de Cromwel pour leur Généralissime. Hamilton, fidele à son Roi, voulut tenter de le tirer de la prison où ses sujets le tenoient renfermé par les indignes manoeuvres de Cromwel, & s'arma pour sa défense à la tête du reste de la nation, que la contagion du crime n'avoit pu corrompre. Mais l'ingratitude des Anglois envers leur légitime Souverain, ne méritoit pas de clémence; & Dieu les punit dans sa colere, en les livrant au pouvoir de leur tyran, par l'entiere défaite d'Hamilton. Cromwel courut dans ce combat les plus grands risques; car les Royalistes qui

en vouloient particuliérement à sa personne, firent tous leurs efforts pour le prendre mort ou vif. Mais la destinée de l'Angleterre étoit d'être la proie du vice en punition de ses forfaits. Cromwel rentra triomphant dans Londres ; & pour récompenser ses barbares services, on le chargea d'examiner les papiers qu'on avoit enlevés au malheureux Charles. Il avoit trop d'intérêt à la perte de ce Prince pour ne pas chercher à le faire paroître coupable. Il donna à ses correspondances & à ses projets, les plus odieuses interprétations, & conclut qu'il s'étoit rendu indigne de porter la Couronne. Cette horrible décision ayant révolté plusieurs membres du Parlement, auxquels il restoit sans doute encore quelqu'étincelle de vertu, Cromwel apprit qu'ils cherchoient des voies d'accommodement avec le Roi : il frémit

à cette nouvelle ; & craignant que ſa proie ne lui échappât, après s'être oppoſé fortement à toute eſpece de réconciliation avec ce Monarque, il le fit enlever de Wight, où Charles s'étoit retiré, après s'être ſauvé d'Hombby où Cromwel le tenoit renfermé. Le traître avoit favoriſé ſecrétement cette évaſion, afin d'avoir le prétexte de publier dans la ſuite, que Charles ne prenoit la fuite que pour perdre l'Etat, en le précipitant dans une guerre encore plus cruelle que toutes celles qu'il avoit déja ſoutenues. Il le fit tranſporter de Château en Château, de l'un deſquels ce Prince infortuné penſa encore ſe ſauver; mais ſa malheureuſe étoile ne le permit pas. Enfin il fut transféré à Windſor. Quand il y fut, Cromwel ne garda plus aucun ménagement ; & voyant que le Parlement ne ſe prêtoit qu'avec répugnance à faire le procès

à ſon

à son Souverain, il pensa le casser de sa propre autorité; mais son gendre l'en ayant empêché, il fit entrer l'armée dans Londres, & y fit conduire le Roi. Sûr alors de son pouvoir, il fit mettre dans les fers ceux qu'il croyoit contraires à ses coupables projets. La crainte fit prendre la fuite aux autres; & il ne resta, pour représenter ce fier Parlement d'Angleterre, que de vils & criminels esclaves des volontés d'un scélérat. Il ne manquoit plus qu'un crime à Cromwel; c'étoit la seule barriere qui restât entre le Trône & lui. Il la franchit sans remords; & ce sacrilege ambitieux parvint enfin à faire condamner son Maître à perdre la tête, & à périr par les mains d'un infame bourreau.

Cette image sanglante qui fait frémir l'humanité, est le tableau le plus frappant des excès horribles où l'ambition

peut porter un homme qui n'exiſte que pour cette paſſion féroce, & qui ne connoît de bonheur que celui d'aſſervir ſes ſemblales. Cromwel s'étant délivré par une mort ignominieuſe du ſeul rival qui pût lui diſputer la Souveraineté, ſe conduiſit en maître encore plus ouvertement que jamais, ſans que perſonne osât réclamer contre ſa tyrannie. Mais que pouvoit-on attendre d'un peuple qui avoit eu la lâcheté de laiſſer condamner ſon Prince légitime, & la cruauté de le voir exécuter ſans l'arracher au ſupplice ! Le nouveau Tyran fit caſſer la Chambre haute, & permit ſeulement que les Pairs puſſent être élus par les Villes pour faire partie de la Chambre des Communes. Il fit enſuite changer de face au Gouvernement, abolit la Monarchie, & établit à ſa place un Conſeil d'Etat composé de ſes bas Courtiſans, auquel il donna

le titre pompeux de *Protecteur du peuple, & de Défenseur des Loix.* Comme il craignoit cependant encore que la fermeté de plusieurs Seigneurs qui étoient demeurés fideles à Charles, & qui avoient vainement combattu pour lui, ne rallumât dans les cœurs quelques étincelles de vertu, & ne le précipitât du faîte de la grandeur où ses crimes l'avoient élevé, dans l'horreur des tourments que sa trahison méritoit, il les fit décapiter, & se délivra par un Arrêt inique des seuls vengeurs qui restassent à la déplorable famille de l'infortuné Charles, & de témoins vertueux dont le nom seul devoit être pour lui un reproche continuel de ses forfaits. Après ces cruelles exécutions, il partit pour l'Irlande avec le titre de Généralissime, & défit ceux qui avoient pris les armes pour Charles II. Il revint ensuite à Londres tout couvert de

ses lauriers, cassa le Parlement, réforma le Conseil, dépouilla plusieurs Conseillers de leurs charges, & en créa de nouveaux. Il établit aussi la liberté de conscience; la Religion Catholique fut la seule exceptée. Charles II ayant été rappellé par les Ecossois, Cromwel craignit qu'il ne convoquât un nouveau Parlement, & que le remords du crime que le précédent avoit commis, ne rendît ceux qui le composoient alors, très-ardents à le réparer: ils devoient en effet desirer de voir la Couronne sur la tête de l'héritier de celui que Cromwel avoit fait condamner si injustement. Il prit donc le parti de marcher à sa rencontre. Il étoit perdu sans ressource, si Charles eût été vainqueur, & il ne devoit attendre que les plus cruels supplices, digne punition de ses forfaits. Mais la malheureuse destinée de Charles I, s'étendit jusqu'à son fils,

qui fut défait par la trahiſon des perfides Ecoſſois qui ſe rendirent à la vue de Cromwel. Ce barbare uſurpateur auſſi heureux que coupable, revint encore triomphant dans Londres, & en partit bientôt après pour aller porter la guerre en Hollande. Le même bonheur & les mêmes ſuccès l'y accompagnerent. Les Anglois furent tellement éblouis de ſon courage & de ſes talents, qu'à ſon retour, le Parlement lui offrit la Couronne; mais il la refuſa. Il avoit trop de connoiſſance des hommes pour ne pas ſentir qu'on les gouverne plus ſûrement & plus deſpotiquement en paroiſſant mépriſer la puiſſance, ou en feignant de ne s'en pas croire digne. Il ſe contenta donc du titre de *Protecteur*, qui lui fut accordé. Mais l'eſprit inconſtant des Anglois ne leur permit pas de conſerver longtemps leur enthouſiaſme inſenſé pour

Cromwel. Il apprit que ce même Parlement qui l'avoit voulu couronner, pensoit à lui ôter le titre de Protecteur. Cet Usurpateur, que la fermeté & la hardiesse avoient élevé au comble de la gloire, entra dans la Chambre des Communes, & dit avec fierté: *Messieurs, j'ai appris que vous étiez résolus de m'ôter les Lettres de Protecteur; les voilà*, ajouta-t-il, *en les jettant sur la table : je serai bien aise de voir s'il se trouvera quelqu'un parmi vous d'assez hardi pour les prendre.* Ensuite il les menaça de son indignation, exigea d'eux le serment de fidélité, qu'aucun n'osa lui refuser, par la crainte que son audace venoit de leur inspirer; les renvoya, & cassa le Parlement. Cet acte de vigueur fit perdre à tous les esprits le peu de ressort qui leur restoit; chacun rampa sous le joug; & Cromwel jouit paisiblement jusqu'à sa mort du fruit de ses crimes.

Quel ſpectacle révoltant pour la vertu que la vue d'un ſcélérat heureux, qui, comblé de forfaits & d'attentats, meurt cependant tranquille, & honoré en apparence; tandis que ſon Roi légitime qu'il a pourſuivi avec tant de furie, périt dans les tourments & dans l'ignominie. Cet exemple, ſans doute, ne paroît pas fait pour corriger les hommes de la paſſion la plus cruelle de toutes. On rougit rarement d'un deſir, quand l'eſpérance du ſuccès eſt fortifiée par des exemples; & une perſpective flatteuſe à notre amour-propre, écarte facilement de nos yeux la vue de la carriere criminelle qu'il faut embraſſer pour parvenir à réaliſer nos chimeres ambitieuſes. Mais quel eſt l'homme vertueux qui n'auroit pas d'horreur d'une félicité apparente fondée ſur le vice, & qui doit le rendre auſſi exécrable au genre humain qu'à lui-même, ſi la

route qui peut l'y conduire lui étoit présentée dans tout son jour. Cependant, à la honte de l'espece humaine, peu d'hommes sont exempts d'ambition. C'est la véritable passion de l'ame, elle paroît innée en nous ; le vœu de la nature est de nous inspirer le desir de la domination. Les occasions manquent souvent à la vérité ; & ce germe étouffé dès sa naissance, faute d'aliment, ne sauroit éclore. Celui qui se trouve dans cette position forcée, paroît exempt de la contagion commune ; on admire sa prétendue philosophie, & on lui sait gré d'une vertu qu'il ne doit qu'à son impuissance. Changez les circonstances, faites-lui entrevoir les moyens de s'élever, vous verrez aussi-tôt toutes les facultés de son ame se porter vers cet objet, à moins que l'ardeur d'une jeunesse bouillante ne donne trop d'empire à ses sens, pour que le moral puisse

l'emporter sur le physique. Mais dès que l'âge a amorti ce feu que la nature allume en nous, le cœur libre de la passion fougueuse de l'amour, n'est plus rempli que du desir de la supériorité dans quelque genre que ce puisse être. Il y en a même qui, peu sensibles aux attraits de la volupté, dans un âge où la plupart des hommes y sacrifient jusqu'à leurs devoirs les plus sacrés, ne regardent ce plaisir que comme un amusement passager peu digne d'occuper leur ame, & par conséquent incapable de contrebalancer en eux les avantages qu'ils se promettent de l'exécution de leurs projets. Ceux-là, sans doute, uniquement livrés à l'ambition, font naître les circonstances favorables à leurs desseins, lorsqu'elles ne se présentent pas d'elles-mêmes. On découvre même en eux, dès leur plus tendre enfance, le fruit précoce dont on doit

attendre la maturité avec un si juste effroi ; comme aucun autre sentiment, & que les sensations même si puissantes sur la jeunesse, n'ont sur eux qu'un empire trop foible pour les arrêter dans leur course, l'habitude que leur imagination a contractée de bonne heure, de ne s'occuper que de leur élévation, acheve en eux ce que la nature n'avoit ébauché déja qu'avec trop de succès.

Cromwel, sans doute, étoit de ce nombre ; & sa vie n'est qu'un tissu d'attentats contre tout ce qui pouvoit s'opposer à la soif insatiable qu'il avoit de gouverner. Le hazard l'avoit mal servi en le faisant naître dans un état obscur ; mais sa situation, en lui présentant des difficultés insurmontables en apparence, ne fit qu'aiguiser son génie altier pour parvenir à les vaincre. Plus un ressort est tendu, plus il acquiert de

force dès qu'il a la liberté de se déployer. Les bornes de la condition de Cromwel sembloient le resserrer dans les limites les plus étroites ; mais ce furent ces bornes mêmes qui enflammerent son courage audacieux. Plus elles étoient restreintes, plus elles l'exciterent à faire les plus grands efforts pour les étendre. Il se sentit entraîné par son génie entreprenant, à forcer toutes les barrieres qui formoient une digue à ses projets ambitieux. Cet Usurpateur eût peut-être été un Roi pacifique, si la nature l'eût fait naître sur le Trône. Un pouvoir établi & reconnu est un foible aliment pour l'ambition. Il ne reste plus que la ressource des conquêtes pour nourrir cette passion insatiable ; & comme elles ne peuvent jamais nous acquérir que le titre de Souverain qu'on possede déja, l'impuissance de satisfaire des desirs tou-

jours renaiſſants, peut éteindre quelquefois, faute de nourriture, un feu que l'eſpérance du ſuccès fomente & entretient ſans ceſſe. Mais l'eſpoir d'un Empire, quand on en eſt un des derniers ſujets, eſt un objet bien digne d'exciter ſans ceſſe dans le cœur d'un ambitieux, tel que Cromwel, cette ardeur brûlante qui lui fit même regarder ſa vie avec indifférence, s'il ne parvenoit pas au Trône. On conçoit ſans doute à peine comment un homme auſſi avide du pouvoir ſouverain, qui avoit ſacrifié ſon repos, ſon honneur, & ſouvent même riſqué ſes jours pour l'obtenir, eut la modération de refuſer la Couronne que le Parlement lui offroit; mais comme je l'ai déja obſervé, l'art fut le ſeul mobile de cette modeſtie factice. Son ambition même lu ſervit de frein contre cette offre flatteuſe pour ne pas profiter de tous ſes avantages,

& s'aſſurer, s'il étoit poſſible, une nation auſſi altiere qu'inconſtante, par un refus mille fois plus glorieux pour lui, que la pourpre dont on vouloit le revêtir. O vertu! fille du ciel, qui portes dans les cœurs, même les plus corrompus, ton céleſte flambeau pour faire le tourment du coupable, tandis qu'il fait le bonheur du ſage; jouis de ta victoire: le vice, même en t'élevant un autel par une honteuſe hypocriſie, annonce à l'Univers proſterné, que toi ſeule es digne de l'encens des mortels, & que ceux-mêmes qui t'outragent par les crimes les plus inouis, ſont forcés d'emprunter ton image pour les ſéduire ou les corrompre.

Quoique l'ambition ſoit de toutes les paſſions la plus cruelle & la plus féroce, elle ne ſe préſente pas toujours ſous une forme auſſi hideuſe, & auſſi révoltante que dans l'exemple que je viens

de citer. Il faut trouver *la matiere bien préparée*, pour qu'il puisse en résulter un crime aussi atroce que celui de Cromwel; il faut même un concours de circonstances, capables de procurer à un ambitieux des moyens aussi extraordinaires, & aussi odieux pour seconder des forfaits dont l'Histoire ne nous offre jusqu'alors aucun exemple. Nul Empire n'est cependant à l'abri des factions, quelque sage qu'en puisse être le gouvernement, & le Chef peut devenir maître du Trône, si le hazard le sert, & que la force se joigne au courage & à la prudence. Le Duc de Mayenne eût sans doute été Roi de France, si la valeur de Henri IV, & plus encore les autres qualités de ce Monarque si digne de l'être, n'eussent combattu pour lui, & n'eussent même eu plus de pouvoir sur le cœur de ses sujets, que ses armes contre un Usurpa-

teur qui n'avoit d'autre titre pour disputer la Couronne à son légitime Souverain, que l'enthousiasme inspiré par le fanatisme: mais quelque effrénée que fût la ligue, elle ne se fût jamais laissé séduire au point de condamner juridiquement son Roi à perdre la vie sur un échafaud. Les François sont incapables de pareils excès : la frivolité même qu'on leur reproche, exclut les grands crimes ; & si la légéreté & l'inconstance les ont quelquefois écartés de leur devoir, parce que la nouveauté a sur eux des droits invariables, & qu'ils embrassent avec activité tout ce qui peut alimenter leur avidité inquiete, la bonté & la douceur naturelle de leur caractere, jointe à la tendresse innée qu'ils ont pour leurs Princes, les ramene bientôt d'un égarement momentané, qui n'a jamais sa source dans leur cœur. Cette heureuse disposition des

François nous met donc à l'abri des horreurs dont l'Angleterre a été le triste théatre sous le regne de l'infortuné Charles I. Mais si nous n'avons pas à redouter les Cromwels, les ambitieux n'en sont pas moins à craindre pour nous, ainsi que pour tous les Etats qui ont le malheur de leur avoir donné le jour; car si l'impuissance d'être décorés d'une Couronne, ne leur permet pas de se livrer à ce projet audacieux, ils n'en trouvent pas moins les moyens de s'arroger le pouvoir souverain. Sous le masque de sujets fideles, uniquement occupés de la gloire de leur maître, lui sacrifiant, en apparence, leur repos & leur liberté, & s'exposant même à la haine publique pour le servir avec une prétendue fidélité sans bornes, ils gouvernent en effet despotiquement sous le titre illusoire de simples Ministres des volontés de leur Roi, tandis qu'ils

qu'ils ne sont réellement que celui de leur propre passion. Le Monarque dont ils parviennent à se faire craindre, devient à son tour l'esclave de leur ambition. Il ne lui reste bientôt que l'ombre de la puissance ; & il n'est plus dans les mains de ses Ministres qu'un vil instrument qui ne sert même qu'à cimenter leur autorité, & la garantir des revers qu'un pouvoir tyrannique entraîne souvent avec lui.

Tel fut ce fameux Cardinal maître de la France & de l'Europe entiere qu'il gouvernoit à son gré. Son ambition fut le seul mobile de sa conduite. Uniquement livré à cette passion, rien n'eut le pouvoir de l'en détourner ; elle le posséda tout entier. L'amitié, ce lien si cher aux ames vertueuses & sensibles, n'eut point de droit sur son cœur. Il ne connut que la haine & la vengeance, seuls sentiments dont un ame

bitieux soit susceptible. S'il profana quelquefois le nom d'*Ami* en voulant s'en décorer, ce ne fut que lorsqu'il pensa pouvoir le faire servir à ses desseins. Tous ceux qu'il crut capables de mettre un frein à sa puissance, ou de partager sa faveur, furent les victimes de sa jalousie & de son despotisme. En un mot, toutes les passions sécondaires qui ne sont que des branches des deux passions primitives que la nature a imprimées en nous, se réunirent pour prêter à son ambition toutes les ressources de leur art. Tous ces agents rassemblés concoururent à fortifier sa passion dominante, & à lui donner un degré de puissance propre à surmonter tous les obstacles qu'il eut à vaincre pour s'élever, & pour se maintenir dans le Ministere. L'amour même, cette passion si tyrannique, n'eut sur lui qu'un pouvoir momentané & limité : il

ne le détourna jamais de ses grands projets. En habile politique, il le fit même souvent servir à ses desseins; & cette passion presque toujours sûre de vaincre dès qu'elle trouve entrée dans un cœur, ne fut pour lui qu'un instrument de plus pour faire mouvoir les différents ressorts dont il avoit besoin pour parvenir à son but. Il n'y eut pas jusqu'à la vanité qui ne trouvât place dans le cœur de l'ambitieux Richelieu. Cette petite passion subalterne, réservée pour l'ordinaire à un sexe foible, & à ces génies étroits que la frivolité range dans la même classe, n'auroit pas dû, sans doute, être l'apanage d'un des plus grands hommes que la France ait eu. Mais un ambitieux ne dédaigne pas le plus petit *chaînon* de cette chaîne immense dont il voudroit pouvoir embrasser l'Univers. La prétention au bel esprit, à l'agrément de la conversation,

aux graces de la figure, se trouverent sur la même ligne dans ce génie si vaste & si profond, avec les projets les plus sublimes, & les ressorts de la politique la plus rafinée. Il ne rougit pas même de descendre du faîte de sa grandeur, pour s'avilir jusqu'à se mettre au rang de ces ignorants Zoïles, opprobres de la littérature, qui manquant des talents nécessaires pour obtenir un nom parmi les Auteurs célebres, croyent se venger de leur impuissance, en jettant un ridicule amer sur les ouvrages qui sont l'objet de leur basse jalousie. Il poursuivit lâchement le Restaurateur du théatre François, dont il eût dû être le protecteur, pour se venger du noble courage qu'il avoit eu de lui résister. Mais devoit-il s'attendre que l'Auteur de Cinna prostitueroit ses sublimes talents au vil intérêt de plaire à un Ministre tout puissant, en laissant passer

ſous ſon nom ces chefs-d'œuvres de l'art, qu'il préféroit à la brillante fortune que ſa lâche complaiſance eût pu lui procurer. Etrange bizarrerie de l'eſprit humain, qui ſait allier dans le même ſujet tant de grandeur & tant de petiteſſes !

Le Cardinal de Richelieu né avec les talents les plus propres aux grandes choſes, par l'étendue & l'élévation de ſon génie, eſt peut-être un des hommes qui a le plus raſſemblé de ces contrariétés apparentes. Il mettoit autant d'intérêt à la réuſſite d'un madrigal, qu'à la négociation la plus importante. Avide de tous les genres de gloire & de réputation, il ne voulut pas qu'aucun lui échappât. Général d'armée, Théologien, Politique, Poëte, Miniſtre, homme du monde, ſavant, bel eſprit, galant, il embraſſa tout; & ſon ambition ſans bornes, ne lui permit pas de négli-

ger aucun des moyens qui pouvoient le rendre auſſi fameux qu'il étoit puiſſant.

Toute la vie de ce Miniſtre n'eſt qu'un tiſſu non interrompu d'intrigues de tout genre. Jamais politique ne porta ſi loin cet art de la diſſimulation ſi néceſſaire à un ambitieux. C'eſt celui de la Cour : elle l'enſeigne, & d'autant plus efficacement, qu'elle l'exige. Richelieu, très-ſupérieur en tout à ceux qu'il vouloit gouverner, ſentit cependant que, malgré cette ſupériorité, il lui étoit indiſpenſable de ménager les eſprits avec leſquels il avoit à traiter ; de plier même quelquefois en apparence, pour ſe relever enſuite avec plus d'avantage, & de ſe montrer ſouvent le partiſan le plus zélé de ceux qu'il vouloit opprimer pour les attaquer plus ſûrement. La fauſſeté, qui pour l'ordinaire eſt l'arme défenſive des

ames foibles, parce qu'elle eſt le ſeul rempart qu'elles puiſſent oppoſer à la force à laquelle elles ne ſe ſentent pas le courage de réſiſter, fut au contraire pour Richelieu une arme offenſive dont il ſe ſervit pour tromper ſes ſurveillans, trahir ſes rivaux, ſe venger de ſes ennemis, ſéduire ſes maîtres, ſubjuguer les grands, & les attacher à ſon char. Nommé à l'Evêché de Luçon, ſon ambition ne fut pas ſatisfaite par cette dignité. Il ne l'enviſagea que comme le premier pas qui devoit le conduire au ſommet de la gloire. Son feint attachement pour la Reine-mere, lui avoit acquis celui de cette Princeſſe & de ſes favoris : elle le lui prouva bientôt en le faiſant entrer au Conſeil ; & par la protection du Maréchal d'Ancre, il fut fait peu de temps après Secretaire d'Etat. Ce moment ſi flatteur pour un ambitieux, dont l'imagination ardente

parçourt d'un vol rapide toute l'étendue de la puissance que ce premier degré d'élévation lui promet, ne fut pour l'Evêque de Luçon, que l'aurore d'un beau jour que l'orage le plus imprévu doit terminer. Déja les nuages se rassemblent, & présagent la plus violente tempête; les vents sont déchaînés, les éclairs brillent de toutes parts, le tonnerre gronde, & ses carreaux suspendus sur la tête de l'infortuné Richelieu, paroissent n'attendre, pour l'écraser par leur chûte, que l'exil de la Reine-mere. Il entraîna en effet celle de son favori. Dès qu'il n'eut plus de protectrice, il perdit en un instant aux yeux des Courtisans, & de ceux même qui l'avoient élevé, ces talents supérieurs, & ce mérite éminent qui l'avoient fait admirer pendant le peu de temps qu'il avoit eu la faveur de son Maître.

Comme ils n'ont plus de sceptres, ils n'ont plus
de flatteurs (*).

Errant de ville en ville comme un proscrit, son Diocèse même qui auroit dû au moins lui servir d'asyle dans ses malheurs, ne put être pour lui qu'une retraite passagere; & il fut enfin forcé de sortir du Royaume. Quelle chûte, après des progrès aussi rapides, & un avenir aussi brillant en apparence! Qui devoit mieux le sentir qu'un homme dévoré d'ambition, & qui n'existoit que pour elle! Fantôme d'une vaine grandeur, idole chérie, qui décidez du sort des Empires, qui portez dans le cœur des malheureux mortels ce trait qu'une triste expérience, & les remords mêmes ne sauroient émousser; fuyez, fuyez de mes yeux: en portant mes regards incertains sur les appas trompeurs qui

(*) Malherbe.

vous environnent, ils pourroient pénétrer jusques dans mon ame, la corrompre par leurs attraits séducteurs, & sans me rendre plus heureux, me rendre peut-être plus coupable

Si l'Evêque de Luçon n'eût eu qu'une ambition commune, ses revers eussent mis un frein à ses desirs, & la philosophie en le consolant de sa disgrace, eût aisément remplacé dans son cœur, une passion que la raison & l'expérience ne nous prouvent que trop n'être propre qu'à le tyranniser : mais elle avoit trop d'empire sur lui pour pouvoir être balancée par les avantages trop peu connus, & encore moins goûtés d'une vie douce & paisible, que l'exercice de la vertu rend aussi heureuse qu'estimable. Richelieu relégué à Avignon, en proie aux regrets amers d'un cruel souvenir, qui ne lui rappelloit sa fortune éclipsée, que pour lui

faire sentir plus vivement ses malheurs présents, crut charmer ses ennuis en se livrant à l'étude de la Théologie. C'étoit d'ailleurs un aliment pour son ambition. Il espéroit se faire un nom par ses ouvrages ; & compenser au moins par ce genre de réputation, l'éclat d'une fortune qui faisoit seule l'objet de ses desirs, & dont la perte répandoit tant d'amertume sur sa vie. Mais moins occupé, sans doute, qu'il n'eût dû l'être, des vérités d'une Religion qui ne tenoit pas le premier rang dans son ame, les ouvrages qu'il composa sur cette matiere, se sentirent de son indifférence, & encore plus de sa disgrace. Ils ne persuaderent ni ne plurent. On écrit froidement quand l'esprit n'est pas plus convaincu que le cœur n'est touché : l'abattement de l'ame doit se communiquer aux écrits, & les rendre aussi lâches qu'in-

ſipides. L'oubli où ſont tombés ces écrits, prouve leur peu de valeur : à peine en ſait-on les titres ; & ſans le nom de leur Auteur, on ignoreroit leur exiſtence. D'ailleurs, ce n'étoit pas ſon genre ; & un génie de la trempe du ſien, étoit peu propre à la diſcuſſion didactique. Cette occupation n'étoit donc pour lui qu'une foible reſſource. Il n'étoit pas cependant ſans eſpérance ; car ſans elle, toute paſſion s'anéantit ; & celle de l'Evêque de Luçon ne l'abandonna pas même aux portes du trépas. Il ſentoit ſa force ; & bien déterminé à ne laiſſer échapper aucune des occaſions qui pouvoient favoriſer ſon rappel, il attendoit avec impatience cet heureux moment qui devoit combler tous ſes vœux. Sans ſcrupule ſur les moyens, toute voie lui paroiſſoit légitime, pourvu qu'elle le conduisît à ſon but. Trahiſon, perfidie, rien n'étoit

capable de l'arrêter ; & il eût livré sa patrie sans remords aux dissensions les plus cruelles, pourvu que par elles, il pût parvenir à la gouverner.

Plein de ses projets ambitieux, mais sans espoir de les voir bientôt accomplis, Richelieu menoit à Avignon des jours aussi agités que malheureux, quand tout-à-coup son sort changea de face. La fortune qui avoit semblé vouloir l'éprouver en l'abandonnant pendant quelques années, préparoit pour lui cette carriere brillante, qui malgré les obstacles qu'il eut quelquefois à surmonter, fut jusqu'au dernier de ses jours semée de fleurs & de lauriers. Ses talents pour l'intrigue qui l'avoient fait redouter, firent juger qu'il seroit plus propre qu'aucun autre à faire cesser les divisions qui régnoient depuis quelque temps entre le Roi & la Reine sa mere, sur laquelle il avoit tout cré-

dit. On le chargea donc de cette négociation : elle fut le ſignal de ſa puiſſance, & le premier pas qu'il fit vers la grandeur à laquelle il aſpiroit depuis ſi long-temps. Dès qu'il ſe vit l'Agent d'un traité entre le Roi & ſa Mere, la ſupériorité de ſon génie lui aſſura les plus heureux ſuccès. Il vit d'un coup d'œil toute la gloire qui l'attendoit. Mais il ſentit en même temps combien l'art lui étoit indiſpenſable dans cette conjoncture, pour ſe rendre néceſſaire, & faire acheter ſa médiation. Il fit tant par ſes intrigues, qu'il fomenta la guerre entre les Catoliques & les Proteſtans par l'entremiſe de la Reine. C'eſt alors que ſe voyant plus maître des conditions par le deſir qu'avoit le Roi de voir terminer ces querelles inteſtines, il ſe ſervit habilement du pouvoir qu'il avoit ſur l'eſprit de Marie de Médicis pour obtenir un chapeau de Cardinal,

en persuadant à cette Princesse de faire dépendre son accommodement avec le Roi de cette promesse. Elle l'obtint en effet; & de retour à la Cour, elle ne fut plus occupée qu'à ménager à son favori l'entrée au Conseil. Mais cette entreprise étoit difficile, parce que tous les Ministres s'y opposoient. Ils craignoient avec raison la supériorité des talents de Richelieu, qui, ayant été nommé au Cardinalat, devenoit d'autant plus dangereux, qu'il devoit joindre au grade que lui donnoient sa dignité & le crédit de la Reine-mere, tout l'art du Politique le plus rafiné, du Courtisan le plus adroit, & de l'intrigue la plus déliée & la mieux conduite. Malgré tous ces obstacles, la protection de la Reine prévalut, & elle lui obtint l'entrée au Conseil. Dès qu'il y fut admis, il voulut y être le maître; & pour y parvenir, il trouva moyen,

par ses cabales, d'en écarter quelques Ministres qui lui faisoient ombrage, & dont il redoutoit la jalousie ou la vertu. Alors il ne vit plus rien qui pût mettre d'entraves à son ambition ; & cette époque fut le commencement de cette puissance absolue, dont il fut en possession juqu'au dernier moment de sa vie.

Le Cardinal de Richelieu, maître de l'esprit de la Reine-mere, qui croyoit avoir trouvé en lui les talents les plus propres à la seconder dans ses vues ambitieuses, ne pensa plus qu'à s'emparer de celui du Roi, afin que rien ne pût balancer sa puissance. Pour y parvenir, il s'unit avec Marie de Médicis pour éloigner le Roi de toute espece d'affection qui pût lui faire partager sa confiance. La Reine sa femme ne fut pas même exceptée. Il mit tout en usage pour la rendre suspecte à son

mari ;

mari : la calomnie la plus atroce & l'intrigue la plus odieuse furent employées à cet effet. Cette malheureuse Princesse fut accusée d'être entrée avec Chalais dans une conspiration contre l'Etat, & d'avoir desiré la mort du Roi, pour épouser Monsieur. L'infortuné Chalais fut la victime de cet horrible complot contre l'innocence de la Reine. L'espoir de sa grace que le Cardinal, sans se compromettre, lui fit espérer, s'il vouloit impliquer la Reine dans ses dépositions, arracha de sa bouche une imposture que son cœur démentoit. Mais la vue de l'échafaud où le Cardinal le fit bientôt conduire, dès qu'il eut obtenu de lui ce qu'il desiroit, ne lui permit pas de trahir plus long-temps une Princesse opprimée, dont le seul crime étoit de faire ombrage à un Ministre ambitieux, qui vouloit seul avoir la suprême puissance. Il rendit hom-

mage à la vérité, & désavoua publiquement l'accusation injuste qu'il avoit formée contre la Reine. Cette Princesse réhabilitée dans l'esprit de son mari par le désaveu de Chalais, l'eût sans doute été de même dans son cœur, si le Cardinal, par de nouvelles manœuvres, ne lui en eût fermé l'entrée. Mais voyant ses premiers artifices devenus inutiles par la confession de Chalais, il en imagina de nouveaux, & trouva moyen de jetter des soupçons dans l'esprit du Roi, sur la liaison de la Reine avec le Roi d'Espagne son frere. Il donna à leur intelligence des interprétations criminelles & dangereuses; & ce lien sacré de l'amitié fut profané par Richelieu qui, incapable d'en connoître le prix, persuada au Roi que la trahison seule en formoit le nœud. Il prétendit que la Reine informoit secrétement son frere de toutes les affaires

d'État qui pouvoient l'intéresser. Par ce moyen il la rendit coupable aux yeux du Roi, & du côté de l'attachement qu'elle lui devoit, & de celui de la France qu'elle trahissoit. Ce double crime donnant à Louis de la méfiance en tout genre, il n'eut pour la Reine, jusqu'à la fin de ses jours, ni amitié ni confiance. C'étoit-là précisément le point où le Cardinal vouloit l'amener. Car ce Prince religieux n'ayant point de Maîtresse, & la Reine joignant l'esprit aux graces & à la beauté, Richelieu avoit tout à craindre de l'ascendant qu'elle eût pu prendre sur le Roi, s'il ne l'en eût détourné par ses prétendues découvertes. Il ne se contenta même pas de ces imputations odieuses; il joignit l'insulte à la calomnie. Il poursuivit cette vertueuse Princesse jusques dans un asyle sacré (*), où prosternée

(*) Le Val-de-Grace qu'elle avoit fondé.

devant l'Eternel, elle alloit chercher cette consolation, que lui seul sait donner, & le prier, sans doute, pour son persécuteur. Ce fut dans cette demeure respectable, pour tout autre que pour un sujet ambitieux, qu'on eut l'audace d'aller visiter ses papiers, & d'oser même porter la main jusques sur elle, pour découvrir si elle n'avoit pas caché dans son sein quelques lettres suspectes du Roi d'Espagne. Cette indignité commise en apparence par ordre du Roi, n'étoit que l'ouvrage de son Ministre. Il sembloit que ce dernier, chargé non-seulement des affaires de la France, mais de l'Europe entiere, & dont le poids auroit dû l'accabler, n'étoit cependant occupé que du soin de chercher chaque jour de nouveaux moyens d'affliger & d'humilier sa victime. Il poussa la barbarie jusqu'à lui ôter les femmes qui lui étoient

les plus attachées, & qui pouvoient être pour elle un objet de consolation dans ses malheurs. Que ne devoit-on pas attendre d'un homme aussi implacable dans sa haine, quand elle seroit excitée par un ressentiment fondé contre ses véritables ennemis, si la seule crainte de partager la confiance de son Maître avec sa Souveraine, le portoit à de pareilles extrémités?

On a prétendu qu'il entroit plus d'amour que de haine dans la persécution du Cardinal contre la Reine; & que n'ayant pu réussir auprès de cette Princesse, il s'étoit vengé de sa vertu en lui enlevant le cœur du Roi par ses calomnies, & en lui suscitant chaque jour de nouveaux chagrins. Mais quelqu'odieux que soit le motif d'un procédé aussi injuste, le caractere altier & ambitieux de Richelieu ne permet pas même de l'adopter. Son ame étoit

incapable d'un véritable attachement. Sa cruauté envers sa Souveraine, ne sauroit donc être colorée par l'ivresse d'une passion qui peut quelquefois à la vérité rendre coupable les cœurs les plus vertueux, lorsqu'elle s'en est rendu maîtresse. D'ailleurs, cet amour prétendu n'étant attesté par aucun Historien digne de foi, il est plus probable que s'il en témoigna à la Reine, il espéra en tirer quelque avantage pour sa fortune, & gouverner plus sûrement.

Mais pourquoi chercherions-nous d'autres motifs au Cardinal, pour avoir noirci la Reine auprès de Louis, que celui d'en craindre le pouvoir, & de partager la confiance du Roi? En eut-il d'autres pour persécuter Marie de Médicis à laquelle il devoit son élévation, & dont les bienfaits devoient lui assurer l'attachement le plus inviolable? La plus noire ingratitude de la part de

Richelieu, en fut cependant le prix. Il craignit sans doute que cette Princesse aussi intrigante qu'ambitieuse, n'acquit trop d'empire dans le Conseil, & sur son Maître, & qu'il ne diminuât le sien. De ce moment, toutes ses brigues se tournerent contre elle & contre tous ceux qui lui étoient attachés. Il ne rougit pas de s'avilir jusqu'aux intrigues les plus honteuses auprès des personnes les plus abjectes, pour découvrir par elles quelques secrets dont il pût tirer avantage, pour en former des chefs d'accusation. Les tournures criminelles qu'il sut donner aux choses les plus innocentes, perdirent entiérement tous ceux qui étoient dans le parti de la Reine-mere. Cette Princesse se voyant cruellement outragée par celui qu'elle avoit comblé de biens, voulut prévenir sa disgrace par celle de son favori; mais elle ne put réussir à détruire son

propre ouvrage. Le Cardinal triompha d'elle, & de tous ceux qui lui étoient attachés. Il remplit les prisons des victimes de son ambition. Il tenta même de s'assurer de la personne de Marie de Médicis; mais sa vigilance fut trompée, & elle trouva moyen de s'échapper de ses mains à la faveur de la nuit. Dès qu'il fut délivré de cet objet de sa jalousie, il sentit que, pour se mettre à l'abri du juste ressentiment de sa bienfaitrice, dont il connoissoit le caractere vindicatif, il ne lui restoit d'autre voie, pour conserver sa puissance, que de perdre cette Princesse sans retour. Mais pour colorer son ingratitude & fasciner les yeux du Roi, il eut l'art de paroître employer le crédit qu'il avoit sur lui, pour l'engager à rappeller sa mere, & à lui rendre sa tendresse & sa confiance; tandis qu'il fit persuader au Roi par tous ses Ministres

(qui n'étoient que les vils esclaves de ses volontés) de ne jamais entendre à aucun accommodement avec Marie de Médicis. Elle avoit, lui dirent-ils, trop abusé de sa condescendance, & s'étoit rendue indigne de ses bontés. Le Cardinal ayant aliéné l'esprit du Roi contre sa mere par cette basse intrigue, il ne resta aucune ressource à cette malheureuse Princesse à qui la subsistance même fut refusée par l'ingrat Richelieu. Après avoir erré long-temps de Royaume en Royaume, elle périt enfin à Cologne de misere & de douleur, dénuée même des secours les plus nécessaires à la vie; tandis que son favori & son perfécuteur jouissoit en paix du fruit de ses injustices & de sa perfidie.

Le pouvoir despotique du Cardinal de Richelieu avoit énervé la vertu même, & lui avoit ôté ce noble courage que la vérité fait inspirer. Il avoit

éteint sa voix ; & nul n'osoit réclamer contre sa tyrannie. Mais non content de l'empire qu'il s'étoit arrogé sur toute la France, il voulut encore l'étendre jusques sur son Maître. Il ne lui souffroit point d'amis, l'unique consolation d'un Monarque assez grand pour en mériter. Dès qu'un de ses Courtisans paroissoit lui plaire, il devenoit l'objet de la haine & de la jalousie du Ministre : il le persécutoit, & trouvoit moyen par ses brigues, de l'éloigner. Ceux mêmes qu'il avoit élevés lui devenoient suspects, dès qu'il avoit réussi à leur faire obtenir les bonnes graces du Roi, par la crainte qu'il avoit qu'ils ne devinssent ses concurrents. Le malheureux Cinq-Mars en est un des exemples des plus frappants. Favori de Richelieu qui voyoit en lui les semences de cette ambition démesurée, dont il étoit lui-même possédé, il fut

présenté au Roi par ce Ministre comme un homme qui, malgré sa jeunesse, annonçoit les plus grands talents, & deviendroit dans la suite propre aux plus grandes places. Cinq-Mars ayant pris de l'ascendant sur l'esprit du Roi par les graces, en tout genre, dont il étoit orné, devint de ce moment l'objet de la jalousie du Cardinal qui ne pensa plus qu'à le perdre. Cinq-Mars en étant instruit, voulut le prévenir, & se flatta que la confiance du Roi dont il étoit devenu le favori, lui en fourniroit facilement les moyens. Mais il se trompa. L'adroit Ministre plus consommé que lui dans le grand art de la politique & de l'intrigue, sentant tout son avantage contre un jeune audacieux sans expérience, lui suscita tant de chagrins & de dégoûts, qu'il le fit tomber dans le piege qu'il lui tendoit.

Le caractere bouillant & impérieux de Cinq-Mars ne lui permettoit pas de laisser à la prudence le soin de régler ses démarches. Ce malheureux favori se voyant d'ailleurs sans ressource, fut emporté par son ambition & par sa haine contre le Cardinal : l'une & l'autre l'entraînerent dans le crime, & il se rendit coupable envers son Roi & envers l'Etat. Lorsque Richelieu apprit ce funeste secret, accablé par les douleurs d'une maladie aiguë, il paroissoit toucher à sa derniere heure ; mais cette nouvelle sembla lui rendre toutes ses forces pour se venger de son ennemi & de ses complices. Le Roi qui le haïssoit dans le fond de son ame, mais qui le craignoit encore davantage, avoit été depuis peu tacitement le chef d'une conjuration formée par les plus grands du Royaume, dont le but étoit de le perdre. Mais dès qu'il sut que le Cardi-

nal en étoit informé, la crainte & la foibleſſe l'emporterent dans ſon cœur. Il abandonna tous les ennemis de Richelieu à ſa fureur; & lui-même ne rougit pas de venir trouver le Cardinal retenu à Taraſcon par ſa maladie, pour s'abaiſſer à des excuſes. Il alla même juſqu'à lui offrir ſes propres enfants en ôtage, à la honte du ſang de France que cet audacieux vaſſal fouloit aux pieds. Le trop heureux Cardinal triomphant de ſes ennemis comme un tyran barbare & ſanguinaire, prit plaiſir à repaître ſes yeux de leur ſupplice. Il traînoit cruellement à ſa ſuite ſes victimes enchaînées: ſemblable à ces fiers Romains qui faiſoient attacher à leur char les Rois qu'ils avoient vaincus. Cinq-Mars & de Thou étoient coupables ſans doute, ainſi que les Montmorenci, les Marillacs, & pluſieurs autres que Richelieu fit exécuter, & dont la

mort fut la juste punition. Mais sans les persécutions du Cardinal, ils ne se fussent peut-être jamais rendus criminels. Il y eut cependant peu de condamnations injustes sous son ministere. Mais ses intrigues étoient si bien conduites, & ses cabales si bien ménagées, qu'il trouvoit moyen de rendre coupables en effet tous ceux dont il redoutoit la puissance, ou dont il vouloit se venger. C'étoit principalement l'art de ce Ministre aussi ambitieux dans ses projets, qu'implacable dans sa haine; & jamais mortel ne le porta à un plus haut degré.

La politique du Cardinal ne se borna pas à écarter tous ceux qui lui faisoient ombrage. Comme il savoit que le Roi ne l'aimoit pas, il n'avoit d'autre moyen pour conserver sa puissance, que de se rendre nécessaire à son Maître. Pour y réussir, il engagea le Roi

dans des guerres continuelles, qui ne lui permettoient pas de se passer d'un Ministre aussi habile & aussi intelligent. Par cette politique adroite, il tint le Roi toujours en action pendant tout son regne. Les succès qui accompagnerent ses entreprises, contribuerent encore à augmenter son crédit sur Louis, & sa puissance dans toute l'Europe. On le craignoit autant qu'on l'admiroit; & le Roi lui-même, courageux, & sensible à la gloire, sentoit combien un semblable Ministre étoit nécessaire pour la réussite de ses projets, & combien il avoit étendu son pouvoir (*). Que de grandeur & de

(*) Ne mai delle prosperità (il Cardinale di Richelieu) si stancò, ne disperò delle cause averse, nelle quali o il caso gli communicava accidenti, o l'ingegno gli suggeriva consigli. Disarmata in Francia l'eresia, abbattuti i Grandi, snervato il popolo & i Parlamenti, stabilì 'l vigore del Regio comando. All' incontro usurpato tutto il potere a se stesso, temendo la sicurtà della pace, e più sicuro stimandosi trà l'agitationi dell' armi, fù autore delle

petitesses rassemblées dans le même individu ! Quel alliage de force & de foiblesse ! Pourquoi faut-il que les hommes, même les plus recommandables par les talents les plus sublimes & les vertus les plus éminentes, souillent leur gloire par les vices les plus honteux ? Pourquoi faut-il que l'ambition ternisse les plus belles actions de leur vie ? Pourquoi faut-il enfin que la postérité ait à rougir des fastes mêmes qu'elle célebre ; & ne puisse nous re-

guerre, e di lunghe, e gravi calamità, con tanto spargimento di sangue e di lagrime dentro e fuori del regno, che non è maraviglia, se molti l'habbiano publicato per huomo nella fede fallace, atroce negli odii, inflessibile nelle vendette. Ma certamente non gli si possono denegare quelle doti che il mondo è solito d' attribuire a grandissimi personnagi, accordandosi in confessare co' suoi partiali gli stessi nemici, ch'egli tali e tante ne possedeva che dove havesse diretti gli affari, haverebbe portata la felicità e la potenzà. Questo può dirsi, che riunita la Francia, soccorsa l'Italia, confuso l'Imperio, divisa l'Inghilterra, & indebolita la Spagna, egli è stato l'instrumento scelto dalla Providenza del Cielo per le catastrofe dell' Europa.

(*Battista Nani, Procurateur de S. Marc*).

tracer

tracer les faits les plus mémorables de ces hommes illustres, sans nous rappeller leurs vices ? Homme superbe, dont la foiblesse forme l'essence, qui ne t'éleves que pour retomber, tes chûtes sont d'autant plus fatales au genre humain, que la supériorité de ton génie le rend plus dépendant de tes caprices. Les erreurs du vulgaire portent l'empreinte de sa médiocrité, & ses fautes sont toujours légeres; mais les égarements des grands hommes sont des crimes (*).

D'après les traits que je viens d'exposer, on voit combien l'ambition emprunte de différentes formes pour par-

(*) L'homme est fait pour la médiocrité : lorsqu'il atteint le degré de perfection, dans quelque genre que ce puisse être, il sort, pour ainsi dire, de son essence. Mais il s'en rapproche ordinairement par des foiblesses honteuses, & souvent même par des vices dont les gens médiocres auroient été incapables. *Pensées & réflexions morales sur différents sujets*, pag. 117.

venir au même but : celui d'asservir ses semblables. Elle embrasse tous les objets, elle est susceptible de tous les genres ; & un ambitieux n'en trouve aucun indigne de lui, pour obtenir une autorité aussi injuste que peu digne d'être enviée :

> Croyez-moi, les humains que j'ai trop su connoître,
> Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur Maître (*).

Un pinceau plus habile que le mien, eût tracé sans doute avec plus de force & d'énergie les effets funestes de l'ambition. Le feu des images & la chaleur des expressions eussent fait passer dans l'ame de mes lecteurs, cet enthousiasme que la véritable éloquence sait inspirer. Enthousiasme salutaire quand le principe en est louable.

> Mais pour peindre Alexandre il faut être un Appelle.

Sans avoir son coloris, j'ai cepen-

(*) Alzire, Acte I, Scene premiere. VOLTAIRE.

dant osé entrer en lice. J'ai pensé que la grandeur de mon sujet se suffiroit à elle-même, & suppléroit à la sublimité du langage qu'il paroît exiger. J'ai cru qu'en présentant le portrait des ambitieux, l'idole à laquelle ils sacrifient se peindroit mieux dans les actions de ses adorateurs, que dans le tableau même de leurs passions. Puisse le récit de leurs basses intrigues & de leurs honteux forfaits, décorés du nom de projets illustres & d'exploits dignes de faire passer à la postérité la plus reculée le nom de leurs héros sanguinaires, inspirer le mépris & l'indignation qu'ils méritent: que ces ames élevées & vraiment dignes de nos éloges, que le vice n'a point encore corrompues, & dans le cœur desquelles le mensonge n'a point trouvé d'entrée, s'affermissent de plus en plus dans la pratique de la vertu, par la vue des malheurs mêmes inséparables

de l'ambition ; que le trouble & l'agitation qui l'accompagnent, que la perte de la paix & de la liberté qu'elle entraîne néceſſairement après elle, ſervent à les garantir contre ſon pouvoir tyrannique ; que la ſageſſe, enfin, ſeule digne de remplir le cœur de l'homme, en écarte pour jamais ſon plus mortel ennemi. La trahiſon, la perfidie, le meurtre & le ſacrilege même, ſont le cortege inſéparable de l'ambition. Quand cette paſſion cruelle s'eſt emparé du cœur de l'homme, tout ce qui s'oppoſe à ſes audacieux projets eſt auſſi-tôt ſacrifié. Les premieres injuſtices coûtent ſans doute. Mais une faute en entraîne bientôt une autre, & le crime même devient ſouvent néceſſaire. Pour ne pas être perdu ſoi-même, il faut perdre ſon concurrent. Dans le temps qu'on travailloit au procès de Charles I, Cromwel ſentant combien il avoit à riſquer,

ſi le Roi n'étoit pas condamné, diſoit à ſes Confidents : *Il s'agit de la tête du Roi ou de la mienne ; comment pourrois-je balancer?* C'eſt ainſi que parle tout ambitieux, lorſqu'il ſe trouve dans une poſition auſſi dangereuſe pour la vertu. D'abord il eſt timide, l'aſpect du crime l'épouvante ; mais bientôt l'intrigue dans laquelle il s'eſt engagé témérairement ſans en avoir prévu les ſuites funeſtes, l'entraîne malgré lui. La route du vice s'applanit à ſes yeux. A meſure qu'il devient plus coupable, les remords s'évanouiſſent. Il ne voit plus que la grandeur qui l'attend ; & le dernier de ſes crimes lui coûte moins que ſa premiere faute. La paix, ce bonheur ſi deſirable, qui répand tant de douceurs & d'agréments ſur tout ce qui nous environne, eſt bannie pour jamais de ſon cœur. La ſolitude devient affreuſe pour celui qui ne ſauroit jetter la vue un ſeul

inſtant ſur ſa vie paſſée, ſans y voir des forfaits & des attentats; & ce qui doit mettre le comble à ſon déſeſpoir, c'eſt de ſentir que ces forfaits mêmes & ces attentats en néceſſitent de nouveaux pour aſſurer l'impunité des premiers. Tout ce qui l'environne n'encenſe ſes vices, que parce qu'il en craint les effets. Entouré de bas Courtiſans, & de flatteurs encore plus vils, ſans conſolation, ſans amis, il eſt ſeul avec ſes remords; & des repentirs dévorants ſont les ſeuls compagnons de ſa honte. Que le bonheur d'une vie paiſible & vertueuſe faſſe fuir devant lui l'ivreſſe trompeuſe des paſſions; que cette joie pure que la vertu inſpire, écarte juſqu'à l'idée même des plaiſirs illicites. Pere tendre, ami ſolide, époux fidele, citoyen vertueux, ce ne ſont ni de grands noms, ni de grandes places, ni même de la fortune que vous procurerez à vos

enfants & à vos amis; vous ne tendrez point de pieges à leur innocence, & vous n'énerverez point leur courage par les appas féduifants des plaifirs & des grandeurs: mais vous leur donnerez des vertus à imiter; vous leur enfeignerez, par votre exemple, à goûter le bonheur ineftimable de jouir d'eux-mêmes fans trouble & fans reproche; & cette félicité fi fupérieure à toute autre, leur fera fouler aux pieds fans regret, ces honneurs imaginaires qu'on ne peut acheter qu'au prix de fon repos & de fa vertu.

Voilà donc l'homme, & toutes fes miferes. Les paffions font fon aliment; & il femble qu'il n'exifte que par elles. Son enfance n'eft qu'infirmités & foibleffes; & dès que les premieres lueurs de la raifon commencent à l'éclairer, le germe de fes penchants fe développe, (fource inépuifable de nos vices & de

nos malheurs). Un enfant ne veut rien qu'avec excès ; & si l'on ne satisfait pas ses desirs presque aussi-tôt qu'ils sont formés, son sang bouillonne dans ses veines, la colere l'enflamme, il pleure, il crie, il menace ceux qui lui résistent ; & ce n'est que par la fuite ou par la force qu'on échappe à sa fureur. Il annonce dès-lors quelle sera la violence de ses passions, quand il pourra s'y livrer sans contrainte : son impuissance ne lui laissant encore pour armes que ses pleurs, il en répand avec abondance ; & la foiblesse de ceux qui l'environnent, en les rendant efficaces, accélerent la maturité de ses passions, au lieu de les étouffer dans leur naissance (*). On espere contre toute vrai-

(*) Ce qui nourrit la criaillerie des enfants, c'est l'attention qu'on y fait, soit pour leur céder, soit pour les contrarier. Il ne leur faut quelquefois pour pleurer tout un jour, que s'appercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent : qu'on, les flatte, ou qu'on les menace, les moyens qu'on prend pour les faire

ſemblance, que l'âge corrigera cette violence impérieuſe qu'on remarque dans la plupart des enfants. L'expérience ne ſert de rien ſur cet objet comme ſur tant d'autres; & l'on attend toujours de la raiſon, un remede contre des maux qu'on a rendu incurables par une tendreſſe ou une pitié mal entendue :

En vain, dans un cœur amoureux,
La raiſon veut ſe faire entendre;
Lorſque l'amour vint me ſurprendre,
Contre un penchant ſi dangereux,
Elle n'oſa rien entreprendre :
Pourroit-elle briſer des nœuds,
Dont elle n'a pu me défendre (*)?

Hélas! cette raiſon même dont l'or-

taire, ſont tous pernicieux, & preſque toujours ſans effet : tant qu'on s'occupe de leurs pleurs, c'eſt une raiſon pour eux de les continuer; mais ils s'en corrigent bientôt quand ils voyent qu'on n'y prend pas garde : car, grand & petit, nul n'aime à prendre une peine inutile.

La nouvelle Héloïſe, v. 5, pag. 134. ROUSSEAU.

(*) Tancrede, Opéra, Acte I, Scene premiere.

gueil des hommes se vante avec tant de fierté, n'est qu'un léger préservatif contre des passions qui ont déja établi leur empire avant qu'elle ait encore acquis le sien; & quand elle auroit ce degré de force dont la jeunesse n'est pas susceptible, que pourroit-elle encore contre la nature dont l'instinct nous porte à nous livrer aux penchants qu'elle inspire? Dès que les sens commencent à s'ébranler, un doux frémissement se communique de veine en veine; il accélere le mouvement du sang; la chaleur qu'il excite, répand dans tout notre être un feu inconnu qui se communique à l'ame, & qui produit bientôt un embrasement général. L'amour s'empare de toutes les facultés. Tant que cette passion physique domine, toutes les passions morales lui cedent l'empire, & n'ont de pouvoir qu'autant que l'amour les dirige. L'orgueil,

la vanité, la jalousie, la colere, l'envie, l'ambition elle-même, tout devient de son ressort. L'amour parle, & tout obéit. Mais l'empire des sensations ayant un terme limité, l'amour perd bientôt ses droits dès que le physique a perdu son pouvoir : le moral qui lui étoit assujetti, gouverne à son tour, & d'autant plus despotiquement, que n'étant pas susceptible de satiété, ses desirs ne font que s'accroître par les succès. L'ame accoutumée à cette agitation que l'effervescence des sens excitoit en elle, cherche à remplir le vuide qu'y a laissé une passion aussi fougueuse que l'amour. L'ambition s'offre bientôt à ce cœur avide de troubles & de chaînes. Entraîné comme malgré lui par cette inquiétude naturelle aux malheureux mortels, il cherche en vain le bonheur qui le fuit sans cesse. Heureux encore quand les

ERRATA.

Page 5, *ligne* 8, Ce foible esquisse; *lisez* : Cette foible esquisse.

Page 6, *seconde colonne de la note*, *ligne* 3, la fumée d'une plante; *lisez* : la fumée des feuilles d'une plante.

Page 7, *ligne* 9, dépend-il donc; *lisez* : dépendroit-il donc.

Page 33, *ligne* 4, Au contraire si elles se livroient; *lisez* : Si elles se livroient au contraire.

Page 42, *ligne* 14, les femmes en veulent avoir; *lisez* : les femmes veulent en avoir.

Page 74, *ligne* 18, c'est le pouvoir du physique sur le moral; *lisez* : c'est le pouvoir du moral sur le physique.

Page 147, *ligne* 3, mettre; *lisez* : remettre.

Page 172, *ligne* 21, lu; *lisez* : lui.

Page 186, *ligne* 6, peut-être plus coupable; *lisez* : peut-être coupable.